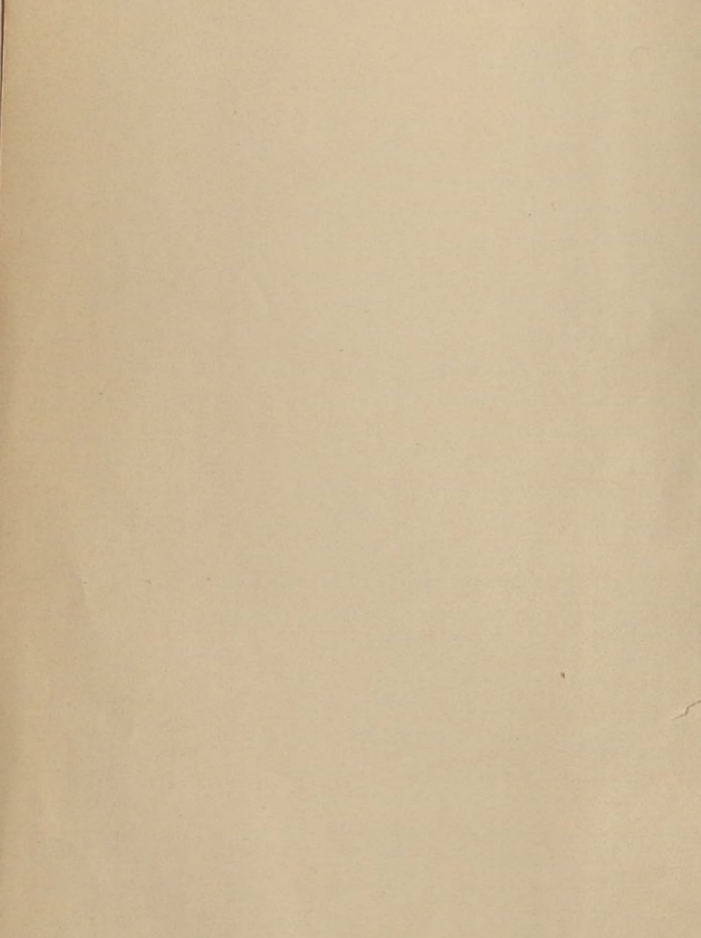


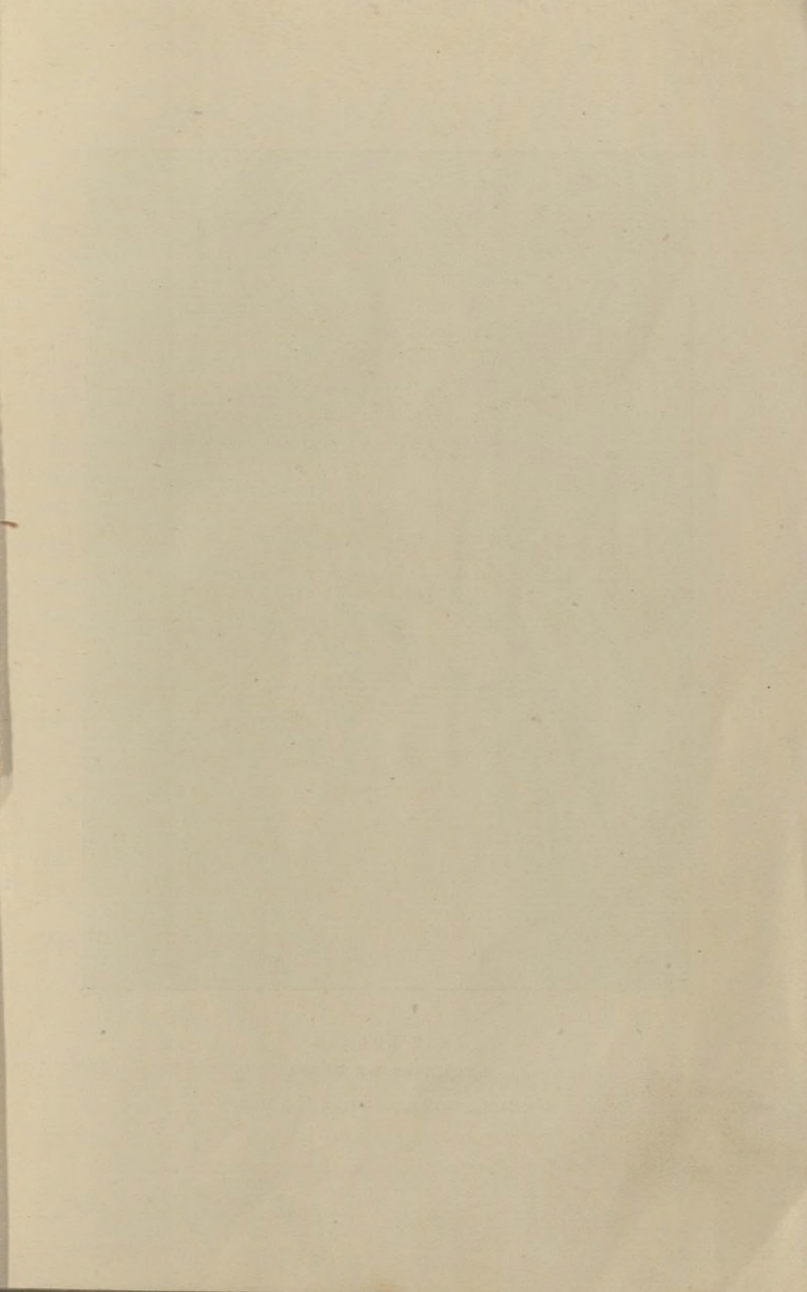




QUATRE

PORTRAITS DE FEMMES

~~~~~  
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>. — MESNIL (EURE)  
~~~~~





JANE DORMER
DUCHESS OF FERIA

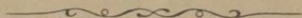
D'après le portrait appartenant à Lord Dormer.

QUATRE
PORTRAITS DE FEMMES

ÉPISODES
DES PERSÉCUTIONS D'ANGLETERRE

PAR

La C^{tesse} R. DE COURSON



PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE}
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 36

—
1895

547



120263

A

LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

qui,

descendante elle-même des confesseurs de la foi,

m'a appris la première

à les connaître et à les aimer.

PRÉFACE

« Non sunt Angli sed Angeli. »

Depuis une vingtaine d'années l'histoire des persécutions d'Angleterre s'enrichit chaque jour de documents ignorés jusqu'ici.

Après trois siècles de persécution sanglante, et après de longues années, non moins cruelles peut-être, d'isolement, de pauvreté et d'humiliation, l'Église catholique relève la tête dans l'ancienne Ile des Saints, et sur ce sol jadis baigné du sang de ses fils, elle possède une liberté que les nations catholiques lui envient.

N'est-ce pas aux combats que ses enfants ont jadis endurés qu'elle doit les bienfaits dont elle jouit aujourd'hui?

Les catholiques anglais l'ont pensé et, au sein de leur paix reconquise, ils ont recueilli avec un

pieux respect les souvenirs des combats de leurs frères dans la foi.

Par suite des travaux remarquables récemment publiés en Angleterre, cette histoire, qui a l'intérêt dramatique d'un roman, est maintenant reconstituée dans une grande mesure.

Les « State Papers », minutieusement fouillés, ont livré leurs douloureux secrets; les archives des vieilles familles catholiques ont montré la persécution pénétrant dans la vie quotidienne; les couvents anglais de Belgique et de France ont apporté leur contingent de détails curieux et touchants; enfin, dans ces dernières années, les recherches prescrites par l'autorité ecclésiastique, en vue de la canonisation des martyrs anglais, ont fourni toute une série de documents de la plus haute valeur (1).

Grâce à ces publications, la plupart inédites jusqu'ici, l'histoire des catholiques d'Angleterre

(1) Citons parmi ces publications récentes :

Records of the English Catholics, 2 vol. publiés par les Pères de l'Oratoire de Londres.

Records of the English Province of the Society of Jesus, par H. Foley, le P. S. J., 8 vol.

Troubles of our Catholic forefathers, 3 vol. publiés par le P. Morris, S. J.

The Condition of Catholics under James I, Mémoires du P. Gerard, publiés par le P. Morris, S. J.

sous les Tudors et sous les Stuarts, est aujourd'hui remise en lumière. Toutes les pages de ce martyrologe respirent la foi, le dévouement à l'Église et le courage patient et simple qui s'ignore lui-même.

Les femmes ont dans ce grand drame un rôle magnifique : tantôt elles reçoivent chez elles, au péril de leur vie, les prêtres proscrits; tantôt, elles endurent, sans défaillance et sans murmure, la prison et les supplices. Quelques-unes, chassées par les lois pénales, fondent en France et en Belgique des couvents de leur nation, où, pendant trois siècles, tous les vieux noms catholiques auront leurs représentants.

C'est l'histoire de quatre de ces femmes, l'une martyre elle-même; les autres protectrices ou servantes des persécutés, que nous avons cherché à présenter au lecteur français.

Il y a quelques années, une plume plus expérimentée et plus compétente que la nôtre, celle de M. l'abbé Destombes, a donné une histoire complète des persécutions d'Angleterre sous Élisabeth et les premiers Stuarts (1).

(1) *La persécution religieuse en Angleterre sous Élisabeth et les premiers Stuarts*, par l'abbé A. J. Destombes, vicaire général de Cambrai, 2^e édit. 1883, 3 vol. Desclée et C^{ie}, Lille.

Notre but est plus modeste : nous n'avons voulu, en traçant ces portraits de femmes, que présenter à notre patrie d'adoption, sous la forme la plus simple, quelques-unes des gloires ignorées de notre patrie d'origine.

Les femmes dont nous avons raconté la vie ne se ressemblent ni par le rang, ni par le caractère. De plus, vivant à des époques différentes, elles représentent chacune, dans une certaine mesure, une phase particulière de la douloureuse histoire des persécutions d'Angleterre.

La première, Jane Dormer, duchesse de Feria, Anglaise par sa naissance, Espagnole par son mariage, assista au schisme d'Henry VIII, à la résurrection passagère du catholicisme sous Marie Tudor, à sa destruction finale sous Élisabeth. Elle eut pour mission, pendant les premières persécutions, d'aider à la fondation, sur le Continent, de ces séminaires anglais, dont la création, œuvre capitale entre toutes, assura la perpétuité du sacerdoce et la conservation de la foi. Elle mit au service de ses compatriotes proscrits l'influence dont disposait son époux à la cour de Philippe II, et contribua à leur assurer la protection toute-puissante de ce monarque.

Avec Margaret Clitherow, nous voyons les lois

pénales d'Élisabeth dans toute leur rigueur, pesant sur les faibles, pénétrant dans l'intimité du foyer et provoquant, au sein du petit peuple d'une ville de province, de magnifiques exemples d'héroïsme.

Luisa de Carvajal, d'origine espagnole, a droit à une place d'honneur parmi les héroïnes d'une cause qu'elle aima jusqu'à lui sacrifier sa patrie, sa fortune, son rang,. Cette grande dame qui s'était dépouillée de tout, fut envoyée par Dieu, comme un modèle de détachement, à ceux que la pauvreté et la mort frappaient à chaque instant. Elle vint à Londres à une époque douloureuse entre toutes, quand la conspiration des Poudres avait provoqué une recrudescence de persécution, et elle y exerça un laborieux et fécond apostolat.

Enfin Mary Ward, issue, comme Jane Dormer, de ces vieilles races dont le feu de la persécution retrempe l'antique courage, réussit, malgré d'innombrables obstacles, à établir une communauté religieuse sous le régime des lois pénales. Son histoire nous donne un tableau pris sur le vif des persécutions dirigées contre les femmes catholiques, qui eurent l'honneur de voir inventer pour elles des lois spéciales. Elles nous laisse deviner aussi les divisions intestines qui affligèrent à cette épo-

que l'Église d'Angleterre et dont notre héroïne fut l'innocente victime.

La servante de Dieu mourut au milieu de la guerre civile qui, sous Charles I^{er}, ajouta ses horreurs à celles de la persécution religieuse. Son œuvre, en partie détruite, n'eut pendant longtemps qu'une existence précaire; elle survécut cependant à ces vicissitudes, et c'est en compagnie des filles de Mary Ward que nous atteignons l'époque d'apaisement, où les catholiques purent enfin se montrer au grand jour.

Nous avons fait précéder ces portraits d'un tableau rapide de la persécution religieuse en Angleterre. Cette introduction nous a paru nécessaire; elle est, en quelque sorte, le cadre dans lequel vivent et agissent les femmes courageuses, objets de ces récits, et auxquelles Saint Grégoire, qui aimait tant les Angles, aurait pu appliquer la parole adressée jadis aux esclaves anglo-saxons, exposés sur le marché de Rome : *Non sunt Angli sed Angeli.*

C^{tesse} R. DE COURSON.

Fête de Saint Grégoire le Grand, 12 mars 1894.

ÉPISODES

DES

PERSÉCUTIONS D'ANGLETERRE.

CHAPITRE PREMIER.

LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE EN ANGLETERRE.

- I. Abrégé des lois pénales promulguées contre les catholiques par Élisabeth et ses successeurs.
- II. Difficultés qu'éprouvent les catholiques à faire élever religieusement leurs enfants. — Collèges anglais à l'étranger. — Histoire des quatre enfants Worthington.
- III. Séminaires fondés sur le continent pour les étudiants ecclésiastiques. — Saint Philippe de Néri et les jeunes Anglais du collège de Rome. — Sympathie qu'ils excitent.
- IV. Épreuves des missionnaires à leur arrivée en Angleterre. — Les espions du gouvernement. — Georges Gilbert et ses compagnons.
- V. Trois genres de vie parmi les missionnaires, leurs déguisements. — Comment les catholiques s'avertissaient entre eux de la présence d'un prêtre.
- VI. Les « poursuivants » ou chercheurs de prêtres. — Cachettes pratiquées dans les maisons catholiques. — Plowden Hall, Sutton Hall. — Le Frère Nicolas Owen construit un grand nombre de cachettes.
- VII. L'hospitalité exercée envers un prêtre est punie de mort. — Exemples. — Anne Line et Margaret Ward.
- VIII. Les missionnaires sont souvent trahis par de faux frères. — Les prisons de Londres : la Tour, Newgate, le Clink, etc. — Horreurs de ces prisons. — Sherwood dans un cachot infesté de rats. — Exemples. — Wisbeach Castle.

- IX. Différentes tortures : les chaînes, la suspension, la fille du Scavenger, le chevalet ; le P. Southwell et Topcliffe.
- X. La voie douloureuse. — Comment les martyrs sont entraînés au supplice. — Exemples. — Duckett et Bullock. — Sous les derniers Stuarts, les catholiques étrangers accompagnent les martyrs.
- XI. Les exécutions. — Celle de la Bienheureuse Margaret Pole. — Supplices sous Élisabeth. — Comment on appliquait la peine. — Agonie épouvantable de plusieurs martyrs. — Leurs restes sont exposés sur les portes et les ponts de la ville.
- XII. Loyalisme des catholiques anglais, sous Élisabeth. — Pendant la guerre civile. — Défense de Wardour Castle. — Dévouement des catholiques à Charles II. — Les martyrs prient pour leur souverain au moment de mourir et attestent leur loyalisme. — Circulaire du vicaire apostolique Talbot au dix-huitième siècle.
- XIII. Simplicité et gaieté des martyrs. — Exemples. — Thomas Strange, John Kemble, Swithin, Wells. — Leur mansuétude, leur joie de mourir ; cette joie est la même chez les prêtres et chez les laïques. — Exemples. — Une espérance et une prière.

I.

Les premières lois portées contre les catholiques datent du commencement du règne d'Élisabeth. Henri VIII avait, il est vrai, mis à mort un grand nombre de ceux qui niaient sa suprématie spirituelle ; mais ce fut sa fille qui, la première, rédigea la législation connue sous le nom de lois pénales, dont le but était d'exterminer la religion catholique en Angleterre (1). En 1559, quelques mois après son avènement, elle décréta que tous ses sujets devaient, en prenant possession d'un office public quelconque, reconnaître par serment sa suprématie spirituelle et renoncer à celle du Pape. Celui qui refusait de prêter ce serment était cou-

(1) *The Penal Laws*, W. Lilly, *Dublin Review*, July 1891.

pable de haute trahison et passible de mort ou, tout au moins, de prison à perpétuité. Celui qui défendait la suprématie du Pape, soit par ses paroles, soit par ses écrits, devait subir la mort des traîtres.

En 1564, la Reine publia de nouvelles lois contre les laïques qui assistaient les prêtres. Ils étaient, pour ce fait même, condamnés à mort.

En 1571, la peine de mort était portée contre tous ceux qui faisaient passer en Angleterre une bulle du Pape, qui la gardaient dans leur maison, et aussi contre ceux qui donnaient ou recevaient l'absolution. Celui qui portait un *Agnus Dei*, une croix, une médaille ou un chapelet était condamné à la confiscation de ses biens et à la prison à perpétuité. De plus, une amende de 100 livres frappait les parents qui envoyaient leurs enfants à l'étranger; ces enfants devenaient incapables d'hériter, et Charles II défendit même de leur envoyer des fonds.

Jacques I^{er} maintint dans toute leur rigueur les lois pénales d'Élisabeth; désirant combler les déficits dans ses finances, il y ajouta même quelques clauses pour aggraver les amendes dont les catholiques étaient déjà écrasés. Il décréta, par exemple, que tout catholique s'abstenant de paraître à l'église anglicane devait payer 20 livres par mois. Le roi pouvait, à son gré, remplacer cette peine par la prison perpétuelle et la saisie des biens. Tout maître de maison, ayant sous son toit un vi-

siteur ou un domestique ne fréquentant pas l'église protestante, devait payer 10 livres par mois pendant le séjour de cet ami ou de ce serviteur. De plus, les fidèles versaient au trésor royal 100 livres pour tout mariage non célébré à l'église anglicane, 100 livres pour un baptême et 20 livres pour un enterrement dans les mêmes conditions.

La veuve catholique d'un mari protestant ne pouvait pas hériter de son mari, et l'épouse catholique d'un mari protestant pouvait être emprisonnée pendant un temps indéterminé, si son mari ne payait pas au roi 10 livres par mois.

Jacques I^{er} avouait sans honte que les amendes imposées aux « papistes » lui rapportaient un revenu de 35,000 livres.

Les vexations les plus mesquines se joignaient aux amendes : sous Jacques I^{er}, on interdisait aux catholiques de garder chez eux des armes ou des munitions ; on les obligeait à se présenter aux magistrats à certains jours déterminés ; ils ne pouvaient voyager sans permission, ni posséder un cheval valant plus de 5 livres.

Guillaume III et Marie II maintinrent les lois existantes et y ajoutèrent une clause qui provoqua de nombreuses apostasies. Elle portait que les biens d'un catholique pouvaient lui être enlevés par son plus proche parent protestant.

Sous Guillaume III, également, fut promulguée la loi qui exclut du trône d'Angleterre tout prince ou toute princesse catholique ou ayant contracté

un mariage catholique. Cette loi, dirigée contre les descendants de Jacques II, a survécu à l'abolition des lois pénales proprement dites.

Ces lois, dont nous ne donnons ici que les principaux articles, pesèrent comme un joug de fer sur les fidèles d'Angleterre pendant plus de deux siècles. Elles les atteignaient dans leur liberté, leur fortune, leur honneur et leur vie; les entravaient du berceau à la tombe et rendaient l'éducation religieuse de leurs enfants une source de difficultés inouïes. Si elles avaient été exécutées à la lettre, le catholicisme était condamné à une destruction totale.

II.

Exposés comme ils l'étaient à la prison et à la mort, les pères de famille préféraient se séparer de leurs enfants, de leurs fils surtout, pour leur faire donner une éducation religieuse dans les collèges anglais, fondés à l'étranger. Ils n'arrivaient à les faire sortir du royaume qu'au prix de grandes difficultés, car il était interdit, sous des peines sévères, aux capitaines faisant le service entre l'Angleterre et le continent, de transporter à l'étranger des enfants catholiques.

C'était donc à l'aide de mille subterfuges et au prix de sacrifices de tout genre que les parents fidèles réussissaient à envoyer leurs fils aux collèges de France, d'Espagne et de Flandres. Là, les jeu-

nes catholiques étaient habituellement inscrits sous des noms supposés, afin de déjouer, autant que possible, la surveillance dont ils étaient l'objet de la part du gouvernement.

Le collège des Jésuites anglais de Saint-Omer jouissait entre tous d'une réputation méritée; les anciennes familles catholiques s'honorent presque toutes de compter des représentants parmi les élèves de ce vaste établissement, dont la fondation contribua largement à conserver la foi en Angleterre (1).

L'histoire des quatre fils du gentilhomme fidèle, Richard Worthington, est un exemple des difficultés qu'éprouvaient les jeunes gens à passer à l'étranger. Ces enfants, dont l'aîné avait seize et le plus jeune douze ans, devaient s'embarquer pour la France avec un de leurs parents. Ils furent arrêtés au moment même de leur départ, séparés les uns des autres et soumis par les commissaires du gouvernement à un interrogatoire, accompagné de menaces. On les interrogea surtout sur le but de leur voyage, sur les habitudes et les relations de leurs parents et sur le lieu où se cachait leur oncle, qui était prêtre.

La discrétion des enfants résiste aux questions

(1) Le collège anglais de Saint-Omer fut fondé en 1593 par le Père Parsons, S. J., avec l'aide de Philippe II, alors souverain des Pays-Bas et des Flandres. Il exista jusqu'en 1762, époque de la suppression des Jésuites en France. Les bâtiments sont aujourd'hui occupés par l'hôpital militaire.

insidieuses, leur fermeté ne se trouble pas devant les menaces de mort; elle n'est même pas affaiblie par le long jeûne auquel on les soumet. Pas une parole compromettante n'est prononcée par eux; les persécuteurs eux-mêmes s'étonnent de leur attitude modeste et courageuse.

Cette épreuve se prolonge de longs mois : on se garde de jeter les quatre frères dans la prison commune, où le contact des catholiques, souffrant pour la même cause, aurait pu raffermir leur courage; ils sont enfermés dans une maison particulière et là, après les mauvais traitements, on a recours aux arguments et aux flatteries.

Tout est inutile, les enfants refusent obstinément d'entrer dans le temple protestant; on se lasse des mesures de douceur et les deux frères aînés sont cruellement fouettés; loin de s'effrayer, les deux plus jeunes viennent s'offrir aux coups. Au milieu de cette longue épreuve, si redoutable pour de jeunes courages, les quatre enfants gardent leur présence d'esprit; ils relèvent avec une justesse remarquable les accusations grossières lancées contre leur foi, la défendant avec une logique et un bon sens qui mettent hors d'eux les ministres anglicans, chargés de les convertir.

Au bout de six mois, des amis influents parvinrent à arracher les jeunes confesseurs des mains de leurs ennemis; et, dans la suite, Dieu récompensa, pour deux d'entre eux, par la grâce de la

vocation religieuse, les combats que, si jeunes, ils avaient endurés pour la vérité (1).

III.

S'il était difficile de faire élever selon leurs croyances les enfants catholiques, il l'était encore davantage de préparer au sacerdoce les jeunes gens qui s'y destinaient.

Grâce à l'initiative de quelques hommes de cœur, parmi lesquels nous ne nommerons que le cardinal Allen et le Père Parsons, des séminaires anglais avaient été fondés à Reims, à Rome, à Valladolid, et dans plusieurs autres villes d'Espagne. Ces séminaires, véritables pépinières de martyrs, étaient l'objet d'une surveillance minutieuse de la part du gouvernement anglais, et les archives du « Public Record office », aujourd'hui publiées, nous montrent les ministres d'Élisabeth et de Jacques I^{er} en correspondance suivie avec des espions gagés, qui surveillaient les allées et venues des étudiants.

Quelquefois, non contents d'observer les dehors du séminaire, ces émissaires trouvaient moyen d'y pénétrer : Titus Oates, dont les calomnies per-

(1) Deux des frères, John et Lawrence, entrèrent dans la Compagnie de Jésus et servirent glorieusement l'Église en Angleterre. — *Records of the English Province, S. J.*, by H. Foley, Ser. pp. 116, 189. Burns and Oates, London...

dirent un si grand nombre de catholiques sous Charles II, était arrivé à se faire accepter au séminaire de Valladolid, d'où ses allures suspectes le firent chasser, il est vrai, après quelques semaines. Les catholiques du continent, les grands personnages qui ont illustré l'Église à cette époque, témoignaient un affectueux intérêt aux étudiants anglais : c'est qu'au-dessus de ces têtes d'adolescents ils voyaient briller l'auréole des martyrs. Saint Philippe de Néri, en particulier, avait pour les élèves du séminaire anglais de Rome une tendre prédilection. On raconte que lorsqu'il rencontrait ces jeunes gens, dont la ceinture rouge symbolisait si bien la destinée, il s'arrêtait et les saluait par ces mots : *Salvete flores martyrum*. Souvent, il les faisait approcher, les embrassait et les bénissait, et presque toujours, disait-on, ceux qu'il avait particulièrement distingués, devenaient d'illustres confesseurs de la foi.

L'affection de saint Philippe pour les séminaristes anglais était si connue, que les prêtres nouvellement ordonnés ne partaient pour la mission d'Angleterre qu'après avoir demandé et obtenu la bénédiction de l'apôtre de Rome (1). Les pre-

(1) *Records of the English Province...*, Ser. VI, p. 500. Le Père Jérôme Caliaris, de la Congrégation de l'Oratoire, auteur d'un poème écrit en 1617, a immortalisé l'affection de son fondateur pour les étudiants anglais :

Designat digito quos laurea debet in Anglia

Nerius insignes reddere martyrii.

Eventus docuit quid signa hæc tanta notarent, etc...

miers Oratoriens héritèrent des sentiments de leur Père : le vénérable John Almond, martyrisé en 1612, étant élève du collège anglais de Rome, soutint une thèse de théologie en présence des cardinaux Baronius et Tarugi, de la Congrégation de l'Oratoire, l'un et l'autre disciples de saint Philippe. Après la séance, on vit les deux princes de l'Église s'approcher du jeune étudiant pour lui baiser le front et la tonsure, en prévision, dit-on, du martyre auquel il aspirait (1).

Saint Charles Borromée professait, lui aussi, une profonde affection pour les élèves du séminaire anglais. Quand le Père Edmund Campion et ses compagnons partirent de Rome pour la mission d'Angleterre, ils s'arrêtèrent à Milan où l'archevêque voulut les garder pendant huit jours dans son palais, les comblant de marques d'intérêt et de vénération. Il écrivit après leur départ au Père Agazzari, recteur du collège anglais, pour lui témoigner son désir d'offrir la même hospitalité à tous les prêtres qui se dirigeaient vers l'Angleterre.

IV.

Il était difficile aux jeunes gens qui aspiraient au sacerdoce de sortir, sans encombre, de leur pa-

(1) *Acts of English Martyrs*, by F. Pollen, S. J., p. 172; Burns and Oates, London, 1891.

trie, mais il était encore plus dangereux pour les nouveaux prêtres d'y rentrer après leur ordination.

En effet, les espions du gouvernement, chargés de surveiller les séminaires, savaient le nom et le nombre des prêtres destinés à la mission d'Angleterre, la date probable de leur départ et celle de leur arrivée. Ces renseignements étaient transmis aux ministres dans des rapports qui ont été récemment découverts et publiés; ils font comprendre par quels prodiges d'adresse et de courage les missionnaires devaient déjouer un système de surveillance aussi parfaitement organisé.

Réussissaient-ils à débarquer en sûreté, les prêtres déguisés étaient en face de nouveaux périls. A moins de se trouver à proximité d'une maison amie, ils avaient à craindre, outre la haine des protestants, la défiance de leurs coreligionnaires, rendus soupçonneux par la persécution, et qui n'ouvraient volontiers leurs demeures qu'aux prêtres dont l'identité leur était connue.

Le Père Devereux faillit mourir de faim à son arrivée en Angleterre; le Père Heath, Franciscain, alla à pied de Douvres à Londres. Là, épuisé de fatigue et de faim, il tomba sans connaissance dans la rue, fut ramassé, reconnu et exécuté.

Sous le règne d'Élisabeth, Georges Gilbert, jeune gentilhomme comblé des dons de la fortune, de l'intelligence et du cœur, consacra sa vie au service des prêtres proscrits et leur rendit d'im-

portants services. Il enrôla d'autres jeunes gens, appartenant comme lui à la vieille noblesse catholique, dans une association qui fut approuvée et bénie par Grégoire XIII en 1580, et dont le but était de venir en aide aux missionnaires.

Gilbert et ses compagnons allaient au-devant d'eux dès leur arrivée, leur procuraient de l'argent, des chevaux et les objets nécessaires au culte, les accompagnaient dans leurs voyages et les conduisaient dans des asiles sûrs.

Le fondateur de cette belle œuvre mourut à Rome, où il avait été envoyé pour traiter avec le Souverain Pontife des intérêts de l'Église d'Angleterre. Sa mort fut celle d'un prédestiné; il n'avait qu'un regret, celui de n'avoir pas versé son sang pour la foi comme tant de prêtres qu'il avait jadis assistés dans leur péril et leur isolement (1). Dans ses mains défaillantes il serrait une croix grossièrement taillée, faite dans les cachots de la Tour de Londres, entre deux tortures, par le jeune martyr Alexander Briant (2).

V.

Les missionnaires qui, échappant aux premiers dangers, réussissaient à gagner un abri sûr,

(1) *Jesuits in Conflict*. H. Foley S. J. Burns and Oates, London, 1873.

(2) Alexander Briant, prêtre, martyrisé avec le Père Edmund Campion le 1^{er} déc. 1581, à l'âge de vingt-huit ans

commençaient alors une existence des plus pénibles.

Un ancien document, daté de 1616, fournit d'intéressants détails sur le genre de vie des Jésuites anglais de cette époque (1), détails qui s'appliquent avec la même vérité aux autres prêtres.

L'auteur de cette pièce curieuse divise les missionnaires en trois catégories.

Les premiers, nous dit-il, habitent presque toujours la même maison ; ils y vivent dans un appartement retiré, petit et obscur pour ne pas attirer l'attention ; disent la messe la nuit et reçoivent alors les fidèles qui désirent leur parler. Ils ne sortent presque jamais, mangent toujours seuls, servis par des domestiques de confiance, et restent quelquefois des mois entiers sans voir un autre prêtre.

Ce genre de vie n'était possible que dans de grands châteaux, avec un personnel nombreux. L'existence du prêtre caché n'était connue que des serviteurs dont la discrétion et la fidélité étaient certaines, et eux seuls approchaient de l'appartement isolé où il passait sa vie.

La seconde catégorie de missionnaires, continue notre auteur, mène une existence à la fois plus périlleuse et plus mouvementée. A pied ou à cheval, ils parcourent une certaine étendue de

(1) *Records of the English Province S. J.*, Ser. II, p. 3.

pays, qui leur est plus particulièrement confiée, administrent les sacrements, visitent les catholiques dispersés et s'arrêtent deux ou trois jours à la fois dans des maisons, désignées à l'avance, qui servent alors de centre de réunion. Ces ouvriers apostoliques sont toujours déguisés, quelquefois habillés en domestiques, d'autres fois en élégants, avec un costume éclatant, qui cache d'autant mieux leur identité. Le rapport d'un espion adressé au gouvernement en 1624 parle d'un Jésuite qui circule dans les rues de Londres avec un manteau cramoisi sur un habit de satin (1). Le Père Campion, à son arrivée en Angleterre, est déguisé en marchand; son compagnon, le Père Parsons, en soldat.

La troisième catégorie de missionnaires est la moins nombreuse; elle n'existe même qu'à certaines époques, où la persécution paraît se ralentir. Elle comprend certains prêtres qui jouissent d'une liberté un peu plus grande que leurs frères, par suite de la position exceptionnelle des catholiques qui leur donnent l'hospitalité. Ces catholiques, en raison de leurs relations, de l'isolement de leurs demeures ou de l'esprit plus tolérant de leur entourage, ont des facilités de vie dont profite leur hôte. Nous en avons un exemple, à Battle, près de Hastings, où la vicomtesse Montague a installé une chapelle desservie par plusieurs prê-

(1) *Life of Mary Ward*, by E. Chambers, vol. I, p. 424.

tres; les protestants de la contrée appellent son château : « la petite Rome » (1).

Mais ces exceptions à la loi commune sont rares, et en général tous les catholiques, prêtres et laïques, vivent sous le même régime de tyrannie et de terreur.

Le premier souci de toute famille chez laquelle arrivait un missionnaire était de faire profiter ses frères dans la foi de la présence du prêtre. Il eût été dangereux d'avertir les catholiques du voisinage en leur envoyant des messagers dont les allées et venues eussent été remarquées par les protestants du pays, toujours en éveil. Une tradition, conservée chez les descendants de ces races fidèles, nous apprend que l'on étendait alors sur les prairies et le long des haies une grande quantité de linge, comme on l'eût fait après une lessive. C'était le signal convenu, et, à la nuit tombante, ceux qui l'avaient vu et compris venaient chercher auprès du missionnaire l'absolution et la sainte communion (2).

(1) *Life of Luisa de Carvajal*, by Lady Georgiana Fullerton, p. 176.

(2) Les missionnaires avaient de petits calices qui se démontaient et des pierres d'autel également très petites, pouvant se mettre dans la poche. M^{sr} Denis, pasteur actuel de la paroisse de West Grinstead (Sussex), a retrouvé plusieurs de ces souvenirs des jours mauvais.

VI.

Toute maison catholique, château ou chaumière, avait sa cachette, dans laquelle, en cas d'invasion subite, le prêtre pouvait se réfugier avec ses livres et ses ornements sacrés. Ces invasions étaient fréquentes : l'indépendance et le respect du foyer, du « home », ce sentiment si anglais, était violé sans merci quand il s'agissait des catholiques. Les « poursuivants », ou chercheurs de prêtres, formaient un corps organisé, qui, à tout instant du jour ou de la nuit, pouvait fouiller les demeures des papistes.

Les lettres de l'époque, les vieilles archives, les traditions de famille nous initient aux angoisses de ces alertes cruelles : nous voyons les maîtres de maison, cachant leur inquiétude pour ne pas exposer leur hôte ; les enfants et les domestiques, terrifiés, mais fidèles ; nous entendons les injures et les menaces des « poursuivants », qui sondaient les murs à coups de marteau ou de pioche, pendant que le prêtre, dans sa cachette, se remettait entre les mains de Dieu.

Ceux qui visitent en Angleterre certains vieux manoirs perdus au fond des campagnes et des bois, s'arrêtent émus devant les étroits réduits, souvenirs d'une époque douloureuse. Si ces vieux murs pouvaient parler, quelle ne serait pas leur éloquence !

Ces cachettes, construites avec une grande habileté, n'étaient souvent connues que du maître et de la maîtresse de la maison et de leur fils aîné arrivé à l'âge d'homme.

Dans un ancien manoir qui nous tient plus particulièrement au cœur, puisque depuis sept siècles il est la demeure de nos ancêtres, à Plowden Hall, aux confins du pays de Galles, la cachette est pratiquée dans un cabinet qui dépend de la principale chambre à coucher. Au siècle dernier, le propriétaire du château et sa femme moururent presque en même temps, pendant que leur fils aîné poursuivait ses études au collège anglais de Bruges; ils emportaient avec eux le secret de la cachette, dans laquelle, raconte la tradition, un prêtre aurait vécu six semaines durant les plus mauvais jours. Il y a quelques années seulement, l'héritier des anciens châtelains retrouva, par hasard, à sa grande joie, ce témoin muet de la persécution (1).

A Sutton Hall, près de Guildford, longtemps habité par la famille catholique des Weston, existaient plusieurs cachettes. Dans l'une d'elles, on retrouva il y a quelques années, habilement dissimulé derrière des boiseries, un coffret contenant les reliques de plusieurs prêtres martyrs (2).

L'ancienne et pieuse famille des Caryll possé-

(1) *Records of the Plowden family*, by Barbara Plowden, printed for private circulation, 1887.

(2) *Records of the English Province S. J.*, Ser. I, p. 624.

daient dans une seule de ses demeures jusqu'à cinq cachettes, ménagées avec un grand art et qui sauvèrent la vie à de nombreux prêtres (1).

Un gentilhomme appelé Richard Langley consacra toute sa fortune à secourir les prêtres proscrits; il leur rendit un important service en faisant construire une espèce d'habitation souterraine qui sauva la vie à plusieurs d'entre eux. Mais le secret de cette cachette fut livré aux persécuteurs, et Richard Langley paya de sa vie son généreux dévouement. Il fut exécuté en 1556 (2).

Un certain nombre de cachettes furent l'œuvre du Frère Nicolas Owen, surnommé Petit Jean par les catholiques qui le tenaient en grande vénération. Cet humble Frère de la Compagnie de Jésus, arrêté au moment de la conspiration des Poudres, était aux yeux du gouvernement un prisonnier important, car d'un mot il pouvait envoyer à la mort les prêtres proscrits et leurs bienfaiteurs. On multiplia les tortures pour lui arracher des renseignements sur les maisons où il avait travaillé; mais ce fut en vain, il mourut sur le chevalet, emportant avec lui les secrets de ceux qu'il avait si fidèlement servis (3).

(1) *West-Grinstead et les Caryll*, par Max de Trenqualéon. Burns and Oates, 1894.

(2) *Acts of English martyrs*. John Pollen, S. J.

(3) Le Père Gérard, dans ses *Mémoires*, assure que le Frère Owen

VII.

Malgré les lois sanglantes qui punissaient de mort l'hospitalité donnée à un prêtre, les catholiques anglais montrèrent en général un admirable courage, et l'on ne sait s'il faut admirer davantage l'héroïsme de l'apôtre risquant sa vie pour le salut des âmes ou celui du père de famille exposant la sienne pour aider et servir le prêtre.

La loi qui punissait de mort ces généreux laïques fut exécutée avec une rigueur inouïe; elle compta des victimes de tout rang, de tout sexe et de tout âge.

Thomas Bosgrave, gentilhomme du comté de Cornwall, fut exécuté en 1594 avec un Jésuite, le Père Cornelius, pour avoir donné son chapeau au missionnaire quand celui-ci fut emmené par les soldats : « J'honore trop les fonctions que vous remplissez, » avait-il dit, « pour vous laisser partir tête nue (1). » Un catholique du Yorkshire fut mis à mort pour avoir payé un verre de bière à un pauvre prêtre harassé de fatigue; Marmaduke Bowes, du même comté, pour avoir hébergé un missionnaire qui était venu frapper à sa porte (2); Alexander Blake, aubergiste, pour avoir

sauvé la vie à des centaines de prêtres; il rend hommage à la vertu admirable de ce saint religieux.

(1) *Memoirs of Missionary priests*. Challoner, vol. I, p. 169.

(2) *Ibid.*, vol. I, p. 99.

laissé entrer chez lui un prêtre (1); James Duckett, libraire, pour avoir relié des livres catholiques (2).

Nous voyons les femmes traitées avec la même rigueur : Margaret Clitherow, à York, et Anne Line, à Londres, sont exécutées parce qu'elles donnent l'hospitalité aux prêtres; Margaret Ward subit le même sort pour avoir fait évader un prêtre prisonnier. En 1588, on exécute à Tyburn une pauvre servante dont le crime est d'avoir donné deux shillings à un missionnaire, détenu dans la prison de Bridewell (3).

L'attitude vaillante d'Anne Line, âgée et malade, étonne ses juges. Ses infirmités l'empêchent de marcher, elle est portée devant le tribunal; assise sur un fauteuil. On lui demande si vraiment elle a reçu un prêtre chez elle : « Mylord, » s'écrie-t-elle, « une seule chose m'afflige, c'est de n'en avoir pas reçu mille. »

Elle est exécutée à Tyburn le 27 juin 1601, en compagnie d'un Bénédictin et d'un Jésuite (4) qui, intimement liés pendant leur vie, vont au supplice en chantant des cantiques d'action de grâces (5).

Margaret Ward n'est pas moins courageuse. Elle avait réussi, non sans peine, à pénétrer au-

(1) *Acts of English martyrs*, p. 291.

(2) *Ibid.*, p. 241.

(3) *Ibid.*, p. 307.

(4) Le Père Barkworth O. S. B. et le Père Filcock S. J.

(5) *Memoirs of missionary priests*, vol. I, p. 214. *Life of Father Gerard*, p. xxvii.

près d'un pauvre prêtre prisonnier, qui lui inspirait une pitié d'autant plus grande qu'il expiait par une captivité volontaire un moment de défaillance. Margaret craint de le voir faiblir encore devant les tourments, et aidée d'un courageux catholique, John Roche, elle réussit à le faire évader; mais elle paie de sa vie sa généreuse audace. Chargée de chaînes, suspendue par les mains et battue de verges, elle souffre tout avec bonheur : « Ce sont là, » dit-elle, « les préludes du martyre dont je serai peut-être honorée par la grâce de Dieu. »

Quand on lui reproche d'avoir rendu la liberté à un traître, elle répond qu'aucune action de sa vie ne lui a jamais procuré autant de jouissances, et, jusque sur le gibet de Tyburn, son joyeux courage ne se dément pas (1).

VIII.

Malgré les mille précautions dont s'entouraient les fidèles, les dénonciations étaient fréquentes. Elles venaient parfois d'un faux frère : le Bienheureux Edmund Campion fut livré aux hérétiques par le traître Elliot, qui avait assisté, avec tous les dehors de la piété, à la messe

(1) *Memoirs of missionary priests*, vol. I, p. 126.

dite au château de Lyford par le futur martyr.

Le Père Southwell fut trahi par une jeune fille, Anne Bellamy, l'enfant indigne de parents héroïques (1). D'autres fois, c'étaient des domestiques, tentés par l'appât du gain, qui renouvelaient la trahison de Judas, ou bien encore le prêtre était découvert pendant qu'il célébrait la messe, comme le martyr Edmund Genings qu'on entraîna à travers les rues de Londres encore revêtu de ses ornements sacerdotaux (2).

Après l'arrestation, venait la prison, et là commençait l'agonie du patient. Il nous est difficile de nous faire une idée de l'horreur des prisons au seizième siècle.

A Londres, il y avait d'abord la fameuse Tour, encore debout au-dessus du fleuve et dont les épaisses murailles ont été les témoins de tant d'im-molations ! Combien de rois, de reines, de princes, de prêtres et de criminels ont souffert et prié sous ces voûtes !

Pendant la persécution religieuse, la Tour était réservée aux prisonniers les plus importants : le Père Garnett et ses compagnons y furent jetés après la conspiration des Poudres ; Robert Southwell et Henry Walpole y furent gardés plus d'un an au secret ; le Père Gérard, dont les intéressants mémoires sont connus en France, réussit par des

(1) *Records of the English province*, Ser. I, p. 301.

(2) *Memoirs of missionary priests*, vol. I, p. 147.

prodiges d'audace à s'en échapper (1), grâce à des intelligences ménagées au dehors. En général, les catholiques pénétraient difficilement auprès des captifs de la Tour, tandis que dans les autres prisons ils réussissaient quelquefois, à prix d'or, à adoucir le sort de leur frères.

A Newgate étaient enfermés les criminels de bas étage : voleurs et assassins. Un grand nombre de catholiques y passèrent les dernières heures de leur vie, les prisonniers de Newgate n'en sortaient que pour aller à Tyburn, où s'élevait le gibet. C'est dans les sinistres cachots de Newgate que, sous Henri VIII, dix Chartreux, enchaînés à des piliers dans une salle souterraine, privés de nourriture, moururent de faim et de misère après une longue agonie.

Dans les autres prisons de Londres, le Gatehouse, le Fleet, Bridewell, le King's Bench et le Marshalsea, le régime variait selon la bonne volonté ou la cupidité du geôlier. Tandis que certains prisonniers étaient soumis à une séquestration sévère et aux privations les plus cruelles, d'autres, dont les amis étaient plus influents ou plus adroits et les gardiens moins rigides, recevaient les visites de leurs frères dans la foi. Quelques prêtres, en très petit nombre il est vrai, purent même célébrer les saints mystères en prison ; ainsi le Père

(1) *Un Missionnaire catholique sous Élisabeth*, par le R. P. Forbes-Leith, S. J. Vaton, Paris, 1872.

Gérard et le Père Cottam dirent la messe à la Tour de Londres (1).

Sous Charles I^{er} et Charles II, on permit à certains prêtres martyrs de recevoir librement la visite des catholiques la veille de leur mort, de les confesser et de dire la messe en leur présence.

La malpropreté la plus révoltante se joignait au froid et à la faim pour tourmenter les infortunés prisonniers. Robert Southwell, jésuite et poète, nature exquise et âme de saint, jeté dans un cachot infect de la Tour, voyait ses vêtements tomber en pourriture et son corps dévoré par la vermine. Son père, gentilhomme protestant, écrivit à la reine pour la conjurer de faire exécuter son fils, s'il était coupable, plutôt que de le laisser mourir à petit feu au fond de sa prison (2).

Ailworth, jeune Irlandais, coupable d'avoir laissé célébrer la messe sous son toit, mourut au bout de huit jours, empoisonné par l'air pestilentiel de sa prison (3).

Le Bienheureux Thomas Sherwood, ayant refusé de trahir ses frères dans la foi, fut jeté dans un cachot de la Tour de Londres, situé au-dessous du niveau de la Tamise. Au moment de la crue du fleuve, cette prison était envahie par une quantité de rats, et le captif, plongé dans une obscu-

(1) *Acts of English martyrs*, p. 280.

(2) *Records of the English Province*, Ser. I, p. 301.

(3) *Memoirs of missionary priests*, vol. I, appendice 227.

rité complète, sans armes pour se défendre, était cruellement mordu par ces animaux immondes. L'ordre écrit, portant que le « nommé Sherwood », ne voulant pas répondre aux questions qui lui sont adressées, sera jeté dans « le cachot parmi les rats », existe toujours dans les archives officielles de Whitehall; et le témoignage de ses frères rapporte avec quel héroïsme le jeune confesseur, après avoir supporté sans faiblir cette rude épreuve, couronna ses combats à vingt-sept ans par un glorieux martyre (1). Sous le règne de Jacques I^{er}, une femme, Susanna Rookwood, fut, comme Sherwood, jetée dans une prison remplie de rats contre lesquels elle eut grand'peine à se défendre (2).

A Newgate, le vénérable John Almond passa plusieurs années dans un cachot souterrain, n'ayant d'autre nourriture que du pain noir et de l'eau fétide (3).

James Duckett, libraire catholique, fut enfermé dans un cachot à peu près semblable, traversé par un égout qui exhalait une odeur infecte. Le martyr y passa plusieurs semaines, chargé de chaînes et à moitié asphyxié; quand sa femme vint le voir, elle fondit en larmes à la vue des tour-

(1) Le Bienheureux Thomas Sherwood, laïque, exécuté le 7 février 1577; béatifié le 29 décembre 1886. — *Acts of English Martyrs*, p. 1.

(2) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 338.

(3) *Acts of English Martyrs*, p. 173.

ments qu'il endurait, tandis que lui « la regardait en souriant, avec un visage gai et tranquille (1) ».

Les prisons de province n'étaient pas moins horribles que celles de Londres. A York, les catholiques étaient jetés dans des cachots humides, où le typhus les décimait; à Hull, on ne leur donnait que des viandes salées et de l'eau putride; à Wisbeach, des prêtres passèrent de longues années dans des privations de tout genre. Cette vieille forteresse, située au milieu des tristes marécages du Lincolnshire, avait été choisie à cause de sa position isolée et malsaine; elle fut le tombeau d'un grand nombre de saints confesseurs.

Malgré leurs souffrances, les prisonniers catholiques, les yeux fixés sur les joies éternelles, s'encourageaient à rester fermes dans la foi. Dans certaines prisons, le jour de l'exécution d'un martyr, les captifs réunis récitaient pour lui les Litanies, le *Stabat Mater* et d'autres prières, afin d'attirer sur son agonie les grâces de Dieu (2).

IX.

Comme dans tous les pays de l'Europe, la torture était employée en Angleterre, au seizième

(1) *Acts of English Martyrs*, p. 245.

(2) *Ibid.*, p. 327.

siècle, pour extorquer des aveux aux accusés. Les tourments infligés aux catholiques ne furent pas inventés pour eux; ils faisaient partie de la procédure en usage à l'époque; mais il est certain qu'ils leur furent appliqués avec une violence particulière. On s'en servait pour obtenir d'eux soit un acte d'apostasie, soit des révélations compromettantes pour leur parti. Aux prêtres, on demandait les noms de ceux qui les avaient reçus, qui avaient assisté à leur messe ou participé aux sacrements par leur entremise. Les documents, aujourd'hui publiés pour la première fois, montrent avec quelle duplicité, quelle persévérance, les juges s'acharnaient à arracher ces aveux; mais, à de rares exceptions près, les patients restèrent muets et la férocité de leurs ennemis échoua devant leur silence.

Il fallait qu'une force surnaturelle soutînt le courage humain dans ces épreuves, dont le récit seul fait frémir.

L'obscurité, le froid, l'air vicié des cachots étaient déjà une torture assez cruelle; de plus, les prisonniers étaient habituellement chargés de fers. On cite un confesseur, Thomas Pounce, qui, dans sa joie de souffrir pour Dieu, récompensait quelquefois celui qui rivait à ses pieds et à ses mains ces insignes du martyr. Le geôlier, étonné, croyant qu'il cherchait, par ses largesses, à se ménager un adoucissement quelconque, s'empressait de lui ôter ses fers. A sa grande surprise, il ne re-

cevait plus rien et se hâtait alors de remettre au prisonnier ses glorieuses chaînes, et celui-ci de le combler de nouveau de pièces d'argent. Ce même Thomas Pounce, prisonnier pendant trente ans, garda à travers ces longues années son attitude hardie, spirituelle et joyeuse; il passa six mois chargé de chaînes et plongé dans un étroit cachot absolument obscur. Quand le forgeron, chargé de river ses fers, commença sa besogne, le prisonnier se baissa pour baiser pieusement ces entraves. Le forgeron impatienté lui donna un coup sur la tête et le sang jaillit abondamment. Pounce se contenta de dire en souriant : « Puisse tout mon sang
« couler de même pour la cause pour laquelle je
« souffre. » Le forgeron, ému de tant de douceur, se mit à interroger son prisonnier, et celui-ci lui donna des raisons si claires et si fortes à l'appui de ses croyances que le pauvre ouvrier demeura convaincu de la vérité de la foi catholique. Il l'embrassa un peu plus tard et mourut prisonnier lui-même pour la bonne cause (1).

Roger Cadwallador, gravement malade, était étendu sur un grabat, les jambes enchaînées. Un de ses amis étant venu le voir, le saint prêtre fit résonner en riant ses chaînes et dit : « Le grand
« prêtre de l'ancienne loi avait de petites clochettes
« autour du bord de sa robe : je dis comme lui :
« *Audi, Domine, haec sunt tintinnabula mea* (2). »

(1) *Jesuits in conflict*, p. 64.

(2) *Memoirs of missionary priests*, vol. II, p. 25.

Les tortures auxquelles les catholiques étaient soumis variaient à l'infini. Au jeune Père Alexander Briant, on enfonça des aiguilles sous les ongles. Roland Jenks, libraire catholique à Oxford, fut attaché au pilori par des clous qui lui traversaient les oreilles.

Le Père John Gérard, suspendu par les mains jusqu'à perdre connaissance, dit que ceux-là seuls qui ont éprouvé ce tourment peuvent en comprendre toute l'horreur.

Un grand nombre de catholiques furent soumis à la torture appelée la « fille du Scavenger ». On donnait ce nom à un cercle de fer dans lequel on comprimait étroitement le patient, dont le corps ramassé sur lui-même formait comme une balle. La compression était telle que le sang jaillissait des yeux, du nez et de la bouche. John Jetter, laïque, fut soumis à cette épreuve en 1582; au milieu de ses souffrances, il ne cessait de crier : « Doux Jésus, aies pitié de moi. Chez toi il y a « de la pitié, je n'en vois pas chez les hommes ! » Son visage rayonnait, dit-on, et, presque mourant, il riait de ses bourreaux (1). Le chevalet n'était guère moins atroce, les membres du patient y étaient distendus avec une telle violence que les os se disloquaient. Le Bienheureux Edmund Campion subit plusieurs fois cette torture; quand, pendant son procès, le juge le somma, selon l'usage, de

(1) *Acts of English Martyrs*, p. 22.

prêter serment en levant la main, il ne put obéir tant celle-ci avait été meurtrie par la torture. Un des prêtres présents prit la main brisée pour Dieu, la baisa respectueusement et la tint levée pendant que le martyr prononçait la formule du serment.

Parfois, le patient était suspendu, un anneau de fer passé aux poignets et, les jambes ramassées en arrière, attachées aux cuisses. L'infâme Richard Topcliffe, le plus acharné des chercheurs de prêtres, se vantait de faire parler qui que ce soit au moyen de ce genre de tourment. Il échoua cependant auprès du Jésuite Robert Southwell, qu'il garda dans sa maison pour le torturer plus à son aise. Le martyr fut suspendu par les poignets pendant quatre jours consécutifs; on ne le détachait que lorsqu'ayant perdu connaissance, il semblait sur le point d'expirer. Topcliffe lui administrait alors des remèdes pour le ramener à la vie, et à peine avait-il repris ses sens qu'on le suspendait de nouveau. Dans ce duel entre la victime et le bourreau, la victoire demeura au religieux dont la fermeté ne se démentit pas. On l'entendait s'écrier de temps en temps : « Mon Dieu et mon tout ! Dieu s'est donné à toi, donne-toi à lui. » Jamais un mot compromettant pour les siens ne lui échappa et toute la rage de Topcliffe se brisa contre cette héroïque douceur. Les membres du conseil avaient autorisé Topcliffe à torturer son prisonnier à volonté, pourvu qu'il ne le tuât pas ; ils faisaient en

même temps répandre le bruit que, par clémence, la reine avait donné au Jésuite rebelle une maison particulière pour prison. Aussi, quand, pâle, décharné, méconnaissable, le martyr parut devant ses juges, et que, sommé de dire comment on l'avait traité, il parla de ses « pieds meurtris », de « ses mains percées », du « pavé baigné de son sang », il y eut, parmi quelques protestants, moins cruels que leur souveraine, un mouvement d'indignation (1).

Souvent, privés de l'usage de leurs mains par la torture, les confesseurs, jetés sans pitié sur la paille de leurs cachots, souffraient cruellement de la faim, s'ils n'avaient personne pour les servir. Le Bienheureux Ralph Sherwin, mis deux fois à la torture, resta ensuite cinq jours et cinq nuits sans parler et sans manger (2); son compagnon, Alexander Briant, brisé par le chevalet, demeura pendant quinze jours étendu, sans même changer de vêtements, sur la pierre nue de sa prison; Robert Southwell, en quittant la maison de Topcliffe, fut abandonné dans un cachot, sur la paille pourrie; il avait perdu l'usage de ses membres et ne pouvait plus se défendre contre la vermine qui l'envahissait.

(1) *Records of the English Province*, Ser. I, p. 301.

(2) *Acts of English Martyrs*, p. 14.

X.

Comme leur divin maître, nos martyrs allaient au supplice par une voie douloureuse, semée d'humiliations et de souffrances.

Les exécutions publiques se faisaient habituellement à la porte de Tyburn qui, au seizième et au dix-septième siècle, était située en dehors de l'enceinte de la ville de Londres (1). Quelques martyrs cependant furent mis à mort sur la colline de la Tour de Londres, le Père Garnett dans le cimetière de St-Paul, le vénérable Nicholas Horner à Smithfield, Edmund Genings en face de la maison du courageux catholique qui lui avait donné l'hospitalité et qui partagea le sort de son hôte.

Les condamnés étaient trainés sur une claie depuis leur prison, au centre de la ville, jusqu'au lieu de l'exécution, quelquefois situé en rase campagne; on les couchait sur la claie, les pieds en avant, du côté du cheval et la tête si basse qu'elle se heurtait contre les pierres de la route.

Quand John Body, laïque, exécuté pour la foi en 1583, fut conduit au supplice à travers les rues

(1) La situation exacte de l'ancienne porte de Tyburn est aujourd'hui marquée par une inscription. Cette porte était située à l'angle de Hyde-Park, dans ce qui est, de nos jours, le quartier riche et élégant de Londres.

de Londres, un vieillard qui voyait passer le cortège, remarqua que la tête du martyr était à chaque instant blessée par les cailloux. Il s'approcha et voulut lui mettre un chapeau pour la protéger, mais John refusa et lui dit en souriant que sa tête ne valait pas la peine qu'on s'en occupât, attendu qu'elle allait être livrée avec le reste de son corps pour l'amour de Dieu (1).

Il était d'usage à Londres, les jours d'exécution, d'arrêter le cortège funèbre à Holborn, où des hommes charitables apportaient à boire aux condamnés. Cette coutume donna lieu à un incident touchant. Un catholique, appelé James Duckett, allait être pendu pour avoir relié des livres de piété. Il avait été dénoncé par Peter Bullock, libraire protestant, qui, déjà condamné à mort pour un crime quelconque, espérait racheter sa vie en dénonçant un papiste. Il se trompa dans ses calculs et l'accusateur et sa victime furent traînés au gibet sur la même claie. Pendant le trajet, la femme de Duckett apporta un verre de vin à son mari : celui-ci but à la santé de son compagnon et obligea sa femme à faire de même ; il ajouta qu'elle devait pardonner à Bullock de tout son cœur. Au pied de la potence, on vit le catholique, qui avait déjà la corde au cou, embrasser tendrement celui qui avait causé sa mort (2).

Les martyrs arrivaient généralement au lieu du

(1) *Memoirs of missionary priests*, v. I, p. 81.

(2) *Ibid.*, v. I, p. 217.

supplice, couverts de boue et brisés par les soubresauts qu'imprimait à la claie le chemin pier-reux ou défoncé. Quelquefois cependant; surtout sous les Stuarts, le lugubre cortège était entouré d'une certaine pompe.

Si les catholiques anglais étaient obligés de se cacher sous des déguisements pour suivre leurs martyrs, il n'en était pas de même des étrangers. Henry Morse, exécuté le 1^{er} février 1644, fut accompagné jusqu'au gibet par l'ambassadeur de France, qui lui demanda sa bénédiction avec de grandes marques de respect. Le comte Egmont, ambassadeur d'Espagne, qui avait pour les martyrs anglais une dévotion profonde, était également présent (1). Les diplomates étrangers avaient du reste, sous les Stuarts, le privilège de visiter les prêtres condamnés à mort. Le Père Thomas Holland, jésuite, exécuté en 1642, reçut la visite du duc de Vendôme et de l'ambassadeur de France; ils lui offrirent de solliciter sa grâce, mais il refusa. Francis Bell, Franciscain, qui mourut l'année suivante, fut visité dans sa prison par l'ambassadeur d'Espagne, par le comte d'Harcourt (2) et par le sieur de Marsys, auteur de précieux mémoires sur les martyrs anglais (3). La joie surnaturelle

(1) *Records of the English Province S. J.*, Ser. I, p. 566.

(2) Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, gouverneur de Guyenne et d'Anjou, né en 1601, mort en 1666, chargé d'une mission diplomatique auprès de Charles I^{er}.

(3) *Histoire de la persécution présente des catholiques en Angleterre, enrichie de plusieurs réflexions morales, politiques*

du condamné toucha profondément Marsys : « J'eus la dévotion, » écrit-il, « d'assister à la messe du martyr et de recevoir la sainte communion de sa main (1). »

Un an plus tard, en 1644, c'est Ralph Corby, qui confesse le marquis de Sabran (2), ambassadeur de France, avant de partir pour Tyburn. Sabran garda de cet entretien solennel une telle impression qu'il adopta dès lors la pratique de jeûner tous les vendredis, comme le faisaient du reste la plupart des catholiques anglais. La duchesse de Guise (3), qui était à Londres, assista à la dernière

et chrétiennes sur la guerre civile et sur la religion, par le sieur de Marsys. MDCXXXVI.

Ce livre, extrêmement rare, est dédié à la reine Henriette Marie, femme de Charles I^{er}, exilée en France. Il renferme un abrégé de la persécution depuis Elisabeth, un traité sur les lois pénales et l'histoire de plusieurs martyrs dont l'auteur vit de ses yeux la mort héroïque. Malgré les réflexions assez longues, auxquelles il se laisse aller, l'auteur sait intéresser ses lecteurs. Il se révèle à nous, dans ses touchants récits, comme un homme pieux, sincère, plein de foi chrétienne et de bon sens, rempli d'une profonde vénération pour les catholiques anglais dont il vit de près les souffrances. Il était attaché à la personne du comte d'Harcourt, Marsys était à Londres en 1641 et en repartit avant 1644.

(1) *Histoire de la persécution*, p. 134.

(2) *Records of the English Province*, Ser. V, p. 68.

Le marquis de Sabran, ambassadeur de Louis XIII auprès de Charles I^{er}, avait épousé une Anglaise. Son fils, le Père Louis de Sabran, fut un membre distingué de la province anglaise de la Compagnie de Jésus. Il mourut au collège anglais de Rome en 1732.

(3) Probablement la veuve de Charles de Lorraine, duc de Guise, fils du Balafre. Il mourut en 1640 en Italie. Elle était née de Joyeuse et avait épousé en premières noces le duc de Montpensier.

messe dite par le Père Corby dans sa prison et communia de sa main; elle acheta ensuite et garda comme une relique le calice dont s'était servi le martyr.

XI.

Les catholiques étaient condamnés pour « haute trahison », tout refus de reconnaître la suprématie spirituelle du souverain équivalant à un crime de lèse-majesté. Sous Henri VIII, les supplices varièrent : les Chartreux de Londres furent les uns pendus et écartelés, les autres condamnés à mourir de faim dans leur prison. Les Bienheureux Thomas More, John Fisher et Margaret Pole, comtesse de Salisbury (1), furent décapités.

(1) Margaret était fille de Georges, duc de Clarence, frère d'Édouard IV, et d'Isabelle, fille aînée du fameux comte de Warwick, le « faiseur de rois ». Elle naquit en 1471, perdit sa mère de bonne heure et son père en 1478. Celui-ci mourut mystérieusement à la Tour de Londres. Après la mort violente du jeune Édouard V et de son frère, le comte de Warwick, frère unique de Margaret, se trouva être le seul représentant mâle des Plantagenet, de la branche d'York. A ce titre, il excita la jalousie de Henri VII, qui le fit décapiter dans l'enceinte de cette même Tour de Londres, si funeste aux princes de sa race. Protégée par la reine Élisabeth d'York, sa cousine germaine, Margaret fut épargnée; on la maria à Richard Pole, gentilhomme du pays de Galles, dont elle eut plusieurs enfants. Le plus célèbre est Reginald, cardinal Pole, légat du pape en Angleterre sous Marie Tudor. Les portraits du temps nous représentent Margaret grande, blonde, fine, de haute mine.

La mort de Margaret Pole est une des scènes les plus tragiques de ce règne, si fécond cependant en drames sanglants.

Dernière descendante des Plantagenets, mère du cardinal Pole, amie de Catherine d'Aragon et gouvernante de Marie Tudor dans son enfance, Margaret était, à tous ces titres, l'objet de la haine jalouse de Henri VIII.

Il commença par lui envoyer des émissaires, chargés de lui arracher des aveux compromettants pour les siens; elle resta inébranlable : « On n'a jamais vu une pareille femme », écrivirent à Cromwell, ministre du roi, ses envoyés irrités, « elle ressemble plutôt à un homme fort et courageux (1) ». Arrêtée et transférée à la Tour de Londres, la princesse, âgée de soixante-dix ans, fut jetée dans un cachot humide où elle passa deux années dans un dénûment complet. Accusée d'avoir conspiré contre la vie du Roi, elle fut condamnée à mort sans preuves et sans procès; mais son grand âge et la popularité dont elle jouissait firent hésiter le tyran et ce ne fut que le 28 mai 1541, deux ans après son arrestation, que la vénérable femme fut exécutée.

Les rigueurs de sa captivité lui avaient amené une paralysie générale et elle fut portée à l'échafaud dans un fauteuil; elle y alla comme jadis ses

(1) *Blessed Margaret of Salisbury*, by Ambrose Lee, London, 1887. *The English martyrs under Henri VIII and Elizabeth*. — Catholic Truth Society, 1887.

ancêtres, les rois Plantagenets, étaient allés au combat, le front haut et le cœur tranquille.

Le bourreau lui ayant commandé de poser la tête sur le billot : « Que les traîtres fassent ainsi », dit-elle, « c'est bien ; moi je n'ai commis aucun crime, je n'ai pas même été jugée ; si vous voulez ma tête, prenez-la ». Et debout, relevant ce front qui ne s'était courbé que devant Dieu, elle attendit.

La scène qui suivit fut atroce : le bourreau frappa à plusieurs reprises la tête de la victime, dont les lèvres murmuraient : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ». Elle tomba enfin, et le vieux sang royal versé pour Dieu trouva dans le martyr un nouvel éclat.

Quelques jours après, à Viterbe, Reginald Pole apprenant le drame du 28 mai : « Je remercie la bonté divine », s'écria-t-il, « d'avoir fait de moi le fils d'une martyre (1) » !

La plupart des martyrs catholiques subirent la peine attachée au délit de haute trahison, c'est-à-dire la pendaison, suivie de l'extraction du cœur et des entrailles.

Cette peine était épouvantable : on pendait d'abord le patient, puis encore vivant, il était détaché du gibet, étendu sur une table préparée au pied de la potence, et là, éventré par le bourreau qui, après lui avoir arraché le cœur et les en-

(1) Margaret Pole fut béatifiée par Léon XIII, le 29 décembre 1886.

trailles, les jetait au feu. Le cadavre était ensuite dépecé, et la tête et les membres, après avoir été plongés dans du goudron, étaient exposés sur les portes ou les ponts de la ville.

Tel est, dans toute son atrocité, le supplice auquel étaient condamnés les martyrs anglais, tant prêtres que laïques.

Les femmes cependant étaient simplement pendues, et l'on cite même certains confesseurs, peu nombreux du reste, à qui fut accordée la même faveur. Au seizième et au dix-septième siècles, la peine de la pendaison était appliquée autrement que de nos jours, où la mort est presque toujours instantanée. Arrivé au lieu du supplice, le condamné montait sur une charrette attelée au pied de la potence. Là, on lui passait la corde au cou; à un signal donné, on fouettait les chevaux et il restait suspendu dans le vide. Quelquefois, une échelle remplaçait la charrette; le condamné y montait pour être lancé dans l'espace; mais l'agonie était toujours longue, car le patient, pendu à une petite distance du sol, ne subissait pas cette violente secousse qui détermine la mort, en brisant la colonne vertébrale.

Les condamnés que l'on laissait mourir avant de les détacher, devaient cette faveur, soit à l'influence d'un magistrat plus humain, soit à l'intervention spontanée des spectateurs.

Quand mourut le Père Garnett, le peuple, ému de l'attitude pieuse et ferme du martyr, empêcha

par trois fois le bourreau de couper la corde.

A l'exécution du Bienheureux John Payne, quelques spectateurs, craignant qu'on ne le détachât vivant, s'approchèrent de lui et, dit une vieille relation, « très courtoisement », ils le tirèrent par les pieds pour abrégér son agonie (1). On rendit le même service à Robert Southwell (2), qui, suspendu, faisait encore le signe de la croix, et à Roger Cadwallador (3), dont le supplice fut cruellement prolongé par la maladresse du bourreau.

Le plus souvent cependant le martyr était descendu du gibet, encore plein de vie, étourdi seulement par un commencement d'asphyxie. Il était alors dépouillé de ses vêtements, ce qui suffisait habituellement pour le faire revenir à lui; puis le bourreau lui ouvrait le corps pour en arracher le cœur et les entrailles et les jeter au feu.

Plusieurs martyrs prononcèrent distinctement de saintes invocations pendant que l'exécuteur, souvent maladroit et troublé, les hachait pour ainsi dire en morceaux. Le Père Barkworth, bénédictin, dit d'une voix claire : « O Dieu, soyez-moi miséricordieux (4) » ! John Sandys, exécuté à Glocester en 1586, fut cruellement torturé par le

(1) *Memoirs of missionary priests*, vol. I, p. 46.

(2) *Records of the English Province*, ser. I, p. 301.

(3) *Memoirs of missionary priests*, vol. II, p. 25.

(4) *Ibid.*, vol. I, p. 211.

malheureux qui, à prix d'or, avait consenti à servir de bourreau. Il lui ouvrait la poitrine avec un couteau rouillé, pendant que le martyr répétait : « Seigneur, Seigneur, pardonnez à mes bourreaux (1)! »

Plus atroce encore est l'agonie de Hugh Green, très saint prêtre, exécuté à Dorchester en 1642. On le détache du gibet en pleine connaissance; en signe de pardon, il presse cordialement la main du bourreau, et celui-ci, affolé, se met à le hacher en morceaux, sans arriver à lui arracher le cœur, ni à le faire mourir!

Debout à côté de la victime, une vaillante catholique, Elizabeth Willoughby, appuie sa main sur le front ruisselant de sueur du bienheureux martyr et prie à haute voix avec lui et pour lui : « Il invoquait Jésus », dit-elle, « le sang et l'eau jaillissaient de son nez, de ses yeux et de sa bouche ».

Une autre catholique, hors d'elle à la vue de cette boucherie, se jette aux pieds des magistrats et obtient d'eux, comme une grâce, de faire trancher la tête au condamné pour mettre fin à son supplice (2).

Pour que la sentence fût exécutée jusqu'au bout, la tête et les membres des victimes devaient être exposés dans un lieu public. Quelquefois, au péril

(1) *Acts of English Martyrs*, p. 337.

(2) *Memoirs of missionary priests*, v. II, p. 113.

de leur vie, les catholiques dérobaient une partie de ces chères dépouilles. C'est ainsi que plusieurs églises et un certain nombre de communautés religieuses possèdent des reliques considérables des martyrs.

Les diplomates étrangers ne s'en montraient pas moins avides que les catholiques anglais. M. de la Magdelaine, aumônier du comte d'Harcourt, recueillit quelques reliques du martyr franciscain, Francis Bell et en donna aux reines de France et d'Angleterre, Anne d'Autriche et Henriette-Marie. Le comte d'Egmont, duc de Gueldre, assista à l'exécution de plusieurs prêtres et, dit Marsys, « fait un très grand cas de leurs reliques » (1).

Souvent cependant les fidèles durent se contenter de saluer de loin les sanglants débris qui, à Londres, étaient exposés sur London Bridge ou sur la porte de Temple Bar, aujourd'hui démolie. Ils les voyaient quelquefois éclairés d'une lumière céleste; la tête du bienheureux Fisher, évêque de Rochester, parut rayonnante d'un éclat extraordinaire (2); celle du Père Garnett était vermeille et souriante et une auréole semblait l'entourer (3).

(1) *Histoire de la persécution*, p. 134. Le comte d'Egmont remplit les fonctions d'ambassadeur du roi d'Espagne en Angleterre de 1640 à 1645. Il assista à l'exécution de onze martyrs et envoya sur le continent une grande quantité de reliques.

(2) *Blessed John Fisher*, by the Rev. F. Bridgett, p. 401.

(3) *Records of the English Province*, Ser. IX, p. 125.

Le bruit de ce prodige s'étant répandu, des milliers de spectateurs accoururent pour le constater.

XII.

Telles sont, en abrégé, les souffrances qu'endurèrent les martyrs anglais; à peu d'exception près, tous, prêtres et laïques, traversèrent l'épreuve avec un admirable courage. Ils la subirent, pendant plus de deux siècles, avec une foi profonde, une vaillance simple et gaie, et, trait caractéristique entre tous, ils restèrent les sujets loyaux du pouvoir qui les faisait mourir.

On le vit bien en 1588, quand Philippe II envoya contre l'Angleterre la fameuse Armada. La flotte anglaise est commandée par un catholique, Lord Howard of Effingham, grand amiral du royaume; Lord Montagu, autre catholique, lève une troupe de 200 hommes à ses frais et se met à leur tête avec son fils et son petit-fils; enfin les prisonniers fidèles, qui remplissent les cachots du royaume, signent à l'envi des pétitions, demandant à être conduits contre les Espagnols. Ce généreux élan n'empêche pas Élisabeth et ses ministres de faire cruellement expier aux catholiques d'Angleterre une entreprise dont Sixte-Quint et Philippe II ont seuls la responsabilité et que même les exilés an-

glais, vivant des subsides de l'Espagne, ont unanimement blâmée.

Charles I^{er}, malgré son naturel humain et l'influence de sa femme, Henriette-Marie de France, laissa subsister et exécuter les lois pénales ; ce qui n'empêcha pas les catholiques de se rallier autour de lui quand éclata la guerre civile. Le roi répond à leur dévouement en laissant exécuter deux prêtres, à Londres, et deux autres à York pour se disculper de l'accusation d'être « papiste ».

Le pieux Français, dont nous avons déjà cité le témoignage, fut vivement frappé de l'inébranlable loyauté des catholiques d'Angleterre envers leur roi : « Pendant que tout le monde fuyait la mauvaise fortune du roi », dit-il, « et que la cruauté et la sédition le tenaient séparé de ses amis, les catholiques, inspirés par des pensées plus sublimes que celles de la prudence humaine, se souvenant qu'ils étaient les disciples de Celui qui paya le tribut à un empereur païen... aimèrent mieux suivre le roi dépouillé, qui ne rompait pas leurs chaînes, qu'une rébellion triomphante qui les attirait par l'amour de la liberté (1) ». Parmi les catholiques qui se signalèrent par leur fidélité à ce roi, dont la résignation et la dignité devant la mort ont fait oublier les fautes, citons Blanche, Lady Arundell (2). Pendant que son mari

(1) *Histoire de la persécution.*

(2) Elle était fille d'Édouard, marquis de Worcester, femme de

combattait au loin avec les troupes royales, elle resta chargée de la défense de son château de Wardour, qui, le 2 mai 1643, fut assiégé par les soldats du Parlement. La garnison se composait de vingt-cinq hommes et cependant, par des prodiges de courage et d'activité, Lady Arundell tint tête, durant plusieurs jours, à l'armée ennemie. Le quatrième jour, pendant que son aumônier, le Père Falkner, jésuite, disait la messe en sa présence, un boulet de canon vint se loger au-dessus de l'autel; le prêtre s'arrêta troublé; on entendit alors la voix calme de la châtelaine : « Mon « Père », dit-elle, « continuez; plus que jamais « nous avons besoin de la protection du Dieu des « armées ». Après une héroïque défense, Lady Arundell voyant ses soldats morts ou blessés, ses provisions épuisées, son château en ruines, consentit à traiter avec l'ennemi et sortit, la tête haute, de la forteresse qu'elle avait si vaillamment défendue (1). Charles II éprouva, comme l'avait fait son père, le dévouement des fidèles. En 1651, battu à Worcester par les troupes du Parlement, il dut la vie aux Penderells, de Boscobel, bûcherons catholiques qui le cachèrent dans les branches touffues d'un chêne. Quelques jours plus tard, c'est un gentilhomme catholique,

Thomas, deuxième baron Arundell, qui mourut de ses blessures en 1648 et mère de Henry, troisième baron Arundell, qui, sous Charles II, fut emprisonné pour la foi.

(1) *Records of the English Province*, ser. VII, p. 525.

nommé Whitgreave et son aumônier, le bénédictin Huddleston, qui sauvent la vie du roi fugitif en lui donnant asile dans la cachette préparée au château de Moseley, pour les prêtres proscrits (1).

Malgré cette loyauté remarquable des catholiques anglais vis-à-vis de leurs princes, il a pu se faire que, dans la foule de ceux qu'écrasait une législation barbare, des hommes se soient rencontrés mêlant des préoccupations politiques aux préoccupations religieuses. Tels furent les catholiques qui prirent les armes pour Marie Stuart, tels encore les conspirateurs des Poudres. L'on peut, à part ces exceptions, affirmer qu'en général l'attitude des persécutés fut parfaitement correcte vis-à-vis du pouvoir et qu'ils souffrirent de voir mettre en doute leur loyauté politique.

En effet, pour leur enlever le prestige que leur donnait, même aux yeux des protestants, la

(1) Trente-quatre ans plus tard Charles II mourait. L'on sait comment, une fois monté sur ce trône, ce roi laissa, malgré sa parole donnée, persécuter ses sujets catholiques. L'infâme conspiration de Titus Oates fit exécuter un grand nombre des prêtres; le roi reconnaissait leur innocence, affirmait l'absurdité des accusations portées contre eux, mais, tout occupé de ses plaisirs, il laissa faire ses ministres et consentit à des exécutions dont il avouait l'injustice. Le 5 février 1685, veille de sa mort, son frère, le duc d'York, proposa de lui amener un prêtre; le roi accepta avec joie et le duc revint avec Huddleston, le bénédictin qui avait jadis caché à Moseley le monarque proscrit : « Sire, dit le duc, ce « saint homme vous a jadis sauvé la vie, il vient maintenant « sauver votre âme ». On fit sortir les assistants et Charles II, profondément repentant, fut reçu dans le sein de l'Eglise.

mort endurée pour la religion, leurs ennemis s'attachaient à les représenter comme des traîtres.

Ils protestèrent invariablement contre cette accusation mensongère. Le Bienheureux Edmund Campion, condamné comme conspirateur, revendiquait avec énergie la gloire de donner sa vie pour Jésus-Christ et la religion catholique. A l'heure de la mort, il accentuait encore cette protestation, affirmait son loyalisme politique et priait publiquement pour sa souveraine Élisabeth.

John Bodey, laïque, exécuté en 1583, fut interpellé au moment de mourir par le magistrat, qui lui reprocha d'être le sujet du Pape et non de la Reine. Le martyr avait déjà la corde au cou : « Je reconnais la Reine comme ma souveraine, » dit-il, pour tout ce qui est du domaine temporel », et se tournant vers la foule : « Bon peuple, s'écria-t-il, je meurs pour avoir refusé de reconnaître Sa Majesté comme chef suprême de l'Église du Christ en Angleterre ! » Il se remit ensuite à prier : « Je prie Dieu, dit-il, de conserver Sa Majesté dans la tranquillité, je prie pour Élisabeth, votre reine et la mienne » (1).

Oliver Plasden, prêtre, exécuté en 1591, n'est pas moins affirmatif. Comme Topcliffe lui demande quel conseil il donnerait au peuple dans le cas d'une invasion étrangère : « Je conseillerai à tous »,

(1) *Acts of English martyrs*, p. 63.

dit-il, « de défendre les droits de leur souveraine » (1). John Almond, exécuté en 1612, sous le règne de Jacques I^{er}, est accusé par un des ministres protestants présents à sa mort d'avoir enseigné qu'on pouvait tuer le roi sans commettre de péché. Il proteste énergiquement contre cette accusation et, agenouillé au pied de la potence, il prie à haute voix : « pour le roi, « la reine, le prince héritier et les autres enfants « du roi, à qui il souhaite le même bien qu'à « lui-même ».

L'amour de la patrie s'unit en eux à celui du trône; le Père Heath, franciscain, exécuté à Londres en 1643, répétait avant de mourir : « Jésus, « Jésus, convertissez l'Angleterre » (3)!

Des scènes semblables se renouvellent à chaque instant : partout les suppliciés catholiques mêlent à leurs dernières prières le nom du souverain qui les a condamnés; leur amour pour Dieu et leur loyauté envers le roi se confondent.

Ce même esprit se retrouve au dix-huitième siècle comme aux deux siècles précédents.

Une circulaire adressée à son diocèse par Thomas Talbot, vicaire apostolique en 1791 (3), ex-

(1) *Acts of English martyrs*, p. 113.

(2) *Ibid*, p. 191.

(3) Thomas Talbot, frère de Georges, 14^e comte de Shrewsbury. Consacré évêque d'Acon *in partibus*, il fut nommé en 1776 coadjuteur du vicaire apostolique du « Midland district » ou district du centre.

prime des sentiments semblables. Après avoir annoncé à ses ouailles que quelques adoucissements avaient été apportés aux lois pénales, il ajoute : « Vous redoublez de loyauté et d'attachement pour le meilleur des souverains; vous montrerez la même soumission aux gouvernants qui vous ont distingués aux temps les plus mauvais, quand vous gémissiez sous le poids des lois les plus sévères et des calomnies les plus injustes... En toute occasion, montrez-vous des sujets loyaux, zélés pour la gloire et la prospérité de la patrie... Le temps viendra peut-être où les préjugés invétérés tomberont et où les catholiques romains pourront vivre en paix avec leurs concitoyens » (1).

Ce vœu est aujourd'hui accompli et qui sait jusqu'à quel point l'attitude généreuse, soumise et loyale des persécutés d'autrefois, n'a pas contribué à assurer à leurs descendants la liberté religieuse dont ils jouissent à l'heure actuelle?

XIII.

A leur loyalisme, les martyrs anglais joignaient une simplicité, également caractéristique de leur

(1) L'original de cette lettre est au monastère des Bénédictines de East Bergholt, comté de Suffolk.

pays et de leur race. Le martyr venait les chercher au sein de leur vie journalière : en descendant de cheval, comme pour Marmaduke Bowes, gentilhomme du Yorkshire ; au fond de leur château paternel, au foyer de famille, dans la rue ou à la campagne ; ils y allaient avec simplicité et sang-froid, sans démonstrations et sans pose, comme à l'accomplissement du devoir le plus ordinaire. « Je remarque en tous », écrit le sieur de Marsys, témoin ému de leurs souffrances, « la même vertu, « produite par la même grâce. Les vieillards ne « redoutent pas l'incommodité de leur prison, les « jeunes gens ne craignent point la perte de leur « liberté, les dames ne rougissent pas de l'ignominie de leurs fers » (1).

Ce calme « anglo-saxon » n'excluait pas une pointe d'« humour » et de gaieté. Le Bienheureux Thomas More plaisanta jusque sur l'échafaud ; Thomas Pounce, prisonnier pendant plus de trente ans, désespérait, par sa bonne humeur, les ministres anglais envoyés pour le convertir et dont il détruisait en riant les mauvais arguments. Il faisait sa toilette avec soin, parce que, disait-il, pour un prisonnier de Jésus-Christ tous les jours sont des jours de fête (2). William Ward, exécuté en 1641, avait toujours montré de l'aversion pour les habits neufs et soignés ; mais le matin de son exécution il se revêtit volontiers de vêtements

(1) *Histoire de la persécution*, p. 55.

(2) *Jesuits in conflict*, p. 1.

neufs. « Vous avez raison de me parer mieux qu'à l'ordinaire », dit-il à ses amis, « puisque je vais au plus superbe banquet et aux plus belles noces où je fus jamais » (1).

Thomas Strange, gentilhomme qui avait sacrifié une grande fortune pour se faire catholique d'abord, puis jésuite, est enfermé à la Tour de Londres. Pendant trois jours de suite, on le torture sur le chevalet et pendant trois autres jours on le suspend par les bras à des anneaux de fer. Il reste souriant au milieu des supplices : un jour, pendant que le lieutenant de la Tour, Wade, le fait déchirer sur le chevalet, entre un ministre anglican, qui commence à poser au patient des dilemmes et des cas de conscience. Le Père Strange se tourne vers Wade et lui propose d'étendre le ministre sur un chevalet à côté du sien et de le tourmenter de la même façon : « Alors », dit-il, « je lui répondrai, car il est admis que dans toute discussion les adversaires doivent être dans des conditions égales ».

Cet homme, d'un si fier courage, était le plus modeste des religieux. Relâché après six ans de prison, il se retira chez les Jésuites de Gand. Les tortures l'avaient brisé et il n'était plus capable de remplir un ministère actif; mais ces glorieuses infirmités, dont du reste il ne parlait jamais, étaient à elles seules une éloquente prédication (2).

(1) *Histoire de la persécution.*

(2) *Records of the English Province*, ser. IX, p. 5.

John Kemble, vieillard de quatre-vingts ans, arrivait près de la ville de Hereford, où il devait être exécuté pour la foi. Son gardien lui montra de loin le lieu du supplice : « C'est bon, c'est bon », dit le vieux confesseur, « asseyons-nous ici pour « que je regarde tout à mon aise en fumant une « bonne pipe ». De nos jours, dit-on, les paysans de la contrée parlent encore de la « pipe de Kem- « ble », comme synonyme de la présence d'esprit en face de la mort (1).

Swithin Wells, gentilhomme campagnard, grand chasseur, d'un caractère obligeant et jovial, qui le rendait très populaire, fut condamné à mourir avec le Père Edmund Genings, qu'on avait arrêté sous son toit. En route pour le gibet, il rencontre un ami, chasseur passionné comme lui : « Adieu, cher ami », lui cria le bon gentilhomme, « adieu la chasse et les plaisirs d'autre- « fois, je suis maintenant une bien meilleure « voie » (2).

Thomas Green et Alban Roe furent exécutés ensemble à Londres le 21 janvier 1642, le premier, âgé et malade, s'appuyait sur son compagnon qui, nous dit Marsys : « descendit les de- « grés de la prison avec une mine et un port « qui sentait son conquérant, salua courtoise- « ment le prévôt », et, s'étant étendu sur la

(1) *The English martyrs*, a lecture by Fr. John Morris, S. J., 1887.

(2) *Memoirs of missionary priests*, vol. I, p. 154.

claie, dit au charretier : « Allons, fouettez » (1)!

A cette bonne humeur, les martyrs joignaient une touchante mansuétude. William Ward, au moment de mourir, donna de l'argent aux pauvres qui étaient présents et, remettant 2 shillings au bourreau : « Voici pour le service que tu vas « me rendre » (2), lui dit-il.

John Lockwood, âgé de quatre-vingt-dix ans, fut conduit à la prison d'York par un nommé Cuthbert Langdale. Quand celui-ci le quitta, le prisonnier tira de sa poche 10 shillings : « Tiens », dit-il, « tu as eu beaucoup de mal à me conduire « jusqu'à cet endroit si heureux; prends donc « cet argent et que Dieu soit avec toi » (3)!

John Almond, au moment de son exécution, donna une pièce d'or au bourreau en lui demandant, non pas de l'épargner, mais de remplir consciencieusement son office (4).

Dieu semble avoir récompensé cette générosité joyeuse en illuminant les derniers instants de ses serviteurs d'un bonheur surnaturel.

Le Père Evans, jésuite, resta si longtemps en prison qu'on finit par croire qu'il avait la vie sauve. Tout à coup, arrive la nouvelle de sa condamnation à mort. Elle lui fut annoncée pendant qu'il faisait une partie avec un ami; le religieux écouta,

(1) *Histoire de la persécution*, p. 72.

(2) *Memoirs of missionary priests*, vol. I, p. 154.

(3) *Ibid.*, vol. II, p. 107.

(4) *Acts of English martyrs*, p. 191.

continua tranquillement sa partie, l'acheva, puis prenant sa harpe, il chanta en s'accompagnant un cantique d'actions de grâce (1).

Thomas Bullaker, exécuté à Londres en 1643, en entendant sa sentence de mort, se jette à genoux en plein tribunal et récite les trois premiers versets du *Te Deum*. M. de Marsys nous raconte que les jours qui précédèrent son supplice avaient été sombres et tristes, mais que le 12 octobre, jour de sa mort, le soleil parut : « Si brillant et si « animé, ce bel astre était tout glorieux de prêter « sa lumière à un si beau trépas » (2).

Les hommes du peuple rivalisaient avec les prêtres dans leur joie de mourir pour Dieu. Un cultivateur, nommé Milner, condamné pour avoir assisté les missionnaires, avait une femme et dix enfants; le juge voulut l'attendrir en lui parlant de l'abandon dans lequel il les laissait, mais il répondit qu'il croyait leur être plus utile du ciel que sur la terre. Au pied même du gibet on lui offrit son pardon s'il voulait fréquenter l'Église officielle : « Non, non, je veux être pendu », répondit-il en gravissant rapidement les degrés de l'échelle. Un de ses fils, agenouillé à côté de la potence, demanda sa bénédiction, le martyr la lui donna et lui cria qu'il souhaitait à tous ses enfants une mort comme la sienne (3).

(1) *Memoirs of missionary priests*, vol. II, p. 211.

(2) *Histoire de la persécution...*

(3) *Acts of English martyrs*, p. 95, 319.

Un tisserand du Lancashire, Roger Wrenno, exécuté en 1616, fut, par suite d'un accident, précipité par terre, la corde au cou; il perdit connaissance, mais ne tarda pas à revenir à lui. Se relevant, il remonta en courant l'échelle du gibet; le shériff, surpris de cet empressement, lui en demanda la raison : « Oh ! » dit-il, « si vous aviez vu ce que j'ai vu, vous seriez, vous aussi, pressé de mourir » (1)!

Cette fois la corde ne cassa plus et l'âme de l'humble martyr alla se plonger dans les splendeurs éternelles, déjà entrevues.

Les femmes ne le cédaient pas aux hommes en héroïsme joyeux.

Margaret Powell, âgée de trente ans, belle, spirituelle, mère heureuse d'un fils unique, est arrêtée pour avoir assisté à la messe célébrée sous son toit.

« Devant ses juges », dit M. de Marsys, qui la connut, « elle garda sa gaité »; comme on lui disait qu'elle devrait embrasser la religion du royaume, elle répondit, en riant, qu'on ne pouvait en justice lui imposer une religion officielle avant que les membres du Parlement ne fussent d'accord entre eux à ce sujet.

Quand on lui annonça que son jugement était remis à un mois, elle pleura pour la première fois depuis son arrestation; sa condamnation à mort

(1) *Memoirs of missionary priests*, vol. II, p. 55.

lui rendit toute sa gaieté et M. de Marsys la trouva, nous dit-il, « s'entretenant fort tranquillement
« avec quelques autres dames; à voir leurs con-
« tenances on eût jugé que c'étaient ses compagnes
« qui étaient condamnées à mort et qu'elle était
« venue les consoler ».

Au moment d'être traînée au supplice, elle rayonnait : « jamais on ne la vit si gaie ». Ce fut à ce moment même qu'on vint lui apprendre que sa peine était commuée; elle eut besoin de tout son courage pour sacrifier les palmes triomphantes que sa main croyait saisir; « mais », continue Marsys, « elle fit voir par sa résignation qu'elle n'aimait pas tant la couronne que la volonté de Celui qui la donne » (1).

Le pieux Français, auquel nous avons emprunté tant de précieux détails, termine ses récits par une espérance et par une prière : « Si je ne me trompe », dit-il, « il est à croire que la Providence
« de Dieu médite quelque chose de grand sur
« l'Angleterre ».

Puis, l'âme encore pénétrée des scènes dont il fut le témoin oculaire, il laisse échapper, en faveur de l'ancienne Ile des Saints une naïve prière, que ne refuseront pas de redire après lui ceux pour qui nous avons fait revivre les mêmes glorieux et sanglants souvenirs : « Plaise à la bonté
« de Celui qui est la consolation des affligés que

(1) *Histoire de la persécution*, p. 72.

« l'Angleterre, qui est maintenant en si pauvre
« état, retourne derechef à la foi promise à son
« époux, afin qu'étant arrosée du sang précieux
« de tant de martyrs, elle devienne aussi floris-
« sante, aussi fertile et aussi heureuse que ja-
« mais (1)! »

(1) *Histoire de la persécution*, p. 72.

CHAPITRE II.

JANE DORMER, DUCHESSE DE FERIA, 1538-1571.

- I. Origines de la famille Dormer, Jane Newdigate, descendante d'Édouard III, épouse de Sir Robert Dormer. — Caractère de Lady Dormer. — Henri VIII rompt avec l'Église de Rome, le royaume est plongé dans le schisme. — Attitude du peuple, de la noblesse, du clergé. — En 1535, commence la série des martyrs. — Sebastian Newdigate, frère de Lady Dormer. — Sa carrière mondaine. — Inquiétudes de sa sœur. — Vocation de Sebastian. — Sa captivité à Newgate, son martyre (1535), joie surnaturelle de Lady Dormer.
- II. Naissance de Jane Dormer, ses parents; elle est confiée à sa grand'mère. — Éducation religieuse et grave. — Maturité précoce de l'enfant. — Elle partage les jeux du futur roi Édouard VI. — Détails sur ce prince. — Mort de Sir Robert Dormer. — Avènement de Marie Tudor. — Sir William Dormer la soutient. — La Reine obtient que Jane soit attachée à sa personne. — Leur intimité. — Prières et bonnes œuvres accomplies en commun. — Caractère de Marie. — Ses embarras politiques. — Ses conseillers. — Le cardinal Pole, esprit conciliant. — Mariage de Marie avec Philippe II. — L'Angleterre rentre dans le giron de l'Église, 30 novembre 1554. — Le mariage de la reine amène celui de Jane. — Parmi ses prétendants, celle-ci distingue le duc de FERIA. — Caractère et position de FERIA. — Ses fiançailles avec Jane Dormer. — Position difficile de la Reine. — Ses rigueurs à l'égard des protestants. — Sa défense. — Ses tristesses intimes. — Sa dernière maladie. — Absence de Philippe II, inquiétudes de Marie sur l'avenir religieux du royaume. — Sa mort, 17 novembre 1558, mort du cardinal Pole le même jour.
- III. Mariage de Jane Dormer avec le duc de FERIA. — Portrait de la jeune duchesse. — Difficultés politiques de FERIA au début du nouveau règne. — Elisabeth se révèle l'ennemie du catholicisme. — Philippe II rappelle FERIA qui part, accompagné d'un grand nombre de religieux. — Elisabeth publie les premières lois hostiles à la religion catholique, juin 1559. — Départ de la duchesse de FERIA, juillet 1559. — Sa grand'mère et un groupe de catholiques l'accompagnent. — Émotions de ce départ. — Arrivée des voyageurs à Ca-

lais. — A Bruges, la duchesse retrouve son époux. — Ils se fixent à Malines auprès de la duchesse de Parme. — Les Pays-Bas et leurs gouvernantes. — Naissance du fils aîné de Jane. — Fêtes de son baptême. — Départ du duc et de la duchesse pour l'Espagne. — Lady Dormer demeure en Flandre. — Voyage du duc et de la duchesse. — Séjours à Paris, à Amboise. — Marie Stuart, son amitié pour la duchesse de Feria.

IV. Arrivée des voyageurs en Espagne. — La duchesse reçue par la jeune reine d'Espagne. — Visite du roi de Portugal. — Injustice de la mère du duc de Feria. — Jane la désarme par sa douceur. — Le duc et la duchesse se retirent dans leurs terres de Zafra. — Aspect de l'Estramadure. — Épanouissement de la vie religieuse en Espagne à cette époque. — Fondations du duc et de la duchesse à Zafra; charité et probité du duc de Feria. — Sa sympathie pour les catholiques anglais. — Les exilés anglais des Pays-Bas désirent sa présence parmi eux. — Naissance du second fils de Jane. — Mort de Lady Dormer. — Ses dernières années. — Ses œuvres. — Philippe II songe à envoyer le duc de Feria dans les Pays-Bas. — Il l'appelle à l'Escorial. — Maladie du duc. — Sa résignation. — Ses dernières volontés. — Sa mort, 8 septembre 1574. — Hommages rendus à sa mémoire.

I.

D'après d'anciennes généalogies, Édouard le Confesseur, en venant en Angleterre prendre possession du trône, y amena à sa suite Thomas Dormer ou d'Ormer, gentilhomme normand (1), qu'il

(1) L'histoire de Jane Dormer, duchesse de Feria, fut écrite peu de temps après sa mort par son secrétaire anglais, Henry Clifford. Le manuscrit original, dédié par son auteur à Charles, Lord Dormer, petit-neveu de la duchesse, appartient aujourd'hui à Lord Dormer, chef de la famille. Il a été transcrit par le chanoine Estcourt et publié, après la mort de celui-ci, par le P. Stevenson, de la Compagnie de Jésus, en 1887 (Burns and Oates, London). C'est un écrit un peu confus dans la forme, mais qui a le mérite d'être le récit sincère d'un témoin oculaire. Henry Clifford était auprès de la duchesse au moment de sa mort; il professe pour elle un profond attachement.

s'était attaché pendant son exil et à qui il voulait faire partager sa prospérité.

Ce Thomas Dormer se fixa définitivement en Angleterre, et y devint le chef d'une famille qui, à différentes époques de son histoire, a fourni à l'Église et au souverain de vaillants défenseurs (1).

A l'époque où s'ouvre notre récit, le chef des Dormer était Sir Robert, marié à une noble et sainte femme, Jane Newdigate, qui, par sa mère, Amphyllis Neville, descendait de Jean de Gand, troisième fils du roi Édouard III et de Philippa de Hainaut (2). Le sang royal des Plantagenets coulait donc dans les veines de Lady Dormer, mais si jamais elle arrêta sa pensée sur les grandeurs et les bénédictions, répandues par Dieu sur sa vie, ce fut, à coup sûr, seulement pour le remercier de l'avoir placée dans une famille plus illustre encore par sa fidélité à la foi que par la noblesse de son origine.

(1) Citons seulement : William Dormer, un des plus fermes appuis de Marie Tudor, à son avènement au trône; Robert Dormer, comte de Carnarvon, tué en 1643, à la bataille de Newbury en combattant pour Charles I^{er}; Charles, Lord Dormer, qui, succédant à son père en 1728, renonça au titre et à l'héritage paternel et entra dans la Compagnie de Jésus, où ses trois frères le suivirent.

Un grand nombre de religieuses sortirent aussi de cette famille; l'une d'elles, Margaret Dormer, fut une des premières professes du couvent des religieuses anglaises Augustines de Paris, où elle mourut en 1641.

(2) Jean de Gand, 3^e fils d'Édouard III et de Philippa de Hainaut, épousa : 1^o Blanche Plantagenet, 2^o Constance de Castille,

C'est un caractère singulièrement attachant que celui de Jane, Lady Dormer; elle était de la race de ces femmes qui, comme Margaret Pole, comtesse de Salisbury, sa contemporaine, placent les biens surnaturels au premier rang et les jugent dignes de tous les sacrifices. Si elle ne souffrit pas elle-même pour la foi, elle fut éprouvée dans la personne des siens et vit son propre frère cueillir la palme du martyre.

Comme le savent nos lecteurs, ce fut en 1532 que le roi Henri VIII, en épousant publiquement Anne Boleyn, entra en révolte ouverte contre l'autorité du pape Clément VII, défenseur des droits de l'épouse légitime, Catherine d'Aragon. Deux ans plus tard, le roi s'arrogeait le titre de chef de l'Église et défendait aux ecclésiastiques de son royaume de communiquer avec Rome; dès lors le schisme était consommé.

Le peuple anglais assistait aux diverses phases de cette révolution religieuse sans comprendre quels grands intérêts étaient engagés : la noblesse, affaiblie et ruinée par la guerre des deux Roses, était trop disposée à plier devant les volontés royales et la spoliation des abbayes tentait sa cupidité. Le clergé et l'épiscopat avaient subi le relâchement, qui, au seizième siècle, était à peu près

3^o Katherine Swynford. De son premier mariage, il eut plusieurs enfants, dont une fille, Élisabeth, qui épousa John Holland, duc d'Exeter. Leur fille Anne épousa Thomas Neville, et fut l'aïeule d'Amphyllis Neville, mère de Jane Newdigate, Lady Dormer.

général dans l'Église et auquel le concile de Trente devait porter remède : les évêques se montrèrent presque tous d'une faiblesse déplorable vis-à-vis des exigences sacrilèges du pouvoir. Enfin, l'esprit de révolte, soufflé par Luther, se répandait sur toute l'Europe et les récentes conquêtes de l'hérésie en Allemagne eurent en Angleterre, à cette heure de crise, un funeste retentissement.

En 1535, commença la série de martyrs ; ceux qui refusaient de reconnaître la suprématie du roi, en matière religieuse, mouraient sur le gibet ou sur l'échafaud ; les Chartreux de Londres, Fisher, évêque de Rochester ; Thomas More, chancelier du royaume ; Margaret Pole, comtesse de Salisbury, la dernière des Plantagenets, scellèrent de leur sang leur fidélité au Siège de Pierre (1). Pendant ce temps, dans toute l'étendue du royaume, appelé jadis l'Ile des Saints et le douaire de la Vierge, les monastères étaient saisis et vendus, les prêtres fidèles dépossédés et les biens ecclésiastiques distribués aux courtisans qui avaient le mieux secondé le roi dans son œuvre sacrilège.

Ces événements tragiques atteignirent Lady Dormer dans ses affections de famille aussi bien que dans son amour de l'Église. Elle avait un frère qu'elle chérissait tendrement, Sebastian Newdigate ; beau, brillant, doué de toutes les qualités qui peuvent assurer les succès du monde, il avait

(1) Ces martyrs furent béatifiés par Léon XIII, le 29 décembre 1886.

été un des courtisans préférés d'Henri VIII. Quand la question du divorce fut agitée et que la conduite du roi commença à inquiéter les esprits sérieux, Lady Dormer s'alarma de l'intimité qui existait entre le souverain et son favori. Elle en parla à celui-ci, l'exhortant à ne pas suivre son maître dans la voie périlleuse où il s'engageait. Sebastian l'écouta d'abord en silence, puis tout à coup : « Ma sœur », dit-il « que diriez-vous si je me faisais moine à la Chartreuse? — « Moine », s'écria-t-elle, « tout ce que je demande à Dieu c'est de « faire de vous un bon chrétien, les moines sont « faits d'une autre étoffe ». Sebastian sourit sans rien dire de plus; mais peu de temps après, l'on apprit que le brillant courtisan, jadis renommé pour son élégance et son amour du plaisir, était entré chez les Chartreux de Londres. Lady Dormer eut d'abord de la peine à croire à un si brusque revirement; mais quand elle se fut convaincue de la solidité de cette vocation, elle s'écria : « Que Dieu « soit béni de ce que mon frère ait fait un pareil « choix! Il a pris la meilleure part » (1).

Dès lors, l'âme ardente et généreuse du converti avança rapidement dans les voies parfaites et quand vint l'heure de l'épreuve, elle se montra à la hauteur de tous les sacrifices. Jeté avec ses frères dans les cachots de Newgate, Sebastian Newdigate y reçut la visite du roi qui vint, en secret et dé-

(1) *Life of Jane Dormer*, p. 23.

guisé, visiter, pour le tenter, l'ami de sa jeunesse. Mais ni les souffrances de sa prison, ni les promesses royales ne purent ébranler la volonté du religieux; il refusa constamment de reconnaître cette suprématie spirituelle, qu'Henri VIII s'était adjugée, et mourut sur le gibet de Tyburn, le 19 juin 1535, avec deux de ses frères (1).

Chez Lady Dormer, la vaillance traditionnelle du sang des Plantagenets s'unissait aux vues surnaturelles des saints; la carrière mondaine de son frère l'avait inquiétée, elle se réjouit de sa vocation religieuse et encore plus de son glorieux martyre!

Si nous nous sommes arrêtés devant la figure de Lady Dormer, c'est qu'elle eut une influence prépondérante sur sa petite-fille, objet de ce récit, à qui elle transmet, avec son sang, sa foi profonde, son amour de l'Église, sa trempe d'âme courageuse, et dont, pendant vingt ans, elle fut l'unique éducatrice.

II.

William, fils unique de Sir Robert et de Lady Dormer, épousa Mary Sydney (2), qu'il perdit au

(1) Les PP. Middlemore et Exmew.

(2) Mary Sydney, fille de Sir William Sydney, gouverneur et chambellan d'Édouard VI, avant l'avènement de ce prince au trône. Sir William Sydney eut sept enfants : Sir Henry Sydney; Mary, mariée à William Dormer, Lady Harrington, Lady Sussex, Lady Fitzwilliam et deux filles non mariées, Mabel et Élisabeth, attachées à la personne de Marie Tudor.

bout de quatre ans. Elle le laissait avec deux filles, Jane, plus tard duchesse de Feria, née à Eithrop, dans le comté de Buckingham, le 6 janvier 1538, et Anne, qui devint Lady Hungerford. Il se hâta de confier à sa mère les deux petites orphelines, dont l'aînée ne quitta plus son aïeule, même après le second mariage de son père avec Dorothy Castesby (1).

Lady Dormer se consacra avec tout son cœur à l'éducation de cette enfant; l'horizon était déjà sombre et menaçant pour les catholiques d'Angleterre et autour du berceau de la petite Jane s'agitaient les craintes et les espérances des persécutés. Trois ans seulement avant sa naissance, son grand-oncle avait souffert le martyre et le récit de ce drame fut un des premiers dont fut bercé son enfance. Comme tous les catholiques de son temps, Lady Dormer vivait sous une menace perpétuelle de mort; elle s'était peu à peu détachée de ce monde et le martyre de son frère avait encore accentué chez elle cet élan surnaturel. L'enfant, qui grandissait à ses côtés, apprit de bonne heure la fragilité des biens terrestres et la beauté de cette patrie éternelle, où les persécutés pour la justice trouveront la paix. Afin d'armer sa petite-fille contre les dangers d'un avenir qui devait inquiéter toute mère catholique, Lady Dormer l'ha-

(1) De son second mariage, William Dormer eut quatre enfants, un fils, Robert, et trois filles : la vicomtesse Montagu, Lady St-John de Blestoe et Lady Constable.

bitua à des pratiques de piété qui étonnent dans un âge si tendre. A sept ans, Jane récitait tous les jours l'office de la sainte Vierge, dévotion qu'elle garda toute sa vie. Comme ces enfants de la primitive Église qui, grandis au sein de la persécution, acquéraient une maturité précoce, la petite fille vécut, dès son enfance, dans une atmosphère de sacrifices surnaturels; elle vit son grand-père, insouciant du danger, accueillir à son foyer les prêtres et les fidèles persécutés pour la foi; elle entendit sa grand'mère parler du martyre de son oncle comme de la gloire suprême de sa famille et elle répondit à toutes ces graves leçons avec une ferveur au-dessus de son âge.

Vers l'âge de sept ans, Jane se trouva rapprochée du petit prince de Galles, qui avait trois mois de plus qu'elle. Par une étrange inconséquence, Henri VIII avait laissé auprès de son héritier, en qualité de gouverneur, Sir William Sydney, grand-père maternel de notre héroïne et catholique fidèle. Il avait installé à Ashridge, près d'Eithrop, la maison du jeune prince et Jane Dormer y alla souvent visiter son grand-père et partager les jeux du futur roi. C'était alors un enfant blond et délicat, à la physionomie ouverte, au caractère doux, à l'intelligence singulièrement précoce. En 1547, il devint roi à neuf ans, et fut entre les mains des protestants l'instrument dont on se servait pour affermir l'œuvre inique d'Henri VIII. Au fond de l'âme, cependant, il semble avoir gardé toute sa

vie comme un vague souvenir des influences catholiques qui avaient entouré son enfance. L'historien de notre héroïne entre à ce sujet dans de curieux détails; il nous raconte comment le pauvre prince, chargé d'arracher à sa sœur Marie sa foi catholique, pleurait à chaudes larmes en s'acquittant de la mission que lui imposait sa qualité de chef de l'Église anglicane.

Jane Dormer atteignit sa quatorzième année, sans que sa vie retirée et paisible fût troublée, sauf, peut-être, par les tristesses politiques et religieuses qui avaient leur écho au foyer d'Eithrop.

En 1553, mourait son grand-père, Sir Robert Dormer; il avait eu la joie de voir la vie de son fils, brisée par un veuvage prématuré, se reconstituer par une nouvelle union; et la naissance d'un petit-fils, ardemment désiré, était venue couronner son bonheur (1). La Providence semblait vouloir consoler ainsi de ses tristesses de catholique et de citoyen celui qui avait si fidèlement servi l'Église aux heures de péril.

Après quarante ans d'une parfaite union, Lady Dormer restait veuve; elle avait toujours donné à Dieu et à ses intérêts une large place dans sa vie, mais dès lors son âme, atteinte d'une inguérissable

(1) Ce petit-fils fut Robert Dormer, créé baron en 1615; jusque-là le chef de la famille Dormer avait porté le titre de baronnet, inférieur à celui de baron. Il épousa Elisabeth Montague, d'une famille très dévouée à l'Église.

blessure, se réfugia plus que jamais dans les régions surnaturelles. Une seule préoccupation la rattachait encore au monde : celle de l'avenir de sa petite-fille, arrivée à l'âge où finit l'enfance. Les événements politiques, qui se succédèrent rapidement à cette heure de crise, furent le moyen dont se servit la Providence pour fixer la destinée de notre héroïne.

En 1553, quelques mois après la mort de Sir Robert Dormer, Édouard VI expirait à l'âge de seize ans, et, malgré les efforts du parti protestant, que servait l'ambition personnelle du duc de Northumberland, Lady Jane Grey (1), proclamée reine par les hérétiques, dut céder la place à Marie, fille aînée d'Henri VIII et héritière légitime du trône.

Celle-ci agit avec promptitude et courage; elle réunit en peu de jours une armée, monta elle-même à cheval, et, à la tête de ses fidèles adhérents, marcha sur Londres.

Au premier rang parmi ses défenseurs était Sir William Dormer. Par sa première femme, Mary Sydney, il était cependant proche parent de Jane Grey (2), mais chez lui la voix de la justice par-

(1) Jane Grey était fille de Frances Brandon, duchesse de Suffolk, fille elle-même de Mary Tudor, sœur d'Henri VIII, mariée en premières noces à Louis XII, puis à Charles Brandon, duc de Suffolk; elle se trouvait donc être arrière petite-fille de Henri VII. Elle épousa Lord Guildford Dudley, fils du duc de Northumberland.

(2) Le père de Mary Dormer et celui de Lady Jane Grey étaient cousins germains.

lait plus haut que celle du sang, et à la nouvelle de la mort du jeune roi, il s'était formellement opposé à ce que le comte de Bedford proclamât dans la ville d'Aylesbury la reine Jane. On nous a conservé ses paroles : « My Lord », avait-il dit, « nous ne pouvons accepter d'autre reine que la princesse Marie; celui qui osera en proclamer une autre verra ce qu'il lui en coûtera ».

Puis, Sir William et ses hommes rejoignirent l'armée de Marie et entrèrent dans Londres à sa suite.

Plus d'un lien unissait déjà la nouvelle souveraine à la famille de notre héroïne : deux tantes maternelles de Jane Dormer, Mabel et Élisabeth Sydney, avaient été attachées à sa personne aux jours mauvais de sa jeunesse et lui avaient montré une inébranlable fidélité. Pour Lady Dormer, la princesse professait une vive admiration, qu'elle lui témoigna publiquement le jour où la noble veuve vint la féliciter de son avènement au trône. Du reste, Marie ne s'en tint pas aux paroles : elle avait trop souffert pour ne pas apprécier à son juste prix l'attachement désintéressé, et à l'occasion de son couronnement elle nomma six chevaliers de l'ordre du Bain, parmi lesquels Sir William Dormer. De plus, elle témoigna le désir de faire entrer à son service personnel Jane, alors âgée de quinze ans.

Lady Dormer donna son consentement. Le caractère élevé et pur de la nouvelle reine lui inspirait

toute sécurité, et ce fut ainsi que notre héroïne, à peine sortie de l'enfance, quitta la solitude d'Eithrop pour la cour de Marie Tudor. Malgré la différence d'âge, une tendre intimité s'établit bientôt entre la souveraine et sa nouvelle fille d'honneur. Cette femme de trente-sept ans, malade, attristée et inquiète, entourée d'ennemis, chargée d'une tâche au-dessus de ses forces, trouva une grande douceur dans l'affection de la grave jeune fille, dont le caractère, fidèle et déjà fait, était d'une maturité bien au-dessus de ses quinze ans.

Marie faisait coucher Jane dans sa chambre, lui confiait la garde de ses bijoux, se faisait servir par elle seule à table, et s'en séparait rarement et toujours avec regret. Elles accomplissaient ensemble leurs exercices de piété et récitaient en commun l'office de la sainte Vierge, pratique de dévotion à laquelle la Reine, comme sa suivante, était habituée depuis son enfance. Compagne inséparable de sa souveraine, Jane fut encore la confidente de ses bonnes œuvres et la distributrice de ses aumônes. Les meilleurs jours de Marie Tudor étaient ceux qu'elle passait de temps en temps à Croydon, chez son cousin, le cardinal Pole. Là, dans une atmosphère de paix, celle que ses ennemis ont stigmatisée du nom de « Marie la Sanglante » oubliait les soucis de sa royauté pour entrer en relations directes avec les plus humbles de ses sujets.

Accompagnée de Jane, elle prenait plaisir à

visiter, sans se faire connaître, les chaumières du voisinage, se rendait compte par elle-même des besoins des petits et des pauvres et y pourvoyait avec une inépuisable charité. Si elle venait à découvrir que quelque pauvre avait été opprimé ou lésé, elle lui faisait rendre prompte et sûre justice, quel que fût le rang de l'opprimeur. Au retour de ses tournées charitables, la Reine remettait à sa jeune compagne des sommes d'argent que celle-ci devait répartir selon les nécessités de chacun.

En des temps plus heureux, Marie Tudor, avec son amour de la justice et son profond sentiment de ses devoirs, eût été une souveraine populaire et fortunée. De mœurs irréprochables, d'un esprit cultivé, et d'un caractère énergique, elle avait traversé avec dignité les rudes épreuves qui assombrirent sa jeunesse. Une fois seulement, toute jeune, séparée de sa mère, elle fléchit devant le despotisme paternel, et la fille de Catherine d'Aragon reconnaît la suprématie spirituelle d'Henri VIII. Elle se relève de cette défaillance passagère, que sa jeunesse et son isolement peuvent excuser, et, pendant le règne de son frère, rien n'ébranle son dévouement à la religion catholique. En montant sur le trône, elle rêve d'y faire monter avec elle l'ancienne foi de ses pères, mais la tâche n'est pas facile. Les sièges épiscopaux sont occupés par des apostats ou des intrus, les postes du gouvernement par des seigneurs enrichis des biens de l'É-

glise, que leur cupidité attache au schisme; le parti des hérétiques et à sa tête Crammer (1), l'ancien conseiller d'Henri VIII, fait à la Reine une guerre sans merci; ce parti a pour alliés secrets : en Angleterre, Élisabeth, héritière présomptive du trône; au dehors, Henri II, roi de France, qui, par haine de l'Espagne, prête aux hérétiques un appui déloyal.

Dans l'accomplissement de sa lourde tâche, Marie Tudor s'appuie surtout sur trois hommes : Gardiner, évêque de Winchester; le cardinal Reginald Pole, légat du Pape et proche parent de la Reine; et l'empereur Charles-Quint, cousin germain de Catherine d'Aragon.

L'influence de ces trois conseillers ne fut pas également heureuse. Gardiner, apostat sous Henri VIII, avait racheté par un profond repentir un instant d'oubli; il fut pour sa souveraine un mentor prudent et dévoué, mais plus enclin peut-être à des mesures de sévérité que ne l'était le cardinal Pole, dont les protestants eux-mêmes reconnaissent la mansuétude. C'est en effet une des plus pures figures de l'époque que celle de ce cardinal de race royale; sa belle prestance rappelait ses grands ancêtres Édouard I^{er} et Édouard III; et son ardent dévouement au Saint-Siège était digne du fils d'une martyre. Il avait connu depuis son enfance la Reine, dont sa mère avait été la pre-

(1) Thomas Crammer, né en 1489, exécuté en 1556.

mière institutrice, et son autorité auprès d'elle était considérable. Malheureusement ses conseils, empreints d'un grand esprit de conciliation et de douceur, étaient souvent combattus par ceux de Charles-Quint (1), dont l'empire sur sa cousine ne fut pas toujours salulaire. C'est à ce prince qu'il faut attribuer, dans une grande mesure, l'exécution de Lady Jane Grey, qu'il regardait, peut-être avec raison, comme un instrument dangereux entre les mains des hérétiques; ce fut lui aussi qui négocia le mariage de Marie avec son fils unique, Philippe II, mariage qui fut ni populaire en Angleterre, ni heureux pour la reine elle-même.

Cette union se célébra à Winchester, le 25 juillet 1554; Marie avait alors trente-huit ans, onze ans de plus que son époux (2).

(1) Reginald Pole, fils de la Bienheureuse Margaret, comtesse de Salisbury, et de Sir Richard Pole, gentilhomme du pays de Galles, était, par sa mère, petit-neveu du roi Édouard IV. Il vint au monde en 1500; s'étant attiré la haine d'Henri VIII par son opposition au divorce, il ne sauva sa vie qu'en se retirant en Italie, où il apprit le martyre de sa mère. Le Pape le nomma son légat en Angleterre, où il devint archevêque de Canterbury. Il mourut le même jour que la Reine, 18 novembre 1558. Un portrait de Reginald Pole, peint par Perino del Vaga, à Rome, nous le représente à l'âge de trente-cinq ans, avec sa belle tête, aux traits réguliers, au regard profond et doux. Ce portrait, appartenant à Sir Ch. Tempest, fut exposé à Londres en 1890.

(2) Philippe II, fils de l'empereur Charles-Quint et d'Isabelle de Portugal, né à Valladolid en 1527, épousa en 1543 sa cousine Marie de Portugal, qui le laissa veuf en 1545 avec un fils, l'infortuné Don Carlos. Remarié en 1554 à Marie Tudor, Philippe la perdit en 1558. L'année suivante, il épousa Elisabeth de Valois, fille d'Henri II et

Son portrait, peint à l'occasion de son mariage, nous représente une femme à la physionomie intelligente, aux traits fatigués par vingt années de souffrances. La bouche est petite et sévère, les mains blanches et fines sont charmantes; les cheveux, tirant sur le roux, et les yeux très noirs rappellent la double origine, anglaise et espagnole, de Marie Tudor (1).

Quatre mois après son mariage, la Reine put accomplir l'acte qui lui tenait le plus à cœur : la réconciliation de l'Angleterre avec l'Église catholique. Elle avait préparé cet acte important avec une sagesse à laquelle les historiens protestants eux-mêmes ont rendu hommage.

Les lois tyranniques des deux règnes précédents avaient été abrogées, l'ancien culte rétabli avec le consentement général de la nation et, mesure d'une prudence suprême, le Saint-Siège avait décrété que les détenteurs des biens ecclésiastiques ne seraient pas inquiétés.

La question de la réconciliation avec Rome fut

de Catherine de Médicis; elle mourut en 1568, ne laissant que deux filles : Isabelle-Claire-Eugénie, qui devint gouvernante des Pays-Bas, et Catherine, mariée au duc de Savoie. Philippe II épousa en quatrièmes noces sa propre nièce, Anne d'Autriche, fille de l'impératrice Marie, sa sœur. Elle mourut en 1580, laissant un fils qui fut Philippe III. Philippe II survécut dix-huit ans à sa quatrième femme et mourut à l'Escorial en 1598.

(1) Ce portrait, peint par Antonio More, est aujourd'hui au musée de Madrid, mais il en existe de nombreuses copies, datant de l'époque, qui furent données par la Reine aux personnes qu'elle voulait honorer.

proposée au Parlement et acceptée à l'unanimité ; le jour de Saint-André, 1554, 30 novembre, Reginald Pole, investi de pleins pouvoirs par le pape Jules III (1), releva solennellement le royaume d'Angleterre des censures encourues sous Henri VIII et Édouard VI. Cette cérémonie eut lieu en présence de la Reine, du roi d'Espagne et du Parlement. L'enthousiasme populaire était ardent et sincère ; dans les rues de Londres, le cardinal Pole était entouré d'une foule qui se jetait à ses pieds en pleurant de joie ; sur une des places publiques, l'évêque Gardiner rappelait sa faiblesse passée et conjurait ceux qui l'avaient imité dans ses défaillances de l'imiter dans son repentir.

Une procession du Saint-Sacrement à travers les rues de la capitale couronna cette belle journée : Dieu reprenait possession de l'ancienne île des Saints. Le même jour et à la même heure, une autre procession, suivie par le pape en personne, célébrait à Rome le retour de la nation coupable au giron de l'Église. Dans la vie troublée de Marie Tudor, le 30 novembre 1554 demeurera une date rayonnante et unique.

Étroitement liée avec sa souveraine, Jane Dormer fut la confidente des émotions diverses de cette première année de règne. Elle se doutait peu cependant que, par un de ces mystérieux hasards, sous lesquels se cache la main de la Providence, le

(1) Jules III, né en 1487, pape de 1550 à 1555.

mariage de sa royale amie devait être la cause immédiate du sien et qu'en accompagnant Marie Tudor à l'autel, le 25 juillet 1554, elle faisait le premier pas vers sa destinée future. Parmi les filles d'honneur qui entouraient la Reine, elle était la plus remarquée ; déjà, sa beauté, sa naissance, ses qualités, la faveur dont elle jouissait à la cour, l'avaient mise en évidence et sa main était sollicitée par de nombreux prétendants.

Parmi eux se trouvaient des hommes distingués par leur origine ou par leurs mérites : Edward Courtney (1), le cousin de la Reine ; le duc de Norfolk (2) ; Lord Howard of Effingham (3), futur grand amiral d'Angleterre qui, cinquante ans plus tard, disait encore qu'il n'avait jamais rencontré de femme plus parfaite que Jane Dormer.

(1) Edward Courtney, comte de Devon, fils du marquis d'Exeter et petit-fils de Sir William Courtney et de la princesse Catherine, cinquième fille d'Édouard IV. Emprisonné à la Tour de Londres sous Henri VIII, il fut mis en liberté par Marie Tudor. Il mourut à Padoue, en 1556, sans avoir été marié.

(2) Thomas, quatrième duc de Norfolk, né en 1536, décapité en 1572 sous Élisabeth, pour avoir soutenu la cause de Marie Stuart. De sa première femme Mary Fitzalan, héritière du comté d'Arundel, il eut un fils, Philip Howard, comte d'Arundel, mort pour la foi à la Tour de Londres, en 1595, et déclaré vénérable par Léon XIII en 1886.

(3) Charles Howard, né en 1536, fils de Lord William Howard of Effingham ; créé en 1581 grand amiral d'Angleterre, il commanda la flotte envoyée contre l'Armada ; en 1596, il devint comte de Nottingham et en 1605 Jacques I^{er} l'envoya comme ambassadeur en Espagne. Il épousa d'abord : Catherine Carey, puis Lady Margaret Stewart.

Mais aucune de ces propositions, si brillantes qu'elles fussent, ne toucha le cœur de Jane; la Reine se gardait de la presser, elle disait même volontiers qu'elle n'avait pas encore trouvé un homme digne de posséder son trésor.

Cet homme allait paraître : parmi les seigneurs espagnols qui avaient suivi Philippe, l'on remarquait Don Gomez de Figueroa y Cordova, duc de Feria, gentilhomme aussi illustre par sa naissance que par ses qualités, et honoré de la confiance entière de son prince. Il se trouvait, depuis la mort de son père, chef d'une des plus grandes familles d'Espagne; sa mère, Doña Catalina Fernandez de Cordova, marquise de Pliego, vivait encore; une de ses sœurs, la duchesse de Arcos, venait de fonder, à ses frais, les collèges de Jésuites de Montilla et Marchena; un de ses frères, Antonio, était entré dans la Compagnie de Jésus, alors de fondation récente, mais qui prenait, dans la patrie de saint Ignace, une rapide extension. Du reste, des liens d'étroite amitié semblent avoir uni à la Compagnie tous les membres de la famille de Feria; le duc lui-même fut, pendant son voyage en Angleterre, accompagné par le Père Ribadeneira (1), une des

(1) Pedro Ribadeneira, né à Tolède, entra dans la Compagnie de Jésus en 1540, à l'âge de quatorze ans. Saint Ignace le forma lui-même à la vie religieuse et le traita avec une affection toute spéciale en raison de sa jeunesse. Saint François de Borgia, troisième général de l'Ordre, le chargea d'organiser les études au collège romain et au collège germanique; il fut ensuite provincial de Tos-

lumières de l'ordre et qui, plus que tout autre peut-être, avait vécu dans l'intimité familière de saint Ignace. Cinquante ans plus tard, au déclin de sa longue vie, le Père Ribadeneira rappelait avec émotion les bontés qu'avait eues pour lui le duc de Feria, en qui, il avait trouvé, disait-il, « un protecteur, un avocat et un tendre père (1) ».

Profondément religieux et désintéressé, Feria jouissait de la considération générale; il avait rempli avec succès plusieurs missions politiques; entièrement dévoué à son maître, il possédait toute la confiance de l'ombrageux Philippe II.

Tel était celui qui, dès son arrivée en Angleterre, tomba, paraît-il sous le charme de Jane Dormer. Quant à elle, l'indifférence qu'elle avait montrée jusque-là pour toutes les propositions de mariage disparut au contact de l'amour qu'elle avait su inspirer; le duc de Feria fit sa demande et, avec le consentement de la Reine, qui le jugeait digne d'obtenir son amie, Jane lui promit sa main. Il avait éveillé en elle un de ces amours qui illuminent et bénissent toute une vie, qui en sont à la fois la joie incomparable et la grâce suprême, amour bien réciproque du reste, car, dit le biographe de notre héroïne, l'heureux fiancé

cane et de Sicile et assistant du P. Général. En 1574, on l'envoya en Espagne pour y soigner sa santé fortement ébranlée; il y vécut encore trente-sept ans pendant lesquels il écrivit son grand ouvrage : la *Vie des Saints* et d'autres œuvres ascétiques.

(1) *Life of Jane Dormer*, p. 137.

répétait souvent que pour lui les honneurs, les richesses et les biens de ce monde n'étaient rien auprès de la possession d'une pareille femme.

La célébration du mariage fut cependant ajournée; Philippe II, absorbé par ses guerres contre la France, restait des mois entiers hors du royaume et le duc de Feria suivait nécessairement son maître. Jane, pendant ce temps, tenait fidèle compagnie à la Reine, dont la santé, toujours languissante, déclinait de plus en plus sous le poids des peines intimes et des préoccupations politiques.

L'élan avec lequel le peuple anglais était revenu à la foi catholique prouvait que chez lui cette foi avait été ébranlée et non détruite. Mais il eût fallu du temps pour réparer les ruines, réformer les abus, guérir les plaies faites à la religion et aux mœurs par les débordements des règnes précédents. Les quatre années pendant lesquelles régna Marie Tudor n'y suffirent pas; de plus, elles furent troublées par les révoltes incessantes des hérétiques. Leurs principaux chefs : Ridley, Latimer et Crammer, coupables de rébellion politique et de révolte religieuse, furent livrés, avec un certain nombre de leurs disciples, au bras séculier et condamnés au supplice du feu. Ces exécutions, insignifiantes quant au nombre, si on les compare à celles du règne d'Henri VIII et à celles, plus nombreuses encore, du règne d'Élisabeth ont été amèrement reprochées à Marie Tudor.

Il est juste d'en rendre surtout responsables le

chancelier Gardiner et les conseillers espagnols de la Reine, convaincus que l'excès du péril demandait un remède radical. Le cardinal Pole s'y opposa toujours et les écrivains protestants sont unanimes à rendre hommage à la douceur du dernier primat de l'Angleterre catholique.

Quant à Marie, en face des répressions sévères qui marquèrent la fin de son règne, n'oublions pas qu'elle avait essayé, en commençant, des moyens de persuasion. Ajoutons, pour sa défense, que les hérétiques étaient réellement des conspirateurs politiques et qu'en les châtier elle obéissait aux idées de son temps, peut-être aussi à ses instincts héréditaires, car dans ses veines coulait, avec le sang vindicatif des Tudor, celui de ces rois espagnols, patrons de la redoutable inquisition.

Outre les revers du dehors et les troubles du dedans, des déceptions intimes vinrent assombrir la fin de la vie de la malheureuse souveraine

Elle avait passionnément désiré avoir un enfant qui pût continuer son œuvre réparatrice; ses espérances furent trompées et toutes ces inquiétudes et ces tristesses finirent par l'accabler

La Reine passa l'été de 1558 à Hampton Court, près de Londres, toujours suivie de sa fidèle Jane, qui y tomba malade. Marie la soigna avec la tendresse d'une mère et, dès que la jeune malade put voyager, elle la fit porter à Londres dans sa litière et accompagner par son médecin.

La jeune fille se rétablit assez promptement et quand, vers la fin d'août, la Reine, se sentant mortellement frappée, se fit conduire au palais de Saint-James, elle était là pour la recevoir. La première parole de Marie Tudor en franchissant le seuil de ce palais, dont elle ne devait plus sortir vivante, fut pour appeler sa Jane, à qui elle demanda affectueusement de ses nouvelles et comme la jeune fille répondait qu'elle allait bien : « Je ne puis pas en dire autant », répondit tristement la Reine.

Pendant trois mois encore, Jane veilla sur sa royale amie ; Philippe faisait le siège de Doullens ; avec son indifférence habituelle, il ne revint pas auprès de sa femme et se contenta de lui envoyer le duc de Feria, qui assista, à côté de sa jeune fiancée, à la dernière phase de cette existence royale, si féconde en tristesses.

Il sembla cependant que Dieu voulut répandre sur l'agonie de la Reine quelques rayons de cette paix qu'elle n'avait guère connue pendant sa vie tourmentée.

Cette femme, qui avait tant souffert de n'avoir pas d'enfants, voyait les anges sous la forme de petits enfants entourant son lit ; un grand apaisement s'était fait en elle et les préoccupations qui l'avaient agitée naguère semblaient absorbées par une résignation complète à la volonté de Dieu.

Plus que jamais, pendant ces derniers jours, elle se repose sur l'affection de sa fille d'hon-

neur ; elle la charge de remettre, après sa mort, ses bijoux à Élisabeth, héritière du trône, et lui recommande de rappeler à cette princesse, dont la sincérité lui paraissait douteuse, ses serments de fidélité à la religion catholique. Les serments de sa sœur ne lui inspiraient du reste qu'une demi-confiance, et plusieurs fois Marie s'arrêta avec une joie marquée à la pensée du prochain mariage de Jane, comme si, prévoyant pour les catholiques d'Angleterre de nouvelles épreuves, elle fût réjouie de voir la destinée de sa protégée fixée sous d'autres cieux.

Le 17 novembre 1558, pendant qu'on célébrait devant elle le saint Sacrifice de la messe, la Reine répéta à haute voix : « Miserere nobis », puis : « Dona nobis pacem ». Quelques secondes plus tard sa tête s'inclina, ses yeux se fermèrent et elle alla goûter au paradis cette paix que demandaient à Dieu ses lèvres mourantes.

Le même jour, et presque à la même heure, Reginald Pole rendait son âme à Dieu et, en voyant disparaître en même temps ces deux piliers de la vérité, Sanders, l'historien du schisme anglican s'écrie : « Alors vint l'heure de Satan et la puissance des ténèbres prit possession du royaume d'Angleterre (1) ».

Cinquante ans après cet événement, Jane Dormer versera encore des larmes en parlant de la mort de

(1) *History of the Anglican Schism*, p. 232.

sa royale amie : elle aimera à rappeler que le dernier objet sur lequel s'était arrêté le regard de l'agonisante a été le corps de son Dieu sous les voiles du sacrement et, séparée depuis un demi-siècle de sa patrie anglaise, elle retrouvera les accents de sa jeunesse pour parler de Marie Tudor.

III.

Un peu plus d'un mois après la mort de la Reine, Jane, qui s'était retirée près de sa grand'mère, épousa le duc de Feria, demeuré à Londres comme ambassadeur de Philippe II auprès de la nouvelle souveraine. Le mariage fut célébré le 29 décembre 1558, fête de saint Thomas de Canterbury, dans la chapelle du palais de Savoy. Cet ancien édifice, jadis l'habitation des ducs de Lancaster, avait été habité par le roi de France, Jean, prisonnier d'Édouard III ; Marie Tudor l'avait ensuite restauré, un hôpital en occupait une partie, le reste était loué à des particuliers, et au moment du mariage de sa petite-fille, Lady Dormer y avait un appartement, habité plus tard par son petit-fils, Sir Robert Dormer (1).

Malgré ses côtés brillants et ses promesses de bonheur, le mariage de Jane Dormer déplut tout

(1) Les anciens registres de la chapelle de Savoy Palace ont été brûlés ; il n'a donc pas été possible de retrouver l'acte de mariage du duc de Feria.

d'abord à ses parents d'Angleterre et en particulier à son oncle maternel, Sir Henry Sydney (1).

Il ne pouvait se consoler de voir cette nièce charmante et chérie, la gloire et le bonheur des siens, unie à un étranger et perdue pour son pays. Il finit cependant par donner son consentement à cette union qui fut pour Jane la source d'un bonheur conjugal sans nuage.

La jeune fille avait vingt ans quand elle devint duchesse de Feria, et aux dons de l'esprit et du cœur, elle unissait ceux de la beauté et de la grâce. Son portrait, pieusement conservé depuis trois siècles dans sa famille paternelle nous la représentent à l'aurore de sa nouvelle vie (2). Grande, élancée, majestueuse dans son costume noir, brodé d'or et d'argent, elle a, malgré sa jeunesse, un air de dignité, qui devait plaire aux graves Espagnols. La figure est ovale, les traits réguliers, le nez allongé, les lèvres un peu pleines, le coloris d'une grande fraîcheur. Des cordons de perles retiennent les cheveux blonds, relevés selon la mode de l'époque; l'ensemble est à la fois imposant et charmant. Le duc de Feria avait dix-huit ans de plus que sa jeune femme, mais l'éducation

(1) Sir Henry Sydney, frère de Mary Sydney, mère de Jane Dormer, fut ambassadeur à Paris sous Édouard VI, vice-trésorier d'Irlande sous Marie Tudor et Président du pays de Galles sous Élisabeth. Il épousa Mary Dudley, en eut plusieurs enfants et mourut en 1586.

(2) Ce portrait est à Grove Park, l'habitation de Lord Dormer.

de Jane, les graves leçons qui avaient formé son enfance et le rôle de confidente des douleurs royales imposé à ses quinze ans, l'avaient singulièrement mûrie ; les deux époux vécurent dans une union parfaite de sentiments et de goûts.

Le duc était bien fait du reste pour s'attacher la nature profonde et tendre de sa jeune épouse ; d'un esprit élevé, d'un cœur généreux et d'un désintéressement absolu, il gardait, au milieu des honneurs et des richesses, l'amour des petits et des pauvres.

Sous Marie Tudor, le rôle de Feria en Angleterre était facile ; il devint plus épineux au début du nouveau règne. Les professions de foi catholique, dont Élisabeth avait été si prodigue pendant la vie de sa sœur, n'avaient pas trompé celle-ci ; et les justes craintes de Marie Tudor étaient partagées par un grand nombre de catholiques. Leurs funestes prévisions furent bientôt justifiées par les faits : peu de mois après son avènement, Élisabeth jeta le masque et manifesta son intention de revendiquer la suprématie spirituelle que s'était attribué son père.

Le duc de Feria multiplia ses efforts pour arrêter la Reine et ses conseillers sur cette pente funeste, et il leur promettait l'appui de son maître s'ils restaient fidèles à l'Église. Élisabeth était trop habile pour lui répondre par une déclaration ouverte de ses intentions : elle voulait gagner du temps et cherchait à endormir Feria par des pa-

roles vagues auxquelles celui-ci ne se laissa pas tromper.

Ainsi, le 15 juin 1559, quand la nouvelle Reine fut couronnée à Westminster, il devina, malgré les explications embarrassées des courtisans, que les cérémonies du couronnement telles qu'elles étaient pratiquées dans l'Église, seraient modifiées selon les nouvelles opinions religieuses professées par la souveraine, et il refusa en conséquence d'assister à la cérémonie (1).

Cette protestation muette irrita profondément Élisabeth et amena le rappel de Feria, qui fut remplacé à Londres par don Alvaro de Quadra, évêque d'Aquila.

La jeune duchesse, associée aux préoccupations de son mari, voyait avec de douloureux pressentiments les débuts du nouveau règne. Elle comprit que les scènes sanglantes dont le récit avait bercé son enfance allaient se renouveler, que l'œuvre de Marie Tudor était condamnée et que le parti catholique, auquel l'attachait les liens du sang, était voué au martyre.

(1) Élisabeth ayant manifesté, avant son couronnement, son intention de changer la religion du royaume, ne trouva qu'un évêque qui consentit à présider la cérémonie : c'était l'évêque de Carlisle, le plus jeune des évêques anglais. D'après les conseils de son ministre Burghley, elle fit, malgré tout, le serment d'usage de défendre la foi catholique, afin que le Pape et les catholiques ne pussent pas contester son droit au trône; elle ne se sentait pas assez forte pour les braver. (*The Anglican Schism*, Sanders, p. 241.)

Avant de dire à son pays un adieu, peut-être éternel, elle voulut dérober quelques victimes à l'orage qui s'annonçait et, à sa prière, le duc de Feria sollicita la permission d'emmener dans les Pays-Bas les religieux, hommes et femmes, qui désiraient s'y réfugier. Sa demande fut d'abord repoussée, mais il pressa de ses instances la Reine elle-même, et celle-ci, avec la sagacité politique qui la distinguait, trouva qu'il était sage de ménager le puissant roi d'Espagne, intéressé par Feria au sort de ses protégés.

Le duc et la duchesse habitaient à Londres Durham House, et les portes de l'ambassade s'ouvrirent toutes grandes pour recevoir les moines et les religieuses qui devaient accompagner leurs protecteurs au delà des mers. Le duc de Feria partit le premier; il s'embarqua en juin 1559, emmenant un grand nombre de prêtres, de religieux et de religieuses, qui allaient chercher la liberté de servir Dieu en communauté.

Les Chartreux de Sheene (1), qui s'étaient reconstitués sous Marie Tudor, les Brigittines (2), du couvent de Sion, et d'autres encore formaient un nombreux cortège à ce vrai chevalier, qui, fidèle aux traditions de son pays et de sa race, s'était constitué le défenseur des faibles contre la tyrannie toute-puissante.

(1) Les Chartreux anglais s'établirent successivement à Bruges, à Louvain et à Nieuport. Ils furent dispersés par Joseph II en 1783.

(2) Cette communauté se transporta plus tard à Lisbonne.

En arrivant en Flandre, Feria présenta ses protégés à Philippe II, qui leur fournit le moyen de s'établir dans ses États. Les catholiques anglais doivent du reste à ce prince peu sympathique une large dette de reconnaissance ; quelles qu'aient été d'ailleurs ses erreurs politiques et privées, il fut pour eux un protecteur généreux. Beaucoup d'entre eux, ruinés pour la foi, furent soutenus par les pensions qu'il leur accordait (1), les collèges et les séminaires anglais de France et de Belgique furent comblés de ses largesses et tous les catholiques exilés, tant prêtres que laïques, étaient cordialement accueillis à la cour de Madrid.

La charité de Philippe II ne fut peut-être pas désintéressée et au patronage qu'il accordait aux proscrits, il se mêlait bien une arrière-pensée d'ambition politique. Reste cependant, toutes réserves faites, une somme de bienfaits assez considérable pour mériter au fils de Charles-Quint la reconnaissance des persécutés, soutenus par ses aumônes et abrités sous sa protection.

Pendant ce temps en Angleterre les événements se précipitent : le 24 juin 1559, un peu plus de six mois après son avènement, Élisabeth publie les ordonnances établissant la religion protestante

(1) Le *Public Record Office* (Dom. Eliz, vol. 105) nous donne une liste des catholiques exilés pour la foi qui, vers 1575, recevaient des pensions du roi d'Espagne. Ce curieux document a été reproduit par les Pères de l'Oratoire de Londres dans les *Records of the English Catholics under the penal laws*.

religion d'État. Dans toute l'étendue de ce royaume que Marie Tudor avait rendu à l'Église, le saint sacrifice de la messe est supprimé, la suprématie spirituelle du Pape abolie, et les catholiques menacés des peines les plus sévères s'ils n'acceptent pas la religion nouvelle.

Dès lors, leur position se dessine nettement : il leur faut ou demeurer en Angleterre en bravant la persécution, ou chercher un asile à l'étranger, et c'est à ce dernier parti que s'arrêtent un grand nombre de fidèles, qu'aucun devoir positif ne retient dans leur pays.

La duchesse de Feria, qui se préparait à rejoindre son mari en Belgique, vit se grouper autour d'elle des prêtres, des laïques, des femmes en grand nombre, prêts à fuir devant l'orage, sous son égide. Dans une lettre datée de Gand, le 9 juillet 1559, Philippe II avait chargé don Juan de Ayala d'escorter la jeune femme pendant son voyage ; et, le 23 du même mois, tout étant prêt pour son départ, elle alla prendre congé de la Reine.

Le 27, elle partait pour Douvres, accompagnée jusqu'à ce port par son oncle, Sir Henry Sydney, et entourée des exilés volontaires, qui s'étaient réclamés de sa protection. Parmi eux était sa grand'mère, Lady Dormer, qui, libre de tout devoir vis-à-vis des siens, désirait trouver pour sa vieillesse une retraite où elle pût servir Dieu en toute liberté. Quelques jeunes femmes, ses parentes et

ses amies, s'étaient aussi attachées à la duchesse; citons parmi elles Margaret Harrington, cousine germaine de Jane Dormer. Elle la suivit en Espagne, s'y maria sous sa protection, et fut associée à ses fondations religieuses, puis vint dormir près d'elle de son dernier sommeil dans le couvent qu'elles avaient fondé en commun (1).

A ce nom, ajoutons encore celui de Clarentia, l'ancienne gouvernante de Marie Tudor, l'humble compagne de sa brillante enfance comme de sa jeunesse persécutée et de sa royauté orageuse. Un commun attachement à leur souveraine avait rapproché la vieille gouvernante de la jeune fille d'honneur, et Clarentia finit par lier son sort à celui de la duchesse de Feria qu'elle ne quitta plus jusqu'à sa mort.

A ce groupe de femmes se joignaient un certain nombre de prêtres et de gentilshommes.

Il est facile de deviner les émotions de ce départ. Pour la jeune duchesse de Feria, et pour elle seule, l'avenir était radieux : elle quittait une patrie, mais pour en retrouver une autre où l'attendaient les joies du cœur et les honneurs du monde. Autour d'elle, les âmes étaient inquiètes

(1) Margaret Harrington épousa en Espagne don Benito Cisneros, gentilhomme de grand mérite. La duchesse de Feria lui donna une dot de 20,000 ducats. Ayant perdu son mari et ses deux enfants, Margaret consacra sa fortune à la fondation d'un couvent de Franciscaines à Zafra, fondation commencée par sa cousine. Elle rendit sur son lit de mort un touchant témoignage à l'affection dont celle-ci l'avait entourée.

et les yeux humides; la plupart de ses compagnons avaient appris par expérience les horreurs de la persécution religieuse et les scènes sanglantes auxquelles ils avaient assisté sous Henri VIII leur donnaient la mesure de ce qu'ils pouvaient attendre d'Élisabeth Tudor. Tous laissaient derrière eux des têtes chéries exposées à l'orage, des êtres aimés obligés de choisir entre l'apostasie et la mort; à la peine de l'exil pour eux-mêmes se joignait une poignante inquiétude pour ceux qu'ils quittaient.

Au milieu de ces vieux prêtres attristés, de ces femmes en pleurs, de ces hommes sombres et anxieux, Jane Dormer oublia son bonheur ou plutôt elle comprit, à cette heure solennelle, qu'en lui donnant les richesses et les joies de ce monde, Dieu lui donnait en même temps une mission : celle de servir de son mieux l'Église catholique d'Angleterre. Pendant plus d'un demi-siècle elle remplit fidèlement ce devoir sacré, et les persécutés n'eurent pas de meilleure amie, ni de bienfaitrice plus généreuse.

Les voyageurs débarquèrent à Calais, où la jeune duchesse fut entourée de prévenances par le gouverneur de la ville et par celui de Boulogne, qui vint à Calais pour la saluer (1).

De Calais, elle alla à Gravelines, puis à Dun-

(1) Calais avait été repris aux Anglais le 8 janvier 1558. L'année suivante, le traité de Cateau-Cambrésis avait rétabli la paix entre la France, l'Espagne et l'Angleterre.

kerque et enfin à Bruges où son mari vint à sa rencontre. Partout des honneurs presque royaux lui étaient rendus. Elle fit son entrée à Anvers à cheval, entourée de six demoiselles d'honneur et y logea chez les négociants anglais, très nombreux à cette époque dans les Flandres.

Les deux époux comptaient s'établir à Liège, pour les couches de la jeune femme, mais Marguerite d'Autriche, alors gouvernante des Pays-Bas, exprima le désir de les avoir à Malines, où se tenait la cour. Ils s'y rendirent et ce fut là que notre héroïne attendit la naissance de son premier enfant.

La princesse auprès de laquelle elle vécut alors plusieurs mois et avec qui elle entretint dans la suite des relations affectueuses, était une femme de mérite, qui gouvernait les Pays-Bas avec succès au nom de son frère Philippe II (1).

Fille illégitime de Charles-Quint, Marguerite avait été reconnue et adoptée par la famille impériale. Mariée d'abord à Alexandre de Médicis (2), puis à Octave Farnèse (3), elle possé-

(1) Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint et de Marguerite Van Gest, née en 1522, mourut en Italie en 1586.

(2) Alexandre de Médicis, fils illégitime de Laurent II, fut imposé aux Florentins par Charles-Quint et par Clément VII. Il se montra tyrannique et cruel, et fut assassiné en 1537 par son cousin Lorenzino de Médicis.

(3) Octave Farnèse, petit-fils du pape Paul III Farnèse, qui s'était marié avant d'entrer dans les ordres et fils de Pierre Farnèse, premier duc de Parme et de Plaisance; il gouverna sagement ses États

dait les talents politiques dont furent douées un si grand nombre des princesses de sa maison, et dont les Pays-Bas, en particulier, firent l'heureuse expérience.

En effet, aux rigueurs du duc d'Albe, ces infortunées provinces purent comparer les règnes bienfaisants de leurs gouvernantes : Marguerite d'Autriche (1), fille de l'empereur Maximilien, et Marguerite, fille de Charles-Quint, dont les traditions de politique modérée furent reprises dans la suite par d'autres femmes de la même famille : Isabelle (2), fille de Philippe II, et Marie-Christine (3), fille de Marie-Thérèse.

Accueillie à merveille à la petite cour de Malines, la voyageuse fut installée par la duchesse de

et mourut en 1586. De son mariage avec Marguerite d'Autriche il eut un fils, Alexandre Farnèse, un des grands hommes de guerre de son siècle.

(1) Marguerite, fille de Maximilien et de Marie de Bourgogne, née en 1480, fiancée d'abord au Dauphin, fils de Louis XI ; mariée, en 1497, à Jean, fils de Ferdinand et d'Isabelle la catholique. Elle devint veuve la même année et se remaria en 1501 à Philippe le Beau, duc de Savoie, qui mourut en 1504. Son père la nomma en 1506 gouvernante des Pays-Bas. Elle y exerça son autorité avec sagesse et gagna l'amour de son peuple. Elle mourut, en 1530, après avoir pris une part importante au traité de Cateau-Cambrésis.

(2) Isabelle-Claire-Eugénie, fille de Philippe II et d'Élisabeth de Valois, née en 1566, mariée à l'archiduc Albert, fut nommée gouvernante des Pays-Bas qu'elle administra jusqu'à sa mort en 1633.

(3) Marie-Christine, fille de Marie-Thérèse et de François de Lorraine, épousa Albert, duc de Saxe Teschen, fils du roi de Pologne Auguste III. Elle gouverna les Pays-Bas avec succès et mourut en 1798.

Parme dans le palais du cardinal Granvelle (1), premier ministre de la gouvernante.

Ce fut là, entourée de son mari et de sa grand' mère, protégée par l'affectueuse sollicitude de Marguerite d'Autriche, que Jane donna le jour à son fils aîné. Cet « angélique enfant », comme l'appelle l'historien de sa mère (2), vint au monde le 28 septembre 1559; il reçut le nom de Lorenzo et le titre de marquis de Pliego. Des fêtes splendides, banquets et tournois, célébrèrent l'heureux événement qui donnait un héritier à une des plus illustres maisons de l'Espagne.

Huit jours après sa naissance, l'enfant fut baptisé en grande pompe; il eut, selon l'usage du temps, deux parrains : l'évêque de Tournay et le cardinal Granvelle, et deux marraines : la comtesse Hochstraete et Marguerite d'Autriche, dont la présence donna à la cérémonie une splendeur presque royale. Mais plus précieuse pour l'enfant que les protections illustres qui entourèrent son berceau, fut la prière humble et fervente par laquelle sa jeune mère invoqua sur lui les bénédictions d'en haut.

Cinq mois plus tard, au commencement de

(1) Antoine Perrenot de Granvelle, né à Besançon en 1517, mort à Madrid en 1586, fut un des plus célèbres politiques de son temps. Charles-Quint et Philippe II lui confièrent des missions importantes; il fut ministre des Pays-Bas de 1559 à 1564; en 1684, archevêque de Besançon.

(2) *Life of Jane Dormer*, p. 113.

mars 1560, le duc et la duchesse de Feria, avec leur fils et une suite nombreuse, prirent congé de la duchesse de Parme et se mirent en route pour l'Espagne. La jeune femme eut la douleur de laisser en Belgique celle qui lui avait servi de mère et à laquelle se rattachaient tous ses souvenirs d'enfance, car Lady Dormer, après avoir veillé tendrement sa petite-fille pendant ses couches, s'était décidée à ne pas la suivre en Espagne. Sa propre tâche envers les siens était accomplie, elle voyait assuré l'avenir de l'enfant, dont l'éducation avait été sa grande occupation, et, libre désormais de toute attache, elle voulait donner plus exclusivement à Dieu seul ses dernières années d'existence.

La pensée de l'Église d'Angleterre martyrisée, pensée qui suivra la duchesse de Feria dans sa vie brillante et heureuse, poursuivra également Lady Dormer dans la tranquillité de son exil et elle sentira le besoin de servir de loin les intérêts de Dieu dans sa malheureuse patrie.

A Louvain, elle trouva l'occasion de dépenser son zèle; en effet, quelques exilés anglais, établis dans la cité flamande, à l'ombre de la fameuse Université, s'étaient imposé la mission de publier des livres de controverse pour combattre chez leurs compatriotes les erreurs nouvelles. Pendant douze ans, Lady Dormer devait être la providence de ce groupe d'hommes dévoués. Elle les aidait de ses conseils, de son influence, de ses

largesses, et les jeunes séminaristes qui se destinaient à la mission d'Angleterre trouvaient chez elle un cœur de mère.

A côté des martyrs dont les glorieux combats illustrèrent l'Église d'Angleterre à l'heure de sa plus grande détresse, nous devons donner une place d'honneur à ces ouvriers obscurs, qui travaillèrent pour elle dans les tristesses monotones de l'exil. Si la foi s'est conservée à travers trois siècles de proscription dans l'ancienne ile des Saints, c'est grâce aux labeurs cachés des uns comme à l'héroïque sacrifice des autres.

Aux longues guerres entre la France et l'Espagne avait succédé une paix cimentée par le mariage de la jeune Élisabeth de Valois, fille d'Henri II, avec Philippe II. Le duc et la duchesse de Feria purent donc poursuivre leur voyage à travers la France, et y furent même reçus avec de grands honneurs.

Le roi François II leur envoya un messenger pour leur souhaiter la bienvenue; les clés des villes qu'ils traversaient étaient apportées au duc en signe de déférence; et à Paris, où ils arrivèrent dans la soirée du samedi saint, ils logèrent à l'hôtel du duc de Guise, oncle de la jeune reine de France, Marie Stuart (1).

(1) Cet hôtel, situé dans la rue des Francs-Bourgeois, occupe l'emplacement de l'hôtel du connétable de Clisson. Il appartient jusqu'en 1696 aux Guise, puis aux Rohan Soubise. En 1808, on y transporta les archives nationales, qui y sont encore.

Ils s'y reposèrent huit jours avant de continuer leur route jusqu'à Amboise où François II, qui depuis un an seulement avait succédé à son père Henri II, tenait alors sa cour.

Les voyageurs espagnols trouvèrent cette cour encore émue de l'échec de la conspiration, qui avait eu pour but de soustraire le roi à la domination des Guises, échec suivi de représailles sanglantes. Mais pour la duchesse de Feria, le principal intérêt du séjour d'Amboise était moins les mouvements de la politique que la présence de la jeune reine de France et d'Écosse, Marie Stuart, alors dans la fleur de ses dix-huit ans.

Celle-ci se prit, à première vue, d'une vive admiration pour Jane ; peut-être devina-t-elle sous la grâce et la douceur de la jeune femme, ce cœur fort et fidèle, dont Marie Tudor avait déjà expérimenté le dévouement et dont Marie Stuart, à son tour, devait un jour mesurer la générosité.

En honneur de sa visiteuse, la Reine abandonna, pendant son séjour, le deuil de son beau-père et, traitant la duchesse en princesse du sang, elle attacha à sa personne ses fidèles gardes du corps écossais.

Marie ayant demandé à sa nouvelle amie de quitter son costume espagnol, pour s'habiller à la française, Jane se prêta volontiers à ce caprice ; la Reine voulut assister elle-même à sa toilette et l'habiller de ses mains d'après la dernière mode de la cour des Valois.

Cette sympathie spontanée qui rapprocha la duchesse de Feria de cette Reine, réservée à de si tragiques destinées, fut le point de départ d'une correspondance assidue et l'amitié éclosa à la cour d'Amboise persévéra à travers le temps et la distance. Marie signait toutes ses lettres : « Votre parfaite amie et chère cousine, Maria Regina », et, à cette affection Jane répondait par un fidèle dévouement.

Elle suivit avec une tendresse inquiète la carrière orageuse de sa royale amie, et, dix ans plus tard, ayant appris que la Reine captive en Angleterre, avait à peine le nécessaire, elle lui envoya 20,000 ducats. Plus tard encore, au déclin de sa vie, nous la verrons s'intéresser au fils de Marie Stuart et lui rappeler en termes émus combien elle avait aimé : « la bienheureuse Reine, sa mère ».

IV.

Ce fut le 9 août 1560, presque six mois après leur départ de Malines, que les voyageurs arrivèrent à Tolède, où se trouvaient alors le roi et la reine d'Espagne.

La duchesse de Feria entra à cheval dans la ville, la selle et les harnachements de sa monture étaient en velours cramoisi, brodé d'or et de pierreries; elle était suivie de ses dames d'honneur

et de ses pages, au nombre de vingt, tous à cheval comme elle.

Reçue d'abord par Philippe II, dont la vue dut lui rappeler Marie Tudor et sa patrie lointaine ; elle fut dès le lendemain présentée à la jeune reine, Élisabeth de Valois, alors âgée de quinze ans et mariée depuis quelques mois seulement.

Cette charmante fille de France était déjà adorée de ses nouveaux sujets, qui l'avaient surnommée : « Isabel de la Paz », par allusion à la paix qu'avait amenée son mariage. Elle accueillit avec joie la voyageuse qui arrivait de cette gaie cour de France qu'elle avait quittée, si jeune, et Jane put lui parler de tous les siens, au milieu desquels elle avait vécu à Amboise (1).

Le roi de Portugal, Sébastien, vint rendre visite à la duchesse de Feria, à qui il offrit de magnifiques présents ; enfin les débuts de notre héroïne dans sa nouvelle vie furent un enchantement per-

(1) Élisabeth ou Isabelle de Valois, fille d'Henri II et de Catherine de Médicis, née en 1545 ; mariée en 1560 à Philippe II, alors veuf pour la deuxième fois. Elle était belle, douce et gracieuse. « Aucune reine de Castille », dit Brantôme, « hormis la grande Isabelle, ne fut si populaire ». Malgré les légendes répandues sur elle, Élisabeth, semble avoir été heureuse avec cet époux, d'un caractère déjà sombre et ombrageux. Il la traitait avec une grande confiance, et en 1565 il la chargea de négociations politiques avec sa mère, qui fut indignée de la trouver si Espagnole. Cette charmante reine mourut à vingt-trois ans, avec un grand courage ; elle laissait deux filles : Isabelle-Claire-Eugénie qui épousa l'archiduc Albert et gouverna les Pays-Bas, et Catherine qui devint duchesse de Savoie.

pétuel, au milieu duquel elle garda sa simplicité d'enfant et son humilité de chrétienne.

Du reste, ces éclatants dehors cachaient quelques épines. Le climat de l'Espagne fut, dès le début, très pénible à cette fille du Nord, et elle en souffrit plus ou moins toute sa vie, puis ses premiers rapports avec sa belle-mère étaient délicats et difficiles. Afin de sauvegarder certains intérêts de famille, la comtesse douairière (1) de Feria avait désiré que le duc son fils épousât une de ses nièces, fille de don Pedro, son frère aîné, mais lui eut le courage de n'écouter que la voix de son cœur en choisissant Jane Dormer pour sa femme. Son mariage irrita sa mère; elle s'empressa de marier sa petite-fille à un autre de ses fils et de leur donner le marquisat de Pliego, qui lui appartenait en propre.

Quand elle vit de près sa nouvelle belle-fille, l'étrangère tant redoutée, la comtesse la prit en affection. Elle fut surtout touchée de la délicatesse avec laquelle Jane évitait de faire allusion à un acte qui avait privé son mari et son fils d'un riche héritage et de son attitude cordiale vis-à-vis de ceux qui étaient l'objet de la préférence blessante de sa belle-mère. Cette générosité alla au cœur de la vieille femme et elle se mit à regretter, un peu tard, son premier mouvement de dépit.

(1) Le titre de duc fut donné par Philippe II au mari de Jane Dormer.

La série des réceptions et des fêtes s'achève enfin et les deux époux se retirent dans leur terre de Zafra, en Estramadure, où, pour la première fois depuis son mariage, la jeune femme goûte tranquillement son bonheur.

La province qu'elle habite, pauvre et sauvage, isolée par ses hautes sierras dont les cimes sont couvertes de neige pendant les trois quarts de l'année, présente un frappant contraste avec l'aspect verdoyant du pays de son enfance.

L'Estramadure a cependant un charme austère, les châtaigniers et les oliviers couvrent les versants de ses monts abruptes; et les habitants, rudes comme leur pays, ont les vertus des montagnards, le courage, l'honnêteté et la sincérité.

Par-dessus tout, charme souverain aux yeux de Jane Dormer, la vie catholique, libre et ardente, s'épanouissait sur cette terre espagnole, patrie de tant de grands serviteurs de Dieu.

En effet, l'époque où la jeune duchesse de Feria arriva en Espagne correspond précisément à la floraison magnifique de saintes âmes, qui marqua les dernières années du seizième siècle. Depuis environ vingt ans, le soldat basque, Ignace de Loyola, avait fondé la Compagnie de Jésus, dont le duc de Feria fut un des premiers protecteurs. Déjà une des plus glorieuses recrues de la nouvelle milice, François Xavier, Espagnol lui aussi, avait porté la foi dans l'extrême Orient; un autre François, chef de la maison des Borgia, duc de

Gandie, avait enseveli chez les Jésuites sa gloire mondaine, après avoir édifié les cours de Charles-Quint et de Philippe II. Six ans avant l'arrivée en Espagne de Jane Dormer, en 1554, saint Pierre d'Alcantara réformait les Conventuels; en 1560, saint Jean de la Croix prenait l'habit au couvent des Carmes de Medina del Campo; et, deux ans plus tard, sainte Thérèse fondait, à Avila, le premier monastère de Carmélites déchaussées.

Peut-être, la duchesse de Feria, très mêlée par la famille de son mari à ce mouvement religieux, se trouva-t-elle en relations directes avec quelques-uns des grands saints, qui illustrèrent à cette époque sa patrie d'adoption.

Quoiqu'il en soit, le souffle religieux qui passa sur l'Espagne pour y faire éclore tant d'œuvres sublimes, pénétra jusque dans les campagnes de l'Estramadure et autour du duc et de la duchesse de Feria s'élevèrent des églises, des couvents et des monastères, sur lesquels les deux époux répandirent à pleines mains leurs largesses.

A Zafra, où ils habitaient d'ordinaire, ils pourvoyaient aux besoins des Franciscains du couvent de la Lapa et, à certains jours de fête, ils venaient eux-mêmes servir les religieux à table, avec autant d'humilité, dit le biographe de la duchesse, que si les bons Frères eussent été les apôtres de Jésus-Christ. Pendant la semaine sainte, ils se retiraient tout à fait dans le même monastère pour y faire pénitence dans la solitude.

Près de la ville de Villalva, qui leur appartenait, les nobles époux fondèrent un couvent en l'honneur de la sainte Vierge; cette fondation, entreprise en commun, était inachevée à la mort du duc; sa veuve y mit la dernière main en souvenir de son mari.

De plus, le duc de Feria, lié avec le Père Ribadeneira et les Jésuites, s'intéressait aux progrès de la Compagnie de Jésus et contribua largement à la fondation de ses premiers collèges en Espagne.

Type accompli du grand seigneur chrétien, l'époux de Jane Dormer était le protecteur attitré des petits et des pauvres. Il avait la charité qui distribue largement ses dons et aussi celle, plus touchante et plus rare, qui prodigue, sans compter, ses peines et ses démarches. Les veuves, les pauvres honteux, les sollicitateurs timides et abandonnés, s'adressaient tout naturellement à lui. Il les écoutait, avec patience, s'employait de son mieux à faire réussir leurs affaires et si celles-ci traînaient en longueur, malgré ses efforts, il faisait vivre à ses frais les sollicitateurs, en attendant que justice leur fût rendue. Quelquefois, son intendant se plaignait à lui que l'argent manquait pour soutenir ses nombreux clients : « Prenez mon argenterie
« et mettez-la en gage », répondait-il, « plutôt que
« de les laisser manquer de quelque chose (1) ».

(1) *Life of Jane Dormer*, p. 132.

Cet homme si généreux pour les autres, était, quand il s'agissait de lui-même, d'un désintéressement admirable.

Un jour, sa femme lui ayant fait observer que, malgré les postes importants qu'il avait occupés et la faveur dont il avait joui auprès du roi, sa fortune personnelle n'avait jamais augmenté, il s'écria vivement : « Comment donc, voudriez-vous
« que je m'enrichisse aux dépens de mon hon-
« neur? Ne préférez-vous pas que mon honneur
« reste tel qu'il a été jusqu'à ce jour, pur de toute
« souillure? » La duchesse, dont le cœur vibrait à l'unisson de celui de son mari, se hâta de lui répondre : « Au nom de Dieu, continuez comme
« vous avez fait jusqu'ici, car j'aimerais mille fois
« mieux, s'il le fallait, endurer la pauvreté que
« de voir votre honneur subir la plus petite
« flétrissure (1) ». Du reste, sur tous les points, l'union était absolue entre les deux époux; ils donnaient au monde le rare spectacle d'une grande vertu unie à un bonheur sans nuages. Le biographe de notre héroïne, dans son langage naïf, nous fait comprendre la place qu'elle remplissait dans la vie de son mari : « Elle lui était », dit-il, « une suave et agréable compa-
« gne dans le bonheur; une consolatrice effi-
« cace dans le chagrin; une fidèle et prudente
« conseillère aux heures de doute et, dans tous les

(1) *Life of Jane Dormer*, p. 133.

« accidents de la vie, une grande douceur (1) ».

Au au sein de sa vie brillante et heureuse, entourée comme elle l'était de toutes les consolations de la foi, la pensée de Jane Dormer se reportait sans cesse vers sa première patrie, où les lois pénales écrasaient de plus en plus les fidèles enfants de l'Église. Elle se regardait comme chargée par Dieu d'aider, dans la mesure de ses forces, ses compatriotes persécutés et il lui semblait payer ainsi la rançon de son bonheur. Par tendresse pour elle, son mari s'intéressait vivement aux catholiques anglais et ne cessait d'user de son crédit auprès de Philippe II pour les servir. L'affection qu'il leur portait était si connue que les catholiques exilés dans les Pays-Bas souhaitaient par-dessus tout voir confier au duc de Feria le gouvernement de ces provinces. Nous verrons plus tard comment leur vœu fut sur le point d'être exaucé.

Cinq ans après son mariage, la duchesse de Feria donna le jour à un second fils appelé Pedro, qui vécut à peine trois mois. Ce fut le seul chagrin de cette époque radieuse, où, entre son mari et son enfant, Jane Dormer semblait atteindre à l'apogée du bonheur.

Mais l'heure de l'épreuve allait sonner; l'année 1571 devait transformer toute la vie de la jeune femme. Au mois de juillet de cette année, elle perdit sa grand'mère Lady Dormer, qui mourut

(1) *Ibid.*, p. 123.

à Louvain, où elle s'était fait une vie de prière et de charité. L'historien Sanders (1) nous apprend qu'elle y était : « le soutien des boiteux, l'œil des « aveugles, l'appui des faibles, la mère des orphelins et la protectrice des veuves ». Quoique ses compatriotes eussent le premier titre à ses largesses, son grand cœur embrassait toutes les infortunes et quand les armées du duc d'Albe occupèrent la ville, elle habilla à ses frais trente soldats pauvres. Ce terrible duc d'Albe, qui avait eu plus d'une fois des difficultés avec le duc de Feria (2), professait pour la grand'mère de son rival une si haute estime que, chose singulière ! les magistrats de Louvain sollicitaient l'intervention de Lady Dormer quand ils avaient une faveur à demander au redoutable général.

Mais c'était surtout auprès de ses compatriotes exilés pour la foi qu'elle exerçait une influence bienfaisante. Sa maison leur était toujours ouverte, ils y trouvaient, avec un coin de patrie, une âme capable de les consoler dans leurs peines et de les encourager dans leurs sacrifices. Sœur d'un martyr, ne pouvait-elle pas mieux que tout autre relever ces cœurs parfois défaillants sous les tris-

(1) *Visibilis monarchia Ecclesiæ*, p. 708, édit. Louvain, 1571.

(2) Un document conservé aux archives de l'archevêché de Westminster nous apprend qu'il existait entre le duc d'Albe et le duc de Feria une froideur que les agents d'Élisabeth cherchaient à exploiter pour indisposer le duc d'Albe contre les catholiques exilés, protégés par Feria. (*Records of the English Catholics.*)

tesses de l'exil? La fin de sa vie fut calme comme le soir d'un beau jour; quand elle se sentit mortellement atteinte, elle prit ses dernières dispositions, laissant, comme de droit, ses terres à son petit-fils, partageant ses legs pieux entre plusieurs maisons religieuses et léguant le surplus de sa fortune à « sa fille bien-aimée », la duchesse de Feria pour en disposer à son gré.

Puis, après avoir reçu les derniers sacrements, dans une grande paix, Lady Dormer rendit son âme à Dieu.

On fit de magnifiques funérailles à l'étrangère qui, par sa charité, avait conquis droit de cité dans la ville flamande. Dans le cortège, à côté des pauvres, des veuves et des orphelins, suivaient les docteurs et régents de l'Université, les religieux de différents ordres, les magistrats et les notables de la ville.

Le corps de la noble femme fut déposé dans le chœur de l'église des Chartreux, où trente-deux ans plus tard, sa petite-fille Anne Hungerford, exilée pour la foi, vint reposer à ses côtés. Au-dessus de ces chères dépouilles, la duchesse de Feria éleva un magnifique tombeau en marbre blanc, orné d'écussons, d'inscriptions et de bustes en albâtre. Elle attribua également au couvent une rente annuelle de cent florins.

En perdant sa grand'mère, Jane Dormer voyait se rompre les liens les plus chers de sa jeunesse; mais cette douleur n'était pas de celles qui brisent

toute une vie : deux mois plus tard, tout son bonheur allait s'effondrer !

Nous avons déjà parlé de l'intérêt que témoignait le duc de Feria aux catholiques anglais réfugiés en Belgique. Cet intérêt faisait ardemment désirer à ceux-ci de voir le gouvernement de ces provinces remis aux mains de celui qu'ils regardaient comme leur protecteur d'office. Le duc et la duchesse partageaient eux-mêmes ce désir, et Jane Dormer racontait volontiers plus tard, en se reportant à ses dernières heures de bonheur, qu'elle et son mari avaient éprouvé une grande joie, quand, au mois d'août 1571, Philippe II appela Feria à l'Escorial pour lui proposer le gouvernement des Pays-Bas.

Mais au moment même où ils semblaient toucher au faite de la félicité terrestre, en face de l'avenir tel qu'ils l'avaient désiré, il plut à Dieu de briser leurs deux vies.

Le duc de Feria, qui était allé prendre les dernières instructions du roi avant de partir pour la Flandre, tomba malade à l'Escorial d'une fièvre violente.

Son état devint bientôt désespéré. En présence de la mort, ce grand chrétien montra un courage et une résignation héroïques. Il reçut les sacrements avec une fervente piété, et, se détournant sans un murmure des joies qu'il allait abandonner, il ne parla plus que des choses du ciel. Ce fut lui qui exhorta sa femme à s'incliner sous la

main divine qui les frappait; puis appelant son fils, alors âgé de onze ans, il lui ordonna de servir Dieu, d'honorer sa mère et de lui obéir toujours. A la duchesse, il recommanda trois choses : son âme, pour qu'elle l'aidât par ses prières; son fils, pour qu'elle l'élevât selon ses désirs; son honneur, pour qu'elle le préservât intact en acquittant au plus tôt toutes ses dettes. Enfin, le 8 septembre, jour de la nativité de la sainte Vierge, « il naquit à la vie du ciel » selon l'expression de son biographe, laissant sur la terre un vide que rien ne devait combler.

Treize ans d'une félicité aussi pure et aussi parfaite que la terre peut la donner, avaient été le partage de Jane Dormer; elle restait veuve à trente-trois ans, avec un fils unique à élever et de vastes terres à administrer.

Dans son testament, son mari, après l'avoir, en sa qualité d'étrangère, recommandée tout particulièrement à la protection de Philippe II, ajoute ces paroles qui donnent la mesure de cette parfaite union conjugale : « Je n'indique rien de spécial à la duchesse, au sujet de l'éducation de notre fils, car je sais qu'elle la dirigera bien mieux que je ne saurais le faire ».

Autour de la veuve dont la vie, désormais voilée d'un crêpe, ne connaîtra plus que les joies célestes, les témoignages de sympathie arrivent, nombreux et éclatants.

Le sombre Philippe II verse des larmes sur son

ami ; le pape Pie V, dans un bref adressé à la duchesse, le 28 novembre 1571, déplore comme un malheur pour la religion la mort du vaillant serviteur de l'Église ; les catholiques anglais des Pays-Bas, frappés dans leurs chères espérances, écrivent au jeune duc de Feria pour lui exprimer leur profonde douleur. Cette lettre collective est signée par un grand nombre de prêtres, de religieux et de laïques, ayant à leur tête William Allen, le futur cardinal.

La phase brillante de la vie de Jane Dormer se termine le 8 septembre 1571 ; ce jour, qui vit naître son époux à la gloire du ciel, marque pour elle le commencement d'une existence toute de retraite, de bonnes œuvres et de prières. Les voiles austères qui l'enveloppent désormais symbolisent le changement qui s'opère dans son âme. Mais à mesure que l'éclat mondain de sa vie pâlit et disparaît, la lumière du ciel la pénètre et la transfigure ; ce cœur doux et fort cherche dans la charité la consolation de son isolement, et celle qui fut sainte et charmante sous ses robes de cour, resta aussi charmante et devint encore plus sainte sous les voiles de son veuvage.

CHAPITRE III

VEUVAGE DE LA DUCHESSE DE FERIA, 1571-1612.

- I. Portrait de la duchesse de Feria à l'époque de son veuvage. — Genre de vie des veuves espagnoles. — William Allen. — Son caractère. — Sa mission. — Il fonde les séminaires anglais de Douai et de Rome. — Son influence. — Son estime pour la duchesse de Feria. — Il s'appuie sur elle pour l'aider dans ses œuvres. — Il désire sa présence dans les Pays-Bas. — Correspondance à ce sujet. — Intervention de Marie Stuart. — Exécution de celle-ci. — Son secrétaire Curle se réfugie en Espagne.
- II. Le jeune duc de Feria. — Son éducation forte et douce. — Administration prudente de la duchesse. — Elle est aimée de ses vassaux. — Leur confiance en elle. — Le duc de Feria envoyé aux États généraux à Paris 1593. — Sa mission. — Elle échoue. — Mort de sa femme. — Hommage public rendu à sa mère. — Intérêt affectueux que porte Feria aux catholiques anglais. — Son amitié pour les Pères Parsons et Fitzherbert. — Il remplit des postes diplomatiques importants. — Sa mort à Naples en 1607. — La duchesse élève son petit-fils orphelin. — Paroles qu'elle lui adresse.
- III. Vie austère de la duchesse depuis son veuvage, son costume. — Son règlement de vie. — Ses prières. — Son activité. — Sa charité. — Son amour fidèle pour sa patrie anglaise. — Elle souffre des épreuves de l'Église catholique en Angleterre. — Sa sœur, Lady Hungerford. — Son histoire. — Sir Francis Englefield, ami de la duchesse. — La duchesse contribue à la fondation des séminaires anglais en Espagne. — Séminaire de Valladolid. — Exemples d'héroïsme donnés par les étudiants. — Dévouement de la duchesse à ses compatriotes. — Ambassade envoyée en Espagne par Jacques I^{er}. — La duchesse de Feria écrit au roi. — Ambassade de Lord Nottingham. — Relations de la duchesse avec sa famille paternelle. — La duchesse se casse le bras en 1609. — Affaiblissement de ses forces. — Sa résignation. — Le Père Ribadeneira lui donne rendez-vous au paradis. — Mort de la reine d'Espagne. — La duchesse règle ses affaires, reçoit le saint Viatique, fait ses adieux. — Son amour pour l'Angleterre se manifeste une dernière fois. — Visites de Sir Robert Chamber-

Iain et de Lady Digby. — Dernières paroles. — Sa mort. — Beauté de son visage. — Son corps est transporté à Zafra. — Ses funérailles. — Son testament.

I.

Il existe à Grove Park, l'habitation de famille de Lord Dormer, deux portraits de la duchesse de Feria (1). Nous avons parlé du premier, qui nous la fait connaître dans l'éclat de ses vingt ans; le second doit dater des premiers temps de son veuvage. Il nous représente une femme, encore jeune, à la physionomie douce et grave, aux traits réguliers, à la taille élancée. Elle porte un costume monastique, la main droite tient un livre d'heures, les doigts de la main gauche égrènent un chapelet. La tête, charmante de noblesse et de douceur, est encadrée de la guimpe et du voile des religieuses.

Le deuil des veuves en Espagne était, en effet, d'une grande sévérité; souvent elles se coupaient les cheveux, presque toujours, elles revêtaient un habit monastique et ne sortaient plus de chez elles que pour des visites indispensables.

Chez Jane Dormer, les exigences de la coutume étaient d'accord avec les besoins du cœur et, devenue veuve, elle brisa avec le monde pour se renfermer dans une vie claustrale, ne tenant plus

" (1) Le chef actuel de la famille Dormer est John-Baptist-Joseph Dormer, douzième baron Dormer; fils de Joseph, le onzième baron, mort en 1871, et d'Élisabeth, fille de Sir Henry Tichborne.

au siècle que par son fils et ses œuvres de charité. Aussi cette dernière phase de son existence, la plus longue par le nombre des années, est-elle la plus dénuée d'événements variés.

A un moment cependant, il semble que la jeune veuve va être arrachée à sa retraite. Les catholiques anglais des Pays-Bas, qui avaient compté sur l'arrivée parmi eux du duc de Feria, ne se consolent pas de la ruine de leurs espérances. Ils les reportent sur sa femme et sur son fils et décident de demander au roi d'Espagne d'envoyer la duchesse vivre au milieu d'eux. Ce projet est, pendant plusieurs années, l'objet d'une correspondance assez curieuse, dont les originaux existent aujourd'hui dans les archives de l'archevêché de Westminster.

L'âme du parti catholique anglais dans les Pays-Bas est William Allen, à qui l'Angleterre est redevable, dans une grande mesure, d'avoir gardé, à travers deux siècles de persécution, le dépôt sacré de la foi. A ce titre, ce contemporain de Jane Dormer a droit ici à une mention particulière.

Né en 1532, il fut exilé en 1558 et s'établit à Louvain, où il fit partie de ce groupe d'hommes dévoués dont Lady Dormer fut la providence. Les livres de controverse composés et publiés par eux allaient en Angleterre éclairer et soutenir les fidèles; mais ces efforts ne suffisaient pas au zèle d'Allen.

Avec le temps, les lois pénales devenaient plus rigoureuses, les vieux prêtres ordonnés sous Marie

Tudor s'éteignaient et le moment allait venir où il ne resterait plus en Angleterre un seul prêtre catholique. Il était donc urgent que de nouveaux missionnaires vinssent remplacer ceux qui disparaissaient chaque jour sous les infirmités de l'âge ou sous le fer des persécuteurs.

William Allen avait les dons des grands organisateurs : une éloquence persuasive, une douceur de langage et de manières qui le faisaient aimer de ses subordonnés, une activité infatigable et persévérante ; de plus, un amour passionné de l'Église.

Il comprit la nécessité de fonder un séminaire anglais pour le recrutement de cette mission qui, faute d'ouvriers, allait tomber, et, de concert avec son ami Vandeville, prêtre flamand, très lié avec saint Philippe de Neri, il jeta les fondements de son œuvre à Douai, le 29 septembre 1568.

Le nouveau séminaire, approuvé par saint Pie V, ne tarda pas à devenir, non seulement une pépinière d'apôtres pour la mission d'Angleterre, mais encore un centre de vie intellectuelle et morale pour les catholiques exilés.

En 1575, Grégoire XIII, successeur de saint Pie V, lui assigna une rente fixe de 100 livres sterling par mois, qui permit à l'œuvre de s'étendre.

La formation des jeunes clercs était dirigée en vue de la mission qui les attendait ; ils étudiaient à fond les saintes Écritures, afin de pouvoir discuter avec les hérétiques. Fils d'une Église martyre,

on leur rappelait que : « les jours de cette vie
« sont courts, incertains et mauvais; que ceux-là
« seuls peuvent être regardés comme heureux à
« qui il est donné de souffrir quelque chose pour
« leur pays, leurs parents, leur religion et le
« Christ » (1).

L'œuvre d'Allen fut bientôt en butte aux persécutions du gouvernement d'Élisabeth, qui voyait dans ce petit coin de terre anglaise une perpétuelle menace; de plus, la protection accordée par Philippe II aux séminaristes anglais leur valut la haine du prince d'Orange et du parti calviniste dans les Pays-Bas et, en 1577, quand ces provinces secouèrent le joug de l'Espagne, les professeurs et les étudiants de Douai durent se retirer à Reims, où l'infatigable Allen leur avait ménagé un asile.

Déjà, sous Grégoire XIII, William Allen avait refusé le chapeau de cardinal; Sixte-Quint et Philippe II l'obligèrent enfin à l'accepter. A cette occasion, le pape lui rappela la parole de saint Grégoire le Grand aux esclaves anglo-saxons du cinquième siècle : « Non sunt Angli sed angeli », et l'appliqua à celui qui avait tant lutté pour la bonne cause.

Le « Cardinal d'Angleterre », comme on l'appelait désormais, mourut pieusement à Rome, onze ans plus tard, en 1594; son corps repose

(1) Lettre d'Allen à Vandeville. *Records of the English Catholics*, p. XIII.

encore dans la chapelle du collège anglais de la via Montserratato.

Outre ses fondations de Douai et de Rome (1), qui suffiraient à elles seules pour perpétuer sa mémoire, William Allen fut mêlé, pendant sa longue carrière, à tous les intérêts catholiques sur le continent.

C'est lui qui veille sur ses compatriotes dispersés par le souffle de la persécution, qui les soutient, les recommande, et relie entre eux, par son infatigable prévoyance, ces éléments épars pour le plus grand bien de la mission d'Angleterre.

Dans cette œuvre qui absorba sa vie, le « Cardinal d'Angleterre » s'appuyait volontiers sur la duchesse de Feria; et si, dans ce récit, nous nous sommes arrêtés devant sa grande figure, c'est non seulement à cause de la place prépondérante qu'il occupe dans l'histoire des persécutions, mais aussi parce qu'il eut avec notre héroïne des rapports fréquents et confidentiels.

Il la tenait en très haute estime et toujours en vue des exilés catholiques, rejetés dans les Pays-

(1) Le collège anglais de Rome, fondé par Allen en 1575, avec le secours de Grégoire XIII, fut établi dans l'ancien hospice anglais de Saint-Thomas, via Montserratato, dont l'existence remonte aux rois anglo-saxons. Le deux établissements n'en firent plus qu'un seul, à partir de 1575, et leurs annales sont remplies de détails précieux sur les temps de persécutions. Le collège anglais de Rome existe encore, et le visiteur y trouve toujours vivant le souvenir des confesseurs et des martyrs qui s'y sont formés jadis à la vie sacerdotale.

Bas par la persécution, il conçut le projet de la faire venir au milieu d'eux, la jugeant capable d'y remplir le rôle jadis destiné à son mari.

Dans une lettre, datée du 16 février 1583, écrite par Allen au cardinal de Côme, secrétaire d'État sous Grégoire XIII, il développe longuement son projet; il s'autorise, pour le poursuivre, des désirs de Marie Stuart, avec laquelle il entretenait une correspondance assidue et qui, au milieu de ses propres épreuves, s'intéressait vivement au sort des catholiques proscrits.

Voici cette lettre : « La duchesse de Feria, dame
« anglaise, est veuve du très illustre duc de Feria,
« défunt depuis quelques années. La Reine aime
« beaucoup cette dame, à cause de divers services
« qui lui ont été très utiles et agréables. Elle désire,
« qu'à cause des grandes chaleurs de l'Espagne, dont elle souffre beaucoup, on la laisse
« aller en Belgique ou dans quelqu'autre État du
« roi catholique, dont le climat serait meilleur
« pour sa santé et où elle pourrait, par son crédit,
« sa fortune et son autorité, soulager et secourir
« ses compatriotes, comme du reste elle l'a toujours fait. C'est une sainte femme, très fidèle à
« sa religion et au Saint-Siège apostolique, très
« bienveillante et très généreuse envers les affligés
« de sa nation. Désire-t-elle se fixer en Belgique,
« ou y consentirait-elle? Je n'en sais rien. Ses
« compatriotes le désirent très vivement. Il y a
« cependant une difficulté, c'est qu'en Espagne

« les veuves des princes pleurent, pour ainsi
« dire, éternellement leurs maris défunts, ne
« voyagent plus et ne se montrent plus en public...
« La Reine croit cependant qu'elle serait exemp-
« tée de ce cérémonial par ordre du Roi, surtout
« si Sa Majesté disait un mot en ce sens par l'in-
« termédiaire de ses lettres ou de son nonce à
« la cour d'Espagne. Si cette affaire ne paraît
« pas à votre sagesse importune ou injuste, si,
« éminentissime Cardinal, vous pensez pouvoir
« obtenir pour la sérénissime reine cette satis-
« faction, je la sollicite avec instance de votre
« bonté » (1).

Nous savons quels étaient les « divers services » utiles et agréables rendus par Jane Dormer à sa royale amie. Le dévouement de la duchesse avait réussi à forcer les portes de la prison pour procurer à la captive l'argent et les divers objets dont elle était privée, aussi Marie Stuart paraît-elle s'être rattachée avec persistance au projet lancé par William Allen de rapprocher d'elle la duchesse de Feria en l'engageant à s'établir dans les Pays-Bas. Marie écrivit elle-même au Pape pour le prier d'intervenir auprès de Philippe afin que la duchesse pût quitter l'Espagne, où la rete-

(1) *Records of the English Catholics* : Letters of cardinal Allen, p. 175. L'original latin de cette lettre existe dans les archives du Vatican (Archivio Vaticano, anglica Nunziatura, vol. I. fol. 243); il y en a une copie à Londres dans le « *Public Record Office* ».

naient les usages sévères interdisant les déplacements aux veuves.

Les pourparlers traînèrent en longueur pendant plusieurs années; puis le projet fut abandonné. En février 1587, la reine d'Écosse porta sur le billot de Fotheringay cette tête, deux fois couronnée, sur laquelle s'étaient réunies les espérances des catholiques d'Angleterre, qui voyaient en elle l'héritière présomptive du trône. Quelques années plus tôt, écrivant à Allen, Marie Stuart, après l'avoir remercié des prières qu'il faisait pour elle, ajoute ces mots : « Je ne désire d'autre joie en ce
« monde que le soulagement de l'Église catholique
« et le rétablissement de sa religion dans cette
« pauvre île... Si Dieu veut se servir de moi de
« quelque manière dans ce but, je lui abandonne
« et lui consacre pour cela ma vie et tout ce
« que j'ai en ce monde, ne désirant d'autre con-
« solation que celle de quitter pour sa cause les
« misères de cette vallée de larmes » (1). Ce vœu fut exaucé, car ce fut bien pour la cause de la vérité que la reine de France et d'Écosse mourut sur l'échafaud.

Après l'exécution de Marie Stuart, son secrétaire, Gilbert Curle, se réfugia en Espagne, où il vit la duchesse de Feria et se lia intimement avec Henry Clifford. Celui-ci nous raconte comment,

(1) *Records of English Catholics*. Letters of Cardinal Allen, p. 30.

sur son lit de mort, en présence d'un Jésuite anglais, le P. Cresswell, que nous retrouverons plus tard auprès de Jane Dormer mourante, Curle rendit un solennel témoignage à l'innocence de Marie Stuart : « C'était un homme prudent et chrétien », ajoute Clifford ; « il vécut et mourut en catholique vertueux ». Il racontait aussi comment : « la reine parlait souvent de la duchesse en termes de grande affection, louant sa vertu et ses mérites » (1).

De son côté, Jane Dormer garda fidèlement le souvenir de l'amie de sa jeunesse. Nous en trouverons le touchant témoignage dans les lettres qu'elle écrivit à la fin de sa vie au fils de Marie Stuart.

II.

Ce furent probablement les intérêts de son fils qui retinrent en Espagne la duchesse de Feria, encore plus que la vie sédentaire imposée par l'usage aux veuves de son rang.

Ce fils était, en effet, l'objet de toutes ses pensées et de toutes ses prières ; elle l'éleva avec une tendresse virile, où se retrouvait la douceur maternelle à côté de la fermeté du père. Nous avons des détails charmants sur l'éducation du jeune duc Lorenzo. Avant le dîner, en présence de la du-

(1) *Life of Jane Dormer*, p. 119.

chesse, il rendait compte à son précepteur du travail de la matinée. Si les devoirs étaient faits, la mère encourageait et récompensait ; si, au contraire, l'écolier avait perdu son temps, elle faisait recommencer le travail et reculer le repas jusqu'à ce qu'il fût terminé, se contentant de dire avec un doux reproche : « Je ne mangerai pas
« jusqu'à ce que vous ayez fait votre devoir
« comme vous le devez. Comment, mon fils, je
« ne vous laisse manquer de rien, et vous, vous
« me condamnerez par votre paresse, à attendre
« longtemps mon repas ? Allez donc et hâtez-vous
« d'en finir » (1). Ce moyen, ajoute le biographe, réussissait à merveille et la duchesse n'eut pas à l'employer souvent.

Un autre trait complète le tableau de cette éducation forte et douce. A la mort de son père, le jeune duc, alors âgé de douze ans, reçut du roi l'investiture de l'importante commanderie de Segura de la Sierra, appartenant à l'ordre militaire de Saint-Jacques. Les statuts de l'Ordre exigeaient que les jeunes gens, investis de cette charge, fissent une sorte de noviciat au monastère de Saint-Jacques ; mais il arrivait presque toujours que, sous un prétexte ou un autre, ils s'en dispensaient.

La duchesse de Feria ne l'entendit pas ainsi : elle voulut que son fils observât à la lettre les

(1) *Life of Jane Dormer*, p. 173.

règlements de l'Ordre et l'envoya au monastère de Saint-Jacques, à Urles, faire une retraite de quelques mois, pendant laquelle « il apprit », dit son historien, « à mieux servir Dieu » (1).

Quoique la duchesse mit en première ligne les intérêts spirituels de son enfant, elle ne veillait pas moins sur ses intérêts matériels avec vigilance et habileté. Son mari avait laissé une succession assez embarrassée; mais, grâce à sa prudente administration, elle rétablit si bien les choses qu'elle put remettre à son fils une fortune libérée de dettes. Elle y arriva sans opprimer ses vassaux, dont elle était, au contraire, adorée. Le trait suivant suffit pour le prouver.

En 1603, le duc, qui était alors vice-roi de Sicile, apprit qu'une certaine acquisition, très favorable à ses intérêts, pouvait être faite moyennant un paiement immédiat de 40,000 ducats. Il écrivit à sa mère pour la prier de conclure l'affaire sur le champ. La duchesse habitait alors Madrid; elle se fit prêter, sans peine, 14,000 ducats et, pour compléter la somme, elle fit appel à ses fermiers de Zafra, à qui elle écrivit pour leur exposer la demande de son fils, leur promettant que leurs avances seraient remboursées dans l'espace de quelques mois.

La lettre fut lue sur la place publique de la petite ville à 2 heures de l'après-midi et, à 7 heures le

(1) *Life of Jane Dormer*, p. 125.

même soir les 26,000 ducats étaient remis à l'intendant de la duchesse. Comme celui-ci voulait donner des reçus en retour de l'argent qu'on lui apportait, les braves paysans les refusèrent, en disant que la parole de leur chère maîtresse était pour eux une garantie suffisante.

Formé par de telles leçons et de tels exemples, don Lorenzo Suarez y Cordova, second duc de Feria, devint un fidèle serviteur de Dieu et un homme utile à son pays et à son roi. En 1581, il épousa doña Beatrix Alvarez de Toledo, fille du fameux duc d'Albe (1); elle lui apportait 100,000 ducats de dot.

Douze ans plus tard, en 1593, il fut envoyé par Philippe II aux États-généraux de France, réunis à Paris. Il y était chargé par son maître d'une tâche ingrate : celle de faire valoir les droits de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, fille aînée de Philippe II et d'Élisabeth de Valois. Au mépris de la loi salique, si longtemps admise et respectée en France, le roi d'Espagne réclamait pour sa fille le trône resté vacant par la mort de Henri III, son beau-frère.

Le parti de la Ligue semblait appuyer les pré-

(1) Don Ferdinand Alvarez de Toledo, plus connu sous le nom de duc d'Albe, épousa Doña Maria Henriquez et en eut trois enfants : don Fadrique, qui se maria trois fois et mourut après ses enfants; don Diego, marié à doña Brianda de Beaumonte, leur fils, Antonio Alvarez de Toledo-Beaumonte, devint cinquième duc d'Albe; enfin doña Beatrix, mariée au duc de Feria.

tentions de l'Espagne; mais le sentiment populaire s'effrayait de voir une princesse étrangère sur le trône de France et bientôt la conversion de l'héritier direct, Henri roi de Navarre, vint ôter aux Ligueurs tout prétexte à résistance. Le nouveau roi fut couronné à Chartres et fit son entrée à Paris le 22 mars 1594. A peu près en même temps, les ambassadeurs espagnols en sortirent avec leur escorte.

La gravité castillane, peut-être un peu hautaine, de Feria, n'allait guère à la gaieté toute gauloise du Béarnais. Comme l'Espagnol le saluait « gravement et maigrement », il répondit en lui criant : « Monsieur, recommandez-moi à « votre maître, mais ne revenez plus » (1).

Outre son échec politique, le duc de Feria rapportait un souvenir funèbre de son séjour à Paris. Il y avait appris la mort de sa jeune femme, qui était restée en Espagne. Ses amis, le duc de l'Infantado et don Juan de Idiaquez, avaient eu soin de lui faire annoncer avec précaution cette nouvelle par Ibarra, son collègue à Paris; mais, leur écrit Ibarra, « pendant que je coupais les fils qui « liaient vos lettres, il en ouvrit une du comte « de Chinchon qui lui apprenait son malheur, de « sorte que je n'ai pu que pleurer avec lui et « partager son inconsolable douleur » (2).

(1) L'Estoile, *Journal du règne d'Henri IV*, vol. I, p. 227. — Vol. II, p. 4.

(2) Forneron, *Hist. de Philippe II*, vol. IV, p. 225.

Au milieu des déboires politiques et des douleurs privées qui l'assaillirent pendant son séjour en France, le duc de Feria eut au moins la douceur d'entendre un prince de l'Église rendre publiquement hommage aux vertus de sa sainte mère. En effet, le cardinal de Pelève, archevêque de Reims et président des États-généraux (1), chargé d'adresser un discours de bienvenue à l'envoyé de Philippe II, lui parla de la duchesse douairière en termes qui durent toucher le cœur de ce fils dévoué : « Je ne puis m'empêcher », dit-il, « de parler ici de votre mère, qui, descendant des plus illustres familles de l'Angleterre, se dévoue tous les jours à secourir et à consoler les exilés pour la foi qui se sont réfugiés en Espagne » (2).

Cet amour des catholiques anglais avait été transmis par Jane Dormer à son fils qui, à travers les péripéties de sa carrière politique, ne perd jamais une occasion de montrer son dévouement aux compatriotes de sa mère. Il avait pour intime ami Thomas Fitzherbert (3), gentilhomme qui,

(1) Nicolas de Pellève ou Pelvé, né à Jouy en 1518, évêque d'Amiens, puis de Sens et ensuite cardinal, fut un des chefs de la Ligue. En 1592, il devint archevêque de Reims et, en 1593, président des États-généraux. Il mourut à Paris en 1594, le jour même où la ville se soumit à Henri IV.

(2) *Life of Jane Dormer*, p. 5.

(3) Thomas Fitzherbert de Swynnerton, d'une ancienne famille fidèle à la foi. Né en 1552, il devint veuf en 1588, fut ordonné prêtre en 1602 et entra dans la Compagnie de Jésus en 1613. Il fut

après une vie sainte dans le monde, entra dans la Compagnie de Jésus, dont il fut une des lumières. Le P. Parsons, qui était avec le cardinal Allen le principal organisateur des collèges anglais à l'étranger, parle du duc de Feria comme d'un des « amis intimes », avec lesquels il aime à discuter les affaires de ses compatriotes proscrits et, dans ce but, il le rencontre à Cività Vecchia en 1602, au moment où le fils de Jane Dormer allait prendre possession de son poste de vice-roi de Sicile (1). De passage à Rome en 1592, Feria avait visité le collège anglais, où son nom est encore inscrit sur le livre des pèlerins (2); partout enfin dans les divers postes où l'envoya le roi, à Bruxelles, à Paris, à Milan, à Rome, nous le voyons témoigner un affectueux intérêt aux catholiques anglais (3).

Tour à tour, vice-roi de Catalogne et vice-roi de Sicile, il remplit dignement ces postes importants: « Sa sagesse, sa science et sa valeur, étaient », nous dit-on, « connus dans toute l'Europe » (4). Mais cette vie, si utile à son pays, fut, comme celle de son père, tranchée en pleine maturité.

Le duc de Feria avait été nommé par Phi-

pendant vingt-deux ans recteur du collège anglais de Rome; c'était un très saint religieux, un écrivain distingué et un parfait gentilhomme. Il mourut à Rome en 1640.

(1) *Records of the English Province*, Ser. I, p. 13. Rapport de l'espion Pheleppes au gouv. anglais.

(2) *Ibid.*, Diary and pilgrim book of the English college, Rome.

(3) *Ibid.*, Ser. III, p. 198.

(4) *Life of Jane Dormer*, p. 113.

lippe III (1), ambassadeur auprès de l'empereur d'Allemagne; il était vice-roi de Sicile quand il reçut l'ordre de se rendre à son nouveau poste en passant par Rome, où il devait saluer le pape Paul V (2). Il se mit en route, s'arrêta à Naples, y tomba dangereusement malade et mourut le 26 janvier 1607, à l'âge de quarante-huit ans.

Pour la seconde fois, la main de Dieu enlevait à Jane Dormer ce qu'elle aimait le plus sur terre!

Cette foi vaillante, qui avait jadis soutenu la jeune veuve dans le douloureux brisement de sa vie conjugale, donna à la mère désolée la force de porter cette nouvelle croix sans défaillance et sans murmure. Elle avait rempli sa mission maternelle envers son fils qui, grâce à elle, était devenu le fidèle serviteur de Dieu et du roi, l'ami des saints et le protecteur des malheureux. Elle reporta maintenant sa tendresse et son dévouement sur son petit-fils : orphelin de père et de mère, il avait un double titre à sa sollicitude. Elle lui donna ces mêmes leçons douces et fortes qui avaient fait de son fils le type du chevalier chrétien. Le jour où le jeune duc fut solennellement investi de l'ordre de Saint-Jacques, dans la chapelle de Saint-Dominique, à Madrid, il vint, après la cérémonie, visiter sa grand'mère. Elle regarda avec joie la croix rouge de l'ordre qui

(1) Philippe III avait succédé en 1598 à son père Philippe II.

(2) Paul V, Camillo Borghèse, pape de 1605 à 1621

brillait sur la poitrine du jeune homme, lui recommanda d'être toujours « un brave et fidèle « chevalier, au service de Dieu et de son Église » ; de se rappeler que « l'ennemi de Dieu est le péché « et qu'il était de son devoir de lutter sans cesse « contre cet ennemi... ». « Cher fils, ajouta-t-elle, « pensez à ceci et mettez-le en pratique et vous « serez honoré de Dieu et des hommes ». Puis elle l'embrassa et le bénit pendant que lui s'agenouillait devant elle.

III.

Les intérêts de son fils et ensuite ceux de son petit-fils étaient les seules attaches qui retenaient encore Jane Dormer au monde. Elle avait embrassé, sans peine, la vie presque claustrale que les usages de l'Espagne imposaient aux veuves de condition. Pendant les quarante et un ans qui suivirent la mort de son mari, elle ne porte plus qu'un costume à demi religieux : une tunique monastique, un voile et un manteau, sans dentelles, ni bijoux, ni étoffes de prix. Elle retranche de sa maison tout luxe et tout apparat, y établit une régularité parfaite, s'occupe de l'âme de ses serviteurs, les forme à la prière et à la vertu, si bien qu'un grand nombre d'entre eux entrent chez les Dominicains, les Jésuites et les Franciscains.

Elle-même leur donne l'exemple d'une vie austère et laborieuse : levée de grand matin, elle commence sa journée par de longues méditations dans son oratoire. A 8 heures, elle entend une première messe, suivie d'une seconde, dites par ses deux aumôniers. Puis, ayant donné à Dieu les prémices de sa journée, elle s'occupe, avec son intendant, des affaires de sa maison. Fidèle aux habitudes de sa jeunesse, elle récite tous les jours l'office de la sainte Vierge, auquel elle ajoute celui de la sainte Croix et des Morts; elle communie au moins tous les huit jours.

Les jours de fête, on la voit fréquenter la chapelle des Dominicains ou celle des Franciscaines, située non loin de son palais, à Madrid. Elle s'enrôle, en qualité de tertiaire, dans la famille du patriarche séraphique et, quoique son grand cœur embrasse tous les ordres religieux et toutes les œuvres charitables, elle n'oublie jamais le lien filial qui l'attache à saint François. Elle bâtit à Zafra un couvent de pauvres Clarisses, comble de ses largesses les Franciscains de Madrid, auxquels elle envoie leurs repas les jours de fête et promet, si l'Angleterre est rendue à l'Église, d'élever dans son pays un monastère de l'ordre séraphique.

Comme son amie Marie Stuart, la duchesse de Feria excellait dans les travaux à l'aiguille délicats et compliqués. Elle broda de magnifiques ornements pour le séminaire anglais de Madrid; à la

fin de sa vie, sa vue s'affaiblit et elle ne travailla plus qu'à des ouvrages plus grossiers pour les pauvres des hôpitaux; son dernier ouvrage fut de leur ourler des draps. Du reste, pendant toute son existence, elle montra une activité étonnante; elle n'était jamais un instant inoccupée : la prière, le travail à l'aiguille, le soin de sa maison et de ses affaires, de nombreuses œuvres de bienfaisance absorbaient ses journées. La prière était l'âme de sa vie; elle y consacrait de longues heures; il lui arrivait, pendant la semaine sainte, de demeurer jusqu'à dix ou onze heures de suite à l'église. Cette fervente piété s'alimentait par la lecture; les livres dont elle se servait habituellement étaient les Méditations et les Confessions de saint Augustin et la Vie de Saints. Quand elle fut affaiblie par l'âge et la maladie, elle se fit lire à haute voix, par ses femmes, ses auteurs préférés.

Tout entière à sa vie active et pourtant recueillie, la duchesse de Feria faisait peu de visites et cela seulement quand la charité ou la politesse l'y obligeaient; mais, en revanche, les pauvres, les petits, les malheureux la trouvaient toujours prête à les entendre et à les secourir. Nous touchons ici au trait caractéristique et charmant de cette sainte vie. Aimant passionnément son mari, Jane Dormer s'était identifiée à l'Espagne, sa patrie d'adoption, dont le langage et les coutumes lui étaient devenus familiers; mais elle avait gardé au pays de son enfance un souvenir d'autant plus fidèle

qu'il se liait à son attachement à l'Église. Au sein de sa vie paisible et honorée, entourée de toutes les splendeurs du culte, elle songeait aux églises d'Angleterre détruites, aux monastères en ruines, à la vraie foi bannie. Son biographe nous dit que les maux de l'Église d'Angleterre lui arrachaient des larmes; ces larmes durent couler bien des fois quand, agenouillée dans cette chapelle des Franciscaines où les offices, nous dit-on, se faisaient avec une grande splendeur, sa pensée se reportait vers la messe telle qu'elle se célébrait en Angleterre, la nuit, dans une pièce reculée de quelque vieux château, au milieu de fidèles, voués à la prison et à la mort, par un prêtre qu'attendaient peut-être dans un bref délai les tortures de la tour de Londres et le gibet de Tyburn. A ces pensées, elle se reprochait presque les biens dont elle jouissait et sa meilleure joie était de le partager avec ses frères. La persécution l'atteignait, du reste, dans la personne de ceux qu'elle aimait davantage.

Sa propre sœur, Anne Dormer, mariée à Sir Walter Hungerford, fut chassée par son mari à cause de sa fidélité à la foi. Pauvre et proscrire, elle se réfugia à Louvain, où vivait encore sa grand'mère, Lady Dormer, et elle trouva auprès de la duchesse de Feria le plus généreux appui. Non contente d'assurer à sa sœur une pension annuelle de 500 livres (1), la duchesse la recommanda

(1) Dans une liste de catholiques anglais exilés, datée de 1575, conservée dans le *Public Record Office*, on lit : « Lady Hunger-

chaudemment à Marguerite de Parme, régente des Pays-Bas, dont elle avait elle-même jadis éprouvé la bienveillance. Celle-ci accueillit à merveille l'exilée, qui, au milieu de ses malheurs et de son dénûment, semble plus occupée des infortunes des autres que des siennes propres.

Nous voyons, en effet, les deux sœurs s'entendre pour venir en aide à leurs compatriotes. En 1575, Lady Hungerford adresse à sa sœur d'Espagne un petit groupe de catholiques anglais sans ressources, pour lesquels la duchesse devait trouver des emplois (1).

Après avoir sacrifié pour sa foi, sa patrie, sa fortune et sa famille, Lady Hungerford eut encore la douleur de perdre son fils unique, qui mourut loin d'elle en Angleterre. Elle vécut trente-deux ans en exil, à Namur, à Gand et à Louvain, et mourut dans cette dernière ville le 19 décembre 1603.

Sa sœur la fit ensevelir auprès de Lady Dormer, chez les Chartreux de Louvain.

La tendre sollicitude de la duchesse de Feria pour les victimes de la persécution était connue dans toute l'Europe; et, dans les correspondances

« ford habite ordinairement à Gand; mais, craignant la peste, « elle s'est retirée dans un couvent près de la ville. Sa sœur, la « duchesse de Feria, lui envoie tous les ans cinq-cents livres ». Dom. Elez. v. 105 n° 10 cité par les PP. de l'Oratoire, *Records of the English Catholics*.

(1) La liste, dont nous venons de parler, porte, en effet que : « Smith, Harisson, More » sont allés en Espagne, recommandés par Lady Hungerford à la duchesse de Feria.

échangées entre les chefs du parti catholique à l'étranger, elle est sans cesse citée comme la providence des exilés.

Elle eut en Espagne, comme coopérateur de ses œuvres de zèle, Sir Francis Englefield, jadis conseiller d'État sous la Reine Marie Tudor, et qui l'avait connue aux jours de sa belle jeunesse. Réfugié à Madrid et protégé par Philippe II, il s'y dévouait à ses compatriotes. Le duc de Feria parle dans une de ses lettres de « la vie chrétienne et exemplaire » (1), de cet ami de sa mère, que le Père Parsons appelle « ce bon chevalier, de bienheureuse mémoire » (2).

Les lettres d'Englefield montrent son profond attachement pour celle qu'il regardait, à juste titre, comme le principal soutien de la cause qu'il servait. Pendant de longues années, il partagea avec elle le soin de recueillir en Espagne les aumônes nécessaires aux séminaires anglais à l'étranger; mais à la fin de sa vie, il perdit la vue et ce fut sur la duchesse seule que comptèrent désormais les catholiques exilés et leurs fondations. Elle répondit à leur attente avec ce grand cœur que le nom seul de sa patrie malheureuse faisait vibrer jusqu'à la souffrance. Austère pour elle-même, elle était royale dans sa générosité quand il s'agissait des œuvres de Dieu; et l'infatigable

(1) Archives de l'Archevêché de Westminster.

(2) *Ibid.*

Père Parsons (1), à qui, après le cardinal Allen, les catholiques anglais sont redevables de leurs principaux séminaires à l'étranger, n'eut pas de collaboratrice plus zélée.

La protection de Philippe II favorisait du reste la fondation en Espagne de ces séminaires, où les futurs missionnaires se préparaient à l'apostolat.

C'est ainsi que le Père Parsons fonda à Séville, en 1592, le collège anglais de Saint-Herménégilde ; les Pères, qui en avaient la direction, se consacrèrent également aux prisonniers anglais alors très nombreux à Cadix, et dont ils ramenèrent plus de deux cents à la vraie foi. A Madrid, il fonda le collège de Saint-Georges, pour lequel la duchesse de Feria broda de beaux ornements et à Valladolid le séminaire de Saint-Alban, encore existant de nos jours, qui fut sans contredit la plus importante des fondations anglaises en Espagne.

Notre sainte duchesse contribua largement à l'établissement du séminaire de Valladolid, dont les annales respirent un ravissant parfum d'héroïque simplicité. On aurait pu adresser à ces étu-

(1) Robert Parsons, né en 1546, fit de brillantes études à Oxford, entra dans la Compagnie de Jésus, à Rome, en 1578, et fut envoyé en 1580 comme missionnaire en Angleterre. Actif, dévoué, intelligent, l'ami de Philippe II et de Marie Stuart, il fut en Europe le protecteur des catholiques anglais ; il avait une grande influence auprès des princes catholiques et ses lettres, très nombreuses, existent dans toutes les archives publiques de l'Europe. Il mourut en 1610.

dians les paroles dont saint Philippe de Neri saluait leurs frères du collège anglais de Rome : *Salvete flores martyrum.*

La plupart d'entre eux échouaient au port après mille épreuves. En 1592, un père et ses fils arrivent à Valladolid après avoir traversé pieds nus l'Angleterre et l'Irlande ; ils avaient tout sacrifié pour la foi : fortune, amis, famille, et le récit de leurs souffrances fait pleurer les assistants. Deux ans plus tard, deux jeunes gens frappent à la porte du séminaire. Leur père, noble et riche, est mort dans les fers après huit ans de captivité ; nés et élevés en prison, ils sont envoyés à Valladolid par leur mère qui demeure en Angleterre, afin de s'y consacrer aux persécutés. Une autre fois, un tout jeune homme, presque un enfant, après avoir enduré en Angleterre l'atroce supplice du chevalet, vient, l'auréole du martyr au front, reprendre ses études que la persécution a interrompues. Pour tous, ce coin de terre anglaise sur le sol hospitalier d'Espagne était une halte où ils reprenaient force et lumière avant de retourner dans leur malheureuse patrie. Ces collèges anglais à l'étranger, véritables pépinières de martyrs, ont, dans leur histoire, des pages émouvantes. L'avenir du catholicisme anglais est là, renfermé dans ces murs derrière lesquels les futurs confesseurs se préparent à la voie douloureuse. Aux jours où la persécution s'appesantit plus cruellement sur les fidèles d'Angleterre, le saint Sacrement demeure exposé dans les cha-

pelles de Rome, de Valladolid, de Reims, de Saint-Omer, et les martyrs du lendemain soutiennent par leurs prières les combats de leurs frères dans la foi (1).

En dehors de ses dons aux séminaires anglais, la duchesse de Feria exerçait envers ses compatriotes cette charité personnelle qui prodigue, avec ses largesses, sa sympathie, son affection et ses démarches. Jamais, un Anglais pauvre ou malheureux ne l'implore en vain, et tous ceux qui ont des affaires difficiles à traiter ou des droits à faire valoir, trouvent en elle une avocate infatigable.

Les prêtres d'abord, les catholiques ensuite, avaient les premiers droits à sa compassion, mais il suffisait d'être Anglais pour intéresser sa charité. C'est ainsi qu'elle fit une fois mettre en liberté trente-huit Anglais prisonniers à Séville et, quand les guerres entre l'Angleterre et l'Espagne eurent amené à Madrid un grand nombre de prisonniers, elle les secourut généreusement et en fit libérer un certain nombre, « quoiqu'ils ne fussent pas « tous des saints, tant s'en faut », ajoute son historien. Cette charité inépuisable aimait à se cacher. Henry Clifford, qui fut souvent l'instrument des aumônes de sa sainte maîtresse, nous dit que le récit de ses bonnes œuvres remplirait un volume, mais que, quant à lui, il se garderait de

(1) *Records of the English Province S. J.* Ces volumes renferment d'intéressants détails sur les collèges anglais à l'étranger.

les publier, ne voulant pas, même après sa mort, enfreindre les désirs de celle qui aima tant l'humilité.

Fidèle comme elle l'était au souvenir de sa première patrie, Jane Dormer se préoccupait surtout de l'avenir religieux de ce malheureux pays. Comme un grand nombre de catholiques anglais, elle fondait des espérances sur Jacques VI, roi d'Écosse, l'héritier présomptif d'Élisabeth.

Il avait été, il est vrai, élevé dans le protestantisme; mais dans ses veines coulait le sang de Marie Stuart et il semblait impossible que le fils de celle qui aima sa foi jusqu'à la mort continuât les traditions de persécution des Tudor. En 1599, Jacques envoya à Madrid Robert, Lord Simpill, pour féliciter Philippe III (1) de son avènement au trône. L'ambassadeur écossais fit la connaissance de la duchesse de Feria; ce fut probablement à la suite des entretiens qu'elle eut avec lui qu'elle écrivit au roi une lettre, conservée aujourd'hui dans la Bibliothèque des avocats, à Édimbourg (2). A cette lettre, datée du 3 juin 1600, la duchesse joignait un mémoire où elle montrait au roi, par des raisons pleines de bon sens et de vérité, qu'en embrassant loyalement la foi de sa mère, il s'assurerait l'appui du parti

(1) Philippe III, fils de Philippe II et de sa quatrième femme, Anne d'Autriche, né en 1578, épousa Marguerite d'Autriche, succéda à son père en 1598.

(2) N° Mss. 33, 1, 10. *Life of Jane Dormer*, XX.

catholique en Angleterre, appui important en vue de sa succession future. Sa lettre finit par ces mots : « Je ne cesse de demander à Dieu d'éclairer
« Votre Majesté et d'en faire un saint comme l'é-
« tait sa bienheureuse mère, pour la gloire de
« Dieu et le bien de notre pays ».

Cinq ans plus tard, devenu roi d'Angleterre, Jacques envoya de nouveau un ambassadeur à Madrid et, par une curieuse coïncidence, l'envoyé choisi était Lord Nottingham, grand amiral d'Angleterre, plus connu sous son premier titre de Lord Howard of Effingham (1). Tout jeune homme, il avait aspiré à la main de Jane Dormer; plus tard, il avait fourni une glorieuse carrière au service de son pays (2), et maintenant il retrouvait à Madrid vieillie, mais toujours charmante, celle qui avait été le rêve de sa jeunesse. Il avait gardé pour elle un culte chevaleresque et, pendant son séjour en Espagne, il parla souvent au secrétaire anglais de la duchesse, de leur jeunesse à la cour de Marie Tudor. « Il me disait », raconte Clifford, « que la duchesse était la plus belle et la
« plus douce femme du monde; que toute la cour
« l'admirait et la vénérât » (3).

Était-ce pour faire sa cour à la duchesse de Feria, ou par instinct catholique, que Lord Nottingham visita le séminaire anglais de Valla-

(1) Jacques avait succédé à Elisabeth en 1603.

(2) Il avait commandé la flotte envoyée contre l'Armada.

(3) *Life of Jane Dormer*, p. 68.

dolid et qu'il loua beaucoup, disent les annales du collège, les Pères qui en avaient la direction (1).

Avec ce tendre et vif intérêt qu'elle conserva au pays de sa naissance, Jane Dormer ne pouvait oublier ceux qui, au milieu des terreurs de la persécution, y soutenaient les traditions religieuses de sa race !

Nous avons plusieurs lettres adressées par son secrétaire à Sir Robert Dormer, son demi-frère (2). En octobre 1605, il lui écrit pour lui donner des nouvelles de la duchesse dont les forces déclinaient; deux mois après, c'est au sujet d'un arbre généalogique, dont il s'occupe et pour lequel Sir Robert doit lui fournir des documents. « Sa Grâce », dit-il en terminant, se soutient assez « bien, et j'espère la servir encore un grand nombre d'années ». Plus loin, il parle de la vénération que professaient pour la duchesse les Anglais qui venaient à Madrid; il donne à Sir Robert

(1) *Records of the English Province S. J.*, Ser. VI.

(2) Sir Robert Dormer, fils de William Dormer et de sa seconde femme Dorothy Catesby, fut créé en 1615 baron Dormer. Il épousa l'Hon. Elisabeth Browne, fille du vicomte Montague, zélé catholique. Une des sœurs de Sir Robert, Mary, avait épousé Antony Browne, membre de la même famille et fils du dernier ambassadeur anglais auprès du Saint-Siège. Leur fils William entra dans la Compagnie de Jésus, il y mourut en odeur de sainteté en 1637.

Dorothy, fille de Sir Robert Dormer, épousa Henry Huddleton; tous deux, dit le P. Gérard, « aimaient tant les prêtres, que dans « ces temps terribles, ils en ont toujours un et quelquefois deux « ou trois dans leur maison ». *Condition of Catholics under James I*, p. xxxiii.

ces détails intimes et précis, qui font vivre de la vie des absents, et il termine presque toujours par l'expression de son admiration pour celle « qui », dit-il, « n'est pas seulement l'honneur de sa famille, mais encore la gloire de son pays ».

Plus d'une fois, Jane Dormer dut remercier Dieu de la fidélité avec laquelle les représentants de sa race demeuraient fidèles à la foi proscrite; si elle eût pu lire dans l'avenir, elle l'eût encore béni des nombreuses vocations sacerdotales que la persécution fit éclore parmi eux, vocations sublimes dans un temps où les prêtres n'exerçaient leur ministère qu'au péril de leur vie (1).

Jusqu'en 1609, la santé de la duchesse de Feria, toujours éprouvée par le climat de l'Espagne, se soutint assez pour que, malgré ses soixante-dix ans, elle ne changeât rien à son règlement de vie.

Au mois d'août de cette année une cause pué-

(1) Charles, Lord Dormer, né en 1690 † en 1761, entra dans la Compagnie de Jésus, renonça à porter son titre comme chef de famille, fut missionnaire en Angleterre pendant de longues années.

Son exemple fut suivi par ses quatre frères : William Dormer, né en 1696 † en 1758, Jésuite, missionnaire dans le comté de Suffolk.

John Baptist Dormer, né en 1716 † en 1743, Jésuite, mourut à Liège.

Francis Dormer, né en 1717 † 1770, Jésuite, évangélisa le pays de Galles.

Robert Dormer, né en 1726 † 1792, Jésuite comme ses quatre frères, exerça son ministère dans les comtés de Hampshire et de Gloucestershire.

rile amena un accident dont les suites hâtèrent évidemment sa mort. Elle recevait la visite de la duchesse de l'Infantado et, avec la politesse cérémonieuse habituelle en Espagne, elle voulut la reconduire jusqu'à l'entrée de son palais. Elle était déjà souffrante d'une douleur au bras. Arrivées devant une porte, un combat de politesse s'engage entre les deux dames; la duchesse de Feria, maîtresse de maison, insiste pour faire passer devant elle sa visiteuse, qui se refuse. La duchesse de l'Infantado finit par saisir le bras malade de son amie pour l'entraîner; Jane Dormer pousse un cri, son secrétaire et ses femmes accourent, on appelle un chirurgien qui déclare que le bras est cassé.

La maladresse et l'ignorance des médecins espagnols de cette époque sont légendaires, et la charmante reine Élisabeth de Valois, seconde femme de Philippe II, en est une des nombreuses victimes (1). La duchesse de Feria paraît avoir été également mal soignée; la fracture fut imparfaitement remise et la malade, condamnée à rester de longues semaines couchée, perdit rapidement ses forces. Elle renonça doucement et sans murmure à ses habitudes d'activité et répétait souvent la prière qu'elle avait écrite dans son livre d'heures : « Seigneur, vous savez ce qui vaut mieux
« pour la santé de mon âme. Je vous en supplie,

(1) Forneron, *Hist. de Philippe II*, v. II, p. 142.

« secourez-moi dans mes nécessités temporelles,
« mais de façon à ne pas me faire perdre les biens
« spirituels ».

Une légère amélioration s'étant produite, elle put visiter la chapelle de Notre-Dame d'Atocha, pèlerinage encore cher aux habitants de Madrid; mais elle savait que ce mieux était passager et, pour s'habituer à la pensée de la mort, elle commanda son cercueil et attacha à son chapelet une petite tête de mort qu'elle regardait souvent. En effet, ses forces continuèrent à décliner et son bras malade lui causa de grandes souffrances : c'était la mort qui s'avavançait à pas lents.

Bientôt la duchesse dut garder la chambre; un peu plus tard, elle se résigna à ne plus quitter son lit, même pour aller à la chapelle du palais. Un autel fut alors établi dans une chambre contiguë à la sienne, de sorte que, sans se lever, elle assistait chaque jour à la sainte messe. Du reste, les consolations ne lui manquèrent pas; les meilleures lui vinrent peut-être du Père Ribadeneira, ce fils chéri de saint Ignace, qui avait jadis accompagné le duc de Feria en Angleterre. Le vénérable religieux avait alors quatre-vingts ans passés; il avait connu Jane Dormer aux jours lointains de sa jeunesse et de son bonheur, il l'avait suivie à travers les épreuves et les joies de sa longue vie et maintenant il la retrouvait au seuil de l'éternité : l'un et l'autre, la grande

dame et le jésuite, avaient accompli fidèlement leur tâche en ce monde.

En septembre 1610, le Père Ribadeneira, qui visitait assidûment la duchesse, tomba lui-même malade : Henry Clifford alla de la part de sa sainte maîtresse prendre de ses nouvelles : « Dites à la « duchesse », répondit le mourant, « que nous nous « reverrons bientôt au Paradis ». Ces paroles, ajoute Clifford, lui firent un tel plaisir qu'elle ne se lassait pas de me les faire répéter (1). Le Père Ribadeneira mourut le 22 septembre 1610 et plus que jamais la duchesse se prépara au suprême rendez-vous. Les deuils se multipliaient autour d'elle comme pour l'avertir de se tenir prête. Huit jours après le Père Ribadeneira, c'était la jeune reine d'Espagne, Marguerite d'Autriche, qui mourait en donnant le jour à un enfant surnommé Alfonso « el Carò », tant il avait coûté cher au royaume (2).

La mort de cette reine, qu'elle avait aimée, fut un deuil de cœur pour la duchesse de Feria ; elle s'affligeait à la pensée des sept orphelins privés d'une si bonne mère : « L'Espagne et l'Allemagne

(1) *Life of Jane Dormer*, p. 185.

(2) Marguerite d'Autriche, fille de l'archiduc Charles et de Marie de Bavière, mariée en 1599 à Philippe III. Étrangère aux intrigues politiques, elle fut un modèle de piété et de bienfaisance, travaillant sans cesse pour les églises et répandant d'immenses aumônes. Elle laissa sept enfants, dont Philippe IV et Anne, qui épousa Louis XIII. Sa mort fut joyeuse et douce ; elle avait à peine vingt-huit ans.

« ont bien raison de la pleurer ; mais, quoique si
« jeune, elle était déjà digne d'un plus beau
« royaume ». Puis, faisant un retour sur elle-
même : « Comment se fait-il qu'une pauvre vieille
« femme comme moi languisse encore dans la
« souffrance ? » Elle chargea Clifford d'aller voir,
de sa part, le confesseur de la reine, un jésuite
allemand, qui pleurerait comme un enfant sa fille
spirituelle.

Malgré sa grande faiblesse, la duchesse voulut
s'occuper de régler toutes ses affaires pour ne pas
laisser derrière elle la plus petite dette. Elle fit
pour cela examiner ses comptes par des hommes
de confiance, contrôla elle-même leur travail et
n'épargna rien pour mettre ses affaires dans un
ordre parfait. Elle continuait, en même temps, à
accueillir avec sa bonne grâce habituelle tous ceux
qui venaient la voir, si bien, dit son biographe,
qu'ils s'en retournaient en l'aimant encore davan-
tage.

Le 19 janvier 1611, les femmes qui la servaient
furent frappées de la beauté soudaine de son vi-
sage, qui leur parut tout à coup redevenu jeune et
radieux. L'une d'elles lui en fit la remarque, elle
sourit sans répondre ; ce rayonnement passager
n'était que le présage de celui qui ne devait plus
pâlir.

Le lendemain, l'état de la malade s'étant ag-
gravé, on lui apporta le saint viatique elle le reçut
avec sa dévotion habituelle et bénit tendrement

son petit-fils qui, agenouillé près de son lit, s'offrait à elle pour exécuter toutes ses volontés. Le jour suivant, on lui donna l'extrême-onction. Elle gardait toute sa présence d'esprit et trouvait encore un mot gracieux pour ceux qui venaient lui faire leurs adieux. On voyait se succéder autour du lit, où s'éteignait cette vie si bienfaisante et si pure, des Anglais réfugiés à Madrid, des hommes politiques, des religieux et des prêtres et aussi les grandes dames de la cour qui voulaient revoir celle qui avait été pour elles toutes un modèle et une amie.

Quand don Juan Idiaquez, président du conseil des Ordres, qui avait jadis accompagné le duc de Feria à Paris, s'approcha à son tour de la mourante pour lui baiser la main, celle-ci lui parla avec une animation particulière pour lui recommander son petit-fils et sa maison. Elle n'oublia pas non plus les petits et les humbles, qu'elle avait toujours aimés; elle voulut prendre congé de tous ses domestiques et se recommander à leurs prières, les sanglots des pauvres serviteurs remplissaient la chambre.

La faiblesse de la malade allait toujours croissante et bientôt la parole commença à lui manquer. Elle parut cependant se réveiller de son assoupissement en voyant entrer un de ses cousins d'Angleterre, Sir Robert Chamberlain : « Mon cousin », dit-elle, « je ne puis guère parler, mais je tiens à vous dire de demeurer ferme dans la foi catho-

« lique. Je sais que les catholiques anglais souffrent
« de grandes peines, mais prenez garde que les
« biens de la terre ne vous fassent perdre ceux du
« ciel ».

La nuit du 12 au 13 janvier fut pénible, les religieux qui entouraient la mourante priaient à haute voix ; elle s'unissait à eux de son mieux, baisait souvent le crucifix et répétait : « Jésus, Marie, « soyez avec moi ».

Le lendemain, 13 janvier, elle rappela à Clifford que le 16 du même mois était l'anniversaire de la mort de son fils ; vers midi, elle eut une syncope qui dura plusieurs heures et quand elle revint à elle, la jeune duchesse, sa petite-fille, lui apprit que Lady Digby, femme de l'ambassadeur anglais à Madrid (1), était venue pour la voir, mais que l'ayant trouvée sans connaissance, elle était repartie : « J'aurais cependant bien désiré la voir », dit la malade.

La jeune femme fit promptement avertir l'ambassadrice qui se hâta de revenir. A sa vue, l'amour de l'Église et l'amour de l'Angleterre, ces deux amours qui avaient rempli le cœur de Jane Dormer pendant sa vie, l'inspirèrent une dernière fois ; son visage s'anima et, par un grand effort, elle réussit à se faire entendre : « Madame », dit-elle, « je parle
« bien difficilement, mais ce que je ne puis vous
« dire, vous sera dit par ce Père », et elle indiqua

(1) Sir John Digby, envoyé à Madrid comme ambassadeur en 1610.

le Père Cresswell, jésuite anglais, debout près de son lit (1). « Il n'y a pas de salut hors de l'Église catholique romaine, pas de vraie foi, sauf celle que professent les catholiques ». L'ambassadrice lui répondit qu'elle désirait servir Dieu : « Les désirs seuls ne suffisent pas », reprit la mourante, « il faut les mettre en œuvre et les seules œuvres qui comptent sont celles qu'inspirent la foi et l'enseignement de l'Église ». La force lui manqua pour en dire davantage et Lady Digby s'éloigna en pleurant.

Vers le soir du même jour, Henry Clifford lui demanda si elle désirait quelque chose, elle lui répondit en anglais, parlant pour la dernière fois la langue de son enfance : « Je ne désire que la santé dans le ciel et j'espère que je l'aurai bientôt, car nous sommes aux vêpres de Notre-Dame de la Paix, qui en paix recevra mon âme cette nuit ».

Ensuite, elle donna sa bénédiction à ses arrière-petits-enfants, qu'on avait assis sur son lit et vers neuf heures du soir, le 23 janvier, veille du jour où le diocèse de Tolède célèbre la fête de Notre-Dame de la Paix, elle rendit à Dieu son âme.

Autour de son lit, étaient réunis les fils des

(1) Joseph Cresswell, né à Londres en 1557, devint en 1621 recteur du collège anglais de Gand, où il mourut en 1622. Avant d'aller à Gand, il avait passé de longues années en Espagne, où Philippe II le tenait en grande estime. Il avait un frère, Arthur Cresswell, qui entra aussi dans la Compagnie de Jésus.

grands ordres de l'Église qu'elle avait aimés et servis : un dominicain, deux jésuites, deux franciscains et son aumônier étaient là pour recueillir son dernier soupir; le Père Cresswell et Henry Clifford représentaient, à ce suprême rendez-vous, la première patrie, si fidèlement aimée malgré le temps et la distance.

Le corps de la duchesse fut, selon son désir, revêtu du pauvre habit franciscain, qu'elle avait mis de côté à cette intention; tous ceux qui la voyaient s'étonnaient de la beauté de son visage, de la flexibilité de ses mains, « elle ressemblait », dit Clifford « à une créature céleste ».

Elle avait, dans son testament, exprimé le désir d'être ensevelie à Zafra auprès de son mari; mais à la fin de sa vie, la pensée de ce long voyage à travers les montagnes l'avait préoccupée pour ses domestiques : « Si je mourrais maintenant, en « plein hiver », disait-elle à Clifford, « quelle peine « ne donnerais-je pas à mes pauvres serviteurs ! » A quoi le fidèle secrétaire répondait : « Soyez « tranquille, vous qui n'avez jamais donné de « peine à personne de votre vivant, vous n'en « donnerez pas davantage après votre mort ». Paroles qui furent justifiées dans la suite, comme nous l'apprend Clifford, car cette longue route de neuf jours, au milieu de l'hiver, se fit sans aucune difficulté et par le plus beau temps (1).

(1) *Life of Jane Dormer*, p. 208.

Le cortège dut traverser cependant les hautes « sierras » qui séparent la Castille de l'Estramadure et, le 2 février seulement, la duchesse fit son entrée dans cette ville de Zafra, que vivante elle avait comblée de ses bienfaits. Elle y fut inhumée dans la chapelle du couvent de Sainte-Claire, près de l'époux si fidèlement pleuré pendant plus de quarante ans. Ses funérailles se firent au milieu d'une grande affluence de religieux et de prêtres; le prieur des Dominicains prononça l'oraison funèbre et pendant neuf jours une solennelle grand' messe fut chantée au pied de sa tombe.

Le testament de Jane Dormer est l'écho fidèle de sa vie : Dieu et ses œuvres y ont la plus grande place.

La duchesse laissait des sommes considérables à la ville de Zafra, aux pauvres de Madrid, aux Franciscains, aux Clarisses et aux séminaires anglais. A son petit-fils don Gomez, duc de Feria, elle adressait de tendres et pieux conseils et, sans s'en douter, en lui traçant ses devoirs, elle résumait sa propre existence : « Soyez, mon fils, très
« charitable et faites l'aumône. Entourez-vous de
« gens honnêtes et vertueux; agissez comme l'ont
« fait vos ancêtres, en gentilhomme chrétien;
« gouvernez vos vassaux comme un père, ayez
« pitié des pauvres, protégez les bons, réprimez
« les méchants, faites justice à tous ».

CHAPITRE IV.

MARGARET CLITHEROW ET LA PERSÉCUTION DANS LE NORD, 1555-1586.

- I. Naissance de Margaret. — Débuts du règne d'Élisabeth Tudor. — État des catholiques. — Les parents de Margaret. — Son mariage avec John Clitherow, bourgeois de York. — Sa conversion. — Tolérance de son mari. — Il la froisse cependant quelquefois. — Vie austère et laborieuse de Margaret. — Ses prières et ses pénitences. — Ses qualités aimables. — Sa popularité.
- II. Fidélité des catholiques du nord. — Le gouvernement d'Élisabeth envoie Lord Huntingdon pour les châtier. — Il force les autorités municipales d'York à sévir. — La persécution commence. — Les prisons d'York. — Héroïsme des catholiques. — Exemples. — Margaret appelée devant le Conseil du nord. — Elle est jetée en prison. — Sa joie de souffrir. — Rendue à la liberté, elle se dévoue aux prisonniers. — Son hospitalité envers les prêtres. — Elle fait construire des cachettes. — On lui reproche sa témérité. — Sa ferveur augmente avec le danger. — Exécution de plusieurs prêtres. — Le P. Taylor et Marmaduke Bowes. — Pèlerinages de Margaret au lieu des exécutions.
- III. John Clitherow comparait devant le Conseil. — Pressentiments de Margaret. — Sa maison est envahie et fouillée. — Ses cachettes découvertes. — Elle-même est arrêtée. — Sa joie. — Anne Tesh partage sa prison. — Margaret comparait devant le tribunal. — Son interrogatoire. — Elle refuse de laisser constituer un jury. — Ses motifs. — Sarcasmes des juges. — Fermeté joyeuse de l'accusée. — Nouvel interrogatoire. — Margaret persiste dans son refus de plaider. — Protestation d'un ministre. — Sa sentence est prononcée. — Attitude de la victime. — Ses derniers jours. — John Clitherow obligé de quitter York. — Hésitations du juge Clinch. — Margaret visitée par ses juges et par ses parents. — Son calme et son courage. — Dernière préparation. — Le matin de l'exécution, 25 mars 1586. — Prière de Margaret. — Son supplice. — Son corps est enseveli en secret. — Une ancienne tradition raconte comment il fut enlevé.

— La main de Margaret conservée au couvent d'York. — Ce que devinrent son mari et ses enfants. — Anne Clitherow et le monastère de Louvain. — Margaret Giggs et les Chartreux de Londres. — Sa fille entre au couvent de Louvain.

I.

L'enfant destinée à être une des plus pures victimes de la persécution religieuse vint au monde à York sous le règne de Marie Tudor, au moment où, après les règnes néfastes d'Henri VIII et d'Édouard VI, un souffle d'apaisement et de salut passait sur l'ancienne île des Saints (1).

Nous avons vu comment le gouvernement réparateur de Marie commença à rétablir sur des bases solides l'édifice religieux, que les caprices d'un tyran avaient renversé, et comment aussi la mort de la reine, après quatre ans de règne,

(1) La vie de Margaret Clitherow, écrite peu de temps après sa mort par son confesseur John Mush, a été publiée avec des notes explicatives par le R. P. Morris, de la Compagnie de Jésus, dans : « *The Troubles of our Catholic forefathers* », Ser. III, 1877. John Mush s'étend longuement sur les vertus de son héroïne et, selon la mode de l'époque, intercale dans son récit des dissertations religieuses. En revanche, il tient peu de compte des dates et ne nous donne pas même l'année de la naissance de sa sainte pénitente. Les récentes recherches du P. Morris, si compétent dans toutes les questions regardant les martyrs anglais, lui ont fourni la date du mariage de Margaret : 1571. Nous savons, d'après son biographe, qu'à l'époque de sa mort, en 1586, elle n'avait qu'une trentaine d'années, qu'elle était encore jeune. En supposant donc qu'elle se maria à seize ans et qu'elle mourut à trente et un ans, elle serait née en 1555.

amena la ruine de son œuvre et anéantit les espérances des catholiques. Secrètement résolue à s'arroger la suprématie spirituelle que s'étaient attribuée son père et son frère, Élisabeth, fille cadette d'Henri VIII, avait habilement dissimulé ses intentions pendant la vie de sa sœur. En montant sur le trône le 17 novembre 1558, elle jeta le masque. L'année même qui suivit son avènement elle imposa à son peuple, sous des peines sévères, une religion officielle, formulée dans le livre de « Common Prayer », dont l'usage était obligatoire ; peu à peu, elle multiplia les lois hostiles au catholicisme jusqu'à ce que se trouvât rédigé de toutes pièces ce terrible Code des lois pénales, dont le but était d'extirper l'ancienne foi du cœur du peuple anglais.

A côté des catholiques courageux, résolus à tout perdre plutôt que d'abandonner la vieille religion de leurs pères, il y avait la foule des ignorants, des ambitieux et des faibles, qui, par intérêt ou par crainte, se rallièrent docilement au nouveau culte. Parmi eux, un certain nombre gardaient au fond de l'âme leurs anciennes croyances, tout en fréquentant l'Église officielle ; de là l'étrange confusion d'idées qui régna dans le peuple pendant les premières années du règne d'Élisabeth.

Les parents de notre héroïne suivirent le courant, qui, aux jours de lutte, entraîne vers le parti du plus fort les âmes hésitantes et intéressées.

Son père, Thomas Middleton, de son état mar-

chand de cire, était un des principaux bourgeois de la ville d'York, cette capitale du nord, à laquelle sa magnifique cathédrale, ses vieilles maisons et ses portes fortifiées donnent un aspect pittoresque, qu'elle garde encore dans nos temps modernes. En 1564, Thomas Middleton fut élu par ses concitoyens « Sheriff », de sa ville natale ; en 1567, il mourut laissant une veuve et quatre enfants dont notre héroïne semble avoir été la dernière.

Le testament de Middleton, daté du 14 décembre 1560, indique bien que, malgré son adhésion à la religion de l'État, il gardait au fond du cœur la foi aux doctrines de son enfance. Il laisse un douaire considérable à sa femme et partage ses biens entre ses fils Thomas et Georges et ses filles : Alice, déjà mariée, et Margaret, encore enfant, puis il donne certaines sommes d'argent à ses domestiques et aux pauvres de la ville, afin que, selon la formule catholique : « ils prient pour le repos de son âme ».

Sa veuve se remaria assez promptement à Henry May, bourgeois considérable de la ville et Margaret habita chez son beau-père, jusqu'à ce que, le 1^{er} juillet 1571, elle épousa John Clitherow, marchand boucher, qui habitait dans le quartier d'York, appelé « the Shambles ». Ce quartier, où notre héroïne passa le reste de sa courte vie, est encore aujourd'hui habité par les bouchers et il garde, avec ses curieuses maisons en bois, la même physionomie qu'au seizième siècle.

John Clitherow professait comme son père, Richard Clitherow, la religion nouvelle, mais un de ses frères, William, devint catholique et se fit prêtre (1). Il possédait une certaine aisance, habitait une maison dont il était propriétaire et paraît avoir joui de la considération de ses concitoyens, qui le choisirent à plusieurs reprises, pour remplir différentes charges. En 1573, par exemple, il fut élu « Chambellan de la cité ». Il nous apparaît, en diverses circonstances, dans la vie de sa femme, avec sa physionomie d'honnête commerçant, nature un peu matérielle et un peu faible peut-être, mais sincèrement attaché à son épouse et respectant, à cause d'elle, sa religion proscrite. Quant à Margaret, au moment de son mariage, elle pratiquait, sans chercher plus loin, la religion officielle dans laquelle elle avait été élevée; son âme était naturellement droite et pure, et elle servait Dieu selon les inspirations de sa conscience. Déjà, à cette époque, le charme angélique de son caractère inspirait autour d'elle le respect et l'affection. Son biographe, jouant sur son nom, nous dit : « que tous l'aimaient et « croyaient en la possédant parmi eux, posséder « une perle précieuse (2) ».

(1) William Clitherow, ordonné sous-diacre à Reims, le 19 mai 1580. Le journal du collège anglais de Douai en parle comme d'un homme prudent et grave qui eut une grande influence sur les catholiques anglais. Il fut ordonné prêtre à Soissons le 9 juin 1580.

(2) *Troubles...* Ser. III.

Elle menait sans bruit, la vie active et modeste d'une petite bourgeoise et rien ne faisait présager alors la tragique destinée de cette fille du peuple.

Deux ou trois ans après son mariage, Margaret comprit que la vérité religieuse était dans l'Église catholique, contre laquelle le gouvernement d'Élisabeth multipliait les lois sanguinaires. Comment cette lumière lui fut-elle envoyée? Son historien nous laisse entendre que les souffrances qu'un si grand nombre de catholiques, prêtres et laïques, enduraient pour la foi, la frappèrent vivement. Peut-être aussi, son beau-frère, William Clitherow, contribua-t-il à sa conversion. Toujours est-il que la vérité, sitôt entrevue, fut embrassée sans hésitation, avec une générosité et un amour toujours grandissants.

John Clitherow ne suivit pas sa femme, mais il semble lui avoir laissé une assez grande liberté dans l'accomplissement de ses devoirs religieux; il lui permit d'élever dans le catholicisme leurs trois enfants : Henry, Anne et William; plus tard, il l'autorisa même à envoyer son fils aîné chez les Bénédictins anglais de Douai. S'il ne sanctionna pas ouvertement l'hospitalité donnée par Margaret aux prêtres proscrits, il la toléra et ferma volontairement les yeux sur les généreuses témérités de la jeune femme.

Malgré cette tolérance, si rare dans des temps de fanatisme, John Clitherow heurtait quelque-

fois les sentiments religieux de Margaret. Un jour, par exemple, dînant avec elle chez un voisin, il se mit à parler des pratiques religieuses des catholiques. Un peu surexcité par le copieux repas et les fortes boissons, auxquels il avait fait honneur, John Clitherow finit par déclarer que, malgré leurs prières et leurs pénitences, les catholiques, à tout prendre, ne valaient pas mieux que d'autres. Margaret était la seule catholique présente à la réunion; les paroles de son mari la firent fondre en larmes. Sur ce, l'honnête John, confus de sa maladresse, voulut la consoler en répétant bien haut qu'il était impossible de trouver dans le monde entier une meilleure femme que la sienne, qu'il lui reprochait seulement de jeûner trop souvent et de ne pas l'accompagner à l'Église réformée.

Les jeûnes et les pénitences, dont s'étonnait si fort son mari, étaient, en effet, entrés dans la vie quotidienne de Margaret. Les lundis, mercredis et vendredis, elle ne faisait qu'un seul repas; le vendredi, elle jeûnait au pain et à l'eau et s'infligeait de plus une rude discipline. Ces pénitences n'étaient-elles pas, dans les desseins de Dieu, comme une préparation inconsciente au suprême sacrifice qui devait couronner son existence?

John Mush (1), très saint prêtre, qui fut le

(1) John Mush, prêtre séculier, natif du Yorkshire, fit ses études aux séminaires anglais de Douai et de Rome. Après son ordination, il fut envoyé en Angleterre, où il exerça un fécond apostolat, pen-

confesseur de notre héroïne avant de devenir son historien, nous raconte qu'elle lui disait souvent :
« Dieu sait que je suis bien loin de ce que je
« devrais être, arrêtée comme je le suis par mille
« imperfections; mais, par la grâce de Dieu, je
« ne voudrais pas pécher contre sa sainte volonté,
« fut-ce pour gagner l'univers ou pour sauver
« ma vie (1) ».

Un principe surnaturel transfigurait les menus détails de ces laborieuses journées, partagées entre la vie active et la vie contemplative. Margaret, nous dit son directeur, se levait de grand matin et, dans une oraison prolongée, elle donnait à Dieu les prémices de sa journée. Elle méditait à genoux, pendant deux heures, sur les mystères de la foi, plus particulièrement sur la Passion de Notre-Seigneur; elle assistait à la messe toutes les fois que cela lui était possible et se consacrait ensuite avec diligence aux affaires de son ménage. Au milieu des mille occupations matérielles qui l'appelaient, elle tenait son âme en haut, ne commençait jamais rien sans avoir dirigé son intention vers Dieu et se faisait d'amers reproches si les soucis domestiques arrivaient à lui faire perdre la pensée de cette divine présence. « Priez
« pour moi », disait-elle alors à son confesseur;
« aujourd'hui, je n'ai rien fait de bien, car j'ai

dant de longues années. Il fut plusieurs fois jeté en prison pour la foi. Il mourut très âgé en 1617.

(1) *Troubles...* Ser. III, p. 377.

« oublié d'agir en vue de la gloire de Dieu ».

Vers le soir, elle se ménageait quelques instants de liberté pour réunir ses enfants et prier avec eux; puis les soins du ménage la reprenaient jusqu'à la nuit. Avant de se coucher, elle passait encore une grande heure à genoux en prières. Autant que possible, Margaret se confessait deux fois par semaine et toujours avec d'abondantes larmes, mesurant l'importance de ses fautes à l'amour infini de Dieu.

Cette vie intérieure, austère et pure, n'était connue que des confesseurs de la jeune femme et des rares catholiques admis dans son intimité. Aux yeux du public, l'épouse de John Clitherow était simplement une mère de famille exemplaire, une ménagère laborieuse, une voisine douce et obligeante.

Malgré ses opinions papistes, qu'elle ne cherchait pas à cacher, elle était très aimée dans le quartier des Shambles; on lui pardonnait presque sa religion à cause de son empressement à rendre service, et ses voisins s'adressaient à elle dans leurs peines et leurs embarras, assurés d'avance d'être bien accueillis : « Tous l'aimaient », dit son biographe, « et se seraient exposés au danger pour elle (1) ».

En effet, quand la persécution deviendra plus terrible, notre héroïne sera, pendant quelque

(1) *Troubles...* Ser. III, p. 403.

temps, protégée contre ses atteintes par la reconnaissante affection des habitants de son quartier. Quand ils devineront sous son toit la présence d'un prêtre, ils auront le courage de la prévenir de l'approche des « poursuivants » pour laisser au proscrit le temps de chercher un autre asile.

Ces heures d'épreuve allaient sonner. Pendant que tout entière à ses devoirs, Margaret Clitherow vivait obscurément dans un coin de la grande cité, il se préparait contre les catholiques du nord un redoublement de persécution, qui devait donner à l'Église un grand nombre de confesseurs et de martyrs.

II.

Le gouvernement d'Élisabeth avait constaté que les provinces du nord étaient les dernières à accepter la religion officielle; les catholiques y étaient demeurés plus nombreux et plus courageux qu'ailleurs; les prêtres continuaient à célébrer la messe, abolie dans le reste du royaume et cette ténacité à pratiquer, malgré tout, la religion proscrite, irrita au plus haut point la reine et ses ministres.

Ils résolurent de sévir avec rigueur contre les adhérents de l'ancienne foi et l'Église d'Angleterre n'a pas dans son martyrologe, de pages plus belles

que celles où sont retracées les souffrances de ces fidèles dont nous allons voir revivre les héroïques figures.

Déjà, en 1571 et pendant les années suivantes, le Parlement avait promulgué les lois pénales qui déclaraient coupable de haute trahison et passible, par conséquent, de la peine de mort, celui qui donnerait ou recevrait l'absolution, celui qui apporterait en Angleterre une bulle du Pape ou tout autre document émané de Rome ; mais ces ordonnances étaient jusque-là restées sans effet dans les provinces du Nord. Les autorités locales du Yorkshire, en particulier, subissant l'influence du courant favorable au catholicisme, se montraient peu disposées à les mettre en exécution.

La reine le comprit et, pour stimuler leur zèle, elle envoya à York Henry Hastings, comte de Huntingdon, avec le titre de Président du nord et la mission d'exterminer le catholicisme dans ces régions, où, plus encore qu'ailleurs, il avait jeté de profondes racines.

Indigne descendant d'une martyre, que l'Église vient d'élever sur ses autels (1), Lord Huntingdon, froid, tenace et cruel, était le digne instrument d'un gouvernement sans pitié. Cependant, au début de sa mission, il se heurta à l'i-

(1) Catherine Pole, mère de Lord Huntingdon, était la fille de Henry Pole, Lord Montagu, et petite-fille de la Bienheureuse Margaret Pole, comtesse de Salisbury, béatifiée en 1886.

nertie voulue du maire et des conseillers de la cité; il s'en plaignit à Élisabeth qui, dans une lettre, écrite en 1573, reprocha vertement aux autorités locales d'encourager, par leur mollesse, l'insubordination des catholiques. Harcelé par les représentations de Lord Huntingdon et intimidé par le mécontentement de sa souveraine, le maire d'York se décida enfin à agir; on rechercha activement les catholiques pour les faire comparaître devant le conseil, où ils devaient rendre compte de leur religion.

C'était, au début, des gens d'humble condition dont les réponses, consignées dans les archives municipales, témoignent de leur fermeté, de leur foi, et aussi, ajoutons-le, de leur solide instruction religieuse. Les femmes ne le cédaient pas aux hommes en courage : Élisabeth Wilkinson, meunière, à qui on demande pourquoi elle ne fréquente pas l'Église officielle, répond : « Parce qu'il ne s'y trouve ni prêtre, ni autel, ni sacrement ». John West, domestique, répond à une interrogation semblable : « Parce que la vraie Église n'est pas là et que je ne veux pas me damner ». Isabel Bowman : « Parce que le saint Sacrement n'y est plus comme il y était autrefois ».

Ces réponses courageuses étaient punies par un emprisonnement qui se prolongeait souvent pendant de longues années.

L'histoire des prisons d'York sous le règne d'É-

lisabeth est une des plus magnifiques pages de l'histoire des persécutions. On y voit, entassés dans des cachots infects, de vieux gentilshommes, dont la vie s'est écoulée, honorée et paisible, dans leurs manoirs seigneuriaux; de nobles dames, raffinées et délicates; d'obscurs bourgeois et de pauvres artisans qui, du jour au lendemain, passaient d'une vie humble et vulgaire à la gloire du martyre; des prêtres blanchis dans l'apostolat et de petits enfants nés en prison. Ils souffrent tous avec cette simplicité calme, caractéristique de leur race, acceptant comme une chose toute naturelle de mourir pour la foi de leur baptême, puisque le devoir est là. Toutes les pages de leur martyrologe respirent le parfum des âges d'or de l'Église naissante.

Prêtres et laïques, hommes et femmes, rivalisent de courage. Un laïque, appelé Michel Tyngge, passe seize semaines à York, dans un cachot tellement infect qu'il y perd, pour le reste de sa vie, le sens de l'odorat. A Hull, il vit quatre ans dans une solitude complète, puis on le réunit à d'autres prisonniers, qu'il édifie par sa patience. Outre ses privations matérielles de tout genre, il est encore éprouvé par des peines spirituelles très grandes. « Malgré tout », écrit un de ses compagnons, « il espère persévérer avec la grâce « de Dieu » (1). Sa captivité dure en tout plus

(1) *Troubles...* Ser. III, p. 321.

de vingt ans. Un tailleur, John Gibson, meurt dans la prison de l'Ousebridge, à York, après sept ans de captivité, pendant lesquels il porte constamment un cilice, pour ajouter des pénitences volontaires aux souffrances de sa prison. John Almond, religieux chartreux, est pendant de longues années le soutien et la joie de ses compagnons d'infortune ; son gai courage les anime, ses paroles ardentes les encouragent « à rester « fermes sous le drapeau du Christ » (1) ; et son tour d'esprit original et piquant les fait rire aux heures les plus sombres.

Cet élan héroïque qui entraînait les catholiques du nord à de tels sacrifices, si simplement accomplis, trouva un écho dans la maison des Shambles, où la jeune épouse de John Clitherow s'unissait par ses pensées et ses prières aux souffrances de ses frères.

Bientôt, elle fut appelée à son tour, comme les pauvres femmes, ses voisines et ses amies, devant le redoutable Conseil. Nous trouvons son nom dans la liste des « Papistes », dressée en 1576, avec cette note : « Margaret, femme de John Clitherow, boucher, ne vient pas à l'Église, mais « nous ne savons pas la cause de son absence. « Elle n'a pu comparaître à cause de sa grossesse ».

Il est probable que sitôt relevée de ses couches,

(1) *Troubles...* Ser. III, p. 321.

la jeune femme obéit à l'injonction du Conseil; car à la suite de la note qui précède, on lit ces mots : « en prison ». Son historien nous apprend, en effet, qu'elle fut jetée en prison plusieurs fois; qu'une fois entre autres elle y demeura pendant deux ans, séparée de son mari et de ses enfants.

Elle supportait ces épreuves avec un courage joyeux, s'affligeant seulement quand autour d'elle on la plaignait au lieu de la féliciter de ses souffrances et, dans ses prières, elle demandait pour ceux qui lui étaient chers l'amour de la croix, comme le plus précieux des trésors spirituels.

Son mari et ses amis finissaient, à force de démarches, par obtenir sa mise en liberté; elle reprenait alors, avec l'accomplissement exact de ses devoirs de famille, ses œuvres de piété et de charité; mais un secret pressentiment l'avertissait qu'un jour viendrait où les portes de la prison ne s'ouvriraient plus devant elle que pour lui permettre de marcher au supplice.

En attendant, elle cherchait à servir Dieu et ses frères de tout son pouvoir. Elle aimait à visiter les prisonniers catholiques, dont elle connaissait, par expérience, toutes les souffrances; mais son œuvre préférée était l'assistance des prêtres proscrits, impitoyablement traqués par ordre du Conseil. Profitant de la liberté que lui laissait son mari, Margaret avait ménagé chez elle plusieurs cachettes où elle pouvait conserver les livres de

messe et les ornements sacrés et, au besoin, cacher un prêtre. Elle disait souvent : « Il y a la
« guerre et la souffrance dans l'Église de Dieu,
« mais avec sa grâce, je n'en ferai pas moins mon
« devoir, malgré le danger. Si les prêtres de Dieu
« se confient à moi, je ne leur refuserai pas l'en-
« trée de ma maison... Je lui ai entendu dire ces
« paroles bien des fois, ajoute son biographe,
« quand on parlait devant elle des dangers qui
« menaçaient les catholiques (1) ».

Pour plus de sûreté, elle avait fait arranger une autre cachette, outre celles qui se trouvaient sous son toit. Celle-ci était située à quelque distance de sa maison et un petit nombre de fidèles, dont la discrétion était à toute épreuve, en connaissaient seuls l'existence. Les jours où elle avait assisté à la messe, dans l'un ou l'autre de ces lieux de refuge, étaient pour notre héroïne des jours de fête; elle vaquait à ses occupations avec un visage si radieux que ceux qui ignoraient son secret se demandaient avec étonnement ce qui la rendait si joyeuse.

Toutefois, cette ardeur scandalisait certains catholiques moins généreux et plus prudents. Ils l'accusaient de jouer follement sa vie et ne comprenaient pas cet élan qui grandissait avec le péril. Margaret écoutait leurs reproches avec sa douceur habituelle, mais ne changeait rien à ses

(1) *Troubles...* Ser. III, p. 387.

habitudes. Quand la persécution augmenta, elle dit à son confesseur : « Par la grâce de Dieu, les « prêtres seront maintenant mieux accueillis que « jamais chez moi », et comme celui-ci lui répondait en souriant : « Eh bien alors, il vous faudra « préparer votre cou pour la corde ». — « Que la « volonté de Dieu s'accomplisse », s'écriait-elle avec une expression angélique, « mais je suis trop « indigne de cet honneur (1) ».

Les pages qui précèdent nous ont montré à quel diapason la persécution avait élevé les âmes et si un petit nombre de cœurs timides blâmaient les généreuses témérités de la jeune femme, la plupart de ceux qui partageaient sa foi partageaient également son héroïque dévouement.

Ce dévouement allait trouver un nouvel aliment, car le Conseil du nord, qui jusque-là s'était contenté d'emprisonner les prêtres, inaugura en 1582, une série d'exécutions sanglantes. La plupart des confesseurs qui cueillirent alors la palme du martyr, avaient, à un moment de leur vie d'apôtre, été reçus sous le toit de Margaret Clitherow. Celle-ci suivait avec une piété ardente ses hôtes d'un jour à travers les phases de leur douloureuse passion ; mais, loin de l'effrayer, la vue de leurs souffrances enflammait son courage.

Elle demandait tous les jours à Dieu dans de ferventes prières, la grâce de mourir pour son

(1) *Troubles...* Ser. III, p. 382.

amour, comme ceux dont le sort faisait battre son cœur d'une sainte envie; mais ces aspirations héroïques étaient voilées par une simplicité très grande, pierre de touche de la véritable sainteté. A ceux qui lui disaient que son dévouement aux prêtres persécutés lui vaudrait un nouvel emprisonnement ou peut-être même la mort, elle répondait en riant : « Que la volonté de Dieu soit faite ! Qu'il m'envoie ce qu'il juge bon, mais hélas ! je ne vois rien en moi qui puisse mériter la grâce du martyr (1) ».

Les Bienheureux Richard Kirkman (2) et William Lacy (3) ouvrirent à York la série des prêtres exécutés pour la foi. Ils moururent le 22 août 1582, et quatre mois plus tard, c'était le tour d'un troisième confesseur, James Thompson (4) qui, pendant qu'on l'attachait à la claie, disait aux assistants : « Jamais, non jamais, n'ai-je été aussi heureux ! »

Au mois de mars de l'année suivante, c'est William Hart (5), la providence des prisonniers

(1) *Troubles...* Ser. III, p. 398.

(2) Richard Kirkman, élève du séminaire anglais de Douai, en entendant prononcer sa sentence, entonna le *Te Deum*. Il fut béatifié le 29 décembre 1886, ainsi que les PP. Lacy, Thompson et Hart.

(3) William Lacy, gentilhomme du Yorkshire, se fit prêtre après la mort de sa femme; fit ses études au collège anglais de Rome.

(4) James Thompson, élève du séminaire anglais de Reims.

(5) William Hart, élève des séminaires anglais de Douai, de Reims et de Rome.

catholiques, qui donne pour eux sa liberté et sa vie. La veille de son exécution, il écrit à sa mère : « Ma mère chérie, dites-moi donc, ne seriez-vous pas heureuse de me voir empereur ou roi ? Combien donc vous devez être plus heureuse de me voir martyr ! »

Un peu plus tard, en mai 1583, la condamnation d'un autre prêtre, Richard Thirkald, donne lieu à un incident touchant (1). En entendant prononcer sa sentence, le confesseur se jette à genoux en s'écriant : « Haec dies quam fecit Dominus ». On voit les prisonniers catholiques, traduits en même temps devant le tribunal, demander en pleine cour les prières du futur martyr. Une vieille femme fait plus, elle va droit au Père Thirkald, s'agenouille à ses pieds et sollicite sa bénédiction.

L'exécution d'un autre missionnaire, Hugh Taylor (2), fut entourée de circonstances particulières. Harassé de fatigue, ce prêtre avait demandé l'hospitalité à Marmaduke Bowes (3), gentilhomme campagnard qui, par faiblesse, s'était conformé extérieurement à la religion nouvelle. Il reçut cependant le proscrit avec charité et le traita de son mieux. Quelques jours plus

(1) Richard Thirkald, ordonné prêtre en 1579, béatifié en 1886.

(2) Hugh Taylor, ordonné prêtre à Reims en 1584, exécuté l'année suivante.

(3) Marmaduke Bowes, marié, habitait Angram Grange près d'Appleton, comté d'York.

tard, Bowes apprit que le prêtre qui s'était reposé chez lui avait été arrêté et qu'il comparait devant le redoutable Conseil. N'écoulant que son désir de rendre service au prisonnier, l'honnête gentilhomme fit seller son cheval et partit pour York ; couvert de poussière, il se précipita dans la salle du Conseil ; mais là il fut lui-même saisi et accusé d'avoir donné l'hospitalité à un traître. Il ne nia pas le fait, écouta avec humilité sa sentence de mort et n'exprima qu'un seul regret, celui d'avoir vécu dans le schisme. Quelques heures plus tard, le prêtre et le gentilhomme, à qui on n'avait pas laissé le temps d'ôter ses bottes de cheval, gravissaient ensemble leur calvaire, où tous deux, nous dit Challoner, moururent « de très bon cœur » (1). Marmaduke Bowes fut le premier laïque, exécuté d'après la loi nouvellement promulguée, qui condamnait à mort toute personne exerçant l'hospitalité envers un prêtre.

Ces nouvelles mesures de rigueur n'avaient pu refroidir le zèle de Margaret Clitherow ; plus que jamais les prêtres traqués et poursuivis étaient reçus chez elle comme des envoyés d'en haut. Non contente de secourir les missionnaires qui travaillaient, au péril de leur vie, à l'œuvre de Dieu, elle honorait d'une ardente dévotion ceux qui, plus heureux, avaient déjà reçu leur récompense.

(1) *Memoirs of missionary priests*, vol. I, p. 99.

Les martyrs d'York subissaient leur sentence dans un endroit solitaire appelé Knavesmire, situé à quelque distance de la ville. De temps immémorial les exécutions capitales avaient eu lieu dans ce coin de terre d'aspect sinistre, mais qui, sanctifié par d'héroïques immolations, devint pour les catholiques du nord un but de pèlerinage et de prières. C'était là que Margaret aimait à se rendre pour honorer, sur le théâtre même de leur dernière victoire, les confesseurs de la foi, ses hôtes et ses amis. Son directeur ne lui permettait d'y aller que la nuit et rarement, pour ne pas attirer l'attention des hérétiques. Sa joie était extrême toutes les fois qu'elle était autorisée à accomplir son cher pèlerinage. Se réunissant alors à quelques femmes pieuses, ses voisines et ses amies, elle partait la nuit et traversait pieds-nus la plaine solitaire de Knavesmire.

Au pied du gibet, elle se mettait à genoux et demeurait tellement absorbée en Dieu que ses compagnes étaient obligées de l'arracher de force à ses méditations pour la ramener avec elles à York. Que se passa-t-il dans l'âme de la jeune femme pendant ces veillées solennelles? Voyait-elle au-dessus de la terre désolée et coupable les martyrs du Christ triomphant avec leur roi! Les voix des anges murmuraient-elles à son oreille l'annonce de sa douloureuse passion? Et de ce sol baigné par le sang versé pour Dieu ne s'exhalait-il pas un parfum qui fortifiait ce cœur de femme

pour de prochains combats? Quoiqu'il en soit, Margaret rentrait de ses pèlerinages le visage transfiguré et l'âme brûlante, prête à tout endurer pour l'amour de Dieu et de l'Église.

III.

Comme nous l'avons vu, l'attention des membres du Conseil avait été déjà éveillée par le dévouement de la jeune femme à la cause catholique.

Au printemps de 1586, le 10 mars, qui se trouvait être le jeudi avant la semaine de la Passion, John Clitherow reçut l'ordre de comparaître devant le Conseil; déjà, pressentant qu'on voulait lui parler de sa femme, il avait négligé d'obéir à une première sommation. Cette fois, il dut s'exécuter et quand il fut parti, Margaret alla trouver un prêtre qui, le matin même, était venu lui demander asile: « Mon mari est appelé devant le « Conseil », lui dit-elle; « je prie Dieu qu'ils n'aient « pas la pensée de fouiller la maison en son absence. Ils ne s'arrêteront pas », ajouta-t-elle, « qu'ils ne m'aient encore une fois entre leurs « mains, mais que la volonté de Dieu soit faite (1)! »

Le pressentiment de notre héroïne se réalisa. Profitant de l'absence de John Clitherow, une bande

(1) *Memoirs of missionary priests*, v. I, p. 409.

de « poursuivants » ou chercheurs de prêtres, guidés par un des sheriffs de la ville, entourèrent la maison. Le prêtre, arrivé le matin même, put s'échapper, au milieu du tumulte et du bruit; mais la maîtresse du logis, entourée de ses domestiques et de ses enfants, resta à son poste.

La maison fut bouleversée de fond en comble, les caisses ouvertes, les armoires forcées, tous les coins et recoins rigoureusement fouillés; mais les cachettes, ménagées avec un grand art, gardaient fidèlement leur secret.

Les envahisseurs, confus et furieux, allaient se retirer, quand tout à coup ils avisèrent un enfant de douze ans, fils d'un père anglais et d'une mère flamande, que Margaret élevait par charité avec ses enfants. Ils s'emparèrent du petit malheureux, le dépouillèrent de ses vêtements et menacèrent de le fouetter jusqu'à ce qu'il eût répondu à leurs questions. L'enfant épouvanté, se laissa arracher les secrets de sa bienfaitrice; les « poursuivants » se précipitèrent sur la cachette qu'il leur indiquait, la forcèrent et en retirèrent, avec des cris de joie, les vases sacrés, les saintes images, les ornements sacerdotaux; il ne leur manquait que le prêtre pour compléter leur triomphe.

Chargés de ce butin inespéré et aussi de plusieurs lits qu'ils emportaient comme prix de leurs labeurs, les « poursuivants » quittèrent enfin les Shambles. Ils emmenaient les enfants et les domestiques de la maison, qui furent envoyés dans diffé-

rentes prisons de la ville, et, proie plus importante encore, Margaret Clitherow, qu'on conduisit sur le champ devant le Conseil (1).

Ce premier interrogatoire fut rapide; l'attitude joyeuse de la jeune femme, l'indifférence avec laquelle elle entendit les menaces de ses juges, semblent les avoir profondément irrités. Vers sept heures du soir, on la mena au château d'York, où son mari fut aussi enfermé, mais sans pouvoir communiquer avec elle.

Deux jours plus tard, Dieu envoya à sa servante une joie inespérée. Elle vit entrer dans sa cellule Anne Tesh (2), fervente catholique, accusée d'avoir assisté à la messe dans la maison de Margaret Clitherow et condamnée à partager sa captivité.

Les pieuses femmes passèrent ensemble deux jours; leur bonheur était si grand que Margaret disait souvent : « Chère sœur, nous sommes si « heureuses de souffrir ensemble, que si on ne « nous sépare pas, nous perdrons tout le mérite « de notre emprisonnement ».

(1) Le procès de Margaret Clitherow, dans tous ses détails, les interrogatoires des juges, les réponses de l'accusée sont extraits, comme le reste de sa vie, mot à mot, de sa biographie, écrite par John Mush et publiée de nouveau par le Père Morris dans *Troubles of our Catholic forefathers*.

(2) Dans la liste des habitants d'York accusés de ne pas fréquenter l'Église anglicane, nous relevons en 1576 le nom de « Anne Tesh, femme d'Edward Tesh, qui déclare qu'elle ne vient pas à l'Église parce qu'il ne s'y trouve ni prêtre, ni autel, ni sacrement ».

Un de ses gardiens vint dire à Margaret que son petit dénonciateur avait continué ses révélations et qu'elle serait probablement condamnée à mort pour avoir donné l'hospitalité à des prêtres, notamment à Francis Ingleby (1) et à John Mush (2), dont la présence chez elle était prouvée. La prisonnière se mit à rire et prenant une figue du modeste repas qu'on lui apportait : « Je ne possède « plus rien », dit-elle, « et cependant je voudrais « vous donner quelque chose en retour de la bonne « nouvelle que vous venez de m'annoncer. Tenez, « prenez cette figue, puisque je n'ai pas autre « chose ».

John Clitherow était, comme sa femme, prisonnier au château d'York ; on leur permit de se voir une seule fois et en présence du geôlier ; plus tard, il est vrai, on proposa à Margaret de la réunir à son mari, mais au prix de conditions inacceptables pour sa conscience catholique.

Quatre jours après son arrestation, elle fut amenée devant le tribunal ; au geôlier qui vint la chercher, elle dit en souriant : « Eh bien ! Dieu en « soit remercié ; je suis prête à vous suivre ». Et se tournant vers sa compagne : « Avant de partir », dit-elle, « je veux faire rire mes frères et mes sœurs ». Elle se dirigea alors vers une fenêtre,

(1) Francis Ingleby, natif du Yorkshire, élève du séminaire anglais de Reims, ordonné prêtre en 1584, prêcha avec succès dans sa province natale, fut exécuté à York, le 3 juin 1586.

(2) John Mush. Voir p. 156.

d'où elle voyait les nombreux prisonniers catholiques détenus au château d'York et, toujours souriante, elle leur montra avec ses doigts la forme d'un gibet.

Cette gaité enfantine qui s'alliait à un héroïque amour de Dieu n'abandonna pas notre héroïne devant les juges, qui tenaient sa vie entre leurs mains. Elle accompagna ses gardiens d'un pas allègre, le front haut, les lèvres souriantes, le cœur joyeux.

Les catholiques d'York, dévoués à la mémoire de leur héroïque concitoyenne, peuvent, encore aujourd'hui, grâce à la disposition des lieux qui ont peu changé, la suivre pas à pas à travers toutes les phases de son douloureux itinéraire.

Quelques minutes de marche suffirent au cortège pour aller du château au « Guild Hall » ou « Common Hall » où le Conseil du nord tenait ses assises.

Ce magnifique édifice, de l'architecture la plus pure (1), bâtisous Henri VI par les membres de la confrérie de Saint-Christophe, était devenu le théâtre des interrogatoires que subissaient les catholiques et, sous ces belles voûtes gothiques, retentirent des professions de foi, que les anges durent recueillir avec bonheur.

Margaret y trouva deux juges : Clinch et Rhodes, et plusieurs membres du Conseil. On lui

(1) *Life of Margaret Clitherow*, by Laetitia Oliver, 1886.

lut son acte d'accusation : son crime était d'avoir reçu chez elle des prêtres, d'avoir assisté à la messe, d'avoir caché des objets servant au culte proscrit.

Clinch se leva : « Margaret Clitherow », dit-il, « qu'avez-vous à répondre ? Êtes-vous coupable ou non de ce dont on vous accuse ? » L'accusée, nous dit son historien, répliqua doucement, avec un visage courageux et souriant : « Je ne me reconnais coupable d'aucune offense. » Le juge reprit : « Vous avez donné asile à des ennemis de Sa Majesté ». « Dieu me préserve », dit Margaret, « de recevoir chez moi ceux qui ne sont pas les amis de la reine ! »

On lui conseilla alors de laisser constituer un jury, devant lequel sa cause pourrait être jugée ; mais l'accusée savait que si elle comparaissait devant un jury, ses enfants, ses domestiques et ses amis seraient cités comme témoins ; elle était résolue d'avance à ne pas les exposer à pareille épreuve. Dans son extrême délicatesse de conscience, elle croyait que la justice et la charité l'obligeaient à les ménager et elle refusa nettement de répondre à la question d'usage : « si elle plaiderait coupable ou non coupable ».

Elle savait cependant qu'elle s'exposait par là à un danger encore plus grand, mais le sentiment qui l'animait, résultat d'un souci extraordinaire de l'âme du prochain, se retrouve plus d'une fois

dans l'histoire de nos martyrs (1). Margaret ne se démentit pas et à toutes les questions elle répondait : « Je ne veux être jugée que par Dieu et par « vos consciences ».

Les juges, irrités de sa fermeté, firent apporter devant le tribunal les vases sacrés, les ornements sacerdotaux, les pains d'autel trouvés dans sa maison ; deux des spectateurs se revêtirent des chasubles en les tournant en ridicule, puis on montra à l'accusée les pains d'autel : « Voilà donc « tes dieux ! » lui dit-on.

La jeune femme regarda avec un tendre respect ces symboles sacrés, qui lui rappelaient les heures les plus heureuses peut-être de son passé, et le juge lui ayant demandé comment elle les aimait : « Je les aimerais », répondit-elle gravement, « s'ils étaient portés par ceux qui s'en « servent pour la gloire de Dieu ».

Puis quand, toujours ironique, le juge continua : « Dans quel Dieu croyez-vous donc ? » elle reprit d'une voix émue qui vibra à travers la salle : « Je crois en Dieu le Père, en Dieu le Fils, en « Dieu le Saint-Esprit ; je crois dans ces trois personnes qui ne font qu'un même Dieu ; je crois « que je serai sauvée par la passion, la mort et « les mérites du Christ Jésus ». Cette fois, le juge,

(1) Le P. Gérard, en particulier, cite un exemple à peu près semblable à celui de Margaret Clitherow. *Un missionnaire catholique sous Élisabeth*. Traduction du P. Forbes-Leith, S. J. p. 61.

vaincu, ne put que lui répondre : « Vous dites bien ». Avant de la renvoyer en prison, les juges sollicitèrent de nouveau l'accusée de laisser constituer un jury et de répondre, selon l'usage, si elle plaiderait « coupable ou non coupable ». « Si vous ne le faites pas », lui dit-on, « votre cassera bien plus grave ». Elle resta ferme dans son refus : « Que la volonté de Dieu soit faite ; j'espère que je pourrai endurer la mort pour une si bonne cause ». Son visage respirait un tel bonheur, sa vie était si joyeuse, que ses ennemis, confondus de cette allégresse, se mirent à dire qu'elle avait perdu l'esprit ou qu'elle était certainement possédée du démon.

Le Conseil se sépara sans rien conclure et l'accusée, entourée de ses gardes, fut menée à pied à travers les rues jusqu'à une maison située sur le pont (1) qui traverse la rivière l'Ouse. Cette maison, qui appartenait à un particulier nommé John Trewe, devait désormais lui servir de prison. Elle y alla de son pas joyeux, le visage souriant et, tout en marchant, elle jetait de l'argent aux pauvres venus pour la voir passer.

Le soir, pendant que, seule dans sa cellule,

(1) Le pont en pierre fut rebâti en 1564. Il était couvert de maisons, de prisons et de boutiques. La maison de John Trewe servait à la fois de prison et de refuge pour les aliénés. Ce pont, qui fut détruit en 1809, était cher aux catholiques du Yorkshire à cause des souvenirs qui s'y rattachaient ; 33 prêtres et 16 laïques le traversèrent en allant au martyre et Margaret Clitherow y fut exécutée.

elle était absorbée dans ses prières, un ministre protestant, appelé Wiggington, vint discuter avec elle. Margaret continua d'abord à prier sans lui répondre, mais, comme il la poursuivait de ses arguments, elle lui demanda de la laisser en paix : « car », dit-elle, « les fruits chez vous ressemblent « aux doctrines ».

Le lendemain, à 8 heures, la prisonnière fut ramenée au « Common Hall » et l'interrogatoire recommença. Le juge lui ayant dit : « Il est « prouvé, d'après les objets qui ont été trouvés « chez vous, que vous y receviez des prêtres », elle répondit : « Je ne vois aucune raison qui « m'empêcherait de recevoir de bons prêtres catholiques; ils ne viennent que pour faire du « bien à moi et aux autres. — Ce sont tous des « traîtres, des fourbes et des mécréants », reprit le juge Rhodes. — Que Dieu vous pardonne », dit l'accusée, « si vous les connaissiez, vous en parleriez autrement. Je les tiens pour des hommes « vertueux, envoyés de Dieu pour sauver les « âmes ». Elle prononçait toutes ces paroles, ajoute son biographe, avec une « grande hardiesse jointe « à une grande modestie ». Le juge Clinch, combattu entre la peur et un reste de justice, exhorta de nouveau l'accusée, avec les instances les plus vives, à laisser constituer un jury. Le résultat aurait probablement été le même, puisque, loin de nier son prétendu crime, Margaret s'en glorifiait; mais, aux yeux du public, un semblant de justice

et de légalité aurait entouré la procédure ; la responsabilité et l'odieux de la sentence seraient retombés sur les membres du jury au lieu de reposer uniquement sur les juges. Rien ne put fléchir la résolution de la jeune femme, fidèle à la ligne de conduite qu'elle jugeait la plus parfaite, elle se contenta de répéter : « Je remets ma cause à Dieu et à vos consciences. Faites ce que vous jugez bon ».

Le ministre Wiggington, que nous avons vu visiter l'accusée dans sa cellule fut, malgré son fanatisme religieux, révolté de voir qu'on allait prononcer une condamnation à mort, sur le seul témoignage d'un enfant de douze ans. Il se leva au milieu de l'assemblée et fit une courageuse protestation. « Vous ne pouvez », dit-il, « condamner cette femme à mort sur le seul témoignage d'un enfant ; il vous faudrait au moins le témoignage de quelques hommes dignes de foi ; la loi de la reine peut vous y autoriser, celle de Dieu vous le défend ». Ces paroles semblent avoir ébranlé Clinch, qui n'eut cependant pas le courage de suivre la voix secrète de sa conscience ; Rhodes, son collègue, plus endurci et plus fanatique, l'exhorta à passer outre et le juge, nouveau Pilate, eut la lâcheté d'obéir. Il prononça donc au milieu d'un morne silence la sentence qui vouait Margaret Clitherow au supplice réservé à ceux qui refusaient de plaider, supplice connu sous le nom de « peine forte et

dure ». L'accusée devait, d'après la sentence, être dépouillée de ses vêtements, étendue par terre, les pieds et les mains liés à des poteaux, et écrasée sous des poids!

Pendant la lecture de cet arrêt épouvantable, les yeux des spectateurs se tournaient vers la condamnée et un mouvement irrésistible de pitié et d'émotion remuait tous les cœurs.

Margaretseule demeura calme; elle était debout, dans une attitude à la fois ferme et modeste; si jeune et si fraîche encore, avec son visage angélique et ses regards levés vers le ciel. « Si ce jugement est selon votre conscience », dit-elle enfin de sa voix claire, « je prie Dieu de vous juger autrement quand vous serez devant lui. Quant à moi, je vous remercie de tout mon cœur ».

Le juge chercha à l'attendrir en lui parlant de son mari et de ses enfants : « Plaise à Dieu », répondit-elle, « que mon mari et mes enfants aient pu souffrir avec moi pour une si bonne cause! »

Avant de l'emmener, on lui attacha les bras avec une corde et, à ce trait de ressemblance avec son Dieu crucifié, la condamnée eut un radieux sourire; puis, comme les jours précédents, on la conduisit à travers les rues jusqu'à l'Ousebridge, où elle fut réintégrée dans la maison qui lui servait de prison. Plusieurs des juges, étonnés de la joie qui rayonnait dans toute sa personne, eurent

la curiosité de se mettre sur son passage : « Elle doit être possédée du démon », disaient les uns ; mais d'autres, mieux inspirés, reconnurent dans cette mystérieuse allégresse un élément divin, et on les entendait se dire entre eux que : « le Saint-Esprit soutenait visiblement cette papiste ».

La captivité de Margaret devint plus étroite après sa condamnation ; il fallait désormais, pour arriver jusqu'à elle, une autorisation spéciale du Conseil du Nord. Elle demanda à voir son mari. « Je vous en prie », dit-elle, « permettez-moi de lui parler avant de mourir ». Ses juges eurent la barbarie de lui répondre que cette faveur ne lui serait accordée que si elle consentait, sinon à apostasier formellement, du moins à assister à un office dans l'Église anglicane. « Que la volonté de Dieu soit faite », reprit-elle doucement ; « même pour revoir mon mari, je ne puis offenser Dieu, ni agir contre ma conscience ».

John Clitherow était demeuré en prison depuis l'arrestation de sa femme. Quand on lui annonça la sentence portée contre elle, il manifesta un violent désespoir, nous dit l'historien de Margaret. « Hélas ! » s'écriait-il, « qu'ils prennent tout ce que je possède, mais qu'ils me laissent ma femme, car il n'y en pas de meilleure dans toute l'Angleterre ». Le 19 mars, on lui rendit la liberté, mais à la condition qu'il sortirait de la ville pour n'y rentrer qu'après une certaine date, déterminée par le Conseil, ce qui fit croire à ceux

qui s'intéressaient à la condamnée que son exécution était proche.

Ses juges avaient, en effet, hâte de la voir mourir; ils comptaient sur cet exemple pour intimider les catholiques de la contrée, si attachés à l'ancienne foi; mais, malgré le fanatisme des uns et la lâcheté des autres, ils éprouvaient presque tous une sorte de honte à livrer à un supplice atroce une femme encore jeune, épouse et mère sans reproches, coupable seulement d'avoir accueilli sous son toit les ministres de la religion prosrite.

Plusieurs membres du Conseil la visitèrent dans sa prison et lui tendirent même une planche de salut en lui suggérant de demander un sursis sous prétexte qu'elle était enceinte. Elle répondit simplement qu'elle ne pouvait en conscience déclarer une grossesse, dont elle n'était pas certaine. Ses parents et ses amis voulurent aussi la fléchir; mais leurs prières et leurs larmes ne purent rien contre son inébranlable résolution d'adhérer à la vérité pure. « Je ne puis pas affirmer comme certain ce qui ne l'est pas », répondait-elle.

Parmi les membres du Conseil désireux de hâter son supplice, Rhodes, Hurleston et Meares se distinguaient par leur acharnement, soit qu'ils fussent poussés par l'intérêt personnel et le désir de gagner les bonnes grâces de la souveraine, soit que la courageuse résistance de Margaret

aux lois leur parût un dangereux exemple. Clinch, au contraire, que nous avons vu jouer le premier rôle pendant l'interrogatoire de la victime, était de plus en plus bourrelé de remords. Ses collègues lui reprochaient sa prétendue indulgence pour cette papiste; ils lui représentaient combien il serait impossible de faire plier aux lois du royaume les catholiques du Nord, si une faible femme pouvait les enfreindre impunément. L'infortuné, n'osant ni s'opposer au crime, ni y adhérer, finit par quitter la ville pour dégager, croyait-il, sa responsabilité.

Dès lors, rien n'empêchait plus de faire exécuter la sentence et le 25 mars fut le jour désigné.

Pendant ce temps, la prisonnière se préparait à la mort par une prière presque continuelle; elle fit demander à son confesseur de prier pour elle, ajoutant que sa croix la plus lourde serait maintenant d'échapper à la mort. De temps en temps, les ministres protestants venaient troubler sa solitude par leurs argumentations; elle les écoutait avec patience, leur répondait avec un rare bon sens; plus forte dans la simplicité de sa foi, qu'eux tous avec leurs raisonnements et leurs citations. Quelquefois, irrités de sa fermeté, ils finissaient par l'injurier et calomniaient même ses relations avec les prêtres auxquels elle avait donné un asile. Ces insinuations perfides et grossières ne l'émurent pas; elle semblait déjà entrée dans cette région où règne la paix « qui n'est pas

« de ce monde ». — « Que Dieu vous pardonne ! » se contentait-elle de répondre. Ils l'accusèrent ensuite de sacrifier de gaieté de cœur son mari et ses enfants. « Quant à mon mari », dit-elle, « sa-
« chez donc qu'après Dieu je l'aime plus que tout
« au monde ; je chéris mes enfants comme une
« mère doit le faire, et je les ai élevés dans la
« crainte de Dieu. Mais je les sacrifierais à Dieu
« librement et volontairement, plutôt que de pé-
« cher en quoi que ce soit contre ma conscience ».

Après les ministres vinrent ses parents protestants, entre autres son beau-père, Henry May, qui était devenu maire de la ville d'York. Il avait, comme nous l'avons vu, épousé Jane Middleton, la mère de notre héroïne ; elle était morte depuis peu, mais son mari paraît avoir gardé de l'affection pour sa belle-fille, dont la jeunesse s'était passée sous son toit (1). Il vint la voir dans sa prison, la conjura de faire une rétractation de ses erreurs, lui promettant qu'à ce prix on lui ferait grâce. Margaret demeura inébranlable ; même quand son beau-père, brisé par l'émotion, finit par se jeter à genoux devant elle, en la conjurant d'avoir pitié de ses enfants qu'elle laissait orphelins. Voyant que rien ne pouvait la fléchir, Henry May, lui demanda, au moins, la permission d'adopter Anne, sa fille aînée ; elle le remercia,

(1) Jane Middleton, remariée à Henry May en 1567, mourut en juin 1585, neuf mois avant le martyre de sa fille. Henry May mourut en 1596.

mais refusa de donner son enfant à un hérétique.

Tant d'assauts, contre lesquels une grâce surnaturelle pouvait seule la soutenir, étaient pour la prisonnière une si rude épreuve, que ce fut avec un sentiment de délivrance qu'elle reçut, le mercredi 23 mars, la visite des deux shériffs, Gibson et Fawcett, chargés de lui apprendre que son exécution était fixée au 25. C'était à la fois la fête de l'Annonciation et le Vendredi saint, comme si le Dieu du Calvaire et la Reine des martyrs avaient voulu entourer de bénédictions spéciales la passion de leur servante. Quand les magistrats se furent retirés, la condamnée se tourna vers une amie, à qui on avait permis de la visiter : « Je dois donc mourir vendredi », dit-elle, « et je sens maintenant la faiblesse de ma chair qui tremble à cette nouvelle, quoique mon esprit s'en réjouisse ». C'était pour cette âme, jusque-là si calme, l'heure de Gethsemani, heure terrible qui se retrouve dans toutes les épreuves, entre le sacrifice entrevu et le sacrifice accepté. Elle s'agenouilla et pria longtemps pour fortifier son âme contre cette agonie. Bientôt, en effet, le calice passa, la paix revint, et jusqu'à la fin cette paix céleste ne cessa de l'envelopper et de la soutenir.

Depuis le jour de sa condamnation à mort, Margaret avait observé un jeûne rigoureux ; elle redoubla ses pénitences et ses prières, à mesure que l'heure solennelle approchait, et n'interrompait ses longues oraisons que pour coudre un

vêtement de toile, en forme de tunique, qu'elle préparait pour son supplice. Elle l'acheva dans la journée du 24, et le soir elle demanda à la femme de son gardien, nommé Yoward, de lui donner une de ses servantes pour passer auprès d'elle cette dernière nuit. Mais il était déjà tard, les portes de la prison étaient closes et on ne put trouver une femme pour rendre à la condamnée ce service suprême. Émue de compassion, la gardienne lui proposa alors de demeurer elle-même dans sa cellule et c'est au témoignage de cette femme que nous devons de connaître les détails de cette veillée solennelle. Elle raconta comment Margaret, après avoir prié pendant longtemps, agenouillée sur la pierre nue de sa prison, s'interrompit vers minuit pour mettre la longue tunique blanche, à laquelle elle avait travaillé les jours précédents. Ainsi revêtue de la robe de son martyre, elle reprit ses oraisons jusqu'à 3 heures du matin, puis elle se coucha jusqu'à 6 heures. Elle se leva alors et se prépara à l'arrivée des sheriffs, qui devaient venir la chercher deux heures plus tard. Elle demanda à la femme Yoward si elle comptait assister à sa mort et exprima le désir d'avoir auprès d'elle « quelques bons catholiques », qui pussent lui parler de Dieu pendant son agonie. Sa compagne lui répondit que pour elle rien ne la ferait assister à un aussi cruel spectacle, mais elle ajouta, avec une intention compatissante : « Je recommanderai à quel-

« ques-uns de mes amis de jeter sur vous des
« poids très lourds pour que vous soyez délivrée
« le plus tôt possible. — Non, non », reprit vive-
ment la condamnée; « Dieu me préserve de per-
« mettre sciemment à qui que ce soit de tremper
« dans ma mort ».

A 8 heures, les magistrats entrèrent, avec leur cortège. Margaret les attendait debout et souriante; elle avait relevé, avec plus de soin que d'habitude, ses longs cheveux pour bien montrer que pour elle ce jour était un jour de fête; ses pieds étaient nus et elle tenait à la main sa tunique blanche.

A la voir, encore si jeune et si pure, avec son maintien angélique, son regard tendre et ému, on eût dit une fiancée allant à la rencontre de son époux. « Tous s'étonnaient, » dit son historien, « de la joie de son visage ».

L'exécution devait avoir lieu dans une espèce de salle, située sur le pont lui-même, à quelques pas seulement de la maison de John Trewe, où la condamnée avait passé les derniers jours de sa vie. C'était un bâtiment appelé le Tollbooth, qui, après avoir servi de bureau aux employés chargés de recueillir le droit de péage, était devenu une annexe de la prison.

Margaret s'y rendit avec les deux magistrats, chargés de présider à l'exécution, Fawcet et Gibson; ils étaient accompagnés d'un ministre protestant appelé Frost, de quelques soldats et de trois ou quatre spectateurs, amis ou parents des sheriffs.

Au Tollbooth, ils trouvèrent un groupe de mendiants, le rebut de la ville, qu'on avait chargés de l'office de bourreaux, et un petit nombre de femmes venues pour assister la victime. Celle-ci, en entrant, se mit à genoux et pria à haute voix d'abord pour l'Église catholique, le Pape, les cardinaux et princes chrétiens, ensuite et « très particulièrement pour Élisabeth, reine d'Angleterre, afin que Dieu l'amène à la foi catholique en ce monde et aux joies éternelles dans l'autre; car », ajouta-t-elle, « je désire autant le bien de l'âme de Sa Majesté que le mien propre ». Ici, Gibson, l'un des magistrats se retira vers la porte et se mit à pleurer; son collègue, plus endurci, insista auprès de la martyre pour lui faire avouer qu'elle était coupable de trahison et qu'elle mourait pour ce crime. La jeune femme eut un mouvement d'indignation et d'une voix vibrante : « Non, non », s'écria-t-elle, « je meurs pour l'amour de mon Sauveur Jésus ! »

Fawcet lui ordonna de se déshabiller. Le texte de la sentence de mort portait, en effet, qu'elle devait mourir dépouillée de ses vêtements; mais elle le conjura de lui épargner cet outrage, plus pénible à ses yeux que les souffrances corporelles, et les femmes présentes ayant joint leurs supplications aux siennes, Fawcet les autorisa à la revêtir de sa longue robe blanche. Quand cela fut fait, elle s'étendit d'elle-même sur le pavé « très doucement », dit son biographe; vêtue, comme

les martyres d'autrefois, de sa tunique immaculée et la figure recouverte d'un mouchoir.

On posa sur son corps délicat une lourde porte, au-dessus de laquelle elle croisa d'abord les mains par un geste de prière. Sur l'ordre des shériffs, les soldats présents séparèrent ses mains pour les attacher à deux poteaux avec des liens qu'elle avait elle-même apportés; ainsi étendue, son corps formait une croix parfaite et ce nouveau trait de ressemblance avec son Maître crucifié dut adoucir sa douloureuse passion. Ses bourreaux continuèrent, même alors, à troubler son agonie; ils la sommèrent de prier pour la Reine et de lui demander pardon; Margaret répondit qu'elle avait déjà prié pour elle. Ils insistèrent encore pour qu'elle sollicitât le pardon de son mari; toujours douce, elle répondit : « Si je l'ai jamais offensé, « excepté pour obéir à ma conscience, je lui en « demande pardon ». Au signal donné, l'exécution commença; les bourreaux improvisés jetèrent sur la victime des blocs de pierre énormes. On entendit tout d'abord une voix qui disait : « Jésus, « Jésus, Jésus, ayez pitié de moi! » puis plus rien! Seulement les spectateurs, glacés d'horreur, voyaient sous cet amas formidable, une masse informe de chair palpitante, dont s'échappaient des ruisseaux de sang qui inondaient le pavé!

En vain, ils prêtèrent l'oreille pour recueillir une plainte, un soupir. Après le cri suprême dans

lequel s'exhalaient son espérance et son amour, Margaret se tut; nul ne sut le moment exact où les anges vinrent recueillir son âme pour la porter dans le sein de Dieu.

Le soir même, ses restes informes, enveloppés dans une toile grossière, furent, par l'ordre de Fawcet, déposés dans le plus grand secret sous un tas de fumier.

Mais les catholiques d'York, à qui l'on espérait dérober ainsi les saintes dépouilles, finirent par découvrir le lieu où elles reposaient. Une très ancienne tradition raconte que six semaines après la mort de Margaret, quelques hommes courageux allèrent la nuit retirer de son obscur tombeau leur chère martyre. Ils trouvèrent la chair pure de toute corruption, et ayant enveloppé avec respect leur précieux fardeau, ils l'emportèrent, continue la tradition, « à une grande distance ».

Là s'arrête le récit. Ceux qui accomplirent cette mission périlleuse gardèrent leur secret et l'emportèrent dans la tombe. Dans ces temps troublés, où il suffisait d'un simple mot pour perdre toute une famille, on évita de consigner par écrit un acte qui eût été une sentence de mort pour ceux qui y avaient participé. D'anciennes relations rapportent seulement que les fidèles, qui emportaient le saint corps, voyagèrent à cheval pendant quinze jours avant de le déposer au lieu inconnu où il repose aujourd'hui.

Il existe cependant au couvent de Saint-Mary, à York, une relique dont l'authenticité est fondée sur une tradition acceptée depuis deux siècles. C'est une main, qui aurait été détachée du corps à l'époque de sa translation; les doigts sont crispés comme le seraient ceux d'une personne morte au milieu d'atroces souffrances.

Depuis fort longtemps, les religieuses d'York, dont la Congrégation fut établie à la fin du dix-septième siècle, possèdent cette relique, ainsi qu'une note manuscrite indiquant simplement, sans détails de noms ou de lieux, la provenance de la main.

Nous ne pouvons quitter notre héroïne sans parler de ceux qui la touchèrent de si près et dont les vies furent un instant confondues avec la sienne : son mari et ses enfants.

Les archives municipales de la ville d'York nous fournissent certains renseignements sur John Clitherow.

Il continua à habiter York. En 1593, sept ans après la mort de sa femme, il était remarié et toujours protestant, puisqu'il sollicitait l'intervention du maire, Robert Askwith, en faveur de sa fille Anne. Celle-ci était en prison comme catholique et son père s'engageait, si on la rendait à sa famille, à « la ramener à de meilleurs sentiments ». En 1589 et en 1597, son nom figure sur les registres publics; en 1603, il est chargé, avec d'autres bourgeois notables, de saluer à son passage

à York, le roi d'Écosse, Jacques VI, qui, à la mort d'Élisabeth, allait prendre possession du trône d'Angleterre.

Cette distinction, dont il fut l'objet, suffirait presque pour prouver qu'à cette époque John Clitherow était encore protestant. Mourut-il dans l'hérésie, ou les prières de sa sainte épouse lui attirèrent-elles la grâce de la lumière? L'histoire et la tradition sont muettes sur ce point.

Nous avons, au contraire, des détails précis sur les trois enfants de la martyre d'York.

Son fils aîné, Henry, élevé par les soins de sa mère, chez les Bénédictins de Douai, se fit prêtre et plus tard dominicain. Il était en 1590 au collège anglais de Rome, fut frappé d'aliénation mentale et mourut à Viterbe (1).

William, son frère cadet, servit utilement la cause pour laquelle sa mère avait donné sa vie. Ordonné prêtre à Douai en 1608, il fut emprisonné pour la foi à York en 1618 et, peu de temps, après banni du royaume à perpétuité (2).

Anne, leur unique sœur, avait douze ans à l'époque du martyre de Margaret; la principale préoccupation de celle-ci pendant sa captivité avait été l'avenir de cette enfant, confidente de ses œuvres de zèle.

Avant de mourir, elle lui avait envoyé ses chaussures pour lui signifier qu'elle devait mar-

(1) *Records of the English Province*, vol. VI, p. 183.

(2) *Ibid.*

cher sur ses traces ; Anne n'y manqua pas. A dix-huit ans, elle fut jetée en prison pour la foi et, trois ans plus tard, en 1596, ayant réussi à passer en Belgique, elle prit le voile chez les religieuses Augustines de Louvain.

En 1608, les religieuses anglaises de cette maison devenues très nombreuses, se séparèrent d'un commun accord des religieuses flamandes pour établir dans la même ville un couvent exclusivement anglais. Ce nouveau monastère (1), dont l'histoire compte des pages dramatiques, était composé presque entièrement de filles ou de sœurs de confesseurs et de martyrs. Chacune de ces pieuses filles, chassées par le souffle de la persécution, avait dans son passé d'héroïques et sublimes souvenirs. Il y avait parmi elles une petite-fille de la Bienheureuse Margaret Pole, une sœur du Père Garnett, martyr ; une nièce du cardinal Allen, dont nous avons vu, dans la vie de Jane Dormer, le grand rôle dans l'histoire des persécutions.

La supérieure du couvent, à l'époque où Anne Clitherow y fit son entrée, était la Mère Margaret Clements, fille d'une héroïne de la foi, Margaret Giggs, qui, élevée dans la maison du chancelier Thomas More, y avait appris à servir l'Église au péril de sa vie.

(1) Le P. Morris a publié les chroniques de ce couvent, qui est aujourd'hui représenté en Angleterre par le monastère des Augustines d'Abbotsleigh (*Troubles of our Catholic forefathers*).

Quand les Chartreux de Londres furent jetés par Henri VIII dans les cachots de Newgate et condamnés à y mourir de faim, cette femme courageuse réussit, à prix d'or, à pénétrer jusqu'à eux. Elle se déguisa en laitière et porta avec elle une canne remplie de viande. Pendant quelque temps elle put arriver à accomplir sa mission de charité. Les religieux étaient enchaînés debout contre les murs de leur prison; elle allait de l'un à l'autre, leur mettant dans la bouche la nourriture qu'elle avait apportée, car ils ne pouvaient se servir de leurs mains. Après les avoir fait manger, elle nettoyait, avec une sollicitude respectueuse, le cachot infect de ces glorieux martyrs. Quelques semaines se passèrent ainsi, mais enfin le Roi demanda si les Chartreux étaient morts. En apprenant qu'ils vivaient encore, il manifesta sa colère; le geôlier, effrayé, refusa désormais de laisser entrer Margaret, et les confesseurs abandonnés moururent de faim et de misère.

De longues années s'écoulèrent. Margaret Giggs, qui avait épousé un catholique digne d'elle, s'était réfugiée à Malines avec son mari et ses enfants pour y servir Dieu en liberté. Après une vie de sacrifices et de bonnes œuvres, cette femme admirable allait mourir. Tout à coup, ceux qui entourent son lit, voient ses yeux briller d'une joie surhumaine, ses lèvres s'entr'ouvrir et, d'une voix émue, elle s'écrie que les Chartreux de Londres, qu'elle a assistés jadis, sont venus l'emmenner dans

l'éternelle patrie. Un instant après, souriante et radieuse, elle rend le dernier soupir.

Parmi ces âmes, trempées au feu de la persécution, qui, au fond du cloître, servaient l'Église d'Angleterre par la pénitence, Anne Clitherow tint dignement sa place. Les annales du monastère nous parlent de son zèle : « à chercher la perfection, à vaincre la nature et à pratiquer de solides vertus » (1).

L'on raconte que la reine Blanche de Castille, voyant à sa cour le jeune Landgrave de Thuringe, aimait à le baiser au front, en souvenir de sa mère sainte Élisabeth de Hongrie, comme pour respirer le parfum des vertus de la chère sainte. De même, les enfants de Margaret Clitherow, reliques vivantes, rappelaient, par leur seule présence, à leurs compatriotes proscrits, cet amour qui, ainsi que le chante l'Église, « court avec intrépidité aux supplices, les supporte sans faiblir et, par l'effusion du sang, acquiert les biens éternels » (2).

(1) *Troubles*, Ser. 1, p. 7.

(2) « Poenas cucurrit fortiter
« Et sustulit viriliter,
« Fundensque pro te sanguinem
« Aeterna dona possidet ».

(Hymne du commun d'un martyr.)

CHAPITRE V.

LUISA DE CARVAJAL Y MENDOZA, 1568-1605.

- I. Luisa oubliée en Angleterre. — Causes de cet oubli. — Sa vocation toute exceptionnelle. — Sa naissance. — Ses parents. — Sa charité précoce pour les pauvres. — Sa fierté native. — Mort de sa mère suivie de celle de son père. — Isabel Aillon : son influence. — Elle conduit Luisa à Madrid auprès de sa tante. — L'enfant passe quatre ans au palais royal. — Ses vertus remarquables. — Mort de sa tante : Doña Maria Chacon. — Luisa est confiée à son oncle, le marquis d'Almaçan. — Figure originale de ce dernier. — Son rôle auprès de sa nièce. — Ses enfants. — Difficultés entre la marquise d'Almaçan et Isabel Aillon. — Luisa à Pampelune. — Souvenir de saint Ignace. — Mort d'Isabel Aillon. — Le marquis s'occupe plus exclusivement de sa nièce. — Il lui donne un règlement sévère. — Pénitences de Luisa. — Apparitions mystérieuses. — Son obéissance. — Sa délicatesse sur le « point d'honneur ». — Épreuve cruelle à laquelle elle est soumise. — Prudence, réserve et simplicité de Luisa. — Sa charité. — Privations qu'elle s'impose et que ses cousins imitent.
- II. Retour de Luisa à Almaçan. — Ses préoccupations au sujet de son avenir. — Elle n'est portée ni vers le mariage ni vers le cloître. — Ses hésitations, ses prières. — Elle est enfin convaincue qu'elle doit pratiquer la pauvreté dans le monde. — Opposition de son oncle. — Pour lui plaire, elle s'entraîne vers la vie monastique. — Sa conviction reste la même. — Mort du marquis, suivie de la mort de sa femme. — Luisa refuse d'habiter chez ses parents. — Exemple dans l'histoire du genre de vie qu'elle adopte. — Il est cependant contraire aux idées de son temps. — Elle loue une maison à Madrid ; ses compagnes. — Tyrannie de la supérieure. — Règlement austère. — Luisa recherche les humiliations. — Sa charité. — Faveurs surnaturelles dont elle est comblée. — Vœu de perfection. — On finit par lui rendre justice. — Entrevue avec la reine. — Les amis de Luisa. — On la demande en mariage.
- III. La vraie vocation de Luisa ne s'est pas encore révélée. — Tout enfant, elle désirait le martyre. — Son attrait vers les catholiques

anglais. — Elle se nourrit des récits de leurs souffrances — Désir ardent d'aller en Angleterre. — Cet attrait se fortifie tous les jours. — Hésitations de ses confesseurs. — A Valladolid, elle voit des missionnaires anglais. — A Madrid, elle connaît peut-être la duchesse de Feria. — Ses confesseurs consentent enfin à son départ pour l'Angleterre. — Il se trouve favorisé par les circonstances. — Elle laisse sa fortune aux Jésuites anglais pour fonder un noviciat. — Ses dernières dispositions. — Départ le 25 janvier 1603. — Ses compagnons de route. — Séjour à Paris. — Les Carmélites espagnoles. — Luisa passe un mois à Saint-Omer. — Nouvelles difficultés. — Elle débarque enfin à Douvres, en mai 1603. — Elle est conduite dans une maison amie.

I.

Lorsque, il y a quelques années, Lady Georgiana Fullerton présenta à ses lecteurs anglais la vie de Luisa de Carvajal (1), cette vie fut pour eux une révélation, car, chose étrange, le nom même de cette femme, qui aima tant l'Angleterre, était oublié dans sa patrie d'adoption.

Cet oubli peut cependant s'expliquer : la biographie espagnole de Luisa (2), à laquelle l'auteur anglais a emprunté ses documents, parut en 1632, dix-huit ans seulement après la mort de l'héroïne, à une époque où les fidèles d'Angleterre, toujours écrasés par les lois pénales, ne pouvaient garder chez eux des livres catholiques qu'en risquant leur liberté et leur vie.

(1) *Life of Luisa de Carvajal*, by Lady Georgiana Fullerton. Burns and Oates, London, 1876.

(2) *Vida y virtudes de la venerable virgen Doña Luisa de Carvajal y Mendoza* (Madrid 1632), por el licenciado Luis Muñoz.

La mémoire de Luisa resta en vénération au séminaire anglais de Valladolid qu'elle avait jadis visité; au noviciat des Jésuites de Louvain, qu'elle avait fondé, sa vie de dévouement fut probablement connue des catholiques anglais dispersés sur le Continent, à qui l'exil avait rendu la liberté; mais en Angleterre, où les fidèles vivaient sous un régime de terreur et de sang, son souvenir s'effaça peu à peu, et jusqu'au jour où une femme noble et sainte, comme elle, remit en lumière son étrange histoire, les descendants de ceux qu'elle avait secourus ignorèrent jusqu'à son nom.

Il serait difficile cependant de trouver, même dans la vie des saints, de plus beaux exemples de pénitence et de charité que chez cette Espagnole de grande race, dont la vocation exceptionnelle étonna et scandalisa même ses contemporains.

A côté d'un élan passionné vers la pénitence, trait dominant des saints de son pays, nous trouvons chez elle une simplicité très grande, une humilité profonde et une charité qui la rendait accessible à tous. L'étrangeté de sa destinée nous surprendra peut-être : cette destinée sort, en effet de la voie commune et déjoue les calculs de la prudence humaine; mais comment n'être pas touché d'autre part de l'amour exclusif et tendre, voué par notre héroïne à l'Église d'Angleterre, dont elle voulut partager le martyre?

Luisa naquit le 2 janvier 1568, à Xaraicejo, en Estramadure. Ses parents, Don Francisco Carvajal y Vargas et Doña Maria de Mendoza y Pacheco, appartenaient aux plus nobles familles de l'Espagne. Ils avaient eu cinq fils, dont un seul atteignit l'âge d'homme; Doña Maria souhaitait ardemment une fille et elle aimait à attribuer la naissance de Luisa à l'intercession de Saint Pierre d'Alcantara (1), son illustre compatriote, à qui elle avait plus d'une fois demandé des prières.

Maria de Mendoza ne jouit pas longtemps du trésor que lui envoyait la Providence; elle mourut très jeune encore; mais son influence enveloppa les premières années de sa fille d'une atmosphère de sainteté, en même temps que de bonheur : aurore radieuse d'une vie marquée au sceau de la plus austère pénitence.

Luisa apprit de sa mère à aimer et à servir les pauvres que celle-ci traitait comme des hôtes vénérés. Elle manifesta aussi, trait plus rare chez un enfant, un précoce amour de la mortification. A quatre ans, elle ôtait ses bas et ses souliers pour imiter les moines mendiants, dont elle baisait les pieds toutes les fois qu'elle les rencontrait; et à ceux qui s'étonnaient de ces témoignages de respect, elle répondait : « Les pieds des déchaussés sont d'or ».

(1) Né en 1499, mort en 1562. En 1554, il réforma les Conventuels.

Avec le sang illustre qui coulait dans ses veines, l'enfant avait hérité d'une extrême délicatesse sur ce que les Espagnols appellent « le point d'honneur ». Cette sensibilité excessive, mélange de délicatesse et de hauteur, s'alliait en elle, par un contraste étrange, à une profonde humilité; de là les combats violents qui se livrèrent plus tard dans son âme entre sa fierté native et la folie de la croix; de là aussi les moyens héroïques, presque effrayants, qu'elle employa pour briser en elle cet orgueil de race.

En 1572, Francisco de Carvajal fut nommé par Philippe II gouverneur de la province de Léon; il se rendit avec sa famille dans son nouveau poste, et, peu de jours après son arrivée, sa femme y mourut à vingt-sept ans, d'une fièvre pernicieuse contractée au chevet d'un pauvre. Don Francisco veilla sans relâche auprès du lit de mort, où Maria de Mendoza rendit son âme à Dieu avec la paix d'une sainte; dix jours après, atteint du même mal, il allait la rejoindre dans l'Éternité.

Avant de mourir, ce grand seigneur chrétien régla dans tous leurs détails ses affaires temporelles, reçut les sacrements avec une foi profonde et confia sa fille à Isabel Aillon, femme austère et dévouée, attachée depuis de longues années à sa maison. Elle semble y avoir occupé une position de confiance, à en juger par la soumission avec laquelle nous verrons sa jeune maîtresse accepter

sa direction sévère. C'est elle qui conduisit l'enfant à Madrid pour la remettre à sa grand'tante maternelle, Doña Maria Chacon, auprès de laquelle elle devait habiter désormais.

Celle-ci, chargée par Philippe II de diriger l'éducation des Infants, demeurait au palais royal; la petite orpheline vint y prendre sa place au milieu d'un groupe d'enfants royaux, dont plusieurs, après avoir été ses amis pendant sa vie, devaient après sa mort témoigner officiellement de sa sainteté.

Pendant quatre ans, elle partagea les études et les jeux des infantes Isabelle et Catherine, qui avaient à peu près son âge, et des petits princes Diego et Philippe (1). Isabel Aillon ne la quitta pas et l'extrême sévérité avec laquelle elle remplissait ses fonctions de gouvernante indignait parfois Doña Maria Chacon, qui aimait tendrement sa nièce. Aussi soucieuse qu'Isabel des progrès de l'enfant, mais plus maternelle, Doña Maria discernait déjà dans cette âme innocente un attrait de perfection, extraordinaire à un âge si tendre.

La docilité de Luisa, son amour de la prière, son recueillement et surtout la douceur inaltéra-

(1) Isabelle-Claire-Eugénie, née en 1566, et Catherine, née en 1567, étaient les filles de Philippe II et de sa troisième femme, Élisabeth de Valois. La première devint gouvernante des Pays-Bas; la seconde, duchesse de Savoie.

Don Diego, fils aîné de Philippe II et de sa quatrième femme, Anne d'Autriche, mourut en bas âge; son frère cadet, Philippe, devint le roi Philippe III.

ble avec laquelle elle supportait les reproches et même les coups de sa gouvernante, ravissaient sa tante. Elle devina qu'une destinée exceptionnelle était réservée à l'enfant qui lui était confiée : « Re-
« gardez bien cette petite », disait-elle à sa fille Magdalena de Ragos, religieuse dominicaine à Madrid, « un jour viendra où sa famille en sera fière ! »

Cette seconde mère, en qui l'orpheline retrouvait quelque chose de la tendresse chrétienne de Maria de Mendoza, lui fut trop tôt enlevée. Doña Maria Chacon mourut en 1679, et Luisa, qui avait alors onze ans, fut remise entre les mains du frère de sa mère, Don Francisco Hurtado de Mendoza, marquis d'Almaçan.

Pour la seconde fois, la vie de l'enfant se trouvait transportée dans un milieu et sous des influences nouvelles ; si jeune encore, elle pratiquait déjà ce détachement des créatures qu'elle devait porter à un degré héroïque.

C'est une figure originale que celle du marquis d'Almaçan, diplomate et ascète, courtisan et théologien, type essentiellement espagnol, d'une haute et pure vertu, mais plus ardent peut-être que pondéré.

Ambassadeur de Philippe II en Allemagne, puis vice-roi de Navarre, il trouvait le temps, au milieu de ses soucis politiques, d'étudier à la fois les anciens classiques et les théologiens contemporains. Il s'intéressait très vivement aux questions

religieuses, comme un grand nombre de ses compatriotes du seizième siècle et sa piété, un peu exaltée peut-être, avait un caractère d'austérité et d'ardeur; il jeûnait souvent, passait des nuits entières en prières devant le Saint Sacrement et s'infligeait fréquemment de sanglantes disciplines.

Son extérieur noble et imposant inspirait à la fois la confiance et le respect; sa tendresse pour les siens, sa bonté pour ses inférieurs et sa charité envers les pauvres le faisaient universellement aimer.

Luisa, privée si jeune de son père, se sentit dès le premier jour attirée vers celui qui devait le remplacer auprès d'elle et dont la piété répondait à ses propres désirs de perfection. De son côté, le marquis d'Almaçan, frappé des dons rares et exquis de sa nièce, vit en elle non seulement une orpheline à protéger, mais surtout une âme d'élite à diriger; nous le verrons s'attacher à sa formation spirituelle avec un zèle qui manquera parfois de prudence, mais dont la Providence saura se servir pour le plus grand bien de sa servante.

La nature recueillie et méditative de Luisa, portée dès son enfance aux choses d'en haut, se trouva bien vite à l'aise dans le nouvel intérieur où elle était appelée à vivre.

Les trois enfants du marquis marchaient sur ses traces : son fils unique, Don Francisco, qui devint plus tard vice-roi de Catalogne, pratiqua au milieu du monde d'admirables vertus. Ses deux filles : Isabel, marquise de Caracena, et Francisca,

religieuse carmélite, atteignirent l'une et l'autre une très haute perfection ; elles adoptèrent comme une sœur la petite orpheline qui venait prendre sa place au foyer de famille et furent, jusqu'à la mort, ses amies fidèles.

Quant à la marquise d'Almaçan, elle était peut-être un peu moins parfaite que son mari et ses enfants ; c'était cependant une femme de mérite, pieuse et bienfaisante, mais elle avait un caractère difficile et s'arrangeait fort mal de l'autorité d'Isabel Aillon sur sa nièce. La vertu farouche de celle-ci n'était pas faite pour faciliter les relations qui existaient nécessairement entre la tante de l'enfant et sa gouvernante, la sévérité exagérée de l'une exaspérait l'humeur irritable de l'autre, et Luisa était trop souvent victime de leurs discussions, la marquise faisant retomber sur elle ses colères contre « cette terrible femme », comme elle appelait Isabel.

Cette inconséquence ne l'empêchait pas cependant de rendre justice aux vertus de sa petite-nièce ; si elle la brusquait quelquefois, elle en parlait à d'autres avec une sincère admiration, et nous la verrons plus tard, devenue veuve, se rattacher à Luisa comme à une fille et une amie.

Telle était la famille, au sein de laquelle notre héroïne vécut à partir de sa onzième année, d'abord à Almaçan, sur les bords du Douro, puis à Pampelune, siège du gouvernement de la Navarre, dont le marquis était nommé vice-roi.

Ignace de Loyola avait reçu, cinquante-huit ans auparavant, sous les murs de Pampelune, la blessure fameuse qui, déterminant sa conversion, fut, dans les desseins de Dieu, la cause indirecte de la fondation de la Compagnie de Jésus. Dans l'histoire spirituelle de Luisa de Carvajal, le séjour de Pampelune marqua également une étape : elle y embrassa une vie de perfection, qui rappelle, sous une autre forme, celle qu'avait choisie, un demi-siècle plus tôt, son glorieux compatriote.

Ce fut à Pampelune aussi que s'établit, entre le marquis d'Almaçan et sa nièce, cette intimité qui devait exercer une influence considérable sur la jeune fille. Jusque-là, obligé à de fréquents séjours à Madrid, il n'avait fait que l'entrevoir, mais déjà il avait été frappé de sa vertu ; à Pampelune, il l'apprécia d'autant plus que la mort d'Isabel Aillon, arrivée à cette époque, la plaça plus directement encore sous son autorité. Ravi de voir tant de pureté, de détachement et d'esprit de prière dans une enfant si jeune, le marquis se donna la mission de la conduire à un degré de sainteté très élevé ; il prit vis-à-vis de cette âme, qui ne demandait qu'à obéir, le rôle d'un directeur spirituel et le remplit avec des intentions excellentes sans doute, mais sans avoir peut-être l'expérience ni la sagesse nécessaires pour une tâche aussi délicate.

Tous les jours, il lui indiquait les différents

points de sa méditation et lui ordonnait d'y consacrer une heure le matin et une autre le soir. Il l'encourageait à vivre retirée du monde et, la croyant appelée à une vocation plus parfaite que ses cousines, il séparait peu à peu sa vie de la leur pour la conserver dans le recueillement. Elle passait quelquefois des heures entières dans le cabinet du vice-roi, assise à ses pieds, lisant la vie des Saints, pendant qu'il écrivait ses lettres ou dictait des dépêches à ses secrétaires. Quand son oncle était appelé au dehors, il lui proposait, avant de partir, de l'enfermer à clé dans son oratoire pour qu'elle ne fût pas interrompue dans ses prières : « Mon enfant », lui disait-il, « moins vous « parlerez aux créatures, plus vous serez intime « avec Dieu, ses anges et ses saints ».

Il faut ajouter que la marquise et ses filles, étonnées de ce règlement sévère, plaignaient sincèrement Luisa de la solitude à laquelle elle était condamnée; sa tante surtout s'indignait de la voir ainsi séquestrée. Quant à elle, toujours soumise et souriante, elle allait au-devant des moindres désirs de son oncle et ne semblait jamais trouver trop longues ses heures d'oraison. Elle aimait à méditer sur la passion de Notre-Seigneur et avec cette soif d'imitation, inhérente à tout grand amour, elle chercha bientôt à en reproduire quelques traits dans sa propre vie.

C'est ici surtout que nous allons nous trouver en présence de faits, où il convient de faire la part

du caractère national, porté aux entreprises difficiles et héroïques, aux austérités corporelles, parfois jusqu'à l'exagération. Luisa prenait sur le temps de son sommeil pour prolonger ses prières, et afin de s'empêcher de dormir, elle plongeait ses mains dans l'eau glacée. Elle couchait sur la dure, portait un cilice et une ceinture de fer et s'infligeait tous les jours de sanglantes disciplines. Ses jeûnes étaient continuels et, quand elle le pouvait sans éveiller l'attention, elle mangeait seulement ce qui lui était strictement nécessaire pour ne pas tomber en défaillance. D'après le récit de son historien, le démon, jaloux de la perfection de cette enfant de quinze ans, chercha plus d'une fois à l'épouvanter par des bruits ou des apparitions mystérieuses; de son côté, son oncle, toujours préoccupé d'en faire une sainte, ne lui ménageait pas les épreuves.

La famille du vice-roi passait les mois d'été dans une campagne voisine de Pampelune. Un soir, Luisa s'éloigne de ses cousins, réunis dans une galerie donnant sur le jardin, et se retire à quelques pas pour faire son examen de conscience. Tout à coup, elle voit, ou croit voir, devant elle une apparition étrange et, toute tremblante, elle se hâte de rejoindre les siens. Malgré son silence, sa figure décomposée la trahit, le vice-roi l'appelle à part, l'interroge, lui arrache l'aveu de sa peur et lui commande sur-le-champ de retourner à l'endroit qu'elle vient de quitter.

La pauvre enfant, si docile d'ordinaire, se trouble et résiste; mais son oncle tient bon et, presque défaillante, elle va reprendre son poste à l'extrémité de la galerie.

Ce ne fut pas tout; le soir du même jour, le marquis s'aperçoit que Luisa a omis la visite au Saint Sacrement qu'elle a l'habitude de faire avant de se retirer; il la fait lever au milieu de la nuit, l'oblige à se rendre seule à la chapelle du palais pour y faire pénitence pendant une demi-heure. Cette fois, elle obéit sans hésiter; tremblante, mais résolue, les yeux baissés, elle parcourt dans toute sa longueur la galerie solitaire, passe bravement par l'endroit où elle a cru voir un fantôme, arrive à la chapelle et y demeure fidèlement, pendant le temps voulu.

Dieu récompensa l'obéissance de sa servante : à partir de ce jour, le mauvais esprit eut beau multiplier autour d'elle, pendant ses prières, les manifestations effrayantes, elle demeura calme et forte, n'omettant jamais, sous aucun prétexte, ses exercices de pitié.

Vers l'âge de seize ans, la jeune fille fut soumise par son oncle à une épreuve d'un genre différent, mais non moins pénible.

Cette fille de grande race avait une sensibilité exquise sur ce que ses compatriotes appellent le « *punto de honor* » : c'était à la fois un sentiment excessif de la noblesse et de la pureté de son sang, une horreur instinctive de tout ce qui est bas et

humiliant, un amour de la grandeur, qui, même dans une nature élevée, aurait pu dégénérer en orgueil. Luisa reconnaissait qu'il y avait là un danger pour son âme éprise de perfection, et son oncle, jaloux d'extirper en elle le moindre défaut, voulut l'aider à vaincre cette tendance. L'intention du marquis était excellente, mais les moyens employés par lui furent, pour le moins, singuliers.

Au-dessus des actes humains, quelquefois imprudents, la Providence paternelle de Dieu veille sur ses élus : à cette âme réservée à une vocation exceptionnelle était ménagée une formation en dehors des règles ordinaires.

Le vice-roi commença par montrer à sa nièce que les pénitences corporelles ne suffisaient pas, à elles seules, pour briser l'orgueil, et il lui proposa, afin de vaincre cette fierté native qu'elle sentait en elle, de faire l'abandon de sa volonté entre les mains de deux femmes d'un rang inférieur au sien. Luisa se soumit docilement à cette étrange épreuve, car elle y voyait l'occasion d'un sacrifice de plus à offrir à son Dieu crucifié. Son oncle délégua alors son autorité paternelle à deux servantes qui devaient désormais régler les occupations, les prières et les pénitences de la jeune fille.

Espérons, pour l'honneur du marquis, que ces directrices ignorantes et grossières dépassèrent ses instructions. L'histoire de Luisa, à cette époque, est celle d'une victime : battue, foulée aux pieds,

soumise à de véritables supplices, elle vida, sans un murmure ce calice d'humiliations. Sa fierté héréditaire, brisée sous ce joug cruel, le fut pour toujours; et qui sait si cet obscur martyr ne lui valut pas la grâce insigne de devenir un jour l'Ange consolateur de l'Eglise d'Angleterre?

Quoique formée à la vie spirituelle par le marquis d'Almaçan, Luisa avait une piété très différente de la sienne et son oncle semble s'en être rendu compte avec un certain étonnement. Quoiqu'elle subît, sans doute, l'influence de son pays et de son milieu, ses aspirations héroïques étaient cachées sous les dehors les plus modestes. Le marquis en était surpris, il trouvait en elle une docilité parfaite et une correspondance attentive à tous ses projets pieux; mais, ardent et exalté comme il l'était lui-même, il aurait aimé voir sa nièce solliciter la permission de se livrer à des pratiques extraordinaires, ou bien l'entendre parler avec enthousiasme des grâces dont Dieu la comblait! Elle, au contraire, croyait que ces faveurs doivent rester secrètes entre l'âme qui les reçoit et le Maître « qui parle dans la solitude »; et, dans ses pratiques de piété, elle se contentait d'exécuter avec une fidélité scrupuleuse celles qui lui étaient suggérées.

Aussi fervente que son oncle, mais plus modérée, plus silencieuse et plus calme, Luisa garda, sous cette direction quelque peu anormale, une humble réserve qui édifiait le marquis, tout en

l'étonnant; il admirait la sagesse de cette enfant de dix-sept ans qu'il appelait en souriant sa « vierge prudente ».

Si certains traits de la direction donnée par le marquis d'Almaçan à sa nièce nous révoltent plus qu'ils ne nous édifient, il est impossible, d'autre part, de ne pas admirer l'esprit de foi qui inspirait à ces nobles Espagnols du seizième siècle un amour tendre et délicat pour les pauvres de Jésus-Christ. Dans sa tendre enfance, Luisa avait déjà reçu de sa mère des leçons de charité; et les semences jetées par Marie de Mendoza dans le cœur de sa fille, se développèrent librement et portèrent des fruits au sein de sa nouvelle famille.

La marquise d'Almaçan et ses enfants avaient l'habitude, aux jours de fête, de visiter les hôpitaux de Pampelune et d'y faire de leurs propres mains une distribution de provisions aux malades. Ces visites étaient un bonheur pour Luisa; mais la charité ne lui paraissait complète que si elle entraînait une privation pour elle-même. Elle imagina donc de se priver d'une portion de ses repas pour en faire profiter une pauvre vieille et un prêtre, dont elle s'était constituée la protectrice. Il lui fallut une certaine habileté pour arriver à son but sans attirer l'attention; la maison du vice-roi était nombreuse et les repas longs et abondants. Luisa s'habitua à manger très lentement du premier plat; ceux qu'on lui présentait ensuite passaient aux mains d'un page, confident de

ses bonnes œuvres, qui les portait à ses protégés.

Le marquis ne tarda pas à s'apercevoir des pieux stratagèmes de sa nièce; mais loin de la blâmer, il l'encouragea à continuer, au désespoir, nous dit-on, du maître d'hôtel qui voyait avec indignation les mets préparés pour la table du vice-roi distribués aux pauvres. Son déplaisir dut augmenter encore quand il s'aperçut que l'exemple de Luisa était suivi par les autres membres de la famille : les deux filles du marquis commencèrent par adopter chacune un mendiant pour lequel elles se privèrent d'une partie de leurs repas; leur mère ne tarda pas à faire comme elles; plus tard, le fils du vice-roi, Don Francisco, et son gendre, le marquis de Caracena, eurent aussi leurs protégés.

II.

Après avoir gouverné la Navarre pendant sept ans, le marquis d'Almaçan fut rappelé à Madrid. Sa famille ne l'y accompagna pas et alla l'attendre au château d'Almaçan où Luisa passa quelques mois aux prises avec de graves préoccupations, car elle était appelée à prendre une décision capitale qui allait décider de son avenir. Plusieurs fois déjà des propositions de mariage lui avaient été faites, et, tout d'abord, son oncle l'avait poussée à les accueillir favorablement. Il fallait des saints dans le monde, disait-il, et sa nièce y serait le modèle des épouses et des mères. Mais

bientôt, l'éloignement de la jeune fille pour le mariage et son attrait pour une vie de retraite et de prière lui firent renoncer pour elle à tout projet de ce genre. Restait cependant un point obscur à éclaircir, car, tout en déclarant énergiquement qu'elle voulait se consacrer à Dieu, Luisa avouait sa répugnance instinctive pour la vie du cloître. Comment concilier ces attrait si contradictoires en apparence ?

Au seizième siècle, la vie monastique était en grand honneur en Espagne et le marquis d'Almaçan eût parfaitement accepté que sa nièce enveloppât sa jeunesse, ses richesses et son rang dans un de ces cloîtres, où toutes les races illustres étaient représentées. Un pareil sacrifice eût été admiré, au sein d'un peuple ardemment catholique et fécond en grands dévouements. Luisa le savait et sa terreur fut grande quand elle crut comprendre que Dieu l'appelait à un genre de vie, dépourvu du prestige de la vocation religieuse et qui devait fatalement l'exposer au mépris des siens, surtout à une époque où la vie religieuse pour les femmes n'existait que sous la forme de la vie claustrale et contemplative.

Pendant les mois qu'elle passa à Almaçan, elle pria constamment pour demander à Dieu lumière et courage et quand elle rejoignit son oncle à Madrid, elle se décida à lui parler de ses projets d'avenir. Cette ouverture causa de véritables tortures à cette âme délicate et fière ; toute trem-

blante, elle parla d'abord de ses hésitations et de ses prières, puis elle ajouta qu'elle était enfin convaincue que Dieu ne l'appelait ni à la vie du mariage ni à celle du cloître; mais qu'il réclamait d'elle la pratique de la pauvreté, de la pénitence et de l'humilité au milieu du monde. Elle éprouvait une difficulté d'autant plus grande à développer ses projets, qu'elle ne se sentait pour cette vocation exceptionnelle qu'un attrait de conviction et de conscience, n'excluant ni les terreurs naturelles ni les angoisses intimes.

Le marquis l'écouta avec stupéfaction; pour lui, comme pour la plupart de ses contemporains, il n'existait au monde que deux vocations possibles pour une femme : celle du mariage ou celle du cloître, il le déclara nettement à sa nièce. Celle-ci le laissa dire, mais, au-dessus de ses propres répugnances et de l'opposition de son père adoptif, il lui semblait entendre l'appel de Dieu, appel mystérieux et souverain. Cependant, toujours humble et docile, elle consentit à suspendre pour le moment toute décision; le marquis, de son côté, l'affranchit de toutes les obligations mondaines et lui permit de mener dans son palais une vie de recluse.

Avec ce désintéressement d'elle-même, qui est la pierre de touche de la véritable sainteté, Luisa consacra une année toute entière à s'entraîner vers la vie monastique, dont elle se représentait consciencieusement les avantages et les perfec-

tions; mais ses efforts étaient vains; toujours elle se sentait ramenée vers cette pensée qu'il lui faudrait un jour fouler aux pieds les préjugés mondains, même les objections raisonnables des siens, pour s'en aller, seule et méprisée, servir Dieu dans l'abjection.

Cette perspective, crucifiante pour sa nature, lui apportait cependant une paix qui n'était pas de ce monde, et qu'elle regardait comme le signe de la volonté de Dieu.

Ce fut peut-être pour aplanir sa route que Dieu rompit les liens qui l'attachaient au monde; le marquis d'Almaçan mourut à un âge avancé, aimant toujours tendrement sa nièce, quoiqu'il ne la comprît plus; sa veuve se rattacha à Luisa comme à son meilleur appui et ne voulut plus quitter celle qu'elle avait depuis longtemps appris à vénérer; mais elle ne survécut pas longtemps à son époux et bientôt notre héroïne se trouva, à vingt-six ans, orpheline pour la seconde fois. Son cœur très tendre souffrait de ces brisements successifs, mais en la détachant de plus en plus de la terre, ils semblaient la presser d'accomplir le projet qui la poursuivait depuis de longs mois. Elle refusa les offres affectueuses de son cousin, le jeune marquis d'Almaçan et ceux de son oncle, Don Gonzalo Chacon y Mendoza, qui tous deux la pressaient de venir habiter sous leur toit et, après avoir terminé des arrangements de fortune, où les intérêts de son frère étaient en jeu, elle quitta le

palais d'Almaçan pour prendre possession d'une modeste maison, qu'elle avait louée dans la rue de Tolède, à Madrid.

Le genre d'existence qu'adopta Luisa à cette heure mémorable de sa vie n'était pas, malgré son étrangeté, absolument inconnu dans l'Église, ni même en Espagne. C'était la vie des saintes femmes du temps de saint Jérôme, qui pratiquaient les conseils évangéliques sans pour cela embrasser la vie monastique; c'était celle de cette Marina de Escobar, la conseillère des rois, qui vivait dans une petite chambre de la maison de son père à Valladolid ou de Doña Sancha Carillo, jeune fille noble de l'Andalousie, qui se créait une solitude au fond du palais de ses aïeux.

Reconnaissons cependant que de pareilles vocations étaient rares et, qu'aux yeux de ceux qui jugeaient d'après les idées et les préjugés de leur temps, celle de Luisa pouvait paraître singulière et imprudente. Il eût été si simple d'entrer au couvent pour y pratiquer, sous la sauvegarde de la règle monastique, cette vie parfaite dont elle était avide!

Au-dessus des voies ordinaires, Dieu, Maître souverain des âmes et des vies, a des desseins qui échappent à notre pénétration bornée; il lui plaît de confondre parfois les raisonnements de notre prudence en envoyant à certaines âmes des appels en dehors des lois ordinaires de la sagesse humaine. Telles sont les vocations d'un Alexis, d'un

Simon Stylite, d'un Benoît Labre, telle est celle de Luisa.

Devant ces voies mystérieuses, qui nous scandalisent peut-être, que faire, sinon s'incliner en reconnaissant au Maître de la vie, le droit de la diriger comme il lui plaît?

Luisa avait résolu de demeurer à Madrid, elle y possédait la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, en qui elle avait toute confiance; de plus, des affaires de famille, compliquées et difficiles, y rendaient sa présence nécessaire. Peut-être aussi sa générosité trouvait-elle une satisfaction à s'humilier dans cette ville où jadis elle avait vécu dans le palais des rois?

Trois ou quatre femmes, autrefois attachées à son service, voulurent la suivre dans sa petite maison de la via de Toledo; elle les prévint, en y entrant, qu'elle comptait vivre dans la plus grande pauvreté et que ses compagnes, devenues ses sœurs, devaient l'appeler simplement par son nom.

Son premier soin fut de vendre tous les objets de valeur qu'elle possédait pour en donner le prix aux pauvres; elle distribua aux églises les vases d'or et d'argent pouvant servir au culte et ne mit dans sa nouvelle demeure que les meubles indispensables; les lits étaient de simples planches recouvertes de toile grossière.

Le costume des recluses était à l'avenant : Luisa se coupa les cheveux qu'elle avait longs et très

beaux, remplaça sa robe, déjà très modeste, par une tunique de grosse serge et se couvrit la tête d'un espèce de capuchon de laine. Chacune des sœurs faisait à tour de rôle le ménage pour toutes, et Luisa trouvait un bonheur immense à devenir la servante de ses servantes; mais son zèle dépassait de beaucoup son adresse. Elle s'habitua assez vite à balayer la maison et à faire le feu; mais la cuisine l'embarrassait considérablement et, dans les premiers temps surtout, elle dut recourir souvent aux lumières de ses compagnes.

Toujours poussée par le désir de briser son orgueil, notre héroïne avait prié son confesseur de lui donner comme supérieure une ancienne femme de chambre de sa tante, qui l'avait suivie dans sa nouvelle existence. Cette femme était évidemment de la même trempe que la terrible Isabel Aillon, car elle imposait à son humble maîtresse les pénitences les plus rudes, l'accablait de paroles dures et méprisantes, et la faisait jeûner pendant des journées entières, à la grande indignation d'Inès, la compagne préférée de Luisa, qui voulait se révolter contre cette cruauté : « Ah mon Inès », lui disait alors Luisa, « plus je souffre et, « je l'avoue, quelquefois je pleure de faim, plus « Notre-Seigneur me fait la grâce de profiter de « ces souffrances ». Après deux ans de tyrannie, cette redoutable supérieure se retira dans un couvent, au grand soulagement de la petite communauté qu'elle avait terrorisée.

La vie de notre héroïne à cette époque était des plus austères : elle se levait à trois heures et passait trois heures et demie en prières, puis elle vaquait au soin du ménage et se rendait à l'Église, où elle entendait plusieurs messes. A onze heures avait lieu le dîner, suivi d'une courte récréation pendant laquelle les paroles frivoles étaient défendues. Après la récréation venaient plusieurs heures de travail en silence, la lecture spirituelle et une heure de méditation. A sept heures, on soupaît, le chapelet et la prière du soir finissaient la journée.

De quatre à cinq heures, Luisa recevait ceux qui désiraient lui parler ; mais, au début, ses visiteurs étaient rares, car sa famille et ses amis, scandalisés de cette existence en dehors des lois communes, l'avaient à peu près délaissée. Elle savourait à longs traits ce calice d'opprobre : un jour qu'elle était sur la place du marché, à Valladolid, un panier au bras, faisant ses modestes provisions, la duchesse de Medina de Rioseco passa en voiture. Elle s'arrêta à la vue de Luisa et lui reprocha affectueusement les humiliations qu'elle s'imposait : « L'humiliation est bien plutôt pour
« Votre Excellence qui s'arrête pour me parler »,
répondit en souriant la servante de Dieu. Dans les rues, les enfants attirés par son étrange tunique et la vieille couverture qu'elle portait en guise de manteau, la poursuivaient en se moquant d'elle et l'appelaient sorcière.

A Madrid, comme elle marchait un jour dans la boue et sous la pluie, son cousin le marquis d'Almaçan vint à passer à cheval, entouré d'une suite nombreuse. Pour ne pas la gêner, il fit semblant de ne pas la voir, mais ses domestiques la regardèrent en riant, au grand ennui de la compagne de Luisa, peu flattée de leurs commentaires ironiques. Quant à notre héroïne, elle continua ses courses, toujours calme et souriante, heureuse d'être méprisée par ce monde qu'elle avait abandonné. Souvent, il lui arrivait de se mêler à la foule des pauvres qui recevaient leur nourriture aux portes des monastères et, confondue parmi eux, elle mangeait avec délices le pain de l'aumône. Elle ne cessa cette pratique que lorsqu'elle se vit reconnue par les religieux et les autres pauvres.

Si dure pour elle-même, elle débordait de charité pour ses frères souffrants, en qui elle voyait des âmes rachetées par le sang du Christ, et, sans bruit, elle exerça bientôt à Madrid un fécond apostolat. Son bonheur était de visiter les hôpitaux, d'y soigner de ses mains les malades les plus rebutants et, tout en pansant les plaies du corps, de guérir celles de l'âme par ses douces exhortations. Souvent, quand elle rencontrait dans la rue des pauvres abandonnés, elle les ramenait dans sa petite maison, les faisait manger et les servait elle-même à table.

Une fois, entre autres, elle rencontra une malheu-

reuse plongée dans le vice et dévorée toute vive par de hideuses infirmités. Luisa se consacra tout entière au salut de cette infortunée qui commença par la repousser avec fureur. Notre héroïne ne se lassa pas ; tous les jours la pauvrese était nourrie et soignée chez sa bienfaitrice, qui se faisant son amie et sa servante, mangeait à table avec elle et traversait les rues de Madrid en la tenant par la main. Les compagnes de Luisa, si habituées qu'elles étaient à ses actes d'héroïsme, s'indignèrent cependant d'une bonne œuvre qui pouvait disaient-elles, compromettre la réputation de leur communauté. Luisa n'en continua pas moins son apostolat et, après de longs efforts, elle eut la joie de voir sa protégée, réconciliée avec Dieu, expier ses égarements par une sincère pénitence.

Cette charité qui, dans les malheureux, voyait surtout des membres de Jésus-Christ rachetés de son sang, était alimentée chez Luisa par une prière presque continuelle. L'extrême modestie, qui la caractérisait, lui fit garder un profond silence sur les faveurs dont Dieu la comblait pendant ses longues heures d'oraison ; nous savons cependant par des notes retrouvées après sa mort, par des poésies, où elle épanchait l'ardeur de son âme, et surtout par le témoignage de ses confesseurs, que des grâces extraordinaires récompensèrent plus d'une fois sa générosité au service de Dieu. Aussi l'on raconte que, comme saint Antoine de

Padoue, elle vit la sainte Vierge déposer entre ses bras son divin Fils, et quelle jouit, comme sainte Françoise Romaine, de la présence visible de son ange gardien.

Sa piété, nourrie de la lecture des grands docteurs de l'Eglise, était toute faite d'énergie et de sacrifice; l'imagination et la sensibilité n'y avaient aucune part. En 1595, elle prononça entre les mains de son confesseur le vœu d'agir toujours avec la plus grande perfection possible. Un des maîtres de la vie spirituelle, le Père Luis de la Puente (1), à qui elle confia ses secrets de conscience, nous assure que ce vœu ne lui causa jamais qu'une grande paix, preuve évidente, ajoute-t-il, de son éminente sainteté : il lui était devenu simple et facile de pratiquer en tout la perfection.

Cette sainteté se cachait sous une grande simplicité de formes et sous une douceur angélique qui désarmèrent à la longue les critiques qu'avait suscitées son genre de vie exceptionnel.

Peu à peu ceux-là mêmes qui l'avaient traitée de visionnaire furent conquis par sa modestie et par sa bonté. On lui reconnut même certaines qualités pratiques, et l'homme de loi chargé de ses affaires à Madrid et à Valladolid était frappé de son jugement net et clair, et disait souvent

(1) Luis de la Puente, né à Valladolid en 1554, mort en 1625. Entra dans la Compagnie de Jésus, où sa science ascétique et ses grandes vertus le rendirent célèbre.

que sa prudence n'était égalée que par son humilité.

Il arriva insensiblement que, malgré le désir de Luisa de demeurer cachée, le renom de sa vertu se répandit au dehors; il pénétra jusqu'à la reine Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III, qui témoigna un vif désir de connaître la recluse de la via de Toledo. Par ordre de son confesseur, la servante de Dieu se rendit au palais, où jadis elle avait joué avec les enfants royaux. Elle trouva chez la reine une âme capable de comprendre la sienne, car entre la jeune souveraine des Espagnes et la pauvrese volontaire, il y avait de ces affinités que crée la sainteté, plus profondes et plus solides que toutes les similitudes purement extérieures de position ou de genre de vie. La duchesse de Medina de Rioseco, la duchesse de l'Infantado et d'autres dames de haut rang prirent peu à peu l'habitude de venir consulter Luisa dans leurs difficultés et dans leurs peines, et toutes s'en allaient ravies de sa prudence et de sa bonté. Le comte de Miranda, président de Castille, fut son appui dans ses difficultés matérielles, et la fille unique de ce grand chrétien, Doña Aldonça de Zuniga, se consacra à Dieu, à l'exemple, disait-elle, de sa sainte amie.

Il arriva même qu'un seigneur de grande naissance, fils d'un parent de Luisa, témoigna le désir d'épouser celle que sa famille avait jadis accablée de reproches. La servante de Dieu se

mit à rire quand on lui communiqua cette proposition inattendue : « Comment », s'écria-t-elle, « j'ai été pour mes parents une humiliation et « un scandale et en voilà un qui parle de m'épouser ! »

III.

Nous abordons maintenant le point culminant de la vie de notre héroïne, l'heure décisive où Dieu, qui l'a déjà entraînée dans une voie exceptionnelle, va lui demander une suprême immolation.

Son existence pauvre et austère de Madrid, ses œuvres de charité et de zèle, l'apostolat qu'elle exerçait dans sa patrie et parmi les siens, tout cela n'était pour Luisa qu'un acheminement vers une autre vocation. Elle savait bien que si la vie qu'elle avait embrassée à Madrid avait déjà provoqué l'indignation de tous, ce nouveau projet, qui était pour elle le but suprême de son existence, exciterait une opposition autrement violente. Aussi laissa-t-elle mûrir pendant de longues années, dans le silence et la prière, le rêve secret formé à Pampelune aux jours de sa jeunesse et dont même son oncle, confident de ses projets pieux, n'avait jamais reçu l'aveu. Comment ce projet héroïque s'était-il peu à peu en-

raciné dans son âme au point d'en prendre entière possession ?

Enfant, elle désirait déjà verser son sang pour Notre-Seigneur et, par une tendance toute naturelle, sa pensée se portait vers l'Angleterre, le seul pays de l'Europe où, à cette époque, l'Église catholique était persécutée et martyre.

Les souffrances des catholiques anglais excitaient du reste en Espagne une vive compassion; le mariage de Philippe II avec Marie Tudor, la protection dont ce prince couvrait les catholiques proscrits avaient établi entre les fidèles d'Angleterre et la catholique Espagne un courant de sympathie. De plus, les collèges de Valladolid et de Séville étaient des foyers de zèle dont le rayonnement s'étendait au loin. Rien d'étonnant donc que Luisa se soit intéressée à des faits qui provoquaient chez ses compatriotes une si généreuse pitié.

Étant encore très jeune, elle lut une lettre dans laquelle Don Juan de Mendoza, ambassadeur à Londres, racontait dans ses poignants détails le supplice du Bienheureux Edmund Campion, exécuté à Tyburn, le 1^{er} décembre 1581. La jeune fille se passionna pour cette lecture et, désormais, elle mêla à toutes ses prières la pensée des martyrs anglais. Pendant ses longues veillées dans la chapelle du palais de Pampelune, elle méditait sur leurs combats et conjurait Dieu de lui permettre de les partager un jour. Peu à peu, le désir d'aller elle-même en Angleterre pour y

cueillir la palme du martyr se formula plus nettement dans son esprit; elle savait que sa jeunesse était, pour le moment, un obstacle insurmontable et, avec sa réserve habituelle, il lui répugnait de parler sans nécessité de cet attrait extraordinaire. Elle garda donc le silence, même vis-à-vis de son oncle; mais, quand il fallut décider sa vocation, la pensée de l'Angleterre contribua à lui faire regarder comme impossible pour elle la vie du cloître.

A la mort du marquis d'Almaçan, elle se trouva en face d'un procès long et épineux, qui l'obligeait à de nouveaux délais; elle s'en consola en offrant pour les catholiques anglais ses pénitences et ses prières. Souvent, en regardant ses disciplines et ses chaînes de fer : « Ce ne sont pas ces chaînes légères que je désire », s'écriait-elle, « mais les fers des martyrs d'Angleterre ! » Cette pensée prenait de plus en plus possession de son esprit : dans ses fréquentes maladies, elle semblait parfois plongée dans un sommeil létargique, mais pour l'en réveiller, ses compagnes n'avaient qu'à parler devant elle des persécutions d'Angleterre.

Vers 1596, quand elle habitait déjà depuis deux ans la via de Toledo, elle lut un récit de la mort du père Henry Walpole, Jésuite, exécuté à York, le 7 mai 1595, après des tortures inouïes (1).

(1) Henry Walpole, d'une famille noble et ancienne, entra dans la Compagnie de Jésus en 1584, passa quelques années dans les

Peut-être avait elle rencontré au collège de Valladolid cet héroïque confesseur, qui y passa quelque temps. Toujours est-il que l'histoire de son martyre la remua jusqu'au fond de l'âme; ce petit livre ne la quitta plus, elle le lisait nuit et jour et s'endormait en le tenant à la main.

Elle avait communiqué à son confesseur l'attrait qui la portait vers l'Angleterre et, sans oser se prononcer, celui-ci lui amenait cependant tous les prêtres anglais, de passage à Madrid, pour qu'elle pût se renseigner auprès d'eux sur le sujet qui lui tenait à cœur. A Valladolid, où l'appelaient souvent les intérêts de son procès, elle voyait, au séminaire anglais, d'anciens confesseurs de la foi à côté des jeunes gens destinés aux mêmes labeurs, et de leur bouche elle recueillait avidement tous les détails qui pouvaient l'aider à mûrir son projet.

Il est probable qu'à Madrid, elle connut la sainte duchesse de Feria, qui y habita de 1571 à 1612, à l'époque précisément où Luisa vivait en recluse dans la via de Toledo. Elles avaient, nous le savons, des relations communes : la reine Marguerite d'Autriche, la duchesse de l'Infantado et le Père Cresswell, Jésuite. Leurs deux âmes, unies par un commun amour pour l'Angleterre, durent se rencontrer et se comprendre, et l'inté-

collèges anglais de Valladolid et de Saint-Omer, rentra en Angleterre en 1593 et fut arrêté 24 heures après. Il fut exécuté au bout d'une année de tortures de tout genre.

rêt passionné qu'inspirait à Luisa les persécutés et les martyrs était bien fait pour aller au cœur de Jane Dormer.

Cependant le temps marchait et Luisa sentait bien que son mystérieux attrait vers l'ancienne Ile des Saints, s'était fortifié pendant ces années de réflexion et de prière; il lui sembla que le moment était venu pour elle de se rendre au poste que Dieu lui désignait :

Elle s'en ouvrit à ses confesseurs, qui repoussèrent tout d'abord sa pensée comme une extravagance sans nom. Ils lui objectèrent les périls de ce long voyage, l'état toujours chancelant de sa santé, l'impopularité des Espagnols en Angleterre, impopularité qui ajoutait encore au danger qu'elle courrait comme catholique.

Elle écouta humblement leurs arguments et se contenta de répondre que si Dieu la voulait vraiment en Angleterre, il aplanirait lui-même tous les obstacles qui barraient sa route. Peu à peu sa patience, sa douceur, son humilité, son désintéressement de toute volonté propre, son désir si pur d'accomplir uniquement la volonté divine frappèrent ses directeurs. Ils se demandèrent s'ils n'étaient pas en présence d'une vocation particulière et si les raisonnements de la prudence humaine ne devaient pas s'incliner devant un appel direct de Dieu.

En y réfléchissant, Luisa leur paraissait bien faite pour exercer un apostolat utile et le Père

Luis de la Puente, après l'avoir interrogée longuement à plusieurs reprises, déclara qu'il n'oserait pas, quant à lui, l'empêcher d'aller en Angleterre. L'opinion d'un écrivain ascétique aussi célèbre pesa dans la balance et entraîna les autres conseillers de Luisa. De plus, sa résolution était de nature à être comprise en Espagne, cette terre classique des dévouements chevaleresques et des sentiments héroïques.

Au même moment, le traité de paix conclu entre le nouveau roi d'Angleterre, Jacques I^{er} et Philippe II, ouvrit le royaume aux Espagnols et la fin de son procès rendit à Luisa sa liberté d'action.

Elle vit dans ces circonstances le signe décisif de la volonté de Dieu, écartant de son chemin les difficultés qui jadis avaient arrêté ses pas et elle se hâta de mettre ordre à ses affaires, en vue de son prochain départ.

Le gain de son procès lui avait assuré une fortune considérable, dont elle voulait disposer en faveur de la mission d'Angleterre. Elle résolut de fonder en Belgique un noviciat pour les Jésuites anglais et, par son testament, daté du 22 décembre 1604, elle attribue à cette fondation une somme de 20,000 ducats. Malgré toutes les observations qui lui furent adressées, elle refusa absolument de se réserver la moindre somme pour son usage personnel.

Deux ans plus tard, en 1606, le noviciat an-

glais, pépinière féconde de martyrs, était fondé à Louvain et, un peu plus tard, il donnait au ciel, en la personne du Père Thomas Garnett, exécuté à Tyburn, son premier martyr (1).

Ces dispositions prises, Luisa ne songea plus qu'à partir. Elle se sépara d'Inès, la plus aimée de ses compagnes, qui entra aux Augustines de Madrid, pourvut à l'avenir des autres qu'elle ne croyait pas appelées à la suivre et écrivit deux lettres d'adieu, datées du 13 et du 14 janvier 1605.

La première est adressée à son frère Don Alonzo de Carvajal, qui occupait un poste de confiance à la cour de Philippe III.

Elle lui parle avec tendresse de « ses petites filles très aimées Ana et Francesca », avec une douce autorité de ses devoirs de chrétien. Dans la seconde, écrite au Père Ojeda, recteur du collège des Jésuites de Madrid, elle rappelle la « forte inspiration », la « vocation persistante, efficace et longuement examinée », à laquelle elle obéit en partant pour l'Angleterre.

Quelques jours plus tard, le 27 janvier 1605, au milieu des larmes de ses amis qui la savaient

(1) Le noviciat de la province anglaise de la Compagnie de Jésus, fondé par Luisa de Carvajal, fut établi d'abord à Louvain. En 1614, il fut transféré à Liège et en 1612 à Watten, près de Saint-Omer, où il exista jusqu'à la suppression de la Compagnie. Un grand nombre de confesseurs et de martyrs y furent formés à la vie religieuse.

perdue pour eux à tout jamais, la voyageuse se mit en route. Elle ne consentit à emporter qu'une somme d'argent nécessaire pour la route et de toutes les facilités dont ses amis désolés voulaient entourer son voyage, elle n'accepta qu'un mulet sur lequel elle monta.

Elle avait avec elle un aumônier, deux domestiques hommes et un ménage anglais, gens honnêtes et pieux, heureux de profiter de cette occasion pour retourner dans leur pays.

Notre Luisa accomplit ce grand acte de sa vie avec le calme et la simplicité qu'elle apportait aux actions ordinaires. Elle quitta sans émotion apparente le ciel bleu, les radieux paysages de sa patrie, ses magnifiques églises, et toute cette atmosphère de foi, chaude et fervente, qui avait entouré sa jeunesse. Depuis longtemps, son cœur était ailleurs; il vivait déjà dans l'île lointaine, illuminée à ses yeux de la gloire du martyr.

Le voyage de la petite caravane fut long et pénible; elle passa à Paris quelques jours de repos, pendant lesquels notre héroïne visita l'église de Notre-Dame, la maison professe des Jésuites (1) et le couvent des Carmélites de la rue d'Enfer. Là elle retrouva des compatriotes et, avec les religieuses espagnoles, que le cardinal de Bérulle et M^{me} Acarie y avaient amenées quelques an-

(1) La maison professe des Jésuites était située rue Saint-Antoine; son église est aujourd'hui l'église paroissiale Saint-Paul-Saint-Louis.

nées plus tôt, elle put s'entretenir, dans sa langue maternelle, des projets d'apostolat qui lui tenaient à cœur.

De Paris, elle se rendit à Saint-Omer, où les Jésuites anglais avaient, nous l'avons vu, un collège important, autour duquel un grand nombre de familles exilées étaient venues se grouper. Luisa passa un mois dans la vieille cité flamande qui, aux jours mauvais, fut pour tant de proscrits un lieu de sécurité et de repos. Il restait encore quelques difficultés à aplanir avant qu'elle pût passer en Angleterre. Les Pères de la Compagnie de Jésus redoutaient les complications que pouvait faire naître l'arrivée de cette étrangère, dont le nom et le rang suffisaient pour attirer l'attention. De plus, la faible santé de Luisa, son ignorance de la langue et des usages du pays, la rendaient difficile à piloter et, au premier abord, les Jésuites anglais, rendus défiants par le péril, regardèrent son arrivée comme une nouvelle source de difficultés. Ils se décidèrent enfin à l'envoyer chercher par une personne de confiance et après une traversée orageuse, elle débarqua à Douvres dans les premiers jours de mai 1605.

En touchant terre, elle tomba à genoux pour remercier Dieu de l'avoir amenée, malgré tant d'obstacles, au but désiré de ses longues prières. Pour elle, cette terre étrangère était une patrie, et jamais reine n'arriva dans son royaume avec des rêves plus beaux que cette pauvre femme qui

venait en Angleterre réclamer le bonheur de souffrir et de mourir pour la foi de son Dieu.

Cependant les premières semaines de son séjour furent relativement douces et tranquilles. La personne chargée de la piloter la conduisit tout d'abord dans un château (1), où, par une bonne fortune extraordinaire, plusieurs prêtres étaient réunis. Grâce à leur prudence et peut-être aussi à leurs relations dans le monde officiel, les propriétaires de ce château n'avaient pas été inquiétés depuis trois ans, leur chapelle était remplie de saintes images et de reliques, il s'y disait tous les jours plusieurs messes et Luisa, entourée de toutes les consolations du culte, put oublier tout ce qu'elle avait entendu dire sur les terreurs de la persécution; au bout d'un mois de paix profonde, elle fut, comme nous le verrons, brusquement rappelée à la réalité des choses.

(1) Selon Lady Georgiana Fulberton, ce château était Battle, près de Hastings, appartenant à Magdalen, vicomtesse Montague; les protestants l'appelaient la « petite Rome ».

CHAPITRE VI.

LUISA DE CARVAJAL EN ANGLETERRE.

1605 — 1614.

- I. État des catholiques sous Jacques I^{er}. — Leurs espérances à son avènement et ensuite leurs déceptions. — La conspiration des Poudres. — Ses principaux auteurs. — Rôle des Jésuites. — Découverte du complot. — Exécution des coupables. — Leur repentir. — Procès du P. Garnett. — Ses tortures. — Sa fermeté. — La persécution redouble de sévérité. — Luisa, forcée de quitter son premier asile, vient à Londres. — Dans l'affolement général, elle se trouve sans abri. — Don Pedro de Zuniga l'oblige de loger à l'ambassade. — Elle commence à visiter les prisonniers. — Les scènes atroces dont elle est témoin la bouleversent. — Elle a des doutes sur sa vocation. — L'ambassadeur la pousse à partir. — Elle consulte des hommes éminents. — On calme ses inquiétudes et elle se décide à demeurer à Londres.
- II. Luisa s'établit dans une petite maison, en dehors de l'ambassade. — Elle possède des dons qui la rendent capable d'exercer une utile influence. — Par son exemple, sa connaissance de la religion et son éloquence naturelle, elle éclaire un grand nombre d'âmes. — Exemple du Père Drury, martyr. — Luisa obtient que le Saint Sacrement soit réservé dans les chapelles des ambassades. — Son aventure dans Cheapside. — Elle est arrêtée. — L'ambassadeur la fait délivrer. — On l'exhorte à la prudence. — Elle fait instruire les catholiques et visite les prisonniers. — Fête organisée par elle en l'honneur de deux futurs martyrs. — Repas dans la prison. — Elle fait rechercher leurs reliques et celles d'autres martyrs. — Sa dévotion envers les martyrs. — Les convertis de Luisa. — Elle s'occupe de l'éducation de quelques jeunes filles, elle rencontre Mary Ward. — Souffrances intimes de Luisa. — Ses lettres à ses amis d'Espagne. — Visite de son frère à Londres. — Les lettres de Luisa rendent service à la cause catholique. — Sa pauvreté est quelquefois peu comprise. — Départ de Don Pedro de Zuniga.

III. Le zèle de Luisa irrite l'archevêque de Canterbury. — Il l'accuse auprès du roi. — Liste des accusations. — Maladie de Luisa. — Elle se retire dans le faubourg de Spitalfields. — L'archevêque continue à la surveiller. — Il obtient du roi l'autorisation de fouiller sa maison. — Visite domiciliaire. — Luisa emmenée en prison. — L'ambassadrice espagnole l'y rejoint. — L'ambassadeur obtient sa délivrance. — On exige son départ, négociations à ce sujet avec la cour d'Espagne. — Luisa tombe malade. — Elle est soignée à l'ambassade. — Son agonie. — Sa mort, 2 janvier 1614. — Hommages rendus à sa dépouille. — Son corps ramené en Espagne. — Sa canonisation est sollicitée à Rome. — Le silence se fait sur sa mémoire.

I.

Pour apprécier les difficultés que rencontra Luisa de Carvajal pendant son séjour en Angleterre, il est nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur l'état de l'Église catholique à cette époque, d'autant plus que l'arrivée de notre héroïne coïncida avec une suite d'événements tragiques, qui eurent sur le parti catholique en général une influence désastreuse.

Élisabeth était morte depuis deux ans, son cousin Jacques I^{er}, roi d'Écosse (1), lui avait succédé et les catholiques anglais, si longtemps écrasés sous une tyrannie sanglante, saluèrent avec joie l'avènement du fils de Marie Stuart.

Les premiers actes du nouveau monarque justifiaient leur confiance, il leur promit la liberté

(1) Jacques était arrière petit-fils de Margaret Tudor, fille aînée d'Henri VII et sœur d'Henri VIII, mariée en 1503 à Jacques IV, roi d'Écosse.

de pratiquer leur religion à l'intérieur de leurs maisons, et s'engagea vis-à-vis des représentants des puissances étrangères à respecter cette promesse. Quelques mois suffirent pour montrer combien ces déclarations étaient illusoires : faible et faux par nature, Jacques avait pour ministre Cecil, fils de Lord Burleigh, le conseiller d'Élisabeth et qui était, comme son père, l'ennemi juré des catholiques. De plus, le roi était aux prises avec des embarras d'argent et ne savait comment satisfaire aux demandes de ses sujets écossais, aussi pauvres que cupides. La persécution des « papistes » lui parut un moyen facile de rétablir ses finances, aussi ajouta-t-il aux lois d'Élisabeth de nouveaux articles, destinés à rançonner les catholiques au profit de la caisse royale.

La déception de ceux-ci fut amère : la plupart la supportèrent avec résignation ; mais quelques-uns, outrés de la duplicité du roi, dont les actes démentaient si cruellement les paroles, se laissèrent entraîner à des projets de vengeance.

La persécution avait rapproché les prêtres et les fidèles et dans l'étroite intimité où ils vivaient avec leurs fils dans la foi, les Jésuites anglais avaient senti l'esprit de révolte s'insinuant dans le parti catholique. En mai 1605, le Père Garnett, leur Provincial, écrivait à Rome ces lignes significatives : « Que le Pape défende aux catholiques « d'agir. Tous ici sont désespérés et quelques-uns

« sont furieux contre les Jésuites, qui, disent-ils, arrêtent leurs entreprises » (1).

En effet, un certain nombre d'hommes désespérés, à leur tête Robert Catesby, avaient juré la perte du roi.

Leur plan était de faire sauter le palais du Parlement un jour où le roi serait présent aux séances de la Chambre, de détruire ainsi d'un seul coup le chef de l'État, les Lords et les Communes, de s'emparer de la personne du prince Charles, héritier du trône et de le proclamer roi sous la tutelle d'un conseil formé de catholiques. Il fallait que leurs souffrances fussent atroces et qu'ils eussent perdu toute espérance, pour que des hommes d'honneur et de foi, jusque-là sans reproche, aient pu envisager de sang-froid un pareil forfait!

Les gentilshommes que Robert Catesby avait gagnés à son projet étaient tous de bonne famille et, chose étrange, des catholiques pratiquants, qui, plus tard, en face de la mort, retrouvèrent la lucidité de leur foi et de leur conscience. Les principaux chefs, Thomas Percy, Thomas Winter, les frères Wright, Ambroise Rookwood et Sir Everard Digby, s'étaient adjoints quelques agents subalternes, entre autres Guy Fawkes, ancien soldat, connu par son caractère audacieux.

On sait comment Casteby finit par confier son projet, sous le sceau de la confession, au Père

(1) *Records of the English Province S. J.*, ser. IX, p. 60.

Tesimond, de la Compagnie de Jésus. Le fit-il pour soulager sa conscience inquiète, ou, comme le croient la plupart des historiens (1), à l'instigation de Cecil, le ministre de Jacques I^{er}, qui, ayant eu vent du complot, tenait absolument à y impliquer les Jésuites?

De tous les conspirateurs, Catesby est le seul dont le passé n'ait pas été sans reproche et il est aujourd'hui à peu près hors de doute qu'il devint un instrument entre les mains du tout-puissant ministre.

Le Père Tesimond, n'ayant pas réussi à détourner Catelsby de son dessein, lui arracha la permission de communiquer à son Provincial, toujours sous le sceau du sacrement, son fatal secret.

Les lèvres des deux religieux étaient scellées et ils ne pouvaient rien pour empêcher l'exécution du projet, dont ils prévoyaient avec terreur les conséquences désastreuses.

Nos lecteurs savent comment une lettre adressée par un des conspirateurs à son cousin, membre de la Chambre des Lords donna l'éveil; comment des recherches furent organisées, le complot découvert et les principaux conjurés tués ou jetés en prison en novembre 1605. Le 8 janvier 1606, Sir Everard Digby, John Gaunt, Robert Winter

(1) Challoner *Lives of Missionery priests*, vol. II, p. 242, édit. 1874. *Les persécutions religieuses en Angleterre sous Élisabeth et les premiers Stuarts*, par l'abbé Destombes, vol. II, p. 400.

et Bates, le domestique de Catesby, furent exécutés à Londres. Tous moururent, courageux et pénitents, regrettant leur crime et disculpant énergiquement les prêtres, qu'on accusait d'être leurs complices.

Le premier n'avait que vingt-sept ans; remarquablement beau, d'une grande culture d'esprit, le bienfaiteur des Jésuites proscrits, il monta sur le gibet en sollicitant le pardon de Dieu et les prières des catholiques présents. John Gaunt, vaillant gentilhomme, dont la force herculéenne s'était plus d'une fois exercée sur les chercheurs de prêtres, Winter et Bates, moururent, comme lui, en témoignant hautement de leur contrition.

Le lendemain, le second groupe de conjurés subit le même supplice. Ambrose Rookwood, issu d'une noble famille catholique, très dévouée à la bonne cause, n'avait que vingt-six ans. Sa jeune femme s'était mise sur son passage et lui jeta à travers la foule un dernier adieu : « Je prie pour
« toi; aie bon courage, offre-toi à Dieu comme,
« de mon côté, je t'offre entièrement à lui! »

Sur le gibet, Rookwood pria à haute voix pour le salut de ce roi qu'il avait voulu faire périr.

Pour la première fois, la loyauté traditionnelle des catholiques anglais avait faibli devant la trahison et la duplicité du souverain; cette erreur coûta cher, non seulement aux égarés qui en furent les premières victimes, mais à une multitude d'innocents qu'ils entraînèrent dans leur perte.

Aux yeux du gouvernement les suppliciés du 8 et du 9 janvier n'étaient pas ceux qu'il voulait surtout frapper. Il tenait à impliquer dans le complot les Pères Garnett et Oldcorne, Jésuites, et le Frère Owen, frère convers, prisonniers tous les trois à la Tour de Londres. Nos lecteurs savent comment, désespéré de la discrétion du Père Garnett, Cecil fit placer les deux religieux dans des cellules contiguës, communiquant entre elles par un trou percé dans le mur. Des espions étaient postés de façon à surprendre les paroles des prisonniers, qui, ne soupçonnant pas la ruse, profitèrent de ce rapprochement pour se confesser.

Interrogé par son compagnon sur le complot, le Père Garnett lui répondit : « Ils n'ont pas de
« preuves pour montrer que j'étais informé de la
« conspiration ; un seul homme (faisant allusion
« au Père Tesimond) pourrait le prouver ». Ces mots suffirent et, ramené devant ses juges, le Père Garnett apprit la ruse dont il avait été la victime.

Il déclara alors que la vérité ayant été découverte à son insu, il était libre de reconnaître que le complot lui avait été révélé en effet ; mais sous le secret sacramentel, l'obligeant au silence : « Je prends à témoin Dieu et ses saints », ajouta-t-il, « que j'ai eu ce crime en horreur, que tous les jours je me suis efforcé d'empêcher des tentatives de cette nature ».

Cet aveu ne suffisait pas à Cecil, l'ennemi juré

des catholiques; il voulait faire avouer au Provincial des Jésuites que lui et ses frères avaient encouragé les conspirateurs. Soumis, à plusieurs reprises, à la torture du chevalet, privé de sommeil pendant cinq nuits consécutives, nourri de mets et de boissons auxquels on avait mêlé des substances narcotiques, celui que le général de l'Ordre, Aquaviva, avait surnommé « l'Agneau », se révéla un héros. L'honneur de ses frères et le sien fut sauvegardé jusqu'au bout et son attitude ferme, modeste et digne devant le tribunal qui avait juré sa perte, frappa jusqu'à ses ennemis.

Il n'en fut pas moins exécuté, ainsi que le Père Oldcorne; quant à l'humble frère convers, leur fidèle compagnon, il rendit son âme à Dieu au milieu des tortures (1).

Nous nous sommes peut-être longuement arrêté à cette douloureuse histoire de la conspiration des Poudres, mais elle eut pour le parti catholique des suites capitales. Les mesures de rigueur redoublèrent, de nouveaux articles furent ajoutés aux lois pénales et les catholiques écrasés d'impôts, traqués, poursuivis, torturés de toutes façons, sentirent vite que ce règne sur lequel ils avaient fondé tant d'espérances était plus cruel pour eux que celui d'Élisabeth.

On juge dès lors combien la position de Luisa de Carvajal devenait difficile et combien les pé-

(1) Pour le Frère Nicolas Owen, voir Chapitre 1^{er}, p. 18.

rils que ses amis d'Espagne avaient redoutés pour elle se trouvaient aggravés par le redoublement de persécution qui suivit le fatal 5 novembre 1605 (1).

Nous avons laissé la servante de Dieu sous le toit hospitalier où elle goûtait une paix relative. Un jour, un ami secret vint prévenir le châtelain qu'une visite domiciliaire le menaçait; alors, il se passa une de ces scènes si fréquentes en Angleterre pendant deux siècles. Les prêtres se déguisent et se dispersent, les reliques, les livres et les ornements sacrés sont cachés en lieu sûr et Luisa, dont la présence eût compromis ses hôtes, est amenée à Londres, où on la loge chez une dame catholique. Elle passe environ cinq mois dans cet asile, occupée à apprendre l'anglais, afin d'entrer en relations avec ceux qu'elle est venue secourir.

Tout à coup, la conspiration des Poudres est découverte, l'affolement est général, les catholiques sont arrêtés et jetés en prison dans toute l'étendue du royaume. Les bruits les plus extravagants circulèrent sur l'origine du complot, quelques-uns voulurent y voir les agissements de l'Espagne et l'hôtesse de Luisa, terrifiée à la pensée d'avoir chez elle une Espagnole, refusa de la garder plus longtemps.

(1) Jusque dans ces dernières années, dans un grand nombre de villes d'Angleterre, la populace célébrait encore, par des démonstrations « antipapistes », l'anniversaire du 5 novembre.

Jusque-là, l'étrangère avait évité, par humilité, de faire connaître sa présence à Londres à l'ambassadeur d'Espagne; mais privée de son seul asile, sans appui et sans conseil, elle se décida à écrire à Fray Juan de Saint-Augustin, chapelain de l'ambassade, pour le prier de l'aider à trouver un logement.

Don Pedro de Zuniga, qui représentait le roi Catholique à la cour de Jacques I^{er}, était un homme de foi et de dévouement. Quand son chapelain lui fit part de la lettre de Luisa, il alla la trouver et exigea qu'elle vint loger sous son toit. Elle résista longtemps, craignant par-dessus tout de rentrer dans cette vie du monde qu'elle avait quittée pour jamais. Don Pedro et Fray Juan comprirent ses scrupules, mais ils finirent par lui persuader qu'elle ne pouvait songer à vivre seule, en face de l'effervescence de l'esprit public; elle se résigna donc à accepter provisoirement un petit logement très modeste qui faisait partie de l'ambassade. Elle s'y renferma avec deux jeunes filles qui s'étaient attachées à elle et partagea son temps entre la prière et l'étude de la langue anglaise.

Dès qu'elle fut en état de se faire comprendre, Luisa commença à sortir pour visiter les catholiques prisonniers. Elle s'était préparée d'avance à des scènes horribles, mais la réalité dépassa de beaucoup ce qu'elle avait imaginé et son âme, tendre et ardente, en fut bouleversée. Elle n'en-

tendait parler que de lois cruelles portées contre les fidèles, de tortures, de supplices, d'exécutions sanglantes. Elle ne pouvait faire un pas dans la rue sans voir d'infâmes caricatures représentant le Pape et les prêtres ou, spectacle plus horrible, sans voir la tête et les membres d'un confesseur de la foi exposés à la risée publique. L'air retentissait de blasphèmes contre tout ce qu'elle aimait en ce monde ; la terreur, la délation étaient partout.

Elle avait, il est vrai, la joie d'assister tous les jours à la messe dans la chapelle de l'ambassade ; mais le Saint Sacrement n'y étant pas réservé, elle était privée de ces longues heures d'adoration qui, en Espagne, faisaient son bonheur, et qui, à Londres, l'eussent reposée et consolée. A ces peines, il s'en joignait d'autres d'un ordre plus intime ; pleine de compassion et d'amour pour les persécutés, Luisa souffrait de se voir traitée par eux avec une défiance, que l'excès du péril nous explique, mais dont son cœur aimant était parfois étonné.

Malgré tout son courage, elle avait des moments de trouble ; elle finissait par se demander si elle ne s'était pas trompée de route et si réellement Dieu lui imposait de demeurer à ce poste désolé où ses souffrances étaient si grandes et le bien qu'elle opérait si minime ? Alors, passaient devant elle de ravissantes visions : elle voyait les grands cloîtres de l'Espagne, inondés de paix,

illuminés par la Présence divine, vivifiés par ce courant de sympathie qui entraîne vers un même but des âmes unies par un commun amour. A ces visions troublantes se joignaient les représentations de l'ambassadeur et de son chapelain. Ils avaient compris cette âme dévorée de la folie de la croix, aussi s'attachaient-ils surtout à lui prouver qu'en sa qualité d'étrangère, elle aurait beau braver les lois pénales, le gouvernement se bornerait à l'exiler sans vouloir lui accorder le martyre qu'elle rêvait. La perspective du péril l'aurait retenue, celle d'être exclue du martyre pouvait la faire partir. Ébranlée par ces arguments, découragée et hésitante, Luisa, selon son habitude, recourut à la prière. En même temps, elle fit demander les conseils d'un grand nombre de saints personnages et attendit, avec une docilité d'enfant, le résultat de ses démarches.

La décision ne se fit pas trop attendre : Don Juan de Ribero, archevêque de Valence, le Père Perez, jésuite espagnol, le Père Parsons, recteur du collège anglais de Rome, et qui était en même temps l'âme de la mission d'Angleterre, consultés par notre héroïne, lui répondirent, après un mûr examen, qu'elle devait rester à son poste pour y travailler au salut des âmes. Le Père Perez, pour plus de sûreté, porta la question jusqu'au Pape Paul V, qui loua le courage de Luisa et lui fit dire de persévérer dans l'œuvre qu'elle avait commencée. Fray Juan de Saint-Augustin lui-même, après

avoir joint ses instances à celles de l'ambassadeur pour faire partir sa compatriote, finit par être convaincu, lui aussi, que Luisa devait, dans les desseins de Dieu, demeurer à Londres pour s'y dévouer à la cause catholique et il ne cessa dès lors de lui prêter toute l'assistance en son pouvoir.

Les inquiétudes de notre héroïne étaient désormais calmées pour jamais et, si son séjour en Angleterre lui amena des souffrances et des déboires, elle eut du moins la conviction que ce séjour était voulu du Dieu, dont le bon plaisir était son unique loi.

II.

Quand l'agitation causée par la conspiration des Poudres fut apaisée, Luisa se décida à louer une petite maison dans le voisinage de l'ambassade. Ses amis et ses parents d'Espagne lui envoyaient de temps en temps des fonds ; du reste, l'organisation de sa nouvelle demeure était des plus simples et les ressources dont elle pouvait disposer servaient surtout à secourir les catholiques pauvres. A première vue, il semble que cette étrangère, d'une santé si faible ; d'une pauvreté si grande, puisqu'elle avait renoncé à sa fortune pour vivre d'aumônes, parlant difficilement l'anglais et transportée dans un milieu nouveau pour elle, n'é-

tait pas faite pour exercer une influence considérable.

Il en fut autrement : Dieu, qui l'avait désignée pour remplir un rôle de confiance auprès des catholiques persécutés, lui donna les moyens d'accomplir sa tâche.

D'abord son exemple seul était une prédication continuelle : à la vue de cette femme, dont ils surent bientôt la naissance illustre, qui avait abandonné sa patrie, sa position, ses amis, pour venir partager leurs souffrances, les catholiques anglais trouvaient moins dures les pertes temporelles et les souffrances morales, dont ils payaient chaque jour leur fidélité. La vie de Luisa, exemple vivant de détachement, leur prêchait plus éloquemment que toute parole la vanité des biens de ce monde et l'importance suprême des biens éternels.

De plus, grâce aux fortes études religieuses que lui avait fait faire son oncle, notre héroïne connaissait à fond l'Écriture sainte et l'histoire de l'Église; elle lisait le latin aussi facilement que l'espagnol. A une connaissance de la religion, rare chez une femme, elle joignait le don non moins précieux de pouvoir communiquer à d'autres, dans un langage clair et éloquent, la science religieuse qu'elle possédait; ces dons lui furent d'une grande utilité en Angleterre; elle le comprit si bien qu'elle continua à donner un temps considérable à l'étude de la religion, surtout à celle

des questions controversées, qui divisaient alors les esprits. Un grand nombre d'âmes lui durent la solution de leurs doutes et l'apaisement de leurs inquiétudes; les prêtres même mirent à profit sa connaissance exacte de la doctrine de l'Église sur certains points en litige, connaissance qui s'alliait en elle à la rectitude d'un esprit supérieur aux considérations secondaires.

On nous cite un exemple entre mille de cette heureuse influence. Un saint prêtre, Robert Drury (1), élève du séminaire de Valladolid, fut arrêté après douze ans d'apostolat. On lui offrit la liberté et la vie s'il consentait à prêter un serment de fidélité au Roi, serment nouvellement rédigé par le Parlement, à l'intention des catholiques; les termes ambigus de cette formule étaient propres à tromper les esprits et à troubler les consciences; c'était du reste le but que se proposait le gouvernement.

A la vue des malheurs dont les catholiques étaient accablés quand ils refusaient de prêter le serment, le Père Drury se demanda si, eu égard à la difficulté des temps, les laïques ne pourraient pas accepter la formule proposée, en stipulant toutefois qu'ils n'entendaient pas renoncer à la suprématie spirituelle du Pape. Rome n'avait pas eu le temps de se prononcer sur ce point particu-

(1) Robert Drury fit ses études à Valladolid et à Reims; revint en Angleterre en 1693, exerça son ministère à Londres et dans les environs, fut martyrisé en 1607.

lier (1), mais déjà Luisa, avec son instinct si droit, avait démêlé les erreurs voilées sous une formule ambiguë. Elle alla visiter le Père Drury dans sa prison, conféra longtemps avec lui et sut lui persuader que, même pour les laïques, le nouveau serment était criminel.

Le saint prisonnier faisait bon marché de sa propre vie : les angoisses de ses fils dans la foi avaient seules obscurci un instant son jugement. Les arguments de notre héroïne lui rendirent sa lucidité première et il ne savait comment la remercier du service insigne qu'elle lui avait rendu. « Il me montra plus d'affection que jamais quand
« j'allai le voir et je cherchai par tous les moyens
« à l'encourager », écrit-elle à ses amis d'Espagne. Le 26 février 1607, le Père Drury fut exécuté à Tyburn; l'éclat de son visage frappa tous les assistants. Avant de mourir, il avait donné à Luisa de Carvajal une dernière preuve d'affection, en lui confiant sa vieille mère, que notre héroïne recueillit et soigna jusqu'à sa mort.

Un autre résultat du séjour de Luisa à Londres fut l'établissement dans la grande cité hérétique, de quelques centres d'où la présence adorable du Saint Sacrement rayonnait désormais, comme une bénédiction perpétuelle, sur les ténèbres d'alentour.

(1) Plus tard, le pape Paul V envoya deux brefs aux catholiques anglais pour leur interdire de prêter ce serment, et l'archiprêtre Blackwell l'ayant prêté, le cardinal Bellarmin lui écrivit pour lui en démontrer l'impiété.

Elle souffrait, nous l'avons vu, de la privation de ces longues heures d'adoration, qui, dans l'isolement de son exil, lui eussent été doublement précieuses. Un certain nombre de courageux catholiques faisaient dire la messe chez eux; mais, exposés à des visites domiciliaires perpétuelles, ils n'osaient, en général, y garder la sainte Réserve. Les chapelles des ambassades, au contraire, étaient à l'abri de toute invasion et Luisa résolut d'obtenir que le Saint Sacrement y serait désormais réservé. Elle s'adressa d'abord à son compatriote Don Pedro de Zuniga, qui se rendit volontiers à ses prières; peu de temps après, comme elle l'écrivait joyeusement à sa cousine la marquise de Caracena, les ambassadeurs de France, de Venise et des Pays-Bas suivirent l'exemple de leur collègue.

A mesure qu'elle se perfectionnait dans l'étude de l'anglais, notre héroïne se hasardait davantage à étendre le champ de son zèle. Elle se trouva bientôt engagée dans des discussions théologiques avec les boutiquiers de Cheapside, une des rues les plus commerçantes de Londres. Un jour qu'elle s'y était rendue pour faire ses modestes acquisitions, la conversation s'engagea, comme par hasard, sur la religion des papistes; Luisa commença par répondre aux questions qu'on lui adressa, puis elle se laissa aller à développer plusieurs points de doctrine et elle finit par parler, pendant deux heures, à un cercle d'auditeurs de plus en plus nombreux, les uns hostiles, les autres

curieux, quelques-uns franchement sympathiques.

De temps en temps, elle s'arrêtait pour leur demander pardon de leur parler si mal anglais; mais ils lui répondaient, assure son biographe, qu'elle parlait, au contraire, fort bien et qu'ils la comprenaient à merveille. La discussion se prolongea jusqu'au soir et Luisa rentra chez elle, heureuse de ce commencement d'apostolat.

L'ardente conviction qui animait toutes ses paroles, son intrépidité, sa simplicité et la logique de ses arguments avaient, en effet, produit une impression favorable sur la majorité de ses auditeurs; mais un certain nombre d'entre eux lui avaient gardé rancune et ne pouvaient oublier la profession de foi de cette hardie « papiste ». Quinze jours après, au mois de mai 1608, comme Luisa parcourait le même quartier, un de ces derniers la reconnut et la fit conduire devant le magistrat du quartier, le « Justice of peace », qui l'interrogea. Elle répondit qu'elle s'appelait Luisa de Carvajal, qu'elle était Espagnole et qu'elle habitait près de l'ambassade de son pays; qu'elle était venue en Angleterre pour imiter tant de saints personnages qui, abandonnant leurs familles et leur patrie, avaient voulu vivre pauvres et obscurs, pour l'amour de Notre-Seigneur.

Ce langage étonna fort le juge; il se crut probablement en présence d'une folle, car il se mit à rire en regardant son secrétaire, non moins étonné que lui.

L'interrogatoire continua : Luisa, questionnée sur ses croyances, déclara que la religion catholique et romaine était la seule vraie et qu'elle était prête à mourir pour rendre témoignage à sa foi. Le juge, de plus en plus surpris, regardait cette femme frêle et délicate, vêtue comme une pauvre, qui, avec sa voix très douce, son accent étranger et son indifférence en face du péril, lui semblait un phénomène rare et curieux. Pendant ce temps, la foule s'était ameutée autour de la maison où Luisa subissait son interrogatoire ; on criait que cette inconnue était un prêtre déguisé et on cherchait à l'enlever de force. Le juge ne voulant ni relâcher sa prisonnière, ni la livrer aux fanatiques qui l'eussent peut-être mise en morceaux, attendit que la foule hostile se fut dispersée et, à la nuit tombante, il fit conduire Luisa, dans une des prisons de Londres. Elle y alla à pied, sous une pluie battante, avec les deux jeunes filles qui l'accompagnaient, et entra joyeusement dans la misérable cellule, qui lui fut assignée.

Sa détention dura plusieurs jours pendant lesquels un prêtre, qui avait su son aventure, parvint jusqu'à elle sous un déguisement et lui apporta la sainte communion. Rien ne manquait au bonheur de la captive, ni les secours présents, ni l'espérance du martyre pour l'avenir, quand Don Pedro de Zuniga, averti de ce qui se passait, s'empressa de réclamer sa compatriote.

Ce ne fut pas sans un pénible serrement de

cœur que Luisa suivit l'ambassadeur; elle qui avait cru ne sortir de prison que pour aller devant le tribunal et de là au martyre. Don Pedro ne lui ménagea pas les reproches, il la gronda sévèrement de ce qu'il appelait ses imprudences et voulut profiter de l'occasion pour la ramener avec lui à l'ambassade et l'y installer. Elle écouta humblement ses remontrances, mais refusa absolument de loger ailleurs que dans sa pauvre maison.

Du reste, son aventure lui valut d'autres avertissements que ceux de l'ambassadeur. Le Père Luis de la Puente, à qui elle en avait écrit le récit, lui répondit en louant sa ferveur, mais en l'exhortant à la modérer. Dès lors, avec la soumission qui la caractérisait, Luisa évita avec soin les controverses publiques et se consacra à des œuvres de zèle plus utiles encore et moins compromettantes pour ses amis.

Une de ces œuvres fut le secours qu'elle apporta aux catholiques, qui, par suite des malheurs du temps, ne pouvaient ni garder chez eux des livres religieux, ni recourir librement au ministère des prêtres.

La science religieuse de Luisa leur vint souvent en aide pour résoudre leurs doutes et calmer leurs inquiétudes de conscience. En sa qualité d'étrangère, elle pouvait avoir chez elle les livres d'instruction religieuse et de controverse, dont ils étaient privés et qu'elle mettait à leur disposition

pour éclairer et fortifier leur foi. Si Don Pedro de Zuniga blâmait ses pieuses témérités, il n'en admirait pas moins son zèle charitable et, plus d'une fois, il s'associa à ses œuvres. C'est ainsi qu'à sa prière, il reçut sous son toit un vieux prêtre anglais, à qui Luisa amenait ceux qui avaient besoin de conseil ou d'absolution.

Mais ce fut surtout dans les prisons que s'exerça la charité de la servante de Dieu et c'est là, plus qu'ailleurs, qu'elle se révèle à nous sublime et touchante. Elle apprit bientôt à connaître les différentes prisons de Londres, les noms et les nécessités de ceux qui y languissaient; elle ne connaissait pas mieux le nombre de ses doigts, dit son biographe espagnol, que le chiffre des prêtres prisonniers. Elle les visitait et les consolait continuellement; les aumônes qu'elle recevait d'Espagne étaient employées à adoucir leur sort.

Une fois seulement, pendant un temps relativement très court, son confesseur, averti qu'elle était surveillée de près, lui fit suspendre ses visites aux prisons.

En 1610, elle eut la joie d'assister pendant leurs derniers instants deux saints prêtres : John Roberts, moine Bénédictin et Thomas Somers, prêtre séculier. Le premier, caractère énergique et apôtre zélé, avait été quatre fois arrêté, emprisonné et banni du royaume. Pendant la peste qui ravagea Londres sous Jacques I^{er}, il s'était consacré avec une charité héroïque au soulagement des malades.

Le second, l'ami des petits et des humbles, était appelé « Parochus Londinensis », le curé de Londres, et sa condamnation à mort fut prononcée au milieu des larmes des pauvres qu'il avait aimés et servis.

Les deux confesseurs furent condamnés le 8 décembre 1610, et leur exécution fixée au 10 du même mois. Luisa, qui les avait visités assidûment pendant le temps de leur captivité, obtint du geôlier, en le payant largement, que les deux prêtres fussent réunis pendant leur dernière nuit sur terre. On les retira, en effet, de la salle commune, où ils étaient mêlés aux malfaiteurs, pour les placer dans le quartier consacré aux prisonniers catholiques. Là, Luisa les attendait, entourée de quelques amis et d'un grand nombre de prisonniers, confesseurs de la foi. Elle reçut les futurs martyrs avec un joyeux respect, les félicitant de leur glorieuse destinée et implorant l'assistance de leurs prières. Pour elle, ce jour était un jour d'allégresse et elle voulait l'entourer de tout l'appareil d'une fête.

Elle avait fait dresser une table dans la prison et, sur son invitation, tous y prirent place. Les martyrs du lendemain rayonnaient; tout à coup un scrupule saisit le Père Roberts : « Ne croyez-vous pas », dit-il à Luisa, « que ma gaité scandalisera mes frères; il vaudrait peut-être mieux que je me retirasse seul pour prier ». — Non, non », répondit-elle, « que pouvez-vous faire de

« mieux que de montrer combien est grand votre
« bonheur de mourir pour le Christ? »

Les catholiques, présents à ces agapes suprêmes, étaient eux-mêmes transportés au-dessus des peines et des larmes d'ici-bas; Dieu leur donnait, à cette heure solennelle, un avant-goût de la béatitude promise à ceux qui souffrent pour la justice. Quant à Luisa, placée à table entre les deux martyrs, elle semblait transfigurée; les paroles inspirées par lesquelles elle félicitait les confesseurs de leur bonheur et les conjurait de lui obtenir une couronne semblable à la leur arrachaient des larmes aux assistants.

C'était, dans la vie de tous ceux qui participaient à cette fête sublime, une de ces heures uniques, où les voiles qui séparent le monde terrestre et le monde céleste semblent s'abaisser pour laisser entrevoir les réalités de l'au delà, où Dieu essuie toutes les larmes et couronne tous les sacrifices.

Le lendemain, 10 décembre, les deux prêtres moururent avec une admirable sérénité; de leurs mains enchaînées, ils se donnèrent l'un à l'autre une dernière bénédiction. Le Père Roberts garda sur le gibet sa gaité naturelle; le voyant debout, nu-tête, à moitié vêtu, par une froide matinée d'hiver, un des spectateurs s'approcha et voulut lui couvrir la tête : « Ne vous inquiétez pas de
« moi », dit le martyr en riant, « je ne crains plus
« à l'avenir les maux de tête ». Son compagnon,

non moins calme, ne cessait de formuler d'une voix forte de pieuses invocations (1).

Par une clémence rare à cette époque, les deux martyrs ne furent pas détachés vivants, et vers le milieu de la journée seulement, on descendit du gibet leurs corps inanimés pour accomplir sur eux la boucherie prescrite par les termes de la loi. A la tombée de la nuit, les saintes dépouilles furent jetées dans une fosse creusée près de la potence, avec les restes des seize malfaiteurs exécutés en même temps que les deux prêtres; leurs ennemis espéraient les dérober aux recherches des catholiques en confondant dans une sépulture commune les innocents et les coupables; mais ils avaient compté sans le zèle des fidèles et sans le dévouement de Luisa de Carvajal.

Pendant le mémorable repas, où elle avait réuni à une table commune les martyrs et les confesseurs de la foi, le Père Scott, un des prisonniers, avait fait part à notre héroïne de l'intention qu'avaient certains catholiques d'enlever les dépouilles de leurs martyrs. Il lui demanda si elle accepterait le périlleux honneur de recevoir sous son toit ces précieuses reliques en attendant qu'on pût les faire passer à l'étranger. Luisa y consentit avec joie. Dans une lettre à sa cousine, la marquise de Caracena, elle raconte comment, de ses propres mains, elle enveloppa dans des draps de toile les

(1) *Acts of English martyrs*, J. Pollen, S. J., p. 167.

membres mutilés, qu'au risque de leur vie les vaillants catholiques avaient retirés de leur tombeau sans honneur, et comment on la remercia en lui laissant quelques parcelles des reliques (1).

Ce même Père Scott (2), qui avait sollicité l'hospitalité de Luisa pour les dépouilles de ses frères, fut lui-même exécuté, le 30 mai 1612, avec un prêtre séculier, Richard Newport (3). Leurs corps furent jetés, comme l'avaient été ceux des Pères Roberts et Somers, dans une fosse, où furent précipités en même temps les restes des nombreux criminels, exécutés avec eux. On établit autour de la tombe une surveillance active et cette fois on crut avoir déjoué les tentatives des fidèles.

Luisa souffrait de savoir confondues au milieu des malfaiteurs les reliques de ses chers martyrs; les catholiques anglais semblaient reculer devant une nouvelle entreprise, où ils risquaient eux-mêmes leur vie; elle s'adressa alors à ses compatriotes de l'ambassade. A sa prière, Don Alonzo de Velasco, fils du comte de la Rivilla, successeur de Don Pedro de Zuniga, entreprit de rechercher les corps des deux prêtres, besogne périlleuse autant que répugnante, car, d'une part les nuits si courtes de cette époque de l'année lui laissaient un temps très limité; de l'autre, il fallait enlever les cadavres déjà décomposés des criminels, avant

(1) *Life of Luisa de Carvajal*, 1889, p. 265.

(2) William Scott, des Bénédictins de Valladolid.

(3) Richard Newport, élève des séminaires de Douai et de Rome.

d'atteindre les martyrs, qu'on avait jetés à dessein au fond de la fosse.

L'exilée volontaire avait inspiré à ses compatriotes une vénération chevaleresque qui leur fit tout oser pour la satisfaire. Don Alonzo et ses compagnons se mirent donc courageusement à l'œuvre et accomplirent, non sans peine et sans péril, leur tâche difficile. Ils mirent sur leurs épaules les saintes dépouilles et les portèrent en toute hâte à la maison hospitalière, où Luisa et ses compagnes, enveloppées de voiles blancs, des flambeaux à la main, les attendaient avec inquiétude.

Le petit oratoire avait été orné de verdure et jonché de fleurs, on y déposa devant l'autel les confesseurs de la foi, dont les corps soigneusement embaumés, furent ensuite transportés en Espagne par les soins de notre héroïne. En 1832, ils étaient encore vénérés dans la chapelle du comte de Gondomar, dans la ville du même nom.

La dévotion de Luisa pour les martyrs s'étendait aux lieux mêmes sanctifiés par leur présence. En traversant les rues où ils passaient pour aller à Tyburn, elle pleurait à chaudes larmes et s'écriait : « Oh bienheureux chemin, sanctifié par les pas des saints en route pour le ciel ! »

Avec la même émotion, elle saluait les membres mutilés des martyrs, exposés suivant l'usage, sur London Bridge ou sur les portes de la cité ; mais quelque profonde que fut sa dé-

votion pour les reliques des morts, sa sollicitude pour les âmes des vivants la surpassait encore.

Nous avons déjà parlé de l'influence de son exemple et de sa connaissance approfondie de la religion. Elle éclairait les esprits troublés ou inquiets par ses raisonnements nets et lucides et, par son active charité, elle entraînait au bien les caractères timides. C'est ainsi qu'elle s'occupait souvent de faciliter la réception des sacrements aux catholiques que la persécution avait rendus craintifs; elle portait elle-même aux prêtres les enfants qui devaient recevoir le baptême et quelquefois, ne sachant comment faire approcher ses protégés du sacrement de pénitence, elle les conduisait aux prisons et, en payant largement le geôlier, elle les faisait confesser par les prêtres incarcérés. Une de ses œuvres préférées consistait à se charger de l'avenir des jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce : par ses relations avec l'Espagne, elle les faisait passer à l'étranger et entrer dans un des nombreux séminaires anglais fondés sur le continent.

Enfin, elle opéra d'innombrables conversions, tant par ses conversations que par l'exemple de sa sainte vie.

Ses convertis étaient de tous les âges et de toutes les positions. L'un d'entre eux, jeune homme d'une famille noble, héritier d'une grande fortune, renonça à toutes les espérances de ce monde pour embrasser la foi. Un autre fut amené à la

vérité par la connaissance approfondie qu'avait Luisa des textes de l'Écriture sainte.

Une vieille femme, née dans le catholicisme, mais qui l'avait abandonné à l'avènement d'Élisabeth, lui donna plus de peine et fut, pendant de longs mois, l'objet de ses constantes prières. Un jour, à son grand étonnement, Luisa vit venir à elle, souriante et empressée, celle qui jusque-là avait repoussé toutes ses avances. Encore toute émue, la pauvre vieille lui raconta qu'un ange lui était apparu et l'avait avertie que, si elle voulait sauver son âme, il fallait rentrer dans l'Église catholique. Il ajouta qu'elle devait aller trouver le plus tôt possible la dame espagnole. Notre héroïne se hâta d'avertir un prêtre, qui confessa sa protégée. Celle-ci vécut encore deux mois, dans de grands sentiments de foi et de contrition et mourut assistée jusqu'au bout par sa bienfaitrice.

Une autre œuvre, chère au cœur de Luisa, était l'éducation d'un certain nombre de jeunes filles, qu'elle avait réunies sous son toit pour les former à la vie chrétienne.

Elle avait été frappée de la nécessité, dans ces temps malheureux, d'élever des femmes fortement pieuses, capables d'exercer autour d'elles une influence utile à la cause de l'Église, et elle voyait combien cette tâche de l'éducation était difficile pour des parents catholiques, vivant au milieu de continuelles alertes. Son désir était de

fonder une congrégation enseignante, établie dans des conditions spéciales, pour pouvoir exister sous les lois pénales, et dont le but aurait été uniquement l'éducation des jeunes filles anglaises. Dieu n'accorda pas à sa servante de jeter les bases de cette œuvre, mais il lui ménagea la consolation de rencontrer sur la terre la future fondatrice de la congrégation dont elle avait entrevu l'urgente nécessité.

Ce fut en 1613, l'année qui précéda sa mort, que dans un obscur faubourg de Londres, où elle s'était retirée, Luisa rencontra Mary Ward, destinée par la Providence à fonder en Angleterre la première communauté qui osa s'y établir depuis la prétendue réforme. Ces deux nobles âmes, si bien faites pour se comprendre, durent mettre en commun leurs pensées sur l'œuvre chère au cœur de toutes les deux.

Sans former de Communauté proprement dite, les jeunes filles élevées par Luisa de Carvajal rendirent de véritables services à l'Église. La plupart d'entre elles se placèrent comme institutrices et transmirent aux enfants qui leur furent confiées les leçons de leur sainte maîtresse. Elles ne manquaient pas d'énergie si nous en jugeons par l'exemple d'une certaine Anna. Un jour, celle-ci accompagnait dans les rues de Londres Luisa, qui, oubliant qu'elle n'était plus à Madrid, tira son chapelet et se mit à le réciter ostensiblement. Un homme qui passait voulut le lui arracher des mains, mais il avait compté sans la

vaillante Anna, qui se jeta sur lui et lui administra une volée de coups de poings. Il rendit le chapelet et se retira tout confus.

Le bien qu'il lui était donné d'opérer était, il est vrai, un baume pour le cœur de l'exilée; mais les épreuves de tout genre ne lui manquèrent pas et, si Dieu lui refusa la couronne sanglante du martyre, il lui accorda le martyre obscur de l'âme et du cœur.

Sa principale souffrance était la vue de l'Église écrasée, des catholiques persécutés. Elle écrit à sa cousine la marquise de Caracena : « Je ne sais
« comment je pourrai continuer à boire cet amer
« calice. Rien ne soulage la souffrance que me
« cause la douleur des autres... chaque jour,
« l'état des catholiques s'aggrave, des horreurs,
« qui, dans d'autres pays, feraient verser des torrents de larmes, sont ici notre pain quotidien...
« A toute heure du jour et de la nuit, les maisons des fidèles peuvent être envahies par des
« chercheurs de prêtres; ils ne peuvent ni fermer
« leurs portes, ni se défendre contre ces outrages,
« de sorte qu'ils n'ont jamais un instant de paix
« ou de sécurité et qu'ils n'entendent jamais du
« bruit à la porte sans trembler, surtout s'ils ont
« un prêtre chez eux... Il est clair qu'une grâce
« surnaturelle peut seule leur faire supporter de
« pareils traitements (1) ». Et encore : « Quelque-

(1) *Life of Luisa de Carvajal*, p. 253.

« fois ma pauvre âme crie vers Dieu pour lui
« demander des enfants; mais en général je me
« contente de faire tous mes efforts pour plaire
« à Celui qui m'inspire ces ardents désirs et de lui
« abandonner le résultat.. (1) ». Quelquefois, notre
héroïne est consolée par des exemples de géné-
reux détachement : « La constance avec laquelle
« les bons catholiques persévèrent dans leur foi
« me dédommage bien de toutes les misères de
« ce pays, qui autrement serait détestable ».
« Quelquefois », écrit-elle encore, « quand je re-
« garde ce pays et que, du haut d'une colline, je
« contemple la contrée qui m'entoure, mon cœur
« est saisi d'une douleur poignante et je sens
« combien on peut lui appliquer les paroles du
« Christ : Jérusalem, Jérusalem, toi qui tue les
« prophètes qui te sont envoyés. Nous ne pou-
« vons pas sortir dans la rue sans voir exhibés,
« sur les portes, les têtes et les membres de ceux
« que nous aimons et vénérons (2) ». Malgré cette
souffrance aiguë, Luisa se sentait appelée à de-
meurer en Angleterre : « Il y a longtemps », dit-
elle un jour à un prêtre, « que Dieu m'a inspiré
« le désir de venir en Angleterre et je n'ai rien
« épargné pour m'assurer que c'était vraiment là
« sa volonté... Je n'espérais pas qu'une faible et
« ignorante femme comme moi pût convertir
« ceux que tant de prêtres saints et savants n'ont

1) *Life of Luisa de Carvajal*, p. 229.

(2) *Ibid.*, p. 254.

« pu convaincre ; mais il y a une chose que per-
« sonne ne peut m'empêcher de faire, c'est, avec
« l'aide de Dieu, de souffrir avec chaque catho-
« lique en particulier et d'offrir avec eux et pour
« eux toutes mes peines. Si on m'exile, je re-
« viendrai mourir en Angleterre, non par simple
« affection pour ce pays, mon cœur est resté espa-
« gnol et rien ne me plaît à Londres, mais je
« sais que la volonté de Dieu me veut ici (1) ».

« Je vis ici, » écrit-elle encore, « dans un
« océan d'afflictions et de misères », et à son
frère, Don Alonzo de Carvajal : « Je ne connais
« pas un cœur moins fait que le mien pour en-
« durer les agitations et les malheurs de ce pays ;
« pouvez-vous imaginer dès lors que je reste ici
« pour mon bon plaisir ou par une piété d'en-
« têtement?.. Soyez sûr que, dès que je verrai
« que Dieu veut mon retour en Espagne, je par-
« tirai sans retarder même d'une heure... L'a-
« mour de moi-même, mes aspirations naturelles
« vers la paix et le repos m'attirent vers l'Es-
« pagne et non vers l'Angleterre (2) ».

Ce frère unique de Luisa, Alonzo de Carvajal, se trouvant à Bruxelles pour le service du roi, vint visiter sa sœur à Londres et fut profondément affligé de la voir au milieu d'un pays hostile, dans une position aussi précaire. Il lui écrivit, après son retour, pour la conjurer de quitter

(1) *Life of Luisa de Carvajal*, p. 255.

(2) *Ibid.*, p. 258.

l'Angleterre et la vie misérable qu'elle y menait; Luisa lui répondit longuement. Après l'avoir assuré qu'elle n'agissait ni par obstination ni par une ridicule vanité, elle poursuit : « Me voici donc
« ici, moi une femme faible de santé... sujette
« aux peurs et aux appréhensions nerveuses, très
« portée par nature à désirer l'estime et l'affec-
« tion des autres, me voici dans un désert, plein
« de loups dévorants, dans une maison pauvre et
« obscure, vivant d'aumônes, et cependant vous ne
« sauriez vous imaginer la paix et la tranquillité
« de mon cœur... N'est-ce pas là le résultat d'une
« force surnaturelle, qui vient de Dieu, grâce à
« laquelle je ne saurais me dérober à d'autres épreu-
« ves, ni cesser de faire la volonté de Dieu » (1).

C'était là le triomphe de la grâce sur la nature, l'accent calme et ferme d'une vocation, extraordinaire, sans doute, mais marquée du signe divin.

Les lettres qu'écrivait Luisa du poste désolé où l'avait placée la providence de Dieu étaient d'une utilité réelle pour la cause catholique. Elles faisaient connaître la véritable situation des fidèles et contribuait à augmenter la sympathie avec laquelle ils étaient regardés en Espagne. Cette sympathie ne fut pas stérile; touchés par les souffrances, que Luisa leur peignait en couleurs si vives, ses parents espagnols lui envoyaient de larges aumônes. Parmi les principaux bienfaiteurs de la

(1) *Life of Luisa de Carvajal*, p. 258.

mission d'Angleterre, citons l'archevêque de Tolède, oncle de notre héroïne ; ses amies, la duchesse de Medina de Rioseco et la comtesse de Castellar ; sa cousine germaine, la marquise de Caracena ; enfin le Roi Philippe III, avec lequel elle avait joué dans son enfance. Celui-ci lui assigna même, sur sa cassette privée, une pension mensuelle de 300 réaux, que son ambassadeur à Londres était chargé de lui payer en son nom.

Luisa employait cet argent à soulager les prisonniers, à acheter des livres de religion ou de controverse et à payer les voyages des jeunes Anglais qui désiraient passer à l'étranger pour s'y préparer au sacerdoce.

Quant à elle-même, elle vivait dans un dénuement extrême, se regardant comme la dépositaire des sommes qui passaient entre ses mains et comme obligée, par son vœu de pauvreté, à se contenter du strict nécessaire.

Elle s'était, nous l'avons vu, dépouillée de toute sa fortune pour fonder le noviciat anglais de Louvain. Les Pères de cette maison, ayant su dans quelles conditions elle vivait à Londres, voulurent lui rendre au moins une partie de sa fortune et lui écrivirent pour la conjurer, en termes pressants, de se prêter à cet arrangement. Elle refusa formellement et déclara qu'une pareille proposition lui était « intolérable » et qu'elle demandait qu'on ne la renouvelât jamais.

La situation matérielle de Luisa semble n'avoir

pas toujours été comprise des catholiques anglais et ce fut là pour elle une source de souffrances intimes. Il n'est pourtant pas étonnant que, voyant en elle une grande dame, alliée aux plus illustres personnages de la cour d'Espagne, les catholiques n'aient pas soupçonné tout d'abord l'héroïque détachement qui l'avait portée à se dépouiller de son vivant de tout ce qu'elle possédait. Ils la savaient héritière d'un grand nom et d'une fortune considérable, il ne leur venait pas à l'esprit de lui faire l'aumône, peut-être même eussent-ils cru l'insulter en lui donnant de l'argent; aussi notre héroïne remarque-t-elle naïvement qu'ils lui faisaient rarement la charité.

Du reste, les peines du cœur de tout genre ne manquèrent pas à Luisa; elle avait gardé, au milieu des circonstances extraordinaires de sa vocation exceptionnelle, une âme délicate et sensible, d'autant plus accessible aux souffrances des autres qu'elle était courageuse à endurer les siennes propres. Les malheurs de ceux qui l'entouraient lui perçaient le cœur; la mort ou le départ de ses amis l'attristait profondément.

En 1610, elle perdit Don Pedro de Zuniga, qui fut rappelé en Espagne. Elle le regretta vivement, car, tout en blâmant son séjour en Angleterre, il l'avait soutenue et aidée dans ses premières difficultés et Luisa lui en gardait une profonde reconnaissance. Ajoutons, cependant, que les successeurs de Don Pedro à l'ambassade, le comte de la

Revilla et le comte de Gondomar, paraissent avoir hérité de son amitié pour leur sainte compatriote.

La même année, 1610, mourut le Père Parsons, l'âme de la mission d'Angleterre, l'homme le plus redouté des protestants à cause de son influence extraordinaire dans toutes les cours de l'Europe; à peu près en même temps, le Père Michael Walpole (1), le confesseur de notre héroïne, fut emprisonné, puis banni du royaume.

III.

Cette mort et ce départ causèrent à Luisa une profonde tristesse; étrangère comme elle l'était, souvent isolée et méconnue, elle se rattachait d'autant plus à ceux qui possédaient sa confiance. Elle n'en continua pas moins avec le même courage les œuvres de zèle et de charité qui devaient, tôt ou tard, l'exposer aux poursuites du gouvernement.

En effet, ses visites aux prisons et surtout l'influence qu'elle exerçait sur les fidèles la firent signaler à George Abbott, archevêque de Canterbury et ennemi acharné des catholiques. Il dénonça au Conseil du Roi cette étrangère rebelle

(1) Le P. Michael Walpole, frère cadet du martyr, Henri Walpole, et Jésuite comme lui, fut un missionnaire zélé. Il écrivit plusieurs traités de philosophie et de controverse, et mourut à Séville en 1620.

aux lois du royaume, et la liste des accusations qu'il y déposa contre elle est le fidèle résumé des labeurs de la servante de Dieu.

Elle est accusée d'avoir travaillé pour la religion catholique « plus que n'auraient pu le faire vingt prêtres », d'avoir visité les prisons, d'avoir encouragé les papistes à refuser le serment de fidélité, d'avoir baisé les pieds des prêtres captifs, d'avoir écrit en Espagne des lettres où elle prétendait que les catholiques étaient des martyrs et non des traîtres, enfin d'avoir envoyé aux prisonniers des tartes faites à la mode espagnole qui, du reste, ajoutaient ses ennemis, étaient excellentes.

Ce réquisitoire était absolument exact; Luisa se serait reconnue, avec joie, coupable de tous les faits incriminés, depuis les visites aux prisons jusqu'à l'envoi des excellentes pâtisseries espagnoles. Mais au moment où le Conseil allait décider de son sort et probablement l'expulser du royaume, elle tomba gravement malade et l'exécution de la sentence fut indéfiniment ajournée. Quand elle fut suffisamment rétablie, elle se décida à quitter sa maison de Londres, étroite et malsaine, pour s'installer avec ses compagnes dans le faubourg de Spitalfields, où elle loua une habitation isolée, entourée d'un jardin et de grands murs.

Là, elle mena une vie très retirée, cherchant à se faire oublier, afin de n'être pas renvoyée du pays où elle voulait vivre et mourir. Elle n'abandonna pas ses œuvres de charité, mais les continua

avec le moins de bruit possible, pour ne pas réveiller l'attention de son ennemi, l'archevêque Abbott.

Celui-ci toutefois ne la perdait pas de vue; il savait que si Luisa visitait moins ostensiblement les prisons, sa maison de Spitalfields n'en était pas moins un foyer de vie catholique, un lieu de rendez-vous et de refuge pour les persécutés. Plusieurs fois, il essaya, sous divers prétextes, de pénétrer chez elle; mais notre héroïne, toujours sur ses gardes, refusa d'ouvrir la porte, invoquant son titre d'étrangère, qui l'exemptait de la juridiction de l'archevêque, et se retranchant derrière la protection de son ambassadeur.

Enfin Abbot, furieux de ces échecs, résolut de frapper un grand coup. Le Roi était vivement irrité d'un livre que venait de publier le fameux théologien espagnol Suárez (1); l'archevêque profita habilement de sa colère pour lui arracher l'autorisation d'entrer par force chez la recluse espagnole, qu'il accusait d'avoir fondé un couvent de religieuses, au mépris des lois du royaume.

Le 28 octobre 1613, avant le jour, soixante hommes armés, accompagnés de plusieurs magistrats, escaladèrent les murs et brisèrent les portes de la petite maison de Luisa de Carvajal.

(1) Francisco Suarez, Jésuite, né en 1548, † en 1617, publia, parmi un grand nombre d'ouvrages théologiques, un traité contre le serment d'allégeance exigé par Jacques I^{er}. Ce traité fut publié à Coimbre en 1613.

Rien ne faisait prévoir cette invasion, combinée dans le plus grand secret, aussi les recluses n'avaient-elles pris aucune précaution pour dérober aux chercheurs les objets du culte.

Par une permission de la Providence, l'extrême pauvreté de la demeure découragea bientôt les « poursuivants »; ils ne se donnèrent pas la peine de fouiller à fond une maison d'aussi chétive apparence, et la chapelle échappa ainsi à leurs recherches. Il en fut de même du prêtre qui servait d'aumônier à la petite communauté.

Le bruit de cette affaire attira bientôt le comte de Gondomar, ambassadeur d'Espagne, et l'ambassadeur des Pays-Bas. Ils trouvèrent Luisa et ses compagnes entourées des hommes armés qui se préparaient à les emmener au palais de Lambeth, où les attendait l'archevêque Abbott. En voyant entrer l'ambassadeur des Pays-Bas, notre héroïne l'appela et lui confia, en espagnol, ses inquiétudes au sujet de son aumônier, arrêté en même temps qu'elle, mais qui jusque-là n'avait pas été reconnu. L'ambassadeur la rassura, réclama le prêtre comme étant au service de l'ambassade et le plaça parmi les gens de sa suite. Alors, délivrée de sa seule inquiétude, la servante de Dieu se prépara joyeusement à suivre ses gardiens.

Le comte de Gondomar, indigné de l'insulte faite à une étrangère, chercha en vain à persuader aux magistrats de laisser leur prisonnière chez elle; il leur promit qu'elle ne tenterait pas

de s'évader. On lui répondit par un refus absolu ; alors il fit monter Luisa dans sa voiture , avec trois de ses compagnes ; escortées des serviteurs des deux ambassades et suivies de la bande armée , les prisonnières traversèrent toute la cité.

Au palais de Lambeth, notre héroïne, interrogée par l'archevêque, lui signifia qu'il n'avait pas de juridiction sur elle et qu'elle ne lui répondrait pas. Furieux de l'audace de cette faible femme, Abbott la fit conduire à la prison voisine, en ordonnant de l'enfermer avec les criminels de bas étage et surtout de lui interdire toute communication avec les prisonniers catholiques. Mais il avait compté sans Constance d'Acuña, comtesse de Gondomar, l'amie très dévouée des persécutés et l'admiratrice enthousiaste de sa sainte compatriote (1). Cette noble femme accourut à la prison, s'y enferma avec Luisa et fit dire au Roi qu'elle était résolue à ne pas quitter son amie, ni le jour ni la nuit, pendant tout le temps de sa captivité.

Elle tint parole et demeura auprès de notre héroïne, pendant que son mari obtenait une audience du Roi et accusait l'archevêque Abbott d'avoir outrepassés ses pouvoirs en attaquant une étrangère avec une telle violence, sans preuves suffisantes.

Jacques hésita pendant quatre jours, puis,

(1) Quand, en 1618, le comte de Gondomar fut rappelé en Espagne, il obtint de Jacques I^{er} la mise en liberté de douze Jésuites qu'il emmena avec lui. — *Records of the English Province*, Sér. I, p. 485.

ne voulant pas déplaire au représentant du Roi d'Espagne, il ordonna que Luisa fût remise entre les mains de l'ambassadeur, en attendant qu'elle fût expulsée du royaume.

Le comte de Gondomar alla en grande pompe chercher la prisonnière, dont ce déploiement d'honneurs blessait profondément l'humilité. Elle avait rêvé parcourir en condamnée ces rues où elle passait maintenant en triomphe; et dans une lettre à la Vénérable Anne de Jésus, une des premières compagnes de Sainte Thérèse et prieure du Carmel de Bruxelles, elle laissa échapper toute sa désolation. De plus, elle entrevoyait le moment où il lui faudrait, malgré ses protestations, quitter cette terre, où elle espérait vivre et mourir au service de l'Eglise.

En effet, le gouvernement anglais avait chargé son représentant à la cour de Madrid d'obtenir du Roi Philippe III le rappel de cette femme pauvre, faible, malade, qui n'en inspirait pas moins aux conseillers royaux une véritable terreur. Le comte de Gondomar, touché du désir ardent qu'avait Luisa de demeurer en Angleterre, consentit, pour lui faire plaisir, à ne faire aucune démarche pour hâter son départ et elle-même écrivit au Roi d'Espagne pour le conjurer de la laisser à son poste.

Philippe III, combattu entre les prières que lui adressaient Luisa et la pression exercée sur lui par le gouvernement de Jacques I^{er}, céda aux nécessités

politiques. Il fit dire à notre héroïne de se retirer en Flandres, auprès de l'archiduchesse Isabelle, son amie d'enfance, qui se préparait, avec une grande joie, à la recevoir à sa cour.

Tout ce que Luisa avait souffert jusque-là : isolement, privations, déboires de tout genre, n'était rien auprès de cette dernière croix. L'Angleterre était pour elle le poste où l'avait placée son Maître, et ce poste lui était d'autant plus cher qu'il lui avait coûté plus de larmes et de sacrifices.

Mais ce Dieu, pour qui elle avait tout quitté, ne l'abandonna pas dans cette crise suprême; elle devait partir, il est vrai, mais pour le pays de l'éternelle paix où le Maître essuie lui-même toutes les larmes et récompense tous les sacrifices.

Pendant que les rois et leurs ministres combinaient son départ pour l'Espagne, Dieu se préparait à l'appeler au ciel. Sa santé, toujours chancelante, avait été gravement ébranlée par les émotions de ces dernières semaines; l'invasion de sa maison, le froid et le mauvais air de sa prison avaient porté un dernier coup à son frêle tempérament, et ceux qui l'entouraient voyaient ses forces décliner de jour en jour.

Le comte de Gondomar l'avait installée à l'ambassade, dans une petite chambre contiguë à la chapelle. Elle y passait ses journées en prières, entourée de ses jeunes compagnes. Vers la fin de novembre, environ un mois après sa sortie de prison, elle fut saisie de douleurs si violentes que

ceux qui connaissaient son ardent désir du martyre, crurent que Dieu voulait, en lui envoyant des souffrances extraordinaires, exaucer en partie la prière de toute sa vie. Elle demeurait calme et patiente au milieu de ces tortures, auxquelles les médecins ne comprenaient rien, se soumettant avec une docilité d'enfant à tous les remèdes qu'on lui ordonnait. Le comte et la comtesse de Gondomar l'entouraient des soins les plus affectueux ; quand elle ne put plus quitter son lit, on érigea un autel dans sa chambre, la messe y fut célébrée chaque jour et, par une attention de la Providence, le Père Michael Walpole, dont l'exil, quatre ans auparavant, lui avait causé une peine si vive, entra en Angleterre à temps pour assister sa fille spirituelle dans ses derniers combats.

Il devint bientôt évident aux yeux de ceux qui la veillaient avec un si tendre respect, que cette vie qui avait jeté un si pur éclat allait bientôt s'éteindre ; à mesure que Luisa approchait de l'heure suprême, un grand apaisement se faisait dans son âme. Sa crainte d'être expulsée du pays auquel elle avait donné son cœur, ses ardents désirs du martyre, tous ces sentiments qui l'avaient jadis agitée étaient dominés par un acquiescement absolu à la volonté de Dieu. Une paix profonde, avant-goût de la paix éternelle, l'enveloppait toute entière ; les hommes et les choses ne pouvaient plus rien sur cette âme, au seuil de son éternité.

Un jour qu'elle saignait abondamment du nez, le

Père Walpole, confident de ses aspirations vers le martyre, lui demanda si elle ne regrettait pas que son sang ne fût pas répandu sur le gibet ou sur l'échafaud : « Père », répondit-elle, « puisque « Dieu veut que je meure ainsi, je ne désire plus « maintenant autre chose : peu m'importe de lui « offrir mon sacrifice en public ou en particulier ».

Le 1^{er} janvier 1614, son état devint désespéré, et le lendemain l'agonie commença. Autour du lit de la mourante étaient ses jeunes compagnes en larmes, le Père Walpole, le chapelain de l'ambassade et d'autres prêtres. Tous priaient en union avec la servante de Dieu ; le calme solennel de cette chambre funèbre n'était troublé que par les sanglots d'un vieux domestique français, attaché au service de Luisa. « Ma chère dame », s'écriait-il, « n'oubliez pas au ciel votre pauvre « Diego ».

Quant à la malade, souriante et paisible, elle répétait sans cesse, dans la langue sonore de son pays : « Señor mio, señora mia ». — « Mon Seigneur, ma souveraine », et son âme s'exhala, sans efforts, dans ces tendres invocations vers ce qu'elle avait le plus aimé ici-bas.

Ce fut le 2 janvier, jour où elle accomplissait sa quarante-cinquième année, que Doña Luisa de Carvajal rendit à Dieu cette âme, dont ses confesseurs déclarèrent que le péché grave n'avait jamais terni l'innocence baptismale. Son corps, exposé dans la chapelle de l'ambassade, au milieu

des lumières et des fleurs, devint un but de pèlerinage. Les ambassadeurs des puissances catholiques vinrent lui rendre hommage et les catholiques anglais, bravant le danger, accoururent en foule auprès de celle qui avait abandonné son pays pour devenir leur amie et leur servante.

Huit mois plus tard, les précieuses dépouilles furent rapportées en Espagne par l'aumônier de l'ambassade, accompagné du fidèle Diego, qui voulut suivre jusqu'au bout sa chère maîtresse. On les déposa au couvent de l'Incarnation de Madrid, où Inès, la fidèle amie de Luisa, eut la joie de revoir intacts les traits de celle qu'elle avait tant aimée.

Il y eut alors dans toute l'Espagne un élan de vénération vers cette femme, dont la vocation extraordinaire avait jadis soulevé des critiques, dont la folie de la croix continuera à causer des étonnements, mais dont la charité et l'abnégation étaient comprises par un peuple chevaleresque, amoureux des grands dévouements. Cet enthousiasme se traduisit par des démarches faites auprès de la cour de Rome pour demander la canonisation de la servante de Dieu.

Le Roi d'Espagne, Philippe III, et ses sœurs, amies d'enfance de notre héroïne, se mirent à la tête du mouvement. Parmi la foule des témoins empressés à attester sa pureté, sa pénitence, son zèle pour le salut des âmes, citons ses confesseurs, les religieuses de Madrid, qui avaient été ses amies,

ses parents et les différents ambassadeurs espagnols qui l'avaient vue de si près pendant sa vie à Londres.

Ces nombreux témoignages furent recueillis et envoyés à Rome, avec la relation de grâces extraordinaires attribuées à l'intercession de Luisa et, pendant quelque temps, les démarches préparatoires à sa béatification furent activement poursuivies (1).

Peu à peu, ceux qui avaient le plus à cœur cette cause disparurent de la scène du monde. L'Église d'Angleterre, toujours martyre, ne pouvait rien pour sa fille adoptive; l'Espagne, son autre patrie, aux prises avec des difficultés extérieures et des troubles au dedans, oublia l'entreprise si ardemment commencée; le silence se fit sur la mémoire de Luisa de Carvajal.

Ce silence est aujourd'hui rompu et maintenant que la canonisation des martyrs anglais se poursuit si activement à Rome, que la sublime histoire des persécutions d'Angleterre est remise au jour, n'est-il pas permis d'espérer qu'à côté des martyrs du règne de Jacques I^{er}, l'Église proposera, en même temps, à notre vénération celle qui fut leur consolatrice et leur auxiliaire : la femme héroïque que l'Espagne donna à l'Angleterre aux jours de sa grande désolation.

(1) *Life of Luisa de Carvajal*, p. 323.



MARY WARD

D'après le portrait appartenant aux Religieuses de l'Institut de Marie,
à Altoetting, en Bavière.

CHAPITRE VII

MARY WARD (1585 — 1609).

- I. Aperçu de la vie de Mary Ward. — Sa mission et ses difficultés. — Naissance de Mary. — Origines et position de sa famille. — État des catholiques du Yorkshire. — Ursula Wright, grand'mère de Mary. — Première éducation de l'enfant. — Ses frères et sœurs. — Dons remarquables de Mary. — Recrudescence de persécution. — Le père de Mary, obligé de s'éloigner, confie sa fille à ses parents. — M^{rs} Ardington. — Les Babthorpe. — Un intérieur catholique sous les lois pénales. — Qualités attachantes de Mary. — Ses aspirations vers la vie religieuse. — Le Père John Mush. — Mary entrevoit la vie à laquelle Dieu la destine. — Son père veut la marier à Edmund Neville. — Espérances de ce dernier. — Mary persévère dans son désir de vie religieuse. — Son père l'emmène à Londres consulter le Père Holtby. — La décision de ce religieux. — Ce que devint Edmund Neville. — Mary se prépare à quitter l'Angleterre. — Son départ, elle arrive à Saint-Omer.
- II. Aspect de Saint-Omer à cette époque. — Mary y est annoncée. — Son premier confesseur l'envoie aux Collettines. — Elle y mène la vie des sœurs tourières. Elle les quitte, d'après l'avis du supérieur de l'Ordre. — Elle conçoit le désir de fonder un couvent de Clarisses pour les jeunes Anglaises. — Raisons qui rendaient cette fondation utile. — Mary va à Bruxelles solliciter l'autorisation des archiducs. — Sympathie que lui témoigne l'infante Isabelle. — Mary fonde le couvent des Clarisses anglaises de Gravelines. — Avenir de cette fondation. — Mary n'y entre pas elle-même ; elle soulève par là des étonnements et des critiques, mais elle se sent appelée à une autre œuvre. — Ses pénitences. — Elle décide de retourner en Angleterre.
- III. Desseins mystérieux de Dieu sur Mary Ward. Elle se rend à Londres. — Il existe peu de détails sur la vie qu'elle y mène. — Ses œuvres apostoliques. — L'influence qu'elle exerce autour d'elle. — Attentions d'un grand seigneur. — Utilité de l'expérience qu'acquiert Mary Ward. — Elle rencontre ses premières compagnes, Mary

Poyntz, Winefrid Wigmore, Susanna Rookwood, Barbara Babthorpe, Barbara Ward, Joanna Browne et Catherine Smith, — Mary leur développe ses projets. — Elles l'accompagnent à Saint-Omer pour y commencer leur œuvre.

I.

La vie de Mary Ward (1) s'écoula en grande partie à l'étranger; la congrégation qu'elle fonda parut, de son vivant, condamnée à s'éteindre, et son caractère, comme son œuvre, furent souvent méconnus, même par ses compatriotes.

(1) *Life of Mary Ward, by Mary Catherine Chambers, of the Institute of the Blessed Virgin*, edit. by Father Coleridge, S. J., 2 v. Burns and Oates. London, 1885.

L'auteur de cette Vie a puisé ses documents aux sources suivantes : d'abord aux Archives de l'Institut de Marie à Nymphenbourg, en Bavière, puis dans différentes Vies de Mary Ward, déjà existantes, dont quatre sont manuscrites, savoir : la Vie de Mary, par son amie Winefrid Wigmore, dont il existe plusieurs exemplaires français et anglais; une Vie par Vincentio Pageti, secrétaire du cardinal Borghèse et notaire apostolique; ce manuscrit date de 1663, il fut donné par Pageti à l'Électrice de Bavière; une Vie par le Père Bissel, chanoine à Augsbourg, écrite en latin, vers 1670; une Vie, écrite en allemand, à Munich, en 1689, par le Père Lohner, Jésuite. Outre ces Vies manuscrites, il existe une Vie imprimée à Augsbourg, en 1717, par le Père Khamm, Bénédictin; une autre imprimée en 1727, par un prêtre, Marc Friedel, et une troisième, publiée récemment, toujours en allemand, par le Dr Buchinger.

Un document d'un autre genre, mais qui a une réelle valeur, est une série de cinquante tableaux à l'huile, représentant toute l'histoire de Mary Ward, par ordre chronologique. Ces peintures datent de 1689 à peu près; elles furent probablement exécutées par ordre des premières compagnes de Mary; une inscription en allemand, datant de la même époque, explique le sujet de chaque tableau. Ces curieuses peintures sont conservées chez les Dames Anglaises d'Augsbourg.

Cependant, à bien des titres, aucune vie ne se rattache plus étroitement que la sienne à l'histoire des persécutions d'Angleterre ; son enfance et sa jeunesse nous révèlent les détails intimes de ce long drame ; son œuvre a pour premier objectif le salut de sa patrie ; ses longs séjours à l'étranger sont motivés par l'intérêt même de cette œuvre, qu'elle eut la joie d'implanter en Angleterre avant de mourir. Elle y accomplit alors cette chose, impossible en apparence, pour qui a étudié les lois pénales dans leurs raffinements de cruauté, d'établir une maison religieuse en pleine époque de persécution.

Mary n'atteignit pas ce but sans de rudes labeurs. On a dit d'elle qu'elle était en avance sur les idées de son temps ; en effet, au commencement du dix-septième siècle, elle voulut établir une congrégation de femmes, non cloîtrées, telle qu'il en existe aujourd'hui une multitude, toutes approuvées par l'Église et vénérées des fidèles ! Elle se heurta contre les étonnements, les épouvantes et les préjugés d'une époque, qui n'admettait la vie religieuse pour les femmes que sous la forme de la vie claustrale. Aujourd'hui, que les idées jadis émises par elle sont universellement acceptées, on peut s'étonner de l'opposition qui entrava ses efforts ; mais toute œuvre solide et durable ne doit-elle pas être marquée du sceau de la croix ?

Pour Mary Ward, cette croix fut doublement cruelle, puisqu'elle lui fut imposée par l'autorité

qu'elle vénérât et aimait le plus sur la terre. Dans cette vie si tourmentée, nous nous sommes attachés surtout aux événements qui touchent le plus directement aux persécutions, ne donnant qu'une place secondaire aux longs séjours de Mary à l'étranger, séjours qui, du reste, ne la détournèrent jamais de son premier but : le salut de l'Angleterre.

Mary Ward naquit le 22 janvier 1585, à Mulwith, dans le comté de York.

Ses parents, Marmaduke Ward et Ursula Wright, appartenaient à cette vieille noblesse non titrée qui, en Angleterre, plus qu'ailleurs peut-être, tient une place d'honneur. Chez ce peuple, où le sentiment aristocratique et le sentiment d'autorité sont encore profondément enracinés, il n'est pas rare de trouver, vivant au fond d'un manoir séculaire, des familles dont la généalogie, sans lacune et sans tache, remonte à la conquête normande et au delà ; où les chatelains du dix-neuvième siècle vivent sur la terre d'où leurs ancêtres sont partis pour la croisade au treizième et se garderaient bien de cacher, sous un titre datant d'hier, le vieux nom qui a jadis retenti sur les champs de bataille de Palestine.

Ce pays de la tradition et des souvenirs, ce pays dont les habitants, malgré leurs instincts aventureux ont l'amour du « Home » ancré au plus profond du cœur, a eu, comme la France, ses guerres intestines. Mais tandis qu'en France la Ré-

volution de 89 s'est attaquée à tout un ordre social, politique et religieux, l'Angleterre, au milieu de convulsions partielles, a gardé, plus que ses voisins, peut-être, ses vieilles pierres, ses vieux usages, ses souvenirs et son esprit.

La famille paternelle de Mary Ward était d'origine saxonne et fixée dans le comté d'York avant la conquête normande. Celle de sa mère était non moins ancienne; mais toutes les deux se distinguaient plus encore par leur attachement à la foi catholique que par la noblesse de leur origine. Quand vint au monde l'enfant bénie, dont nous racontons l'histoire, ses parents, notés comme des « papistes » obstinés, vivaient sans bruit dans leur terre de Mulwith, près de la ville de Ripon, cherchant à se faire oublier pour éviter les vexations incessantes qui poursuivaient les disciples de la vraie foi.

Les catholiques du comté d'York traversaient à cette époque une crise aiguë, écrasés qu'ils étaient par le gouvernement de Lord Huntingdon, Président du Conseil du Nord.

Mary Ward avait un an quand sa glorieuse compatriote Margaret Clitherow fut exécutée à York, et les prisons de la cité regorgeaient, en même temps, de femmes de tout âge et toute condition, parmi lesquelles était Ursula Wright, la grand'mère de notre héroïne. Cette femme admirable subit, sans défaillance, une captivité de quatorze ans plutôt que d'entrer dans une église

protestante. L'intervention d'amis influents la fit rendre enfin à sa famille ; mais elle garda, de son long séjour dans les prisons, une tendre pitié pour les prisonniers catholiques, dont plus que personne elle pouvait apprécier les souffrances. A l'âge de cinq ans, Mary fut confiée par ses parents aux soins de sa grand'mère et celle-ci ne manqua pas de l'initier à ses œuvres de charité. L'enfant apprit, toute petite, à s'imposer des privations en faveur de ses frères dans la foi ; elle apportait à sa grand'mère l'argent de ses menus plaisirs pour qu'elle le joignît à ses envois aux prisonniers. Un jour elle fit même pour eux le sacrifice de petits poulets apprivoisés, qu'elle avait nourris et élevés, avec lesquels elle aimait à jouer.

Les cinq années que passa Mary sous la tutelle de sa grand'mère laissèrent dans son âme des impressions profondes, qui ne furent pas sans influence sur le reste de sa vie. Là, auprès de cette femme qui avait confessé la foi dans les prisons, l'enfant, bercée de récits héroïques, apprit à tenir peu de compte de ces grands biens de la terre : la liberté, la fortune, la vie même, biens qui, pour les catholiques d'Angleterre, étaient à la merci d'un caprice de leurs persécuteurs. Là, pendant que son âme se formait au détachement, son esprit s'ouvrait à la culture des lettres, et elle apprit le latin suffisamment pour pouvoir un jour lire les œuvres des Pères de l'Église d'Occident dans le texte original.

En 1594, Mary retourna auprès de ses parents. Elle y trouva un cercle de famille nombreux : six enfants, dont cinq devaient embrasser la vie religieuse, grandissaient autour du foyer de Mulwith.

Des deux frères de notre héroïne, John et Georges, le second entra dans la Compagnie de Jésus; de ses sœurs, Barbara, Teresa et Elizabeth, la première intimement associée à la vie de Mary, fut sa compagne inséparable et l'un des piliers de son œuvre; la seconde, entrée très jeune au Carmel, fonda un couvent de son ordre en Pologne; et la troisième, Elizabeth, sur laquelle les renseignements précis font défaut, paraît, comme ses sœurs, avoir embrassé la vie religieuse.

Nos lecteurs verront, du reste, dans le cours de ce récit, que les vocations religieuses étaient nombreuses au sein de ces anciennes familles dont la foi s'était vivifiée au contact de la persécution. Chez quelques-unes, comme chez les Dormer et les Plowden, on vit trois ou quatre frères renoncer, l'un après l'autre, à l'héritage paternel pour se consacrer à Dieu; chez d'autres, comme les Bedingfield, dix filles sur onze entrèrent au couvent (1). Il semblait que, élevés à l'ombre de la croix, sous une menace perpétuelle de mort, ces

(1) Au commencement du dix-huitième siècle les cinq fils de Charles, cinquième baron Dormer d'Idsworth, se firent jésuites. Les Plowden comptèrent, dans l'espace d'un siècle, de 1650 à 1750, dix prêtres ou religieux, tous fils du chef de famille et de nombreuses filles religieuses.

enfants se détachaient sans peine d'un monde, dont la fragilité leur était apparue à l'heure qui est d'ordinaire celle des illusions et des rêves.

Au milieu du groupe de famille réuni autour de Marmaduke et d'Ursula Ward, Mary se distinguait par sa piété précoce, ses longues prières, son esprit de pénitence et aussi par le courage avec lequel elle manifestait sa foi devant les protestants. Il y avait chez cette enfant de dix ans l'étoffe d'une martyre. Avec ces dons de l'âme, elle possédait un charme extraordinaire de figure et de manières; tous l'aimaient, et son père, en particulier, était fier de l'intelligence et de la beauté de sa fille aînée. Avant d'avoir atteint sa douzième année, elle fut deux fois demandée en mariage, — les longues fiançailles étaient en usage à cette époque, — mais ces propositions n'aboutirent pas : déjà Mary, malgré son extrême jeunesse, annonçait le désir de se consacrer uniquement au service de Dieu.

Une recrudescence de persécution vint troubler la paisible vie de famille des Ward. Les années 1596, 1597 et 1598 furent des années terribles pour les catholiques du nord. Les prisons étaient remplies de victimes de tout âge et de tout rang, et de nombreux martyrs, tant prêtres que laïques, étaient exécutés pour la foi à York. Signalé à la haine des persécuteurs par son attachement à la religion de ses pères, Marmaduke résolut de

se retirer, avec les siens, dans le comté de Northumberland, où les catholiques jouissaient d'une tranquillité relative ; mais il craignait pour Mary un climat plus rude que celui de sa province natale, et il la confia d'abord à une de ses parentes, Mrs. Ardington, puis à une cousine de sa femme, Lady Babthorpe. Toutes les deux étaient bien faites pour développer chez l'enfant déjà sérieuse, les pieuses impressions de ses premières années.

Mrs. Ardington, comme toutes les femmes catholiques du Yorkshire, avait passé par la prison, et son château était regardé comme le refuge habituel des prêtres ; aussi le redoutable Lord Huntingdon voulut-il une fois y diriger lui-même une visite domiciliaire. Quant aux Babthorpe, déjà illustres par leur ancienne origine et leurs belles alliances, ils l'étaient encore davantage par les souffrances qu'ils endurèrent pour la foi. Mary avait quinze ans quand elle vint s'asseoir sous le vieux toit de famille, qui abritait outre Sir Ralph Babthorpe et sa femme, leur fils aîné et leur fille, tous deux mariés. Les domestiques de la maison étaient catholiques, et plusieurs prêtres y trouvaient habituellement un refuge. La vie, dans ce château, était réglée comme dans un monastère : maîtres et serviteurs assistaient chaque jour à la messe, aux vêpres, aux complies et aux prières du soir ; les portes extérieures étaient soigneusement fermées à clé, car une alerte était toujours à craindre, et la ferveur des fidèles s'ac-

croissait en proportion du danger qui les menaçait sans cesse.

Quelques années seulement avant l'arrivée de Mary Ward, la châtelaine, Grace, Lady Babthorpe, avait été traduite devant le Conseil. Lord Huntingdon lui demanda combien de fois elle était allée à l'Église officielle : « Jamais », répondit-elle. « Combien de messes avez-vous entendues ? — Un si grand nombre que je ne puis les compter ». Ce fier courage exaspéra le Président ; il finit par jeter dans un cachot sa prisonnière, toujours intrépide. Elle y resta deux ans, en compagnie d'autres femmes, ses parentes et ses amies, qui, délicates et raffinées comme elle, supportaient avec la même vaillance les horreurs de leur captivité.

Lady Babthorpe traita comme son enfant la jeune fille qui lui était confiée ; au contact de l'âme si généreuse de cette maternelle amie, celle de Mary Ward grandit à son tour en ferveur et en courage. En même temps, elle se prit pour Barbara, la plus jeune des filles de son hôtesse, d'une amitié qui fut, dans la suite, une force et une douceur pour toutes les deux. Du reste, sa bonne grâce, son caractère droit et dévoué, son esprit gai et ouvert la faisaient aimer de tous. Docile à l'appel de Dieu, qui la conviait déjà à une vie parfaite, elle employait l'énergie de sa forte nature à vaincre ses défauts ; fière et sensible à l'excès, elle recherchait l'occasion de s'humilier aux yeux des autres. Dieu bénit ses efforts, et elle

acquiesça dès lors une sérénité joyeuse, qui demeura un de ses traits caractéristiques et que les vicissitudes de l'avenir ne purent ébranler.

L'attrait de la vie religieuse continuait aussi à grandir dans son âme; mais, par suite des malheurs des temps, les secours spirituels, qui l'auraient aidée à prendre une décision, lui faisaient souvent défaut. Parfois, les Babthorpe avaient plusieurs prêtres à demeure sous leur toit, et puis, ils étaient des semaines entières sans en voir un seul, ou bien encore, poussée elle-même par le flot de la persécution, la famille était obligée de fuir, changeant en hâte de demeure. Mary fut donc contrainte d'examiner, seule avec Dieu, la question de sa vocation, question d'autant plus grave qu'il n'existait plus de couvents en Angleterre, et que c'était à l'étranger que les jeunes Anglaises allaient chercher la liberté de servir Dieu dans le cloître.

De temps à autre pourtant, la Providence envoyait à notre héroïne un secours et une lumière : c'est ainsi qu'elle fut mise en relations avec le Père John Mush, très saint prêtre, qui fut le confesseur, puis l'historien de Margaret Clitherow, la martyre d'York. C'est peut-être à son influence qu'il faut attribuer le désir de suivre les traces des martyrs, qui enflamma le cœur de Mary; leur histoire la passionnait et son ardeur se nourrissait encore des spectacles dont elle était entourée. En effet, pour les femmes catholiques du Yorkshire,

la mort de leur glorieuse compatriote, dont nous avons esquissé l'histoire, était un souvenir toujours présent; comme Margaret Clitherow, elles donnaient une hospitalité généreuse aux prêtres proscrits et elles pouvaient s'attendre à subir le même sort. Mary, en particulier, se rappelait que Francis Ingleby, le dernier prêtre que la « Perle d'York », comme on l'appelait, avait reçu sous son toit, était proche parent des Ward et lui-même avait couronné son apostolat par un glorieux martyre.

Mais Dieu n'agréa pas le désir ardent qui poussait la jeune fille à verser son sang pour la foi et, à travers ses aspirations héroïques, elle-même sentait se former dans son esprit la conviction qu'elle était appelée à une immolation obscure et silencieuse, à de longues années d'un labeur pénible et sans gloire. Très jeune encore, elle était habituée à recevoir de Dieu, dans la prière, des communications intimes, visions intérieures ou inspirations, qui devenaient la règle de sa conduite. Ces manifestations mystérieuses du Créateur à sa créature, nous les retrouvons, à chaque pas, dans la vie des saints et même dans l'histoire des âmes pieuses; il n'est donc pas possible de nier leur existence. Mary y répondit avec une fidélité attentive et Dieu la traita comme il traite ses élus. Nous la verrons, durant sa vie tourmentée, soumise à ces épreuves délicates et particulièrement douloureuses, apanage des âmes associées intime-

ment aux tristesses du Maître. Accusée par les gens de bien, méconnue par ceux qui combattaient sous le même drapeau, elle suivit une voie souvent enveloppée de ténèbres. Il y eut même dans certaines de ses démarches des contradictions apparentes, qui la firent juger durement; mais, au milieu de ces vicissitudes, elle garda intacte sa confiance aveugle dans le Dieu à qui elle s'était donnée et dont le bon plaisir était l'unique règle de chacun de ses actes.

A cet abandon complet entre les mains de Dieu, la force et la joie de sa vie, se joignaient chez elle une simplicité et un naturel remarquables : ce fut là le cachet particulier de sa physionomie comme aussi le secret de sa popularité. Gaie, franche, ouverte, elle attirait à elle; cette femme, si éprise de perfection et si affamée de pénitence, savait être aimable et accessible pour tous. Aussi était-elle, comme nous l'avons vu, très aimée des siens; son père, en particulier, obligé de s'en séparer, par suite des circonstances, n'en avait pas moins pour elle une prédilection marquée.

Malgré sa foi robuste, Marmaduke Ward ne voyait pas sans peine cette fille, dont il était justement fier, incliner vers une vie séparée du monde. Trop chrétien pour s'opposer à la volonté de Dieu si elle était formellement manifestée, il cherchait à se persuader que Mary serait plus utile dans le monde qu'au fond d'un cloître, et il rêvait pour elle une alliance avec un gentilhomme

catholique, Edmund Neville, héritier du titre et des terres du dernier comte de Westmoreland.

Celui-ci était mort, en 1601, victime de son dévouement à la cause de Marie Stuart et les catholiques, encore pleins d'illusions sur le caractère de Jacques I^{er}, espéraient, non sans quelque apparence de raison, qu'il récompenserait largement les services rendus à sa mère. Le jour où le Roi lui aurait fait justice, Edmund Neville se serait trouvé à la tête d'une fortune princière, et les persécutés du Yorkshire entrevoyaient en lui un puissant défenseur.

Dans ces circonstances, Marmaduke Ward justifiait, en quelque sorte, son opposition à la vocation religieuse de sa fille, par la perspective du rôle providentiel qu'elle pourrait être appelée à remplir, un jour, comme la protectrice et l'appui de ses frères dans la foi.

Étrangère à ces calculs, Mary persévérait dans son désir de se faire religieuse et son père, hésitant et perplexe, lui proposa, enfin, de la conduire à Londres pour y consulter un Jésuite de grand mérite, le Père Richard Holtby (1), très connu et très aimé des fidèles du Nord. Au fond du cœur,

(1) Richard Holtby, né dans le Yorkshire, en 1553, entra dans la Compagnie de Jésus en 1583. Il mourut en 1640, après avoir mené pendant 50 ans la vie de missionnaire en Angleterre. Souvent poursuivi et dénoncé, il échappa toujours à ses ennemis ; et, par son expérience, sa sagesse et son éminente vertu, il rendit d'importants services aux catholiques, surtout à ceux du Yorkshire, au milieu desquels il vécut longtemps.

Marmaduke espérait que le Père Holtby se rangeait à son opinion et se joindrait à lui pour conseiller à Mary une union aussi féconde en avantages pour le parti catholique.

Nos voyageurs arrivèrent à Londres vers la fin de l'année 1605, au moment même où la découverte de la conspiration des Poudres jetait partout l'épouvante et provoquait une recrudescence de persécution. La situation de Marmaduke était d'autant plus critique que ses trois beaux-frères (1) étaient morts les armes à la main, aussitôt après la découverte du complot, et que deux de ses cousins (2) étaient parmi les accusés, dont on préparait déjà la condamnation. Heureusement, qu'arrêté par les ordres du gouvernement, il put prouver sa complète ignorance de ce qui s'était passé et il fut remis en liberté.

Les sanglantes exécutions qui suivirent la découverte du complot étaient pour les Ward des deuils de famille et, pendant les premières semaines de leur séjour à Londres, ces douloureux événements absorbèrent les pensées de Mary. Elle touchait cependant elle-même à une crise capitale de sa vie : Edmund Neville la pressait de l'accepter pour époux, protestant que jamais une autre femme ne porterait son nom ; son père encourageait les espérances du prétendant, et le Père

(1) John et Christopher Wright, frères d'Ursula Ward, et Thomas Percy, qui avait épousé leur sœur Martha.

(2) Robert et Thomas Winter, exécutés les 8 et 9 janvier 1606.

Holtby, lui-même, semblait les appuyer. L'immense influence que pourrait exercer, en faveur de la bonne cause, la jeune fille devenue comtesse de Westmoreland, lui apparaissait comme un bienfait de la Providence, et semblait devoir commander sa décision. Mary seule persévérerait dans la conviction qu'elle était appelée à la vie religieuse ; mais elle remettait son avenir entre les mains de Dieu et, nous dit son biographe, « priait sans cesse » pour qu'il daignât se charger de défendre sa cause. Enfin sa prière fut exaucée, Dieu montra une fois de plus qu'« Il donne à chacun sa « nourriture en temps opportun (1), » et cette lumière, si ardemment désirée, se fit pleine et entière. Un jour, pendant que le Père Holtby disait la messe en présence de sa pénitente, Dieu lui révéla que celle-ci devait en effet quitter le monde. Cette révélation fut si vive, si positive, si certaine, que le saint prêtre, très ému, se tourna vers la jeune fille : « Je ne vous arrêterai plus dans « vos projets », lui dit-il ; « au contraire, je vous « aiderai de tout mon pouvoir à les mettre à exécution » (2).

L'émotion de tous fut profonde ; mais, devant cette parole autorisée, toute résistance cessa. Edmund Neville accepta avec un courage chrétien la décision qui mettait fin à ses rêves d'avenir ; il abandonna ses prétentions au riche

(1) Ps. 114.

(2) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 95.

héritage, qui désormais avait perdu tout prix à ses yeux et vit bientôt dans la ruine de ses espérances l'appel de Dieu à une vie de perfection. En 1608, nous le trouvons à Rome, où il commence ses études ecclésiastiques et entre dans la Compagnie de Jésus; en 1611, on l'envoie en Angleterre, où pendant près de quarante ans il se dévoue aux catholiques, non pas comme il l'avait rêvé jadis, en faisant de son bonheur domestique une force au service de la vérité, mais en menant la vie pauvre, isolée, périlleuse des prêtres pros-crits. Enfin à quatre-vingt-cinq ans, une mort héroïque couronne cette existence qu'une grande douleur avait transfigurée. Jeté en prison par les soldats du Parlement, le Père Neville y languit chargé de chaînes, à moitié paralysé et souffrant du froid et de la faim. Les horreurs de sa captivité le tuent plus lentement, mais aussi sûrement qu'aurait pu le faire le couteau du bourreau, et il meurt, en 1648, victime plus obscure, mais non moins héroïque, que les Jésuites, ses frères, immolés pour la foi sur le gibet de Tyburn (1).

Nous avons devancé les temps : revenons à Mary, qui, libre désormais de toute entrave, ne songeait plus qu'à préparer son départ. Il fut décidé qu'elle se rendrait à Saint-Omer, où une colonie de catholiques anglais s'était groupée autour du célèbre collège de la Compagnie de Jésus. Dans ce

(1) *Records of the English Province, S. J.*, Sér: I, p. 220.

milieu, elle comptait déjà des amis et elle devait, avant de fixer son choix, y examiner à loisir les différents Ordres; car, si Dieu lui avait fait comprendre qu'il la destinait à la vie parfaite, il ne lui avait pas manifesté dans quelle famille religieuse cette vocation devait trouver son cadre.

Quitter l'Angleterre n'était pas chose facile; déjà, au commencement des persécutions, le gouvernement d'Élisabeth avait frappé de peines sévères les pères de famille qui faisaient élever leurs enfants à l'étranger. En 1604, un nouveau décret menaçait de la confiscation de son navire, tout capitaine qui transporterait des femmes et des enfants catholiques hors du royaume. En même temps, une surveillance rigoureuse rendait le départ de ceux-ci extrêmement difficile, surtout pendant le redoublement de persécutions, qui suivit la découverte de la fameuse conspiration des Poudres. Mary dû attendre, pour partir, que l'effervescence de l'esprit public fut un peu calmée; elle passa son temps à Londres ou aux environs, chez des parents et des amis et, dans les premiers jours de mai seulement, elle se mit en route. Elle était accompagnée d'une pieuse catholique, Catherine Bently, qui, en ces jours où la difficulté des temps suscitait chaque jour de nouveaux dévouements, se chargeait d'escorter les jeunes filles partant pour les couvents de Belgique ou de Flandre.

Dans des notes écrites plus tard pour obéir à ses supérieurs, Mary raconte comment la joie inté-

rieure qui l'avait soutenue jusque-là, se changea, lorsqu'elle quitta l'Angleterre, en une sorte d'angoisse : « Une grande obscurité m'enveloppa », dit-elle, « et je me demandai avec inquiétude dans quel Ordre religieux je devrais entrer. C'est dans cet état de trouble que je traversai la mer et que j'arrivai à Saint-Omer » (1).

Ce serrement de cœur était bien naturel : Mary n'avait que vingt et un ans et, malgré son désir d'embrasser la vie religieuse, son cœur ardent et tendre saignait de quitter sa patrie, ses parents, ses frères et sœurs, les amis de sa jeunesse. La pensée des menaces de mort suspendues sur ces têtes si chères, ajoutait encore au déchirement du départ. En ces jours où les voyages étaient difficiles pour tous, mais surtout pour les catholiques appauvris et surveillés, elle ne pouvait guère espérer retrouver ceux qu'elle laissait. Dans sa douloureuse pensée, elle revoyait les vieux manoirs qui avaient abrité son enfance, ces messes célébrées en cachette par un prêtre fugitif et d'autant plus ferventes qu'elles étaient pour beaucoup le prélude du martyre ; elle repassait toutes les joies et toutes les émotions de sa jeunesse pour leur dire un éternel adieu.

Toutefois, dès son arrivée à Saint-Omer, elle subit le charme de cette cité, à laquelle sa fameuse abbaye de Saint-Bertin, son pèlerinage de

(1) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 110.

Notre-Dame des Miracles, ses nombreux monastères, donnaient un aspect particulièrement religieux. Habitée à voir le culte proscrit, elle respira à pleins poumons, avec un inexprimable soulagement, cette vivifiante atmosphère de vie catholique.

II.

Saint-Omer faisait, à cette époque, partie des Pays-Bas, qui, depuis 1598, étaient gouvernés par l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie, fille aînée de Philippe II et de sa seconde femme Élisabeth de Valois. De concert avec son époux, l'archiduc Albert, la princesse administrait sagement ces États, si bouleversés naguère; comme son père, elle protégeait les catholiques anglais, très nombreux dans les Flandres. Ils s'étaient groupés surtout autour du collège de Saint-Omer, dont la renommée était telle en Angleterre que, dans les familles demeurées fidèles à la vieille foi, un jeune homme regardait comme un titre de gloire le nom d'ancien élève du collège de Saint-Omer.

Des lettres venues d'Angleterre avaient déjà annoncé à la colonie anglaise l'arrivée de Mary; on savait son désir de se faire religieuse, ses grandes qualités, son incertitude sur l'Ordre dans lequel elle allait entrer; on avait même une si haute idée de son mérite, qu'une communauté de la ville, celle des pauvres Clarisses ou Collettines, la réclamait d'avance.

Mais le port de la vie religieuse vers lequel elle soupirait, ne devait s'ouvrir définitivement à la jeune fille qu'après de longues épreuves. La conduite de Dieu dans la direction des âmes varie avec chacune d'elles : aux unes, il donne, dès le début, la pleine lumière sur la voie qu'elles doivent suivre pour accomplir leur destinée ; aux autres, il impose de longs délais, pendant lesquels, dans l'obscurité et la souffrance, elles cherchent la route où les veut la Providence : Mary Ward fut de ces dernières.

Dieu permit que son premier confesseur, Jésuite du collège anglais, prêtre vertueux, mais qui, dans ces circonstances délicates, manqua évidemment de jugement, la poussa dans une voie qui n'était pas la sienne. Beaucoup plus préoccupé des intérêts de la communauté, dont nous avons parlé, que des aptitudes de sa pénitente, il assura à Mary qu'elle ne pouvait faire mieux que d'entrer chez les Collettines. Elle se laissa persuader, avec humilité, et s'appliqua à remplir de son mieux les nouveaux devoirs qu'on lui imposa.

La communauté était partagée en sœurs cloîtrées et en sœurs tourières, et ce fut parmi ces dernières qu'on eut l'idée bizarre d'enrôler la nouvelle venue. Elle était chargée de parcourir, un panier au bras, les rues et les faubourgs de Saint-Omer et même les environs, pour recueillir les aumônes en nature qui faisaient vivre la communauté, nombreuse et très pauvre.

Une tourière, chargée jadis de cet office, avait causé, paraît-il, un grave scandale. Les sœurs comptaient sur l'édification donnée par Mary pour relever le prestige du couvent, très compromis aux yeux du public, et le confesseur de notre héroïne s'était laissé influencer par cette considération.

En effet, la vue de cette jeune fille noble, distinguée et délicate, remplissant, avec une si grande modestie, son humble emploi, frappa vivement la population ; mais, les amis de Mary s'étonnaient et murmuraient de la voir chargée de fonctions si peu faites pour elle, et elle-même, malgré son humilité, sentait au fond du cœur qu'elle n'était pas dans sa voie. Elle lutta courageusement contre cette pensée pendant une année toute entière ; mais enfin, les autorités compétentes, le supérieur général de l'Ordre et les Sœurs elles-mêmes reconnurent que cette postulante, si exemplaire pourtant, n'était pas dans sa vocation véritable.

Mary raconte, dans ses notes intimes, comment, au milieu de cette épreuve, une pensée céleste vint, comme un rayon de lumière, percer les nuages qui l'enveloppaient.

Le 12 mars 1607, fête de saint Grégoire le Grand, pendant qu'elle implorait l'assistance de ce grand saint, « qui, sur la terre, avait aimé et secouru les Angles (1) », elle conçut un ardent désir de faire, elle aussi, quelque chose pour son propre pays.

(1) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 139.

Elle continua à prier pour demander à Dieu de lui manifester sa volonté et alors, sa pensée se précisant, elle songea qu'il serait utile de fonder un couvent de Clarisses pour les jeunes filles anglaises.

Par une coïncidence, où il est permis de voir l'action de la Providence, ce même jour, 12 mars, le Père André Soto, supérieur général des Clarisses, appela Mary et, sans qu'elle eût pris aucune initiative : « Mon enfant », lui dit-il, « vous n'êtes pas faite pour la vie que vous menez ici ; choisissez une autre voie et je vous aiderai de mon mieux à y marcher ».

Cette parole rendait à notre héroïne sa liberté ; elle y vit le signe de Dieu, quitta les Collettines, reprit ses habits du monde et se consacra toute entière à la nouvelle œuvre qu'elle avait entrevue.

Cette œuvre répondait à un besoin impérieux, constaté plus d'une fois par elle depuis son arrivée en France.

Le nombre des vocations religieuses se multipliait au delà du détroit, en raison même de la persécution qui orientait les âmes vers les choses du ciel, et, chaque jour, des jeunes filles, en grand nombre, déjouant la surveillance du gouvernement, venaient frapper à la porte des couvents de France et de Belgique. Or, les mémoires du temps et les archives de ces couvents (1) nous apprennent que, malgré le lien de la charité, la différence

(1) *Troubles of our Catholic forefathers*, Sér. I, pp. 35, 36.

d'habitudes, de nourriture et de tempérament, rendait la vie commune, dans un couvent flamand, pénible et difficile aux religieuses anglaises. Si les formes de la piété elles-mêmes subissent inévitablement l'influence du tempérament national et du milieu où cette piété se développe, la vie religieuse n'échappe pas à cette loi et, malgré l'unité d'une même règle, elle ne peut être soustraite à l'action des coutumes locales, du climat et du caractère du pays. Dès lors, étant donné le nombre de vocations qui naissaient en Angleterre, s'imposait presque la nécessité de fonder des couvents de nationalité britannique, où les traditions de la vie religieuse pussent se conserver en vue des temps meilleurs.

Déjà, Lady Mary Percy, fille du comte de Northumberland, frappée de ce besoin, avait établi à Bruxelles les Bénédictines anglaises; Mary Ward voulait fonder, dans des conditions analogues, un couvent de Clarisses, pour les jeunes filles, très nombreuses du reste, qui désiraient embrasser la règle du Patriarche d'Assise.

L'entreprise n'était pas sans difficultés : la jeune fondatrice avait vingt-deux ans seulement, elle était étrangère au pays, sans autre prestige que celui de sa sainteté et du charme irrésistible dont ses contemporains ne se lassent pas de nous parler. Malgré tout, avec cette simplicité et cette hardiesse, dont nous verrons dans sa vie plus d'un exemple, elle voulut s'adresser directement aux

souverains des Pays-Bas et se rendit à Bruxelles, où ils tenaient leur cour.

L'apparition de Marie à la cour des archiducs cause une sensation assez vive pour que Sir Thomas Edmondes, ambassadeur d'Élisabeth, crut devoir la signaler à son gouvernement. Entre l'infante et la jeune étrangère, il s'établit, dès le début, un courant d'affectueuse sympathie. On disait d'Isabelle que, pendant ses prières, elle ne se rappelait les soucis du gouvernement que pour les recommander à Dieu, et qu'au milieu de ses occupations de souveraine, elle ne perdait jamais le sentiment de la Présence divine. Une princesse, qui unissait l'âme contemplative d'une religieuse aux talents d'un politique habile, était faite pour comprendre et aimer notre héroïne, et nous la verrons, en maintes occasions, lui prêter secours et protection (1).

Grâce à elle, Marie reçut l'autorisation de fonder à Gravelines, un couvent de Clarisses anglaises.

(1) Isabelle-Claire-Eugénie, fille aînée de Philippe II et de sa seconde femme, Élisabeth de Valois; mariée à son cousin l'Archiduc Albert d'Autriche. Son père, qui avait pour elle une prédilection marquée, avait voulu, avant l'abjuration d'Henri IV, obtenir pour elle la couronne de France. A son mariage, il lui donna en dot les Pays-Bas, qu'elle gouverna avec douceur et sagesse.

Cette princesse, en qui la grâce de sa mère tempérait l'austérité paternelle, fut mêlée à l'histoire de trois des femmes dont nous esquissons ici les portraits. Elle connut à Madrid la duchesse de Feria, pour laquelle son père professait un grand respect; elle fut l'amie d'enfance de Luisa de Carvajal et plus tard la protectrice de Mary Ward.

Ausitôt, elle se procura par l'entremise de sa compatriote, Jane Dormer, duchesse de Feria, la règle des Clarisses, telle qu'elle était pratiquée en Espagne, du vivant même de sainte Claire, règle un peu différente de celle des Clarisses de France et de Flandre et, au printemps de 1609, les religieuses anglaises, déjà nombreuses, prirent possession de leur couvent.

Devançons les temps et disons tout de suite que ce monastère devint, pendant de longues années, une pépinière de saintes âmes. Tous les vieux noms catholiques de l'Angleterre y eurent des représentants, et quand, plus tard, la communauté, devenue trop nombreuse, envoya des essaims à Aire, à Rouen et à Dunkerque, ils emportèrent les mêmes traditions de sainteté. Chassées de France par la Terreur, les quatre communautés sont aujourd'hui réunies dans leur patrie d'origine, et le beau couvent des Clarisses de Darlington y représente la fondation de Mary Ward. Cet exemple n'est pas le seul; sur tous les points de l'Angleterre, à Chichester (1), à Taunton (2) et ailleurs,

(1) Les Carmélites anglaises, établies présentement à Chichester, furent fondées en Belgique, sous le règne de Jacques I^{er}. Chassées par les armées de la République au siècle dernier, elles passèrent en Angleterre; mais ne réussissant pas à s'y établir, elles repassèrent le détroit et s'établirent à Valognes. En 1870, elles tentèrent de nouveau de fonder un monastère en Angleterre et cette fois, leur entreprise fut couronnée de succès : elles bâtirent le beau monastère qu'elles occupent aux portes de Chichester.

(2) La communauté des Franciscaines de Taunton fut fondée à Bruges, au temps des persécutions.

nous voyons aujourd'hui, libres et tranquilles, ces maisons, établies jadis au prix de si rudes labeurs, sur la terre d'exil.

Pendant que les martyrs versaient leur sang, les religieuses anglaises répandaient, devant Dieu, leurs prières et leurs larmes, soutenant le courage de leurs frères et préparant, par leurs intercessions, des temps meilleurs. Dieu et les anges savent seuls quelle part leur revient dans le magnifique épanouissement de l'Église d'Angleterre à l'heure présente (1) !

Quand on voit le succès avec lequel Mary mena à bonne fin sa fondation, on est porté à croire qu'elle était destinée à y trouver elle-même, après les vicissitudes de ses premières années, un abri stable et définitif. Dieu lui avait, il est vrai, signifié son désir de la voir accomplir une œuvre utile à ses compatriotes, mais Il ne lui avait pas ordonné d'entrer elle-même dans ce cloître, dont sa main devait ouvrir la porte à tant d'âmes éprises d'immolation. Il se servait d'elle comme d'un instrument docile, pour le plus grand bien de ses sœurs dans la foi, et Il la laissait dans

(1) On raconte que Margaret Mostyn, supérieure des Carmélites anglaises de Lierre, en Belgique, morte en odeur de sainteté en 1654, ne cessait d'engager ses sœurs à prier pour leur malheureuse patrie. Elle-même, nous dit-on, ne se couchait jamais sans avoir prié « très tendrement » pour les pauvres prisonniers catholiques, dont les souffrances lui étaient toujours présentes. *Life of Mother Margaret Mostyn*, by the Rev^d E. Bedingfield, éditée en 1878.

une obscurité complète sur sa propre destinée.

Ce fut là une épreuve très douloureuse, et elle exposa Mary aux critiques, plus ou moins malveillantes, de ceux qui, jugeant les choses par la surface, s'étonnaient qu'elle n'entrât pas la première dans le nouveau monastère. Quant à elle, nous dit une de ses premières historiennes, celle qui fut la confidente de toutes ses pensées : « Elle comprit que cet état de vie n'était pas « celui où elle devait servir Dieu, mais qu'Il la « destinait à suivre une autre vocation, pour la « gloire de Dieu, le bien du prochain et le salut « de l'Angleterre » (1).

Ce mystérieux appel fut pour la jeune fille, nous devons le reconnaître, une source de peines profondes. Lassée et découragée, « je pleurais », dit-elle, « en pensant que je ne devais pas entrer dans cet Ordre » (2). Elle écouta même ceux qui, scandalisés de sa conduite qu'ils qualifiaient d'inconséquente, lui suggéraient qu'elle était peut-être le jouet du démon, dont il fallait combattre l'influence par la pénitence corporelle. Dans son ardent désir d'obtenir la lumière d'en haut, elle obéit à ces conseillers, dont les intentions étaient excellentes, sans doute, et s'infligea des disciplines si prolongées que, nous dit-on :

(1) Winefrid Wigmore, auteur d'une vie manuscrite de Mary Ward, citée dans *Life of Mary Ward*, p. 181, vol. I.

(2) *Ibid.*, p. 182.

« son corps était devenu semblable à un cadavre » (1). Tout fut inutile. Plus Mary multipliait ses austérités, plus elle luttait contre la voix intérieure qui lui fermait le monastère de Gravelines, plus cette voix divine, claire, positive, formelle, lui répétait qu'elle devait se dévouer, en effet, au salut de l'Angleterre, mais sous une autre règle et dans une autre arène.

Elle se rendit enfin à l'évidence, et, avec la permission de son confesseur qui entrevit les desseins particuliers de Dieu sur son âme, elle résolut de retourner en Angleterre : « pour y « travailler au salut des âmes selon ses moyens ».

III.

Ce ne fut pas sans déchirement qu'au printemps de 1609, Mary quitta Saint-Omer; ceux-là la comprendront qui ont vu échouer, par une permission mystérieuse de Dieu, des projets conçus par les motifs les plus purs, longuement pesés à la lumière du sanctuaire. Un jour, peut-être, même en ce monde, ces âmes comprendront, comme le fit plus tard Mary Ward, que de ce brisement de leur volonté, le Maître puissant, bon et sage, a fait jaillir des bienfaits et des

(1) *Ibid.*, p. 181.

grâces, tout d'abord cachés à leurs regards voilés de larmes.

Du reste, si les trois années qu'elle passa en Flandre ne lui avaient pas donné la solution définitive du problème de sa vocation, elles eurent l'avantage d'apporter à Mary des lumières plus grandes sur la vie religieuse et une expérience des hommes et des choses, indispensable à la future fondatrice d'une nouvelle congrégation.

En arrivant en Angleterre, la jeune fille se rendit à Londres, mais nous avons peu de détails sur le séjour qu'elle y fit. Comme nous l'avons vu dans l'histoire de Luisa de Carvajal, le péril des temps imposait aux catholiques une réserve et un laconisme désolants pour leurs descendants. On évitait à dessein d'écrire des noms de personnes ou de lieux, et les mouvements de tout catholique un peu marquant étaient enveloppés de mystère. Cette discrétion se comprend, quand on se rappelle les pénalités atroces suspendues au-dessus de la tête des fidèles.

Nous savons seulement que notre héroïne, après avoir revu les siens, se fixa à Londres, dans un modeste logement près du Strand. C'était alors le quartier élégant et, pour cette raison, le moins fréquenté par les chercheurs de prêtres, qui croyaient trouver plus facilement leur proie dans les faubourgs isolés et pauvres. Des mémoires du temps nous apprennent même que le quartier du

Strand servait souvent d'asile aux missionnaires ; ils s'y abritaient, pour exercer leur ministère, sous la protection de quelques catholiques influents, dont la position leur donnait une certaine liberté.

A travers les prudentes réticences de ses biographes, nous entrevoyons cependant le genre d'apostolat auquel Mary se livra à Londres. Malgré sa jeunesse, elle exerçait autour d'elle une grande influence ; ses formes étaient douces, ses manières tendres et engageantes ; mais très accessible aux autres, elle était sévère pour elle-même et sous ses vêtements, qui étaient ceux d'une femme du monde, elle portait un rude cilice dont les pointes pénétraient dans sa chair.

« Dieu lui donna », dit l'amie qui écrivit plus tard son histoire, « un pouvoir admirable sur le « mal » (1). Une dame protestante était gravement malade et, malgré les efforts de plusieurs catholiques pour l'éclairer, son obstination semblait insurmontable. Mary, qui se trouvait chez des voisins de la malade, voulut aussitôt la visiter et lui parla avec sa douceur accoutumée, en lui posant la main sur la tête. Tout à coup, à l'étonnement de tous, la protestante s'écria d'une voix forte : « Je veux être catholique romaine, « je veux me confesser ! » Un prêtre fut appelé en hâte et elle lui fit aussitôt l'aveu de ses fautes

(1) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 218.

avec une lucidité, une contrition et une ferveur, dont le confesseur lui-même fut profondément édifié.

Dieu bénissait visiblement les travaux de sa servante; elle ramena à la vérité deux ministres calvinistes, facilita le départ de plusieurs jeunes filles pour les couvents de Flandre, soutint le courage des prisonniers pour la foi qu'elle visitait assidûment et, rendue ingénieuse par son zèle, elle se déguisa une fois en femme de chambre pour pénétrer auprès d'une de ses parentes, qu'elle eut la joie de convertir. Enfin, suivant la parole de son biographe : « Elle travailla jour et nuit pour « gagner les âmes égarées (1) ».

La beauté de la jeune fille, sa grâce et son charme l'exposaient parfois, il est vrai, à de singulières aventures. C'est ainsi qu'un grand seigneur, qui l'avait rencontrée et distinguée, lui adressa, selon la coutume de l'époque, un envoi de sucreries recherchées. Mary se garda bien d'y toucher et cette « élégante collation », comme l'appelle son biographe, fut reportée intacte au donateur.

Si le séjour de notre héroïne en Angleterre fut utile à un grand nombre d'âmes, il lui apporta à elle-même des lumières au sujet de l'œuvre, encore mystérieuse, à laquelle elle devait se consacrer; cette œuvre, nous le savons, avait comme

(1) *Lif of Mary Ward*, vol. I, p. 224.

objectif le bien des catholiques anglais. Or, en vivant au milieu d'eux, Mary apprit à connaître leurs périls et leurs tentations. Elle vit, en particulier, combien l'éducation de leurs filles était pour eux chose difficile, car si, d'une part, traqués et surveillés sans relâche, ils rencontraient mille obstacles au départ de leurs enfants pour l'étranger, de l'autre il était encore bien plus périlleux de conserver des jeunes filles dans un intérieur, d'où la mère de famille pouvait, à chaque instant, être enlevée et jetée en prison. Enfin, pour respirer impunément l'air de ces temps troublés, il fallait une formation religieuse très solide, et Mary comprit qu'elle ne pourrait mieux servir la cause catholique qu'en élevant des femmes fortement chrétiennes, capables d'une fidélité à toute épreuve.

En même temps que Dieu montrait ainsi à sa servante les grandes lignes de son œuvre, il allait mettre sur sa route des âmes animées d'aspirations semblables aux siennes et désireuses, elles aussi, de se dévouer pour leur patrie. C'est, en effet, pendant le séjour qu'elle fit en Angleterre, en 1609, que Mary rencontra les premières auxiliaatrices de son œuvre future, les compagnes courageuses et fidèles, qui établirent, de concert avec elle, l'Institut de Marie.

Nous voudrions faire connaître à nos lecteurs, en quelques mots, ces jeunes filles qui, au nombre de sept, se groupèrent autour de Mary Ward :

âmes exquises, mûries comme elle au souffle de la persécution, elles avaient la vaillance de ces anciennes races, dont l'histoire est une ligne droite.

La première, Mary Poyntz, n'avait que seize ans. Riche, noble, charmante, elle fut demandée en mariage par le dernier héritier d'une famille illustre; mais, résolue à se consacrer à Dieu, elle répondit par un refus. Le prétendant désespéré la conjura, comme dernière consolation, de lui laisser son portrait. Mary y consentit; mais quelle ne fut pas la consternation du jeune homme en recevant l'image tant désirée! Ce portrait existe encore (1), il représente une figure qui, vue de face, a deux aspects bien différents; d'un côté l'œil grand et doux, les traits fins et réguliers, le front découvert, offrent l'aspect d'une beauté rare; l'autre moitié du portrait représente l'œil creux, les traits décharnés, la chair décomposée d'un cadavre! Cette image fit une telle impression sur celui qui la reçut, qu'il abandonna le monde, dont il avait compris la fragilité, et embrassa la vie religieuse.

Cousine germaine de Mary Poyntz, Winefrid Wigmore fut peut-être, de toutes ses compagnes, celle que Mary Ward aima avec le plus d'abandon. Elle était issue d'une famille qui avait donné des preuves éclatantes d'attachement à la foi; deux de ses oncles avaient enduré la torture, un autre était mort à Rome en odeur de sainteté; cinq

(1) Il est aujourd'hui au couvent de l'Institut de Marie, à Nymphenbourg, en Bavière.

de ses frères et sœurs étaient entrés en religion. Elle-même se révéla, dès son enfance, si parfaite qu'on la surnomma la « petite sainte », et, dans l'histoire de Mary Ward, elle reste le type du dévouement généreux et vaillant.

Susanna Rookwood, parente d'Ambrose Rookwood, compromis dans la conspiration des Poudres, avait été, plus qu'une autre, mêlée dès sa jeunesse aux angoisses de ces temps difficiles. Ses parents, malgré d'énormes pertes de fortune, trouvaient encore le moyen de faire de leur vieux château de Coldham un refuge pour leurs frères persécutés et Susanna avait puisé dans cette atmosphère de dangers et de sacrifices, un courage héroïque dont elle donna plus tard plus d'une preuve.

Comme Susanna Rookwood, Barbara Babthorpe avait acquis une maturité précoce. Ce fut, on s'en souvient peut-être, chez ses parents que Mary Ward passa une partie de sa jeunesse; Barbara n'était alors qu'une enfant, mais entourée d'exemples d'héroïsme chrétien, elle avait une sagesse, une élévation de pensées et une fermeté de caractère au-dessus de son âge. Son père, Sir Ralph Babthorpe, un des plus riches gentilshommes du Yorkshire, avait tout perdu par suite de son attachement à la foi. Il possédait jadis plusieurs châteaux et d'immenses terres, imposait ses ordres à plus de trente domestiques, et quand il se retira à Louvain pauvre, âgé et malade, il put à peine

payer un seul serviteur pour le soigner dans sa dernière maladie ! Il mourut saintement au milieu d'une retraite ; sa veuve, Grace, Lady Babthorpe, entra chez les Augustines de Louvain ; et de ses fils, deux devinrent Jésuites, et un autre, Bénédictin.

Barbara joignait au courage héréditaire de sa race un grand talent de gouvernement et une parole éloquente et persuasive ; elle devint dans la suite une des principales lumières de l'Institut fondé par Mary Ward et celle-ci se reposa souvent sur son jugement et sur sa prudence.

Mais une seconde Barbara se présenta en même temps qu'elle à l'œuvre naissante ; c'était Barbara Ward, sœur cadette de Mary, qui, moins brillante peut-être que son homonyme Barbara Babthorpe, possédait ce charme qui s'attache souvent aux êtres moissonnés à la fleur de l'âge. Elle avait avec son aînée plusieurs points de ressemblance : courageuse et dévouée, elle était, comme elle, attachante et douce ; elle se peignit du reste au vif dans des résolutions écrites de sa main et trouvées dans ses papiers après sa mort : « Mon extérieur », dit-elle, « sera toujours avenant, doux, modeste et grave ; mes regards élevés vers Dieu, mais pleins d'humilité... ; mes paroles devront être courtoises, sincères et appropriées à ceux à qui je parle. Je tâcherai, par mon maintien, de contenter à la fois les personnes du monde et les personnes religieuses, les amis et les ennemis,

« et de demeurer en même temps invariablement
« retirée en Dieu » (1).

Enfin Joanna Browne, proche parente de Jane Dormer, duchesse de Feria, et Catherine Smith, complètent le groupe des premières compagnes de Mary Ward. Nous avons sur elles peu de détails; on nous dit seulement qu'en ferveur et en dévouement, elles ne le cédaient en rien à leurs sœurs.

La plus âgée de la petite troupe avait vingt-huit ans; mais toutes avaient, comme Mary Ward elle-même, traversé ce creuset de l'épreuve, qui mûrit plus vite que les années. Animées d'un grand désir de s'immoler pour leur patrie, elles étaient pleines de confiance en celle qui avait su, presque inconsciemment, les grouper autour d'elle et à qui la vue de leur générosité et de leur zèle, donna un nouveau courage.

Elle leur parla avec sa franchise et sa simplicité accoutumées, leur faisant part des lumières qu'elle avait reçues de Dieu et de sa conviction qu'elle était appelée à fonder une congrégation, ayant pour but l'éducation des jeunes Anglaises. Elle ajouta que ni les règles de cet Institut, ni même son nom n'étaient encore formulés, mais qu'elle comptait sur la Providence pour les lui indiquer à son heure.

Ses compagnes lui répondirent en l'assurant qu'elles étaient décidées à unir leur sort au sien

(1) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 26.

pour accomplir, sous sa direction, l'œuvre de Dieu.

La formation religieuse des nouvelles recrues ne pouvait se faire que dans la paix d'un pays catholique. Mary décida donc que le berceau de sa fondation serait Saint-Omer. Elle connaissait et aimait la vieille cité flamande; elle y comptait des amis, et le voisinage de l'Angleterre était, pour une œuvre de cette nature, une condition essentielle de succès.

Comment les jeunes filles firent-elles cette traversée si courte et cependant si dangereuse, à cause de la surveillance jalouse dont les catholiques étaient l'objet? Il est probable qu'elles ne voyagèrent pas ensemble, afin de déjouer plus facilement les soupçons. Toujours est-il que la fin de l'année 1609 les vit réunies dans une maison de la « Grosse Rue », de Saint-Omer, appelée aujourd'hui rue du Commandant. Sans avoir encore de règle fixe, elles s'imposèrent dès le début des habitudes de vie très austères afin d'attirer, par leurs pénitences, la bénédiction de Dieu sur leur entreprise.

CHAPITRE VIII.

MARY WARD FONDE L'INSTITUT DE LA SAINTE-VIERGE, 1609-1626.

- I. Popularité des « Dames Anglaises » à St-Omer. — Elles ouvrent des classes gratuites. — L'évêque Blaise et l'infante Isabelle les protègent. — Vie austère des Sœurs. — On presse Mary d'adopter la règle d'un Ordre déjà existant. — Elle ne veut pas de la clôture. — Ses motifs. — Elle se sent inspirée à adopter la règle de Saint Ignace telle que les femmes peuvent l'observer. — Réserve des Jésuites à son égard. — Encouragements de l'évêque de Saint-Omer. — Sa lettre pastorale défend les Dames Anglaises des accusations portées contre elles. — Mary rédige un plan de son Institut et l'envoie à Rome. — Paul V le remet à une congrégation de cardinaux, chargée de l'étudier, et adresse à l'évêque de Saint-Omer une lettre encourageante pour la congrégation naissante. — Fondation d'une maison à Liège.
- II. Mary Ward retourne en Angleterre. — Nouvelles lois contre les femmes catholiques. — Influence de Mary et de ses sœurs. — Elle rencontre Luisa de Carvajal. — Ses différentes demeures à Londres. — Spitalfields, le Strand, Knightsbridge. — Déguisement des Sœurs. — Leurs œuvres à Londres. — Histoire de Singleton. — Héroïsme de Susanna Rookwood. — Courage et gaieté de Mary. — Elle fait une visite à son ennemi, l'archevêque Abbott. — Elle visite les prisonniers catholiques à Wisbeach. — Arrestation de Mary. — Elle est jetée en prison. — Vision de l'Ange. — Mary est remise en liberté. — Absence de détails.
- III. Retour de Mary Ward à Saint-Omer. — Révolte de Praxède. — Désintéressement de Mary. — Mort de Praxède. — Mary résolut d'aller à Rome. — Difficultés que rencontre son projet de fondation, à cause

de l'absence de clôture. — Elle rencontre Fra Domenico di Gesù Maria. — Son histoire. — Ses relations avec Mary. — Bienveillance de l'Infante Isabelle envers les Sœurs. — Départ de Mary pour Rome. — Ses compagnons de voyage. — Son itinéraire. — Mary et sa sœur Barbara soutiennent leurs compagnes. — Arrivée à Rome le 24 décembre 1621. — Commencement d'une époque pénible d'inquiétude et d'attente. — Lenteur de la Cour de Rome. — Courage et générosité de Mary. — On s'efforce de lui faire accepter la clôture. — Opposition qu'elle rencontre en Angleterre. — Causes de cette opposition. — Misères intimes de l'Église d'Angleterre. — Joies de Mary à Rome. — Faveurs qu'elle y reçoit. — Amis qu'elle y trouve. — Le cardinal Federico Borromeo et son estime pour Mary. — Le Père John Gerard. — Maladie de Barbara Ward. — Sa mort, 1623.

I.

Saint-Omer était une ville profondément religieuse et les « Dames Anglaises », comme on appelait Mary et ses compagnes, y furent promptement entourées d'affection et de respect. Les pieux Flamands se sentaient attirés d'instinct vers ces catholiques anglais, très nombreux dans leurs murs, qui y donnaient l'exemple d'une admirable résignation et d'une grande ferveur; de plus, Mary elle-même avait déjà été remarquée, pendant son séjour chez les Collettines, et le souvenir de la modestie de cette belle jeune fille, qu'on avait vue jadis quêter aux portes pour les besoins de son couvent, était demeuré vivant dans la mémoire des habitants.

Cette impression favorable s'augmenta encore quand les Dames Anglaises ouvrirent plus larges les portes de leurs écoles. Elles avaient com-

mencé, selon la première intention de Mary, par recevoir un certain nombre de jeunes Anglaises que leurs parents étaient heureux de soustraire à l'atmosphère troublée de leur pays. Mais le nombre des sœurs s'étant considérablement accru, la fondatrice voulut remercier Dieu de la bénédiction visible qu'il répandait sur son œuvre, en élargissant le champ de son dévouement. Elle établit des classes gratuites pour les petites filles pauvres de la ville et, comme nous l'apprend un écrit contemporain, sa popularité en fut encore augmentée. En 1612, en effet, Jean Hendrico, bourgeois de Saint-Omer, parle avec admiration de « ces femmes de corps délicats et belles en perfection », qui s'exerçaient « à toutes sortes d'austérités et de mortifications, et enseignaient aux fillettes à lire, écrire et coudre pour l'honneur de Dieu » (1).

Très appréciées des citoyens de Saint-Omer, les Dames Anglaises étaient protégées par le pieux évêque de la ville (2), qui fut pour elles, un ami dévoué, et par la souveraine des Pays-Bas, l'infante Isabelle, dont Mary avait déjà éprouvé la bienveillance. Elle lui écrivit pour lui annoncer

(1) Recueil historique de Jean Hendrico, manuscrit conservé dans la Bibliothèque de Saint-Omer. Cité dans *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 272.

(2) Jacques Blaise, qui occupa de 1600 à 1618 le siège épiscopal de Saint-Omer, érigé 50 ans plus tôt, après la destruction par les Espagnols de l'ancien évêché de Therouenne.

la fondation de son œuvre, « établie », dit-elle, « en vue des nécessités des catholiques d'Angleterre, car des difficultés très grandes s'opposent à ce que, sans courir de sérieux dangers, ils élèvent leurs enfants chez eux ». La sympathie de l'infante se manifesta d'une manière assez éclatante pour inquiéter l'ambassadeur de Jacques I^{er} à la cour de Bruxelles. Dès 1613, il la signale à son gouvernement comme une preuve de « la fa-
veur qui s'étend ici aux sujets mécontents du Roi (1). »

La petite communauté s'était imposée de rudes pénitences afin d'attirer la bénédiction du ciel sur son avenir. Ces femmes délicates couchaient sur la paille, dormaient très peu et ne mangeaient qu'une fois par jour. A mesure que le nombre de ses compagnes augmentait, Mary redoublait ses prières et étudiait avec plus de soin les différentes règles des congrégations religieuses déjà établies, sans toutefois se sentir attirée vers aucune d'elles.

L'intérêt affectueux de ses amis ajoutait, sans le vouloir, à ses perplexités; on s'étonnait, tout en l'admirant, de ne pas la voir rattacher sa communauté à un Ordre déjà existant, et chacun se croyait en droit de lui suggérer d'adopter telle ou telle règle, en usage dans l'Eglise; mais convaincue, comme elle l'était, que Dieu lui demandait de tra-

(1) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 302.

vailler au salut de sa patrie, elle tenait avant tout à ce que ses Sœurs, tout en étant véritablement religieuses par l'esprit et par les vœux, pussent se livrer aux œuvres de charité les plus utiles aux catholiques d'Angleterre. Dès lors, il fallait qu'elles fussent affranchies de l'obligation de la clôture et du port du costume religieux, deux choses impossibles à pratiquer dans un pays où les lois pénales étaient en vigueur. En un mot, au commencement du dix-septième siècle, Mary Ward rêvait l'établissement d'une société à peu près semblable en tous points aux nombreuses congrégations de femmes, aujourd'hui approuvées et florissantes. Mais, et ce fut là le secret de l'opposition qu'elle devait rencontrer, l'idée de religieuses sans clôture paraissait à peu près inadmissible à l'époque où elle vivait. Le Concile de Trente, pour couper court à de nombreux abus, venait de rendre encore plus sévères les règlements qui prescrivaient la clôture aux ordres de femmes. Les Ursulines, très nombreuses en France, qui avaient longtemps existé sans la clôture, durent l'adopter en 1612; et saint François de Sales lui-même, malgré tout le prestige de sa sainteté, fut obligé de renoncer à sa première pensée de faire de ses Visitandines un ordre actif.

Cependant Mary Ward, pénétrée de son idée, écartait doucement les différents projets qui lui étaient proposés. Il lui était impossible, se bornait-elle à répondre, de s'inféoder à un Ordre, où

le but principal de son œuvre serait nécessairement sacrifié, et elle continuait à prier pour obtenir la lumière. Enfin, un jour de l'année 1611, se sentant dans une paix très grande, elle crut comprendre que Dieu lui commandait d'adopter pour sa congrégation la règle de saint Ignace, en tant qu'elle peut être observée par les femmes, et cette parole, comme elle l'écrivit plus tard, lui apporta « tant de force, de consolation, qu'il lui fut impossible de douter qu'elle ne vint de Celui, dont « les paroles produisent des œuvres » (1).

Sa résolution fut dès lors inébranlable et n'a rien, d'ailleurs, qui puisse nous étonner aujourd'hui. Un très grand nombre de congrégations religieuses, pour ne citer que celles des Dames du Sacré-Cœur et des Dames de Nazareth, ont été fondées avec le concours des Jésuites, en prenant pour base les règles de saint Ignace; mais c'était là, il y a 200 ans, une innovation hardie, qui inspirait à tous la défiance, et les membres de la Compagnie eux-mêmes, malgré toute leur estime pour Mary, accueillirent froidement son projet. Ils sentaient, et la suite leur donna raison, que leurs ennemis ne manqueraient pas de les accuser de vouloir étendre leur influence en affiliant à la Compagnie de Jésus les Dames Anglaises. Cette

(1) Lettre de Mary au nonce Albergati. *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 283.

Antonio Albergati, évêque de Bisceglia, était, en 1617, nonce apostolique de la Basse-Allemagne.

affiliation, à laquelle la fondatrice ne songea jamais, n'exista, du reste, que dans l'imagination de ses adversaires, qui donnèrent volontiers plus tard aux nouvelles religieuses le nom de « Jésuitesses ». Les Pères de la Compagnie semblaient prévoir l'avenir et leur attitude vis-à-vis des Dames Anglaises fut toujours d'une extrême réserve. Quant au clergé et au public religieux, il était cantonné dans la conviction qu'un Ordre de femmes, pour demeurer régulier, devait être protégé par des grilles; la pensée de voir des religieuses sortir dans la rue librement, s'occuper d'œuvres extérieures, l'effrayait et le scandalisait.

Mary ne se doutait pas encore des obstacles auxquels elle allait se heurter, et ses Sœurs accueillirent avec joie la pensée de prendre la règle de saint Ignace pour base de leur œuvre. A l'exemple des Jésuites, en effet, elles voulaient unir la vie contemplative à la vie active; l'éducation de la jeunesse occupait chez elles comme chez eux une place importante, à côté des diverses œuvres de charité et de zèle, que les unes et les autres embrassaient avec une grande largeur de vue.

Dès que sa résolution fut arrêtée, la fondatrice songea à soumettre au Saint-Siège le plan de sa congrégation; mais quelque temps devait s'écouler avant qu'elle pût réaliser son projet. Des affaires de famille la rappelèrent en Angleterre, où elle fit un assez long séjour, et ce fut en 1615

seulement qu'elle commença à tracer par écrit un plan de son Institut pour le faire porter à Rome.

Il lui tardait de voir sanctionner par la seule autorité compétente cette œuvre, dont elle portait jusqu'ici toute la responsabilité. La nouveauté du genre de vie adopté par les Dames Anglaises et leur refus de s'inféoder aux Ordres déjà existants, continuaient à exciter des étonnements et des murmures. Un Jésuite de grand mérite, le Père Roger Lee (1) était, il est vrai, pour la petite communauté, un directeur sage et dévoué; mais, s'il témoignait en particulier beaucoup d'estime et de confiance à ses membres, ni lui, ni ses frères, ne voulaient, par prudence, collaborer à la rédaction des statuts.

L'évêque de Saint-Omer seul, supérieur aux préjugés de son époque, approuvait hautement le nouvel Institut. Il était ravi de la sainteté de la jeune fondatrice, de son caractère droit, et semble s'être moins effrayé que d'autres de la hardiesse de ses projets. Il voulut même la venger des critiques dirigées contre elle par certains esprits étroits, disposés à blâmer tout ce qui sort de l'ordinaire, et écrivit, dans ce but, une lettre

(1) Roger Lee, né en 1568, d'une ancienne famille, entra dans la Compagnie de Jésus en 1600, fut Père ministre du collège de Saint-Omer en 1605 et s'y distingua par sa prudence, sa piété et sa charité. Il mourut à Dunkerque en 1615, au moment où il allait s'embarquer pour l'Angleterre.

pastorale. Affirmant qu'il a été informé du genre de vie des « Vierges Anglaises » dès le premier moment de leur fondation, qu'il peut donc parler en pleine connaissance de cause d'une Société « où est enseignée l'abnégation la plus parfaite », et dont la vie est « au-dessus de toute louange », l'évêque relève pour les réfuter les accusations portées contre ses protégées. On leur reprochait, bien à tort, de vouloir usurper le ministère réservé aux prêtres en s'adonnant, en dehors du cloître, à des œuvres apostoliques. « Elles n'ont pas établi de missions apostoliques », s'écrie le prélat, « mais usant d'une liberté commune à tous, elles vont de temps en temps en Angleterre pour s'assurer du paiement de leurs douaires et pour d'autres affaires de ce genre... Si, pendant leur séjour, elles font du bien autour d'elles par leurs exemples et leurs conversions, qui donc oserait les en blâmer » (1)?

Enfin, dans les derniers mois de l'année 1615, le travail destiné au Saint-Siège fut terminé et confié à un Anglais de distinction, Thomas Sackville, dont l'arrivée à Rome est ainsi notée sur le registre des pèlerins du Collège anglais : « Thomas Sackville l'illustre », y lit-on, « arriva le 3 janvier et repartit le 22 avril 1616 ». C'est pendant ces quatre mois que fut commencé l'examen de ce projet, bien fait, il faut le reconnaître,

(1) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 326.

pour surprendre au premier abord, la Cour romaine.

En effet, Mary demandait pour ses filles l'absence de clôture, le gouvernement de la congrégation par une supérieure générale, qui ne serait soumise ni à l'ordinaire du diocèse, ni à un ordre religieux d'hommes, mais au Souverain Pontife seulement. De plus, elle sollicitait l'exemption de la nécessité de porter un costume religieux; cette dernière clause était insérée pour rendre possible l'œuvre des Sœurs en Angleterre.

Paul V occupait alors le trône pontifical (1). Il remit à une congrégation de cardinaux le mémoire de Mary Ward, et, en attendant que ceux-ci l'eussent examiné avec cette sage lenteur dont Rome est coutumière, il fit écrire par le cardinal Lancellotti à l'évêque de Saint-Omer. Le cardinal recommandait, de la part du Pape, aux soins du prélat, les « Vierges d'Angleterre, afin que leurs « travaux produisent chaque jour des fruits plus « abondants, « et si », ajoutait la lettre, « comme « nous en avons la confiance, il en est ainsi, le « Saint-Siège Apostolique songera à confirmer leur « Institut » (2).

Cette parole, qui faisait entrevoir à Mary la perspective d'obtenir, dans un temps plus ou moins éloigné, l'approbation formelle de Rome, fut une

(1) Camillo Borghèse, Pape sous le nom de Paul V, de 1605 à 1621.

(2) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 369.

grande joie pour la communauté de Saint-Omer. Son rôle était dès lors nettement tracé; d'après les termes mêmes de la lettre du cardinal, c'était en travaillant avec un zèle toujours plus grand au salut des âmes que l'Institut naissant arriverait à mériter la sanction solennelle, objet de ses désirs.

Mary, encouragée dès lors à de nouvelles entreprises, résolut de fonder une maison à Liège. Le nombre des Sœurs avait d'ailleurs considérablement augmenté; en 1516, il s'élevait à soixante, et la maison de Saint-Omer devenait trop petite pour cette communauté nombreuse. Elle fut secondée par le Père Gérard (1), recteur du Collège anglais de Liège, par le prince-évêque de cette ville, Ferdinand de Bavière (2), par le nonce apostolique Albergati, et par sa fidèle protectrice l'infante Isabelle. La fondation de Liège était du reste approuvée par l'évêque de Saint-Omer qui écrivit au prince-évêque pour lui parler des « Vierges Anglaises », dont dit-il, la modestie, la gravité et la piété sont leur « meilleure recommandation (3). » Dans une lettre pastorale qui parut la même année 1617, l'excellent prélat détermine

(1) Le Père Gérard, membre éminent de la Compagnie de Jésus, dont les mémoires sont connus en France sous ce titre : « Un missionnaire catholique sous Élisabeth », par le P. James Forbes-Leith, S. J.

(2) Ferdinand, fils de Guillaume V, duc de Bavière et frère de Maximilien I^{er}, Electeur de Bavière; il était évêque de Liège, de Cologne, de Munster, d'Hildesheim et de Paderborn.

(3) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 397.

nettement la position de ses protégées dans l'Église : « Elles jouissent », dit-il, « des faveurs et privilèges communément accordés par le Saint-Siège aux ordres religieux à leur origine avant leur approbation formelle » (1). Sous de tels auspices, la maison de Liège se fonda sans difficultés et parut destinée à prospérer.

II.

Comme nous l'avons déjà indiqué, Mary Ward, tout en s'occupant surtout d'obtenir pour son Institut la sanction formelle du Saint-Siège, fut obligée plus d'une fois de retourner en Angleterre et d'y faire même des séjours assez prolongés. Elle profita de ces voyages, que des affaires de famille rendaient indispensables, pour établir à Londres un petit groupe de ses filles.

Les dangers qui l'attendaient dans sa patrie étaient pour cette généreuse nature un attrait de plus. Ces dangers étaient cependant plus grands que jamais, car les années 1618 et 1619 furent terribles pour les catholiques d'Angleterre. La constance des femmes dans leur attachement à la foi avait inspiré au gouvernement des mesures dirigées spécialement contre elles. On imposait une

(1) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 405.

taxe annuelle de 220 livres (plus de 850 livres anglaises de la monnaie actuelle) (1) aux maris qui fréquentaient eux-mêmes l'Église protestante, mais dont les épouses refusaient de les y accompagner. Si le mari ne pouvait ou ne voulait pas payer, sa femme était jetée en prison.

On voit d'ici la position cruelle de ces épouses et de ces mères, placées entre l'alternative de désobéir à la loi de Dieu et celle de devenir pour leurs familles une cause de ruine. Malgré cette recrudescence de sévérité, les missionnaires se multipliaient; ils étaient alors au nombre de 3 ou 400 répandus dans tout le royaume; les séminaires anglais à l'étranger fournissaient chaque jour de nouvelles recrues et tous, prêtres et laïques, continuaient la lutte avec courage.

Dans cette petite armée errante, proscrite et cachée, mais animée de l'esprit qui fait les apôtres, Mary et ses filles avaient leur place, et les poursuites dirigées contre elles suffirent pour nous montrer combien leur influence était puissante au service de la bonne cause. Ces poursuites étaient inspirées surtout par George Abbott, l'archevêque protestant de Canterbury et, comme nous l'avons vu jadis, le persécuteur acharné de Luisa de Carvajal. Il s'effraya de l'empire exercé par Mary sur ses frères dans la foi, dont elle soutenait le courage; selon lui, « elle faisait plus de mal que six

(1) Soit 21,000 francs de monnaie française.

« Jésuites », et il publia son signalement pour que l'on pût facilement l'arrêter. Afin d'échapper aux recherches, elle dût, ainsi que ses compagnes, changer souvent de résidence.

Elle s'établit d'abord dans le faubourg de Spitalfields, celui-là même où Doña Luisa de Carvajal passa les dernières années de sa vie et, dans une lettre adressée à ses sœurs de Saint-Omer, elle raconte l'arrestation de la pieuse Espagnole, qu'elle avait souvent rencontrée au pied des autels. Il y avait entre ces deux âmes, malgré les différences de race et de milieu, de nombreux points de contact. Outre leur préoccupation commune de fortifier, par une éducation spéciale, les jeunes filles contre les difficultés des temps, elles se ressemblaient encore par leur mépris du danger, par ce zèle qui va droit au but en passant au-dessus des considérations secondaires, par les persécutions dont elles furent victimes, et enfin par la méconnaissance trop fréquente de leurs intentions, croix douloureuse entre toutes lorsqu'elle vient des gens de bien.

La maison des Sœurs à Spitalfields devint bientôt un refuge pour les catholiques, prêtres et laïques. Malgré la rigueur des lois, elles trouvèrent le moyen de loger habituellement deux ecclésiastiques, dont l'un remplissait les fonctions d'aumônier, tandis que l'autre se tenait à la disposition des catholiques du dehors ; mais, au bout de quelque temps, l'attention de leurs ennemis fut éveillée,

et Mary transporta sa petite colonie dans le quartier du Strand, qu'elle avait habité pendant son premier séjour à Londres, en 1609. Cette fois, elle n'y demeura pas longtemps; la présence de plusieurs prêtres, auxquels elle donnait asile, la signala à ses persécuteurs et, en toute hâte, elle se réfugia avec ses sœurs et leurs hôtes à Knightsbridge. Aujourd'hui un des quartiers les mieux habités de Londres, Knightsbridge, au dix-septième siècle, n'était qu'un village situé en dehors de la grande cité. Mary y loua une maison qui appartenait à un protestant; mais cet homme, frappé des vertus de ses locataires, embrassa la vraie foi et, dans son admiration pour Mary, à qui il était redevable d'un si grand bienfait, il s'écriait naïvement : « Il n'y a jamais eu de femme comme celle-là, si ce n'est la sainte Mère de Dieu ! »

Obligées de changer sans cesse de demeure pour déjouer la vigilance de leurs ennemis, les Sœurs devaient encore cacher leur personnalité sous des déguisements élégants. Elles portaient habituellement le costume des femmes du monde de l'époque; mais, par prudence, elles crurent devoir changer leurs vêtements simples et sévères contre des habillements plus recherchés. C'est ainsi qu'on nous dépeint Barbara Ward, qui accompagnait sa sœur, vêtue d'une robe de taffetas clair, avec une grande collerette jaune; cette collerette était apparemment le dernier cri de l'élégance à cette époque. Grâce à ces transformations et aux noms sup-

posés qu'elles adoptèrent, Mary et ses compagnes purent se livrer à leurs œuvres de zèle; on ne devinait pas que ces femmes jeunes, élégantes et parées étaient des héroïnes qui risquaient, à chaque pas, leur vie au service de l'Église.

Les œuvres qu'elles accomplirent à Londres furent nombreuses; en même temps qu'elles visitaient les prisons, elles s'employaient de mille manières pour seconder le ministère des prêtres. Surveillés et poursuivis, ils étaient nécessairement entravés dans leur ministère; les Dames Anglaises leur servaient de catéchistes, préparant les nouveaux convertis et les catholiques négligents à la réception des sacrements, instruisant les uns, excitant la ferveur des autres, de telle sorte que le missionnaire, dont tous les instants étaient comptés, n'avait plus qu'à couronner l'œuvre par l'administration des sacrements. « Dieu bénit si bien les efforts de Mary », écrivirent plus tard ses filles en parlant de ce temps, « qu'un grand nombre de personnes, quelques-unes célèbres par leur naissance ou par leur fanatisme, furent converties » (1).

Parmi ces conversions, signalons celle d'un prêtre appelé Singleton, qui avait négligé ses devoirs religieux au point d'oublier les formules de la messe. Le salut de cette âme, qu'elle eut la joie de ramener à Dieu, fut évidemment une des

(1) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 337.

grandes préoccupations de Mary. Elle y revient, dans les notes intimes écrites de sa main, pour en remercier Dieu et la sainte Vierge, et, à la date de 1624, en tête d'une liste de faveurs qu'elle attribue à l'intercession de la mère de Dieu, est mentionnée « la conversion du docteur Singleton ».

Le genre d'apostolat que les « Dames Anglaises » devaient exercer en Angleterre, exigeait une vertu et une prudence peu ordinaires, et Mary n'appelait auprès d'elle que celles de ses compagnes qu'elle savait être à la hauteur de cette tâche périlleuse. Parmi celles qui s'y distinguèrent davantage, nous nommerons Susanna Rookwood, qui cinq fois fut jetée en prison et une fois, entre autres, enfermée dans un cachot infesté par de gros rats, contre lesquels elle eut grand'peine à se défendre. Aussi, à cette époque, tout le monde leur rendait justice et, si plus tard, l'Institut rencontra une certaine opposition chez le clergé anglais, il pouvait en toute vérité, accepter, pendant ces premières années, ce témoignage de l'évêque de Saint-Omer : « Mes sœurs », disait-il à celles qui étaient demeurées dans son diocèse, « en Angleterre, votre genre de vie est très apprécié et l'objet de beaucoup d'éloges » (1).

L'activité, la vaillance et le zèle de Mary soutenaient ses compagnes; elle était véritablement l'âme de la petite communauté, et il y avait dans

(1) *Life of Mary Ward*, vol. 1, p. 338.

son caractère une gaieté et une hardiesse naturelles, qui l'entraînaient parfois, à jouer avec le danger. Ce trait caractéristique se révèle souvent dans son histoire et fut, en partie, le secret du charme extraordinaire qu'elle exerça sur ceux qui l'approchaient.

En effet, avec une sainteté très élevée, une vie intérieure où les manifestations surnaturelles abondent, des tendances mystiques, qui poussaient sans cesse son âme vers les sommets de la spiritualité, Mary avait une humeur joyeuse et une gaieté d'enfant; elle possédait au plus haut point ce « *sense of humour* », que ses compatriotes apprécient si fort, et jamais sainteté ne fut plus aimable et plus accessible à tous que la sienne.

Le trait suivant de sa vie à Londres est un exemple de son courage parfois téméraire. Un jour, qu'elle se sentait fatiguée de corps et d'esprit, ses filles s'ingénierent en vain pour trouver un moyen de la distraire. Tout à coup, elle leur déclara en riant qu'elle voulait rendre visite dans son palais de Lambeth, à son grand ennemi, l'archevêque de Canterbury; celui-là même qui avait fait publier son signalement et qui, paraît-il, avait témoigné un vif désir de voir cette dangereuse papiste. On s'imagine la consternation des Sœurs et le peu d'enthousiasme avec lequel elles accompagnèrent Mary; mais, ajoute Winefrid Wigmore, en racontant cet épisode : « Dieu permit « que l'archevêque ne fut pas chez lui; et Mary

« écrivit son nom sur un carreau avec un diamant, pour lui dire qu'elle était venue le voir » (1).

Malgré les œuvres nombreuses qui l'absorbaient, Mary trouva le temps d'accomplir un pèlerinage, cher et douloureux aux catholiques anglais de cette époque. Nous avons eu l'occasion de parler à nos lecteurs de Wisbeach (2), forteresse solitaire, située au milieu des marécages désolés du Lincolnshire, où furent enfermés, pendant de longues années, un grand nombre de prêtres et de religieux. Retranchés du monde des vivants, malades pour la plupart, quelquefois affamés, les saints prisonniers étaient visités par les catholiques qui venaient, de très loin, s'édifier à la vue de leur patience. Mary fit ce pèlerinage avec une profonde dévotion et, nous dit-on, elle eut soin de distribuer aux geôliers d'abondantes largesses, afin de les rendre plus compatissants envers leurs prisonniers.

Au milieu des labeurs, dans lesquels elle se dépensait sans compter au service de ses frères, Mary était soutenue par l'espérance d'obtenir la seule récompense terrestre qu'elle ambitionnât : la couronne du martyr ; et il y eut une heure de sa vie où ce désir si ardent parut sur le point d'être exaucé.

En effet, pendant son séjour à Londres, elle fut arrêtée et jetée en prison. Quand elle se vit

(1) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 426.

(2) Voir chapitre I, p. 26.

reconnue, n'ayant plus rien à ménager, elle tira son chapelet et se mit à le porter ostensiblement; en allant du tribunal à la prison, elle récita à haute voix les Litanies de la sainte Vierge et, arrivée à destination, elle se jeta à genoux et baisa le sol sanctifié par les pas des confesseurs et des martyrs.

La première vie de Mary Ward fut écrite par ses sœurs à une époque où les lois pénales étant encore en vigueur, une réserve très grande était observée par les catholiques. Nous avons déjà constaté, dans l'histoire de Luisa de Carvajal, quelles regrettables lacunes, impossibles à combler aujourd'hui, résultent de ces habitudes de prudence, que la nécessité des temps imposait aux proscrits; les mêmes lacunes se rencontrent dans la vie de Mary, surtout quand il s'agit de ses séjours en Angleterre. Nous avons, par exemple, peu de détails sur l'épisode, si important cependant, de sa captivité; nous ne savons pas dans quelle prison elle fut jetée, mais seulement qu'elle y exerça sur ses geôliers un tel ascendant, qu'ils la servaient, nous dit-on, « comme s'ils eussent été ses esclaves » (1).

Toute joyeuse de souffrir pour Dieu, elle n'était préoccupée que par la crainte de voir retomber dans ses anciens errements le prêtre, dont la conversion lui avait jadis causé une si grande joie.

(1) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 437.

Pour la première fois, il se trouvait privé du soutien de sa présence; et, du fond de son cachot, la servante de Dieu ne cessait de prier pour la persévérance de cette âme qu'elle avait arrachée à l'enfer. Dieu la rassura par une vision dans laquelle il lui montra son protégé endormi sous la protection de son ange gardien qui étendait sur lui ses ailes. Se tournant vers Mary, l'Ange lui dit avec un doux reproche : « Ne vois-tu pas le soin que j'ai de lui? » Elle constata plus tard que sa vision lui avait montré dans ses plus petits détails la chambre occupée par le prêtre et, pleine de reconnaissance, elle fit faire un tableau qui représentait la scène et le donna au converti pour l'encourager à aimer davantage son bon ange.

Il paraîtrait que Mary fut condamnée à mort sans procès et sans témoins; ce qui, du reste, n'était pas rare à cette époque, quand les catholiques étaient en cause, et qu'ensuite, grâce à une influence puissante, elle fut graciée et mise en liberté. Sa première historienne, la fidèle Winefrid, est ici d'un laconisme désolant, et ce point capital de la vie de la servante de Dieu reste enveloppé d'obscurités. Ses biographes se contentent d'insinuer que des amis influents s'interposèrent en sa faveur et achetèrent sa vie à prix d'or. Quels étaient ces amis que la prudente historienne se garde bien de nommer? Peut-être étaient-ce des parents riches, qui savaient qu'après du gouvernement cupide de Jacques I^{er}, l'or

était un argument irrésistible; ou encore l'infante Isabelle, la fidèle amie de Mary, fit-elle agir l'ambassadeur d'Espagne? Plusieurs fois déjà, il avait soustrait des catholiques au supplice et, au moment même dont il s'agit, le projet de mariage entre le prince Charles, fils aîné du roi, et l'infante d'Espagne, Maria, lui donnait une certaine influence à la cour d'Angleterre. Quelques années plus tôt, en 1615, M. de Barschot, l'ambassadeur des archiducs, avait obtenu la mise en liberté de cinq prêtres détenus à Wisbeach, qui lui furent remis pour être transportés à l'étranger (1).

Quoiqu'il en soit, Mary vit s'éloigner cette palme du martyre que sa main avait cru saisir. Au lieu d'un combat court et sanglant, Dieu lui réservait des souffrances plus obscures, plus longues et non moins méritoires.

III.

Peu de temps après sa sortie de prison, Mary retourna à Saint-Omer, et ce fut là précisément que l'attendait une épreuve singulièrement douloureuse. Elle y apprit qu'une religieuse de l'Institut, nommée Praxède, d'origine belge, s'était mise en révolte ouverte contre son autorité. Trompée sans doute par l'esprit du mal, Praxède se disait favorisée de visions et de révélations, elle s'at-

(1) *Records of the English Province*, vol. II, p. 293.

tribuait la mission de transformer complètement l'Institut, dont elle était appelée, disait-elle, à prendre en main le gouvernement. Quelques-unes des Sœurs suivirent le courant et quand Mary, avertie du péril, arriva à Liège, où était alors Praxède, elle y trouva une communauté livrée à la discorde et à la confusion.

Aussiôt, sans se laisser aller à aucuns sentiments personnels ou mesquins, elle se mit en retraite et, dans la solitude et le silence, elle conjura Dieu de lui montrer sa volonté. Nous avons les notes écrites de sa main pendant ce temps de recueillement, et, sans cesse, cette même prière sort de son cœur : « Je ne demande ni « la vie, ni la mort, mais seulement de faire, « mon Dieu, votre sainte volonté ! Faites de moi « ce qui vous plaît davantage ». Toute disposée à remettre son œuvre entre des mains plus dignes que les siennes, elle ne pouvait pourtant pas, malgré son humilité, croire aveuglément à des révélations où éclatait l'esprit d'orgueil et d'insubordination.

Du reste, Dieu allait intervenir lui-même dans le débat par un de ces coups effrayants qui ramènent brusquement à la vérité les esprits les plus éloignés d'elle. Praxède tomba malade et, comme on lui parlait de son âme, elle se mit à tourner en ridicule les lumières surnaturelles qu'aurait reçues Mary Ward : « Si je ne guéris pas de cette « maladie », ajouta-t-elle, « vous pourrez en

« conclure que j'ai été trompée et qu'elle, au contraire, est dirigée par Dieu ».

Le lendemain, on apprit tout à coup que la malade, dont l'état ne paraissait pas grave, était morte dans la nuit ! L'émotion fut grande et, peu à peu, tout rentra dans l'ordre ; mais Mary, sollicitée par les habitants de Cologne et de Trèves de fonder chez eux des maisons de l'Institut, était surtout frappée de la nécessité d'obtenir, au plus tôt, pour son œuvre l'approbation formelle du Saint-Siège. Les troubles, si graves, qui venaient de se produire et l'extension rapide de l'Institut lui faisaient sentir doublement combien il était urgent pour elle d'avoir une règle solidement établie. Depuis la parole encourageante de Paul V, en 1616, elle n'avait rien reçu de Rome, et elle résolut d'aller hâter, par sa présence, l'examen des règlements de l'Institut pour arriver à la sanction officielle, objet de ses ardents désirs.

Dans sa foi naïve, elle ne se rendait pas compte des immenses difficultés qu'allait soulever sa demande, surtout à cause des deux points par lesquels son Institut se distinguait des ordres de femmes déjà établis : l'absence de clôture et le gouvernement d'une supérieure générale.

Comme l'observe judicieusement le Père Coleridge, dans la remarquable préface qu'il a écrite pour l'histoire de Mary Ward (1), Rome ne pou-

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II. Préface, p. ix.

vait pas prudemment, étant donnés l'état des esprits, les idées du temps et la puissance des préjugés et des usages séculaires, approuver une fondation qui inaugurerait parmi les religieuses un genre de vie jusque-là inconnu. Ce qui paraît facile aujourd'hui que le temps et l'expérience ont fait leur œuvre, ne l'était pas à l'époque dont nous parlons, et Mary devait se heurter contre la prudente réserve du Saint-Siège aussi bien que contre les idées préconçues de ses contemporains. Heureusement, qu'à son ardeur de caractère s'alliaient une loyauté et une docilité qui la sauvèrent du découragement et la rendirent douce envers les déceptions et les refus.

Avant d'arrêter son voyage de Rome, elle s'entoura des lumières et des conseils d'hommes expérimentés, et ce fut à cette époque qu'elle rencontra un grand serviteur de Dieu, dont l'appui lui fut plus d'une fois utile aux heures difficiles.

Le Père Domenico di Gesù Maria, Carme déchaussé, d'une haute sainteté, était célèbre dans toute l'Europe. Les princes des familles royales d'Autriche et de Bavière le tenaient en grande estime et attribuaient même à sa présence la victoire de Prague, remportée en 1620 par les armées catholiques sur le Palatin. Il rencontra Mary Ward à Trèves au mois de juin 1621, au cours d'une mission dont il avait été chargé par le Saint-Siège en Allemagne et en Lorraine. Notre héroïne, qui se trouvait à Trèves pour y établir une maison de

son Institut, profita de la présence du célèbre religieux pour lui exposer ses désirs, ses espérances et ses projets. Fra Domenico l'encouragea à persévérer courageusement dans la voie où elle était entrée ; mais, éclairé par une lumière prophétique, il la prévint qu'elle était appelée à souffrir beaucoup : « qu'elle serait foulée aux « pieds » et, qu'un jour, ses compagnes seraient abandonnées comme de petits oiseaux privés de leur mère. Il approuva son projet d'aller à Rome pour y exposer en personne au Souverain Pontife le but de sa congrégation et lui promit de l'appuyer de son mieux.

Mieux que tout autre, le saint Carme était à même de comprendre les difficultés de celle qu'il devait retrouver plus d'une fois dans le cours de sa vie apostolique. La plus dure épreuve de Mary Ward, nous l'avons dit, fut d'être incomprise et méconnue par les siens ; or, cette épreuve, Fra Domenico la connaissait ; il avait été, lui aussi, traité par ses frères de visionnaire et d'illuminé, et la vénération extraordinaire dont fut entourée sa vieillesse était peut-être une récompense de la patience avec laquelle il avait jadis supporté les humiliations intimes.

Mary passa l'été de 1621 à préparer son voyage et, au mois d'octobre, elle se rendit à Bruxelles, pour y prendre congé de sa protectrice l'archiduchesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas.

Cette princesse venait de perdre son mari

l'archiduc Albert, et, depuis son veuvage, sa vie, déjà grave et austère, était devenue presque claustrale. Elle portait habituellement le costume des tertiaires franciscaines et partageait ses journées entre ses exercices de piété et ses devoirs de souveraine, qu'elle remplit jusqu'à la fin avec un soin et une vigilance remarquables.

Elle accueillit affectueusement Mary, et ces deux âmes, si bien faites pour se comprendre, se rencontrèrent dans une confiance parfaite. Un nouveau lien, du reste, s'était formé entre elles : Mary venait de chercher auprès du Père Domenico di Gesù Maria des lumières et des encouragements ; or, Isabelle connaissait et vénérât le saint Carme depuis son enfance et, tout récemment encore, elle l'avait appelé auprès du lit de mort de son époux.

L'archiduchesse, désirant faciliter le voyage de son amie, lui remit une lettre qu'elle avait écrite de sa main au Pape Grégoire XV, qui venait de succéder à Paul V ; puis, s'intéressant avec une sollicitude maternelle aux plus petits détails de l'entreprise, elle insista pour que Mary et ses compagnes prissent le costume de pèlerins, qui, au dix-septième siècle, inspirait même en pays protestant, un certain respect, reste des âges de foi (1).

Les voyageurs se mirent en route le 21 octobre :

(1) Les chapeaux à larges bords portés par Mary et ses compagnes pendant leur voyage, sont conservés au couvent de l'Institut, à Altötting, en Bavière.

ils étaient au nombre de huit. Mary emmenait quatre de ses compagnes, entre autres sa sœur, Barbara, et sa fidèle amie Winefrid; plus un prêtre séculier, Henry Lee, tout dévoué à l'œuvre; une sœur converse, un homme de peine, chargé de soigner les deux chevaux qui portaient les bagages et un autre serviteur, dont l'histoire ressemble à une page détachée de la Vie des Saints.

C'était un Anglais, nommé Robert Wright, proche parent de notre héroïne, d'une ancienne famille catholique. Son père avait été un des conspirateurs des Poudres; quant à lui, à vingt ans, il avait tout quitté pour servir Dieu dans l'obéissance et l'humilité et s'était attaché comme domestique aux Dames Anglaises, dont quelques-unes seulement connaissaient son nom. Il les servit pendant soixante ans, cachant, sous des dehors misérables, le secret de sa noble origine, parlant peu, priant toujours, d'un dévouement à toute épreuve (1).

La petite caravane, composée d'éléments si divers, mais animés d'un même esprit, fit sa longue route sans encombre, sinon sans fatigue. Elle traversa Trèves, Nancy, Bâle, Lucerne, le Saint-Gothard et ses glaciers, les plaines ensoleillées de la Lombardie, Lorette et sa sainte Maison, où, nous dit-on, Mary Ward passa une journée toute entière en oraison.

(1) Robert Wright mourut le 9 décembre, 1683, au couvent de l'Institut, à Augsbourg, dont Mary Poyntz était alors supérieure.

Du reste, chaque pas de ce long voyage fut sanctifié par la prière ; la vue des Alpes avec leurs torrents, leurs forêts et leurs neiges éternelles, provoquait chez Mary des élans d'enthousiasme vers la Beauté suprême, dont elle voyait l'image reflétée dans cette splendide nature.

Dans le récit qu'elles nous ont laissé de leur voyage, les compagnes de notre héroïne entrent dans des détails intimes qui nous font assister aux péripéties de la route : un des deux chevaux était chargé des bagages, l'autre portait tour à tour les cinq voyageuses, gaies et vaillantes malgré leurs fatigues ; car, à l'énergie morale que soutenait en elles la pensée de Dieu, ces femmes, jeunes et délicates, joignaient cette activité physique, trait caractéristique des femmes de leur race. Mary était l'âme de la petite caravane ; toujours douce en face des difficultés, courageuse dans les dangers, elle se montrait d'une bonté touchante pour les pauvres et les petits qu'elle rencontrait sur sa route ; les servantes d'auberge, en particulier, étaient, nous dit-on, émues de son affabilité. Sa jeune sœur Barbara n'était pas moins aimable et vaillante : « consolant et servant tout le monde », et, malgré son recueillement, sachant plaisanter à l'occasion pour égayer ses compagnes quand elle les voyait abattues par la fatigue (1).

Enfin le 24 décembre, veille de Noël, à l'heure

(1) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 494.

où les cloches de la Ville Éternelle annonçaient la naissance du Christ, nos voyageurs entrèrent à Rome.

Ils n'y connaissaient personne ; aussi les premiers protecteurs auxquels s'adressa Mary Ward furent-ils les Saints du ciel. Avant même de chercher un abri pour la nuit, elle alla s'agenouiller à Saint-Pierre, sur le tombeau des Apôtres, puis au Gesù sur celui de saint Ignace. Cela fait, elle s'installa dans une modeste maison, près du collège anglais de la Via Montserrat. Ce coin de patrie l'attirait d'autant plus que plusieurs de ses sœurs avaient des parents parmi les séminaristes.

Le 24 décembre 1621 marque dans la vie de Mary Ward le commencement d'une période féconde en émotions de tout genre. L'affaire qu'elle avait à traiter exigeait, en raison même des points que nous avons signalés, un examen approfondi de la part de cette Cour de Rome, dont la sage lenteur est proverbiale. La nouveauté des règles de l'Institut, l'aspect jusqu'alors inconnu qu'il donnait à la vie religieuse chez les femmes, devaient nécessairement exciter de vives discussions, qui feraient encore traîner en longueur une procédure déjà compliquée. Aussi l'examen du plan de l'Institut se prolongea-t-il, par le fait, pendant dix ans, de 1621 à 1631, sous les pontificats de Grégoire XV (1) et d'Ur-

(1) Grégoire XV, né en 1554, pape de 1621 à 1623. Il canonisa

bain VIII (1); années remplies pour Mary, d'alternatives d'espérance et de découragement; mais pendant lesquelles son âme, purifiée au creuset de l'épreuve, s'éleva au plus haut sommet du détachement.

A travers les longs débats dont la congrégation des Dames Anglaises fut l'objet, nous constatons d'une part, la prudence, la sagesse, la lenteur calculée de l'Église; de l'autre, les imperfections et les violences des hommes, mêlant, aux choses mêmes de Dieu, leurs intérêts et leurs passions; et, au milieu de ces discussions et de ces intrigues, nous admirons l'attitude de celle dont la cause était en jeu. Avec ses conceptions et ses projets, trop avancés peut-être pour le temps où elle vivait, sa droiture « anglo-saxonne », un peu abrupte, qui ignorait les finesses de la diplomatie italienne, sa générosité envers ses opposants, son vaillant et gai courage, Mary nous apparaît toujours semblable à elle-même. Si son œuvre était discutée à Rome, sa personne et son caractère y suscitèrent de chaudes sympathies; elle fut même autorisée par les Papes Grégoire XV et Urbain VIII à établir des maisons de son Institut à Pérouse, à Naples et

saint Ignace et saint François Xavier, fonda le collège de la Propagande et soutint l'empereur Ferdinand II dans sa lutte contre les protestants.

(1) Urbain VIII, Barberini, né en 1568, pape de 1623 à 1644, condamna le livre de Jansénius en 1642; lui-même helléniste remarquable, il fut le protecteur des lettres.

à Rome, pendant que se poursuivait devant les congrégations l'examen de ses constitutions; preuve évidente que, si son œuvre inspirait quelques craintes, elle n'était cependant pas jugée répréhensible.

L'absence de clôture semble avoir été, dès le début, le principal obstacle à cette approbation officielle, si ardemment désirée; le cardinal Bandino, un de ses plus dévoués protecteurs, se faisait fort de lui obtenir toutes les sanctions possibles si seulement elle consentait à accepter la clôture, assez mitigée du reste, des Oblates de Tor de Specchi. Elle ne voulut pas y consentir, répondant, comme elle l'avait toujours fait à de semblables propositions, que son Institut était destiné surtout à l'Angleterre, où le régime des lois pénales, rendait impossible toute vie religieuse régulière et qu'il lui fallait, dès lors, rejeter toute idée de clôture pour maintenir sa fondation, telle que, selon sa conviction, Dieu la voulait.

Peut-être que la croix la plus pénible au cœur ardent de Mary Ward, pendant cette époque de suspens, ce fut l'opposition inexplicable que son œuvre rencontra dans le pays même pour lequel elle était fondée. Cette opposition, si étrange, n'éclata pas au début, et elle se rattache hélas à des causes douloureuses et compliquées.

Il y eut, sous Jacques I^{er} surtout, au sein de l'Église persécutée d'Angleterre, des divergences intestines, dont le récit est un des épisodes les plus

pénibles de l'histoire de cette Église martyre. Unis dans un commun amour de la vérité, ses membres étaient divisés sur des questions de détail et cette situation, que les hérétiques surent exploiter à leur profit, n'a au fond rien qui puisse étonner.

L'état de trouble et de terreur où vivaient les catholiques anglais, l'absence de tout chef officiel, la difficulté pour les prêtres de se réunir pour se consulter, les questions insidieuses à répondre, les cas de conscience délicats à résoudre; tous ces éléments étaient bien faits pour mettre en jeu, en même temps que d'héroïques vertus, les passions humaines avec leurs petites et leurs violences.

Nous avons pu voir dans la vie de Luisa de Carvajal comment la question du serment exigé par Jacques I^{er} sema la discorde parmi les prêtres; il en fut de même à l'époque de Mary Ward du projet émis par le Pape de nommer un évêque pour gouverner l'Église d'Angleterre. Or, ce projet était combattu par un parti assez nombreux, dans lequel se trouvaient beaucoup d'amis personnels de Mary; c'en était assez pour rendre l'Institut des Dames Anglaises suspect et antipathique aux partisans de la nomination d'un évêque, qui étaient alors fort influents à la Cour de Rome. De plus, il existait dans la mission d'Angleterre ce qui a existé partout et toujours, une certaine rivalité entre séculiers et réguliers, rivalité qui disparaissait dans un même héroïsme en face de la mort, mais qui se réveillait facilement par ailleurs.

Mary ayant adopté pour son Institut la règle de saint Ignace, autant que pouvaient la pratiquer des femmes, était regardée par les ennemis des Jésuites comme inféodée à la Compagnie; de là, le nom de « Jésuitesses », que l'on donna à ses compagnes. Par le fait, loin de les adopter, les Jésuites, à l'exception du Père Gérard, se tinrent vis-à-vis des Dames Anglaises dans une grande réserve, qui étonna même quelquefois celle que l'on accusait si volontiers d'être leur instrument.

Ajoutons encore aux causes qui militaient contre l'approbation solennelle de l'Institut, les divisions, qui avaient éclaté dans les maisons de Belgique et qui impressionnèrent peu favorablement les juges désignés pour décider la question. Ces divisions, qui se manifestèrent surtout pendant le séjour de Mary à Rome, semblaient presque indiquer que le gouvernement, par une seule supérieure, d'un Ordre, nombreux et étendu, était, au dix-septième siècle, chose difficile.

Malgré les peines et les anxiétés de ces dix années d'attente, notre héroïne à Rome goûta des jouissances profondes, et il semblait que Dieu la comblait de grâces surnaturelles à mesure qu'Il permettait que les épines se multipliasent sous ses pas. Si, dans sa sagesse, Il permit que l'œuvre que lui-même avait inspirée, fut en butte à la contradiction, Il permit également que sa servante fut consolée dans son épreuve par la sympathie d'un grand nombre de saintes âmes et par les influences bénies

de la Ville Éternelle, dont, plus que tout autre, elle pouvait goûter le charme. Les églises, leurs souvenirs, leurs reliques; cette vie catholique si chaude et si douce, ce sentiment unique qui fait qu'à Rome tout catholique se sent chez lui, dans sa patrie, au milieu des gloires de sa famille, exercèrent sur Mary une attraction puissante et les grandes voix du passé, s'élevant des tombeaux des martyrs, la soutinrent dans ses souffrances quotidiennes.

Des faveurs extraordinaires, dont ses compagnes ont conservé le récit, vinrent encore reconforter son âme : le 11 avril 1626, elle fut ravie en extase pendant qu'elle priait dans l'église de Santa Maria in Orto; à San Geronimo della Carità, Dieu lui signifia d'une façon claire qu'elle était appelée à pratiquer non seulement la résignation, mais l'amour des souffrances; enfin, dans le sanctuaire de San Pietro in Vincula, il lui fut montré, dans la plus consolante des révélations, comment l'opposition des hommes peut entraver pendant un certain temps les œuvres de Dieu sans cependant empêcher leur succès final, qui dépend uniquement de la volonté divine (1). Elle puisa dans ces communications célestes un abandon filial dans la Providence et une confiance invincible dans l'avenir.

Malgré les étonnements et la suspicion, excités par la nouveauté de ses desseins, l'évidente sainteté

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, pp. 177, 179, 180.

de la servante de Dieu attirait à elle les âmes élevées. Le cardinal Borghèse, neveu de Paul V, prélat dont la charité le fit surnommer « le delizie di Roma », les cardinaux Trescio (1), Bandino (2), Gimnasio (3) et Hohenzollern (4), qui comptaient parmi les membres les plus édifiants du Sacré Collège, se déclarèrent hautement ses amis; la princesse Constance Barberini, belle-sœur du Pape Urbain VIII, se prit pour elle d'une tendre affection et lui rendit, ainsi qu'à ses compagnes, de nombreux services.

Ajoutons encore à la liste de ceux qui, en Italie, surent apprécier et comprendre Mary Ward, le nom vénéré de Federico Borromeo, archevêque de Milan (5). La profonde estime qu'il professait pour notre héroïne impressionna d'autant plus

(1) Le cardinal Trescio, Espagnol, ancien professeur de l'Université de Salamanque, fut créé cardinal par Paul V à la demande de Philippe III; il était remarquable par sa piété et l'austérité de sa vie.

(2) Le cardinal Bandino, dont la science et l'éloquence étaient célèbres, faisait partie de toutes les congrégations du Saint-Office. Les Papes Grégoire XIV, Clément VIII, Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII, eurent tour à tour recours à ses conseils.

(3) Le cardinal Gimnasio, connu pour sa grande charité, était l'ami de saint Joseph Calasantius et du P. Domenico di Gesù Maria.

(4) Le cardinal Hohenzollern, chanoine de Cologne, avait rencontré Mary Ward dans cette ville. Il fut nommé plus tard évêque d'Osnabrück, où il mourut en 1625.

(5) Federico Borromeo, né en 1564, mort en 1631, imita sur le siège archiepiscopal de Milan les vertus de saint Charles, son oncle.

son entourage que ce prélat, d'une austérité de vie extraordinaire, avait en horreur la société des femmes et leur interdisait l'entrée de son palais. Il ne faisait pas même d'exception pour ses parentes, aussi l'étonnement fut grand à Milan quand on le vit recevoir avec honneur Mary Ward et ses compagnes, en 1626, lorsque celle-ci traversa la Lombardie pour se rendre en Allemagne, où l'appelaient les affaires de l'Institut.

Avec sa simplicité ordinaire, Mary, en arrivant à Milan, était allée frapper à la porte du palais archiépiscopal; un motif particulier lui faisait désirer connaître Federico Borromeo : il possédait dans son diocèse une des rares communautés de femmes chez lesquelles la clôture n'existait pas. On lui répondit que l'archevêque ne recevait jamais les femmes; elle allait se retirer quand le cardinal parut, et, à la stupéfaction de ses serviteurs, fit introduire les Dames Anglaises et s'entretint longuement avec elles. Il pressa Mary de demeurer quelques jours à Milan, mit son carrosse à sa disposition et chargea un de ses prêtres de lui faire les honneurs de la ville; en la quittant, il félicita ses compagnes du bonheur qu'elles avaient de posséder une pareille mère.

L'attitude du saint archevêque vis-à-vis de cette étrangère fit sensation à Milan. Longtemps après, pendant un de ses nombreux voyages à travers l'Italie. Mary rencontra de nobles Milanais, qui s'écrièrent en la reconnaissant : « Voici donc celle

« que notre saint archevêque tenait en si haute
« estime ! »

Les Jésuites d'Italie, comme ceux d'Angleterre et de Flandre, se tinrent vis-à-vis de l'Institut de Marie dans une grande réserve, surtout pendant les débats engagés à son sujet à la Cour de Rome. Un seul d'entre eux continua à témoigner à Mary son intérêt et à la soutenir de loin par ses conseils, c'était le Père John Gérard, le vaillant confesseur, si ferme, si droit, si fidèle à ses amis. Dans les lettres qu'il écrivit à la servante de Dieu pendant cette époque d'attente pénible, il lui prêche la patience pour elle et pour ses filles : « Qu'elles
« se gardent de parler des divergences qui peu-
« vent exister entre elles et nos Pères en Angle-
« terre. La charité l'exige, puis ces divergences
« ne sont le plus souvent que des malentendus,
« tel qu'il en a existé, même parmi les saints » (1).

Le vénérable religieux termine ainsi : « Pardon-
« nez-moi ma mauvaise écriture, mais ma main
« droite tremble si j'écris longtemps ». Ces mots nous reportent à la « longue salle basse », de la Tour de Londres où le Père Gérard endura jadis la torture pour son Dieu et aux infirmités douloureuses qui furent, durant le reste de sa vie, le résultat et la continuation de son martyre (2).

Si Dieu plaça auprès de sa servante des amis et

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 229.

(2) *Un missionnaire catholique sous Élisabeth : vie du Père Gérard*, par le Père Forbes-Leith, S. J.

des conseillers qui la soutinrent à travers les inquiétudes de sa longue attente, Il lui retira, à la même époque, la confidente de ses projets, la compagne aimante et courageuse de ses premiers travaux, sa sœur Barbara. Deux ans après son arrivée à Rome, Barbara tomba malade; sa longue agonie, dont ses compagnes ont laissé un touchant récit, mit en lumière les délicieuses qualités de cette âme : « Notre étoile », comme l'appelaient les Sœurs, « qui éclairait et encourageait toute « notre compagnie ».

Avant sa maladie, Barbara avait passé quelque temps chez les Oblates de Tor de Specchi pour y apprendre l'italien. Les bonnes religieuses s'étaient vivement attachées à elle; pendant sa longue maladie, elles firent exposer le Saint-Sacrement dans leur chapelle et restèrent en prières pour celle qui leur avait laissé un si doux souvenir.

Mais leurs supplications furent inutiles : Dieu voulait réunir aux anges cette âme pure, généreuse et aimante. Barbara mourut le 23 janvier 1623, dans une grande paix; on l'entendit murmurer : « Jésus, Jésus, Jé... » puis sa tête s'inclina et elle termina au ciel l'invocation commencée sur la terre.

Mary fit déposer dans la chapelle du collège anglais les chères dépouilles de sa sœur, après les avoir mises elle-même dans le cercueil, surmontant sa poignante douleur par sa soumission à la volonté de Celui qu'elle appelait si tendrement « l'Ami des Amis ».

CHAPITRE IX.

SUPPRESSION PARTIELLE DE L'INSTITUT : MORT DE MARY WARD, 1626-1645.

- I. Vie de Mary à Rome. — Ses nouvelles fondations. — Leur utilité. — Fondation de la maison de Munich. — Relations de Mary avec l'électeur Maximilien. — Elle revoit à Vienne le Père Domenico di Gesù Maria. — Conseils du Père. — Sa mort. — Résignation de Mary. — Sa supplique au Pape. — L'empereur Ferdinand II la protège. — Elle retourne à Munich par des motifs de délicatesse. — Publication de la Bulle qui supprime l'Institut, 1631. — Mary condamnée à la prison. — Il faut distinguer l'acte pontifical des mesures sévères dirigées contre la personne de Mary.
- II. Mary s'est assurée de l'obéissance de ses filles. — Le couvent de l'Anger. — Vénération qu'inspire Mary aux religieuses. — Dispersion des Dames Anglaises. — Un petit nombre d'elles, demeurées à Munich, adressent un mémoire au Pape. — Urbain VIII fait remettre Mary en liberté. — Il l'autorise à venir à Rome. — Elle y obtient une audience. — Paroles consolantes du Pape. — Urbain lui permet de réunir à Rome quelques-unes de ses sœurs. — Bienveillance du Pape pour Mary. — Marques de considération. — Douceur de Mary envers ses ennemis. — Son généreux pardon. — Son acceptation de l'épreuve envoyée par Dieu. — Son naturel et sa gaieté. — Charme qu'elle exerce autour d'elle. — Sa cruelle maladie. — Elle décide de retourner en Angleterre. — Paroles du Pape à son sujet. — Voyage de Rome à Paris. — Séjour à Spa. — Retour à Saint-Omer. — Souvenirs doux et tristes que rappelle cette ville. — Vision consolante. — Arrivée à Londres.
- III. Charles I^{er} occupe le trône. — Mary est recommandée à la reine. — Elle est soutenue par le nonce apostolique. — Entourée par les catholiques. — Ses œuvres de zèle. — Commencement de la guerre civile. — Mary quitte Londres pour le Yorkshire. — Séjour à Hutton Rudby, puis à Hewarth. — Ses conseils à ses sœurs. — Le siège d'York l'oblige à rentrer dans la ville. — Retour à Hewarth. — Voyage de Winefrid à Londres. — La maladie de Mary s'aggrave;

elle reçoit la visite d'un prêtre. — Retour de Winefrid. — Dernières paroles de Mary. — Sa douceur sereine. — Dernière épreuve. — Sa mort. — Lettre de Mary Poyntz à Barbara Babthorpe. — Mary est enterrée à Osbaldwick. — Incertitude sur le lieu où repose actuellement sa dépouille.

I.

Pendant les dix années d'attente, qu'elle passa à Rome, sauf de courtes absences en Allemagne et en Flandre, la fondatrice de l'Institut de Marie ne demeura pas oisive. Le cardinal Bandino présidait la Congrégation chargée de l'examen des constitutions des Dames Anglaises; Mary eut de fréquentes entrevues avec lui et avec les prélats qui travaillaient sous sa direction. De plus, autorisée par le Saint-Siège à accepter les offres de fondations nouvelles qui se présentaient, elle profita largement de cette permission et établit plusieurs maisons de l'Institut en Italie et en Allemagne.

Pour constituer ces nouvelles communautés, elle appela auprès d'elle un certain nombre de ses compagnes demeurées en Flandre et, avec leur secours, elle organisa ses fondations, sans cesser cependant de suivre, à Rome, les débats engagés au sujet de l'Institut. Ces établissements sur le continent ne répondaient qu'indirectement, il est vrai, au but principal et primitif de l'œuvre : le salut de l'Angleterre. Ils avaient cependant une très grande importance, tant en eux-mêmes que dans l'intérêt général de l'Institut.

Mary le comprenait bien; elle savait qu'en faisant agir ses sœurs sous les yeux des pasteurs des âmes, elle intercédait auprès d'eux pour son œuvre plus éloquemment que par tous les discours; en effet, si la popularité dont jouissaient les Vierges Anglaises et leurs services réels ne purent obtenir l'approbation officielle de leur congrégation, ils ne contribuèrent pas moins à la sauver d'une ruine complète et plaidèrent en sa faveur au jour où cette ruine allait se consommer.

De plus, les vocations religieuses se multipliaient en Angleterre : en présence des crimes qui souillaient cette malheureuse île, un immense besoin d'expiation semble s'être emparé des âmes innocentes; les fondations de Mary Ward ouvraient à ses compatriotes de nouveaux abris où elles pouvaient se consacrer à Dieu; déjà à cette époque tous les vieux noms catholiques s'y trouvent représentés.

Parmi les maisons de l'Institut de Marie, établies sur le continent, entre 1621 et 1631, celle de Munich a une importance particulière.

Cette ville était alors la capitale de l'Électeur de Bavière, Maximilien I^{er} (1), élève des Jésuites d'Ingolstadt, chef de la ligue catholique en Allemagne. Ce prince donnait sur le trône l'exemple

(1) Maximilien I^{er} succéda en 1597 à son père Guillaume le Pieux. Profondément religieux, tout dévoué aux intérêts de son peuple, il eut en partage la lourde tâche de diriger la lutte contre les princes protestants pendant la guerre de Trente ans.

de toutes les vertus. Il avait épousé Élisabeth de Lorraine, princesse très pieuse, qui montra, comme lui, un courage et une résignation admirables dans les revers; tous deux avaient pour conseiller intime le saint Carme, le Père Domenico di Gesù Maria, qui avait pu leur parler de Mary Ward et de son œuvre; peut-être aussi la connaissaient-ils par Ferdinand de Bavière, évêque de Cologne, frère de Maximilien, avec qui elle était en relations. Toujours est-il qu'en voyant la servante de Dieu, l'Électrice lui dit aussitôt qu'elle l'attendait depuis longtemps et que, puisqu'enfin elle la possédait, elle ne la laisserait pas partir.

Une vieille tradition, acceptée à Munich depuis deux siècles, raconte ainsi la première entrevue de Mary avec les princes qui devinrent ses amis. Dans les derniers jours de 1626, est-il dit, l'Électrice proposa à son époux de faire avec elle une promenade sur l'Iserberg, colline voisine de Munich : « Qui sait », ajouta-t-elle pour l'y engager, « peut-être nous arrivera-t-il de rencontrer un « saint ou une sainte? » Et, en effet, ils rencontrèrent sur la colline une femme, dont les vêtements modestes ne pouvaient dissimuler la distinction native, c'était Mary Ward qui arrivait à pied du fond de l'Italie.

Celle-ci, qui avait quitté Rome pour visiter ses maisons de Flandre, parvenue au sommet de l'Iserberg, s'était retournée vers ses compagnes et leur avait dit que leur voyage de Flandre,

n'aurait pas lieu : « Que diriez-vous », « ajouta-t-elle, « si on nous donnait une maison dans « cette ville? » Elle leur annonça alors que l'Électeur de Bavière allait leur offrir une maison et leur assurer un revenu annuel pour leur entretien. Bientôt, en effet, entre les souverains de la Bavière et la pieuse étrangère s'établirent des relations très cordiales : Maximilien mit à sa disposition une maison appelée le Paradeiser Haus (1); il l'autorisa à ouvrir des écoles pour les enfants pauvres et lui promit une rente de 2000 gulden (200 livres anglaises de l'époque) pour l'entretien de sa communauté.

Mary ignorait encore que, dans les desseins de Dieu, le Paradeiser Haus devait être l'arche de salut, où l'Institut, condamné et dispersé, attendrait des jours meilleurs.

Cette fondation, entourée de circonstances providentielles, fut comme un rayon lumineux au milieu de dix années d'anxiété et de souffrances. Mais, ni cette joie, ni la popularité dont elle jouissait en Allemagne ne pouvaient détacher la pensée de Mary de Rome, où les règles de l'Institut étaient toujours l'objet d'interminables discussions. L'heure approchait où la question, si

(1) Les Dames Anglaises habitèrent le Paradeiser Haus de 1626 à 1808, époque à laquelle les maisons religieuses furent sécularisées en Bavière. La maison, rebâtie à la fin du dix-septième siècle par l'électeur Max Emmanuel, existe toujours : c'est aujourd'hui le quartier général de la Police.

longtemps pendante, allait recevoir une solution ; mais avant d'imposer à sa servante le cruel sacrifice que devait entraîner pour elle la décision pontificale, Dieu lui ménageait une consolation, bien faite pour la fortifier en vue de l'adversité.

Appelée à Vienne par les intérêts de son œuvre, elle y retrouva le Père Domenico di Gesù Maria ; il y était arrivé à la fin de 1629, à la demande de l'empereur Ferdinand II qui l'avait pris pour arbitre de sa querelle avec le duc de Mantoue. Pour le saint religieux comme pour Mary Ward, l'heure était solennelle : le premier, malade, à bout de forces, dépensait pour les intérêts de la paix, les restes d'une vie qui s'était prodiguée au service des âmes, et, à la veille d'entrer dans l'éternel repos, il semblait déjà élevé au-dessus des passions et des agitations de ce monde. La seconde, encore pleine de force et d'ardeur, était à la veille, non pas du repos, mais de la lutte. Elle sentait, sans en avoir cependant la certitude, que l'œuvre de sa vie allait être renversée par l'autorité qu'elle vénérât le plus au monde. On devine, dès lors, quel fut l'entretien de ces deux âmes et comment le vénérable religieux, au seuil de l'éternité, s'efforça d'armer pour l'épreuve qui l'attendait le cœur ardent et tendre de sa fille spirituelle. Il lui apprit surtout une leçon qu'elle devait fidèlement pratiquer et qui, pour lui, était le fruit des persécutions intimes qu'il avait jadis endurées.

Comme nous l'avons dit, avant de devenir l'oracle des princes et des peuples, le Père Domenico s'était vu méconnu par les gens de bien, traité de visionnaire et traduit devant l'Inquisition; il s'était alors engagé par vœu à faire le plus de bien possible à ceux qui étaient la cause de ses souffrances, et Mary apprit de lui, non seulement le pardon des injures, mais, perfection encore plus grande, l'amour des ennemis.

Le Père Domenico mourut le 16 février 1630, à Vienne, en présence de l'empereur Ferdinand et de l'impératrice Éléonore, qui avaient voulu le veiller eux-mêmes pendant sa dernière maladie.

Quelques mois se passèrent encore avant que Mary Ward apprit la décision prise par Rome à son sujet; mais les nouvelles qu'elle recevait d'Italie lui faisaient entrevoir que cette sentence serait défavorable à l'Institut, et elle en parlait « familièrement et gaiement » à ses compagnes. Son biographe dit que cela leur semblait une chose « épouvantable », mais qu'elle la leur représentait au contraire, comme étant « une chose toute divine, douce, juste et sainte pour celles qui sauraient en tirer profit ». Une seule fois, elle laissa échapper un mouvement d'impatience : ce fut quand une de ses filles s'écria, en sa présence, que la suppression de leur Institut lui paraîtrait presque un acte de dureté de la part de la Providence : « Si vraiment vous pensiez ainsi », s'écria

Mary, « je ne pourrais plus vous aimer » (1)!

Elle ne négligeait cependant pas les moyens qu'indiquait la prudence humaine pour essayer, jusqu'au bout, de sauver son œuvre, car, si ses propres douleurs lui paraissaient supportables, elle était troublée à la pensée de ses compagnes et des intérêts religieux, qui seraient nécessairement compromis par la suppression. C'est ainsi qu'en novembre 1630, elle écrivit d'Allemagne au cardinal Borghèse pour protester de son absolue soumission aux ordres du Pape; mais, en même temps, elle envoya, par son entremise, au Souverain Pontife un résumé des motifs qui l'avaient poussée à fonder son Institut. Dans cette espèce de supplique, elle lui rappelle « la parole « expresse » de Dieu, qui lui avait commandé d'établir une œuvre utile aux âmes et sa promesse que cette œuvre subsisterait dans l'Église; après avoir ainsi, pour l'acquit de sa conscience et l'honneur de sa congrégation, rappelé au Père commun l'origine de sa fondation, elle renouvelle ses expressions d'obéissance : « Ayant tout exposé « humblement à Votre Sainteté, je suis prête à « abandonner mon genre de vie; et, si Votre Sainteté me le commande, je ne manquerai pas « d'obéir » (2).

L'empereur Ferdinand II avait appris de son côté que la Cour de Rome se préparait à sup-

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 328.

(2) *Ibid.*, vol. II, p. 331.

primer l'Institut des Vierges Anglaises. Grand admirateur de la sainteté de la fondatrice, reconnaissant du bien que ses compagnes opéraient dans ses États, il manifesta hautement son intention de les protéger au besoin contre une mesure qu'il regardait comme fondée sur des renseignements erronés et comme nuisible aux intérêts de la religion (1). Le Père Dominico di Gesù Maria lui avait appris à considérer Mary comme une âme d'élite, et son confesseur, le Père Lemormain, de la Compagnie de Jésus, avait aussi pour elle une très haute estime. Sous la protection de Ferdinand, Mary se sentait donc protégée contre la sentence du Saint-Siège, et elle pouvait se dire que l'attitude d'un prince aussi catholique devait militer en sa faveur auprès du Pape.

Elle n'en jugea pas ainsi : ayant appris que l'Empereur était décidé à ne tenir aucun compte de la Bulle de suppression, avant d'avoir adressé des représentations à Urbain VIII, elle s'empressa de quitter Vienne pour Munich, sachant bien que le caractère plus scrupuleux de Maximilien devait écarter tout obstacle aux ordres venus de Rome. Par une délicate loyauté envers le Saint-Siège, elle aima mieux attendre sa sentence là où elle savait qu'elle la subirait dans toute sa rigueur. Elle s'installa donc au Paradeiser Haus; mais les fatigues d'un voyage en plein hiver et les peines

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 333.

morales qui l'accablaient finirent par briser ses forces. Elle tomba dangereusement malade et sortait à peine de son lit de douleur, quand le coup si longtemps attendu la frappa.

Le 7 février 1631, le doyen de l'Église de Notre-Dame à Munich vint lui annoncer que, par une Bulle du 13 janvier, le Pape Urbain VIII supprimait l'Institut des Dames Anglaises, et qu'un décret du Saint-Office la condamnait elle-même : « comme hérétique, schismatique et rebelle », à être enfermée dans le couvent des Clarisses, dites de l'Anger, à Munich.

Les délégués du Saint-Office, surpris et troublés du mandat dont ils étaient chargés, l'accomplissaient en versant des larmes; Mary, au contraire, tranquille et souriante, se contenta de répondre qu'elle irait volontiers dans la prison qui lui était indiquée : « La souffrance sans le péché n'est pas un « mal » (1), ajouta-t-elle. Puis, après s'être agenouillée pour réciter un *Pater* et un *Ave*, elle suivit les trois prêtres qui, attendris et confus, entouraient de marques de respect cette singulière criminelle.

Dans la cruelle épreuve qui frappa alors Mary Ward, il est important de distinguer deux choses : la Bulle d'Urbain VIII, acte de prudence, qui supprimait l'Institut parce que, disait-on, « ses « membres avaient entrepris des œuvres au-dessus des forces et des moyens de leur sexe (2) », et

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 339.

(2) *Ibid.*, vol. II, p. 386.

la condamnation du Saint-Office, acte arbitraire et injuste, commis, nous le verrons, à l'insu du Pape.

Devant l'acte pontifical, il n'y a qu'à s'incliner. En jugeant les choses d'après les idées de son temps, le Souverain Pontife était dans son droit. Les termes de la Bulle sont sévères; mais, si Mary et ses compagnes d'Italie et d'Allemagne ne méritaient que des éloges, il y avait évidemment, surtout dans différentes maisons de Flandre, des abus dont l'Institut tout entier porta la peine. Quant aux mesures prises contre Mary personnellement, elles furent l'œuvre de certains esprits haineux et étroits, qui, par jalousie, attaquaient la pureté de sa foi et la sincérité de son obéissance. Dans les desseins de la Providence, cette persécution mesquine, s'ajoutant à sa grande croix, n'est qu'une de ces épreuves exceptionnelles envoyées aux insignes serviteurs de Dieu. Les ennemis de Mary Ward, dont elle et ses sœurs ont toujours, dans leur charité, voulu taire les noms, avaient intrigué auprès du Saint-Office pour faire stigmatiser comme hérétique, celle dont la popularité leur portait ombrage; et nous verrons dans la suite comment le Pape, demeuré étranger à ces intrigues, sût venger la servante de Dieu.

II.

Avant la publication de la Bulle, Mary avait pris soin d'envoyer une circulaire à toutes les

maisons de l'Institut pour enjoindre à ses filles d'obéir, en tous points, aux ordres qui viendraient de Rome. Ces ordres étaient formels : ils prescrivait aux Dames Anglaises de quitter leur costume, et elles étaient, en même temps, relevées de leurs vœux. Assurée de l'obéissance de ses compagnes, la fondatrice ne songea plus qu'à accepter avec sa résignation ordinaire la captivité à laquelle on la condamnait.

Le couvent de l'Anger, où elle fut conduite dans la soirée du 7 février, était situé dans un lieu solitaire, aux portes de Munich. Quelques années auparavant, dans un de ses nombreux voyages, Mary se dirigeant vers Munich, accompagnée d'une pieuse Bavaroise, Anna Maria Grünwalden, parut tout à coup sortir d'un rêve : « Anna Maria », dit-elle, « qu'est-ce donc que l'Anger ? » « N'est-ce pas un couvent ? » Et, sur la réponse affirmative de sa compagne : « Écoutez-moi bien, « Anna Maria », reprit-elle, « un jour viendra où « j'y serai enfermée comme visionnaire, et vous, « vous y serez religieuse ». Des deux prophéties, l'une s'était accomplie ; l'autre ne devait pas tarder à l'être (1).

Les Clarisses, chargées de la garde de la prisonnière, étaient de saintes religieuses, dont plusieurs recevaient de Dieu des grâces extraordinaires.

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 214. Anna Maria Grünwalden entra, en effet, comme religieuse chez les Clarisses de l'Anger en 1638 ; elle laissa une note écrite où est rapporté l'incident qui précède.

Parmi elles, une vieille sœur appelée Jacoba Brunnhueberin, avait plusieurs fois vu Notre-Seigneur enfant se manifester à elle. Le soir de l'arrivée de Mary, elle alla trouver l'abbesse et lui dit : « Ma mère, nous avons reçu dans notre maison une grande servante de Dieu, dont la présence est une bénédiction pour le couvent » (1).

L'abbesse elle-même, d'abord effrayée de la responsabilité qu'on lui imposait, ne tarda pas à se convaincre que la prétendue hérétique était une âme d'élite, éprouvée par des croix exceptionnelles. On lui avait défendu, sous les peines les plus sévères, de laisser ses sœurs communiquer avec Mary, dont la porte devait être toujours fermée à clé ; mais, pour satisfaire leur dévotion, elle leur permettait quelquefois d'entr'ouvrir cette porte et de s'agenouiller en silence sur le seuil de la pauvre cellule, qui servait de prison à la servante de Dieu. De leur côté, les Pères Franciscains, qui dirigeaient les religieuses, étaient profondément édifiés de la joyeuse résignation de Mary et ne craignaient pas de dire que : « son calme, son courage et sa gaieté, « étaient des preuves évidentes de son innocence » (2).

Pendant ce temps, les communautés de l'Institut en Belgique, en Italie et en Allemagne se dispersaient ; une partie des religieuses rentrait dans le monde, quelques-unes sollicitaient leur admis-

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 348.

(2) *Ibid.*, vol. II, p. 349.

sion dans d'autres ordres religieux; un petit noyau, pourtant, composé des premières compagnes de Mary et de jeunes Anglaises, entrées depuis peu dans la congrégation, voulut partager le sort de leur mère; âmes généreuses qui devaient, dans les desseins de Dieu, jeter les fondements du nouvel Institut, destiné à refleurir un jour et à porter des fruits abondants!

Quant aux Sœurs du Paradeiser Haus, elles demeurèrent ensemble jusqu'à nouvel ordre; mais, tout en s'inclinant sous le coup qui les frappait, elles résolurent d'en appeler à Rome, non pour réclamer contre la suppression de l'Institut, mais pour justifier leur fondatrice de l'accusation d'hérésie. Pour ces âmes qui aimaient par-dessus tout l'Église, qui mettaient si haut l'intégrité de la foi, cette accusation était une douleur poignante auprès de laquelle pâlisait même celle de la suppression de leur congrégation. Dans le mémoire qu'elles adressèrent au Pape, les Sœurs de Munich, ayant à leur tête cette sainte et charmante Mary Poyntz, que nous avons vue dès l'âge de seize ans s'attacher à Mary Ward, sollicitaient pour leur fondatrice la permission de se rendre à Rome, afin de répondre aux graves accusations portées contre elle.

Leur démarche produisit l'effet qu'elles désiraient; sitôt qu'il eut parcouru leur supplique, Urbain VIII réunit une congrégation de cardinaux, qu'il voulut présider lui-même, examina

l'affaire et constata que si la Bulle de suppression était son œuvre, le décret du Saint-Office ordonnant l'emprisonnement de Mary Ward, avait été expédié de Rome à Munich à son insu (1). Il en exprima hautement son mécontentement et envoya sur le champ à Munich l'ordre de mettre en liberté « Donna Maria della Guardia », comme on l'appelait à Rome. Il l'autorisait en même temps, à venir se justifier auprès du Saint-Siège des accusations portées contre son orthodoxie.

La lettre d'Urbain VIII arriva à Munich le 15 avril; c'était le vendredi de la semaine de la Passion. Aussitôt les Sœurs, toutes joyeuses, allèrent au couvent de l'Anger, réclamer leur mère; mais Mary sollicita, comme une grâce, d'y demeurer encore deux jours dans le recueillement. Enfin, le lundi de la semaine sainte, une voiture envoyée par l'Électrice Élisabeth vint la chercher. Pendant les jours douloureux de l'emprisonnement de leur amie, Maximilien et Élisabeth, retenus par leur respect pour tout ce qui émanait de Rome, avaient gardé une attitude absolument neutre; mais ils témoignèrent le désir de la revoir sitôt sa mise en liberté.

Mary fit de tendres adieux aux Clarisses, qui s'étaient profondément attachées à leur prison-

(1) Il paraît, d'après d'autres exemples, que l'assesseur de la congrégation du Saint-Office avait le pouvoir de signer et de faire exécuter certains décrets sans en référer au Pape. (*Life of Mary Ward*, vol. II, p. 374.)

nière et, à leur prière, elle leur laissa son rosaire comme souvenir de son passage parmi elles (1).

Malgré l'état de sa santé, encore ébranlée par une grave maladie, qui avait fait désespérer de sa vie pendant son séjour à l'Anger, notre héroïne avait hâte de partir pour Rome. Avec cette confiance filiale, que la sévérité d'un père vénéré n'avait pu ébranler, elle désirait ardemment revoir le Pape, l'assurer de son obéissance et aussi de la pureté de sa foi, si injustement mise en cause. Elle quitta donc Munich à la fin d'avril, laissant au Paradeiser Haus un groupe nombreux de ses filles, qui avaient abandonné le costume religieux, mais qui continuaient à vivre sous le même toit. Elle les recommanda tendrement à Mary Poyntz, et, mettant la main sur la tête d'une toute jeune sœur : « surtout celle-ci, car elle sera bientôt en Paradis ». Cette jeune religieuse, Frances Constable, alors pleine de santé, mourut en effet le 30 juin suivant, à l'âge de 16 ans.

Mary fit la route à pied, comme elle en avait l'habitude. Entre autres incidents de ce voyage, les traditions de l'Ordre rapportent qu'en traversant les montagnes du Tyrol, elle courut grand risque d'être assassinée par des brigands, campés dans un lieu sauvage, qui passaient aux yeux du peuple de la contrée pour des cannibales.

(1) Une partie de ce rosaire, composé de gros grains de noyer, est aujourd'hui au couvent des Dames Anglaises à Altötting, en Bavière.

A peine arrivée à Rome, elle alla s'agenouiller aux pieds d'Urbain VIII. Les détails de cette audience, très importante dans l'histoire de Mary Ward, ont été soigneusement recueillis par ses compagnes (1).

« Saint Père », s'écria-t-elle, « je ne suis pas et « n'ai jamais été hérétique ! » C'était là le seul reproche qui pesât sur le cœur de cette fille des confesseurs, habituée dès son berceau, à placer au-dessus de tous les biens de ce monde la pureté de la foi. Le Pape l'interrompit : « Lo credemo, lo « credemo », « je le crois, je le crois, » dit-il vivement, puis il ajouta : « Je n'ai pas besoin d'autres « preuves; nous et les cardinaux, nous nous « sommes renseignés sur votre vie exemplaire; « nous ne sommes pas seulement satisfaits, mais « encore édifiés. Cependant, il est vrai que nous « avons permis que votre vertu fut éprouvée, « comme d'autres Papes, nos prédécesseurs, ont « cru devoir, dans des cas semblables, éprouver « la patience des serviteurs de Dieu ».

Encouragée par ces paroles, Mary fit au Souverain Pontife deux prières qui lui tenaient à cœur. Elle lui demanda d'abord la mise en liberté de la fidèle Winefrid, emprisonnée dans un couvent à

(1) Élisabeth Cotton et Anna Turner accompagnaient Mary à Rome. Le récit de cette audience, comme des autres entrevues de notre héroïne avec Urbain VIII, se trouve dans les histoires de Mary Ward, par Vincentio Pageti, les Pères Lohner et Bessel et Winefrid Wigmore.

Liège, comme elle-même l'avait été à Munich; puis elle sollicita la permission de garder auprès d'elle quelques-unes de ses filles, qui demandaient, avec instance, de ne pas la quitter. Elles étaient toutes des Anglaises, la plupart très jeunes, et les renvoyer dans leurs familles était difficile et dangereux dans les conditions où se trouvaient alors les catholiques d'Angleterre. Le Pape répondit qu'il ignorait absolument la captivité de Winefrid, preuve nouvelle que le Saint-Office agissait souvent de sa propre autorité en pareil cas, qu'il donnerait des ordres immédiats pour sa mise en liberté; il accueillit avec la même faveur la seconde requête de Mary et l'autorisa à appeler auprès d'elle, à Rome, ses fidèles amies : « Nous les « prendrons sous notre protection », ajouta-t-il.

Parmi ces âmes généreuses, dont l'attachement pour leur mère avait grandi avec l'épreuve, nous retrouvons les premières compagnes de notre héroïne : Winefrid Wigmore, Mary Poyntz, Barbara Babthorpe et de plus, tout un groupe de jeunes filles appartenant à la vieille noblesse catholique d'Angleterre. Quelques-unes de ces dernières, merveilleusement douées comme intelligence et comme vertu, après avoir assisté, presque enfants, à la suppression de l'Institut, devaient être, dans leur vieillesse, les heureux témoins de sa résurrection.

Urbain VIII avait été conquis par la loyauté, la simplicité et le désintéressement de « Donna Maria

della Guardia ». Au contact de cette âme, il avait senti que, quels que fussent les jugements à porter sur sa fondation, sa sainteté personnelle était indiscutable et rayonnait d'un plus pur éclat au milieu de l'effondrement de son œuvre. Il continua à la couvrir de sa protection et semble avoir cherché, par des actes publics importants, à atténuer les effets produits par la Bulle. Ainsi, en 1633, une lettre adressée par le secrétaire du Saint-Office au nonce apostolique, à Cologne, rend un hommage éclatant à l'obéissance et à l'orthodoxie de Mary; loue la docilité de ses compagnes, les recommande très chaudement « aux bons offices des représentants du Saint-Siège », et exhorte même ceux-ci à s'employer pour faire rendre aux Dames Anglaises les immeubles qui leur avaient été enlevés au moment de la suppression (1).

Faveur plus grande encore : de concert avec l'Électeur, Urbain VIII autorisa les Sœurs restées au Paradeiser Haus, à y habiter ensemble; et, un peu plus tard, on leur permit de reprendre leur œuvre d'éducation (2). Dès lors, celles des compagnes de Mary Ward qui étaient demeurées attachées à son sort, se partagent en deux groupes : les unes continuent à habiter le Paradeiser Haus, où, sans porter le nom ni le costume de re-

(1) *Life of Mary Ward*, vol II, p. 410. Une copie de cette lettre en italien est dans les archives de l'Ordre à Nymphenbourg.

(2) *Ibid.*, p. 440. Elles rouvrirent leurs écoles pour les pauvres avant 1636.

ligieuses, elles reprennent leur mission d'institutrices d'enfants pauvres; les autres, réunies à Rome sous l'aile de leur mère, s'établissent dans le voisinage de Sainte-Marie Majeure.

Les catholiques anglais étaient très nombreux à Rome à cette époque et, peu à peu, la modeste maison de Mary Ward devint un centre où ils aimaient à se retrouver; mais certains esprits malveillants semblent s'être froissés de la popularité qui continuait à entourer cette femme, dont l'Église avait cependant condamné l'œuvre, et ils allèrent jusqu'à s'en plaindre au Pape. Urbain VIII se borna à dire qu'il se réjouissait d'apprendre qu'un grand nombre de personnes fréquentaient Donna Maria della Guardia : « car ceux qui vont chez elle », ajouta-t-il, « doivent être très bons ou, s'ils ne le sont pas, ils ne tarderont pas à le devenir » (1).

Rien ne découragea la bonté paternelle du Pontife : Mary était depuis longtemps atteinte de la maladie de la pierre, et elle avait souvent des crises de souffrance tellement atroces, que les médecins s'étonnaient quelle pût y résister. Pendant son séjour à Rome, elle eut une de ces attaques; aussitôt le Pape lui envoya sa belle-sœur Donna Constance Barberini, pour s'assurer qu'elle ne manquait de rien; il lui fit porter du vin de sa table, des remèdes de chez son pharmacien et mit à son service ses propres équipages.

(1) *Life of Mary Ward*, vol II, p. 428.

Ces marques extraordinaires de considération, prodiguées à une femme emprisonnée hier comme hérétique et rebelle, sont bien faites pour confirmer les conclusions du dernier biographe de Mary Ward. Après avoir fouillé avec une conscience scrupuleuse tous les documents mis à sa portée, qui pouvaient l'éclairer, il se croit autorisé à affirmer qu'Urbain VIII avait ignoré les humiliations infligées à celle dont il condamna l'œuvre, mais dont il vénérât la personne. Une telle ignorance paraît étrange aujourd'hui, elle s'explique mieux au dix-septième siècle, quand on considère la lenteur et la difficulté des communications. De plus, par un singulier hasard, ou plutôt par une mystérieuse permission de la Providence, les cardinaux qui connaissaient le mieux Mary Ward étaient ou morts ou absents de Rome quand fut promulguée la Bulle (1).

Quels furent cependant les véritables inspirateurs des sévérités dont la sainte femme fut victime ? Dans sa générosité, celle-ci garde à leur sujet un silence si rigoureux qu'il déconcerte ses biographes. A peine parle-t-elle quelquefois, dans ses lettres intimes, des prêtres qui la desservaient auprès de la Cour de Rome et qui, il faut l'avouer, étaient souvent ses compatriotes. Elle ne les désigne habituellement que par ces mots : « nos bons amis »,

(1) Le cardinal de Hohenzollern était mort en 1626, le cardinal Trescio en 1627, les cardinaux Mellino et Bandino en 1630, et le cardinal Gimnasio, très âgé, était gravement malade.

prie pour eux, offre régulièrement pour eux sa communion du vendredi, engageant ses sœurs à les regarder comme occupés à enrichir sa couronne céleste et dignes dès lors de toute sa reconnaissance. « Que le doux Jésus leur pardonne ! » écrit-elle ; « je voudrais leur faire autant de bien qu'ils « ont fait de mal, à moi et aux miens » (1). Telle était la douceur surnaturelle de cette âme, que l'épreuve qu'elle venait de traverser n'avait pu provoquer chez elle une parole amère, et cependant cette épreuve était dure, surtout pour une nature ardente et affectueuse comme la sienne. Guidée par une voix céleste, elle avait fondé une congrégation nouvelle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; elle avait dépensé pour cette œuvre toutes ses forces et toutes ses peines, pendant plus de vingt-cinq ans, et l'Église, par prudence, avait cru devoir supprimer cette fondation aux allures nouvelles, dont les grandes lignes, généralement acceptées aujourd'hui, paraissaient alors des innovations inquiétantes.

La foi de Mary ne fut troublée, ni par la destruction de son œuvre, ni par les circonstances humiliantes et pénibles dont cette destruction fut accompagnée ; elle aima toujours par-dessus tout la volonté de Dieu s'exerçant à ses dépens ; elle adora, sans les discuter, ses mystérieux desseins ; et de même qu'elle lui avait joyeusement obéi en fon-

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 225.

dant son Institut, elle obéit non moins joyeusement en acceptant de sa main la destruction de la chère œuvre de sa vie. A travers ces douleurs, ces ténèbres, ces inconséquences et ces contradictions apparentes, le regard toujours fixé sur Dieu, sans attache personnelle, elle demeura douce envers les hommes qui la persécutaient, douce envers les amis qui la critiquaient, et surtout envers le Maître, qui permettait ces épreuves.

Cette abnégation absolue, fruit d'une éminente sainteté, se révélait chez Mary Ward sous des formes simples, tendres et gaies. Elle éclatait surtout dans les lettres familières écrites à ses sœurs et dont un très grand nombre sont conservées dans les archives de l'Institut de Marie (1). Du couvent de l'Anger, où elle était emprisonnée comme hérétique et privée des sacrements, elle trouva moyen d'écrire, en secret, à ses filles des pages charmantes, datées : « de mon palais et non de « ma prison ». « Soyez gaie », écrit-elle « à Mary Poyntz, « et ne doutez jamais de notre Maître » (2). En apprenant qu'un de ses adversaires vient de mourir, elle dit aussitôt : « Que chacune « de nos novices fasse une prière pour son âme... « Je demande à Dieu, selon nos pauvres moyens, « de pardonner entièrement à tous nos adversaires » (3). Et puis, viennent ces mots qui don-

(1) Au couvent de Nymphenbourg, en Bavière.

(2) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 358.

(3) *Ibid.*, vol. II, p. 363.

nent la clé de sa joyeuse résignation : « Il est
« bon de plaire à l'Ami des amis, et surtout d'être,
« entièrement et toujours, à la disposition du
« Maître » (1). Elle exigeait de ses sœurs les
mêmes dispositions : « Que la mère supérieure
« chante tous les jours un chant joyeux pendant
« que je suis ici » (2), écrit-elle encore de sa
prison. Son détachement d'elle-même était tel
qu'il lui répugnait de répondre aux accusations
portées contre elle. Pour la décider à se justifier
auprès du Pape de l'accusation d'hérésie, elle dût
se rappeler que la gloire de Dieu et le salut des
âmes étaient en cause, plus encore que son hon-
neur et celui de ses sœurs.

C'est dans cette alliance d'une éminente sainteté
et d'une simplicité parfaite que réside le charme
de cette femme, charme irrésistible dont ses con-
temporains ne se lassent pas de nous parler. Le
pape Urbain VIII, les princes de Bavière et d'Au-
triche, les prélats romains comme les pauvres
servantes d'auberge, les religieuses italiennes de
Tor de Specchi comme les princesses allemandes,
subirent l'ascendant de sa vertu aimable, douce,
ouverte et joyeuse. Winefrid Wigmore, sa com-
pagne habituelle, nous dit que chez elle, « tout
« ce que la nature et la grâce ont de plus excel-
« lent était réuni » (3), que tous avaient confiance

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 363.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 435.

en elle et la recherchaient, et l'on disait souvent que sa présence rendait le lieu où elle se trouvait « comme la cour d'un roi », tant elle savait répandre autour d'elle « la lumière et la joie » (1).

Cependant Mary, si séduisante dans ses relations quotidiennes, si aimable et si aimée, était, comme nous l'avons dit, presque continuellement torturée par des souffrances cruelles, qui ne lui faisaient pas suspendre les jeûnes prolongés et les disciplines sanglantes, dont elle avait pris l'habitude dès sa jeunesse. Plusieurs fois, pendant son dernier séjour à Rome, de 1632 à 1637, les médecins l'obligèrent à essayer des bains de San Cassiano, dans les Appennins. Elle se soumit à leurs prescriptions, toujours douce envers le mal qui la minait; mais le sachant incurable et ne se soutenant que par une espèce de miracle. Malgré ses continuelles souffrances, elle songeait encore à entreprendre un long voyage, qu'elle jugeait utile au bien des âmes.

Elle avait laissé jadis en Angleterre un petit groupe de ses compagnes, qui, sous l'habit du monde, servaient les intérêts de Dieu au milieu de mille dangers. Depuis plus de quinze ans, elle ne les avait pas vues, et maintenant que les débris de son Institut avaient trouvé à Rome et à Munich un asile autorisé, il lui semblait que Dieu la vou-

(1) *Life of Mary Ward*, vol. I, p. 436.

lait auprès de celles de ses filles qui étaient les plus exposées. Elle paraît avoir décidé son départ vers le mois d'octobre 1636, mais en décembre une nouvelle crise la mit à deux doigts de la mort et elle ne se releva de son lit de douleur qu'au mois de mars. On l'envoya alors respirer l'air de la mer à Nettuno, le Pape fit même prévenir de son arrivée le gouverneur de la petite ville, en lui recommandant de l'entourer de prévenances et d'attentions. Au mois de juillet, elle tomba malade de nouveau et reçut les derniers sacrements des mains du cardinal San Onofrio, frère d'Urbain VIII, envoyé par celui-ci pour lui porter sa bénédiction.

Elle se releva encore une fois de cette rude atteinte et résolut de commencer au mois de septembre son long voyage ; mais quand vint le jour fixé pour sa dernière entrevue avec le Pape, elle se trouva dans l'impossibilité de quitter son lit, et elle lui envoya Mary Poyntz et Winefrid Wigmore, les chargeant de lui faire ses adieux. Il les reçut avec une grande cordialité, leur promit des lettres de recommandation pour les nonces apostoliques dans les pays que devait traverser la voyageuse (1), et, en parlant d'elle à ses amies, il se servit de ces expressions mémorables : « C'est une grande
« servante de Dieu. Il la gardera en tout..... Quant
« à nous, nous la regardons, non seulement
« comme une femme d'une rare prudence, d'un

(1) Des copies de ces lettres sont conservées dans les archives de l'ordre à Nymphenbourg.

« courage et d'une intelligence extraordinaires;
« mais, qui plus est, nous la tenons pour une sainte
« servante de Dieu. Vous qui devez l'accompagner,
« obéissez-lui et servez-la; en agissant ainsi, vous
« agirez bien » (1). Ces paroles, avidement recueillies par les compagnes de Mary, furent transcrites par elles avec un soin scrupuleux. Ces éloges, sortis d'une bouche auguste étaient, elles le sentaient bien, une réponse victorieuse aux accusations jadis portées contre leur mère bien-aimée.

Le long trajet de Rome à Londres fut entrecoupé par des haltes fréquentes, que la faiblesse extrême de Mary rendait indispensables. Accompagnée de Mary Poyntz et de Winefrid Wigmore, elle quitta Rome le 10 septembre 1637 et s'arrêta d'abord à Sienne, dans la famille de Girolamo Manni, où elle fut visitée par l'archevêque et par les notables de la ville. A Florence, elle logea chez un de ses compatriotes, qu'elle avait connu dans sa jeunesse, Robert Dudley, appelé en Italie le duc de Northumberland (2); à Bologne, chez un noble italien,

(1) *Life of Mary Ward*, vol II, p. 448.

(2) Robert Dudley était petit-fils de ce John Dudley, comte de Warwick et duc de Northumberland, beau-père de Jane Grey, qui fut exécuté par Marie Tudor en 1553, pour avoir voulu mettre sa belle-fille sur le trône à la place de l'héritière légitime. Il perdit, en même temps, pour ses héritiers, le titre de duc de Northumberland, que la Reine conféra, en 1557, à Thomas Percy. Par un usage singulier, ce titre, que Robert Dudley ne pouvait porter dans son pays, lui était reconnu sur le continent, par des lettres patentes de Ferdinand III et du grand-duc de Toscane.

dont on ne nous dit pas le nom, mais que Winefrid appelle son « cher et intime ami, trop heureux de lui donner l'hospitalité » ; à Turin enfin, le nonce apostolique, M^{gr} Caffarelli, l'obligea d'habiter dans son palais et l'envoya dans sa voiture jusqu'au pied du mont Cenis.

La traversée de la montagne se fit le 3 novembre, au milieu d'une épouvantable tempête de neige; quatre de leurs compagnons de route périrent dans les avalanches, et les voyageuses ne durent leur salut qu'à une protection toute spéciale de la Providence. En arrivant à Paris, Mary retomba malade et ne pût pendant plusieurs mois songer à reprendre son voyage; ce fut seulement au mois de mai 1638 qu'elle se rendit aux eaux de Spa, où elle devait faire une cure avant de s'embarquer pour l'Angleterre. Une nouvelle crise de sa cruelle maladiel'y retint plusieurs mois; c'est, un an plus tard, en mai 1639, dix-huit mois après son départ de Rome, que nous la retrouvons à Saint-Omer, sa dernière halte sur le continent.

Après tant d'épreuves et de vicissitudes, elle revoyait le berceau de sa vie religieuse, la ville où trente ans auparavant, pleine de jeunesse, d'espérance et d'enthousiasme, elle avait jeté les fondements de l'œuvre chérie, aujourd'hui à peu près détruite. Les amis de sa jeunesse, les premiers protecteurs de son Institut : l'évêque Blaise, l'archiduchesse Isabelle, avaient depuis longtemps disparu; mais le collège anglais existait toujours

et, comme autrefois, c'était une pépinière d'apôtres et de martyrs. L'émotion de la voyageuse fut profonde en revoyant les églises, les couvents, les rues paisibles de la vieille cité flamande, toute remplie pour elle de chers et poignants souvenirs, mais si elle avait passionnément aimé son Institut, elle aimait plus encore la Volonté divine. Aussi, pas une pensée d'aigreur, ni de dépit, ne vint troubler son âme; et Dieu, répondant à sa générosité, par une attention paternelle, lui envoya pendant son séjour à Saint-Omer, deux révélations qui lui firent entrevoir, au delà des nuages et des ruines du présent, un avenir heureux et fécond pour ses filles.

Un jour, nous disent ses historiens, elle aperçut dans une vision un évêque inconnu, et elle comprit qu'il devait protéger la résurrection de son Institut (1); une autre fois, elle entendit distinctement ces consolantes paroles : « Sois sans « défaillance, tu mourras bientôt et ta récompense « sera grande ». C'est en emportant dans son cœur ces précieuses promesses que Mary Ward arriva à Londres, le 20 mai 1639.

(1) Le souvenir de cette vision est rappelé dans le 49^e tableau de la série des peintures représentant la vie de Mary Ward, peintures exécutées peu de temps après sa mort et conservées dans la maison des Dames Anglaises à Augsbourg. D'après la croyance des religieuses, l'évêque de la vision serait Jean-Christophe von Freiberg, évêque d'Augsbourg, en 1665, l'ami de Mary Poyntz, qui se déclara hautement le protecteur des Dames Anglaises et leur donna dans son diocèse les privilèges des religieuses.

III.

Charles I^{er}, fils de Jacques I^{er}, occupait alors le trône. Il était d'un caractère doux et humain, et son mariage avec Henriette-Marie de France, fille d'Henri IV, avait éveillé chez ses sujets catholiques des espérances destinées, hélas ! à être trop promptement déçues. Le fanatisme protestant était entré dans l'esprit de la nation, et la vue des deux chapelles catholiques, où la jeune souveraine et sa mère Marie de Médicis pratiquaient ouvertement leur culte, irritait les préjugés populaires. De plus, des signes précurseurs faisaient déjà pressentir la guerre civile qui allait éclater entre le roi et son Parlement; l'agitation politique se joignait à l'agitation religieuse pour troubler le pays.

Mary avait une lettre de recommandation du cardinal Barberini pour la Reine; il y demandait à Henriette-Marie, au nom du Souverain Pontife, de protéger celle « dont la vertu et la « piété sont bien connues à Rome » (1). En effet, peu de temps après son arrivée, le 28 juin, elle fut reçue par la souveraine, qui lui témoigna un cordial intérêt. Mary s'empressa d'envoyer au cardinal Barberini le récit de cette audience et

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 453.

lui donna en même temps des détails sur l'état de l'Église en Angleterre. Elle était également recommandée au nonce apostolique, Rosetti, envoyé tout récemment auprès de la Reine pour la soutenir dans son rôle difficile.

Urbain VIII avait spontanément enjoint à son représentant d'assister Mary dans toutes ses entreprises, preuve nouvelle de la sollicitude dont le Pontife ne cessait d'envelopper sa fille absente; aussi le nonce fut-il parmi les visiteurs les plus assidus de la servante de Dieu pendant son séjour à Londres, où d'ailleurs elle se trouva bientôt le centre d'un groupe d'amis, heureux de la posséder à nouveau.

Ses anciennes compagnes accouraient de leur côté, joyeuses de la revoir après une si longue séparation; parmi elles était la jeune sœur Frances Bedingfield, que Mary avait envoyée de Rome à Londres et qui était destinée à jouer un rôle important dans l'histoire future de l'Institut de Marie. Puis venaient ceux qui avaient connu notre héroïne aux jours de sa jeunesse et qui maintenant lui confiaient leurs filles; enfin, les catholiques, de tout rang et de tout âge, venaient chercher des conseils et des encouragements auprès de celle dont la chère présence avait le don de communiquer la vaillance et la joie.

Dans tous ces cœurs restés fidèles au souvenir de Mary Ward, la nouvelle de la condamnation de l'Institut et de l'emprisonnement de sa fonda-

trice avait jadis porté le trouble et la désolation, d'autant que ces nouvelles leur étaient parvenues grossies et défigurées par la distance et peut-être aussi par des malveillances secrètes; ce fut pour eux un immense soulagement de voir honorée par le nonce apostolique l'amie que de fausses rumeurs leur avaient représentée comme condamnée à une prison perpétuelle par le Saint-Office!

Malgré des accès de plus en plus fréquents de sa cruelle maladie, la courageuse femme se donna à ses œuvres de zèle et de charité avec toute son ancienne ardeur. Depuis la suppression de l'Institut elle avait repris, même en pays catholique, le costume habituel des personnes de son rang; mais, fidèle à l'esprit de pauvreté, elle ne portait que des vêtements vieux et rapiécés. Cependant, raconte Mary Poyntz, elle avait tant de distinction et de bonne grâce sous ses pauvres habits, qu'à première vue elle paraissait très bien vêtue, et certains esprits mal faits lui reprochaient même l'élégance de sa mise. Toutefois, en y regardant de plus près, ces étranges critiques s'aperçurent que les vêtements dont ils s'étaient scandalisés étaient usés et raccommodés, et que la grâce native de celle qui les portait en rehaussait seule la pauvreté.

Au milieu de ses travaux renaissants, Mary ne pouvait se dissimuler que l'horizon politique, déjà sombre à son arrivée, se troublait de plus en plus. L'exécution de Lord Stafford fut promptement suivie par la révolte de la Chambre des Commu-

nes contre le pouvoir royal. Sous prétexte de marier sa fille au prince d'Orange, la Reine Henriette Marie passa à l'étranger, afin de recueillir des subsides pour alimenter la guerre civile qui éclatait; son époux se retira dans le nord de l'Angleterre, où les royalistes fidèles, parmi lesquels étaient tous les catholiques, se groupèrent autour de son drapeau.

Le départ de la famille royale laissa la capitale à la merci des rebelles, qui se distinguaient autant par leur fanatisme anti-catholique que par leur haine du trône; les maisons des fidèles étaient sans cesse envahies et fouillées par les « poursuivants », comme on appelait les chercheurs de prêtres; et celle de Mary Ward, signalée comme un centre dangereux, était plus particulièrement exposée.

Celle-ci, à qui un grand nombre de ses amis avaient confié l'éducation de leurs filles, crut prudent de chercher un autre abri pour sa petite colonie. En mai 1642, elle quitta Londres avec ses sœurs, ses élèves, un prêtre, le fidèle Robert Wright et quelques serviteurs, et se dirigea vers sa province natale du Yorkshire, où les catholiques et les royalistes étaient plus nombreux qu'ailleurs. Elle s'y installa dans une campagne isolée appelée Hutton Rudby, qui, avant la Réforme, avait appartenu aux Chartreux. Les bruits de guerre venaient expirer à la porte de cette solitude perdue, où le Saint-Sacrement était con-

servé et où d'ardentes prières montaient au ciel pour la malheureuse Angleterre, livrée aux horreurs d'une lutte intestine. La population de ce pays sauvage était très pauvre; la bienveillance des nouvelles venues les fit promptement aimer, et quelques mois se passèrent ainsi dans une paix relative. Mais bientôt le théâtre de la lutte se rapprocha, des bandes armées pénétrèrent jusqu'au village isolé de Hutton Rudby, et Mary se vit obligée de transporter sa nombreuse famille à Hewarth, dans les environs d'York, où elle avait plus de secours à attendre en cas de péril. Là, comme partout, sa maison devint un foyer de vie catholique; les esprits découragés et troublés venaient chercher le calme auprès de cette femme malade, dont l'âme rayonnait plus forte et plus belle, au milieu de l'affaissement de ses forces physiques.

Du reste, elle-même pressentait sa fin prochaine; elle se donnait toute à tous avec une générosité admirable et s'appliquait, en vue de la séparation qui allait venir, à former ses filles à l'œuvre qu'elles étaient appelées à continuer après elle. Ses leçons ont été recueillies avec amour par celles dont elle était depuis trente ans la lumière et la joie : elle exhortait ses compagnes à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre : « Surtout, ne commencez pas par
« attaquer de front et avec violence les choses
« répréhensibles; montrez plutôt, par votre exem-

« ple, la beauté et les avantages de la vertu que « vous voulez enseigner » (1). Elle insistait surtout pour qu'elles évitassent toute espèce d'affectation et de fausse modestie, leur recommandait un maintien humble et réservé, uni à des allures droites, simples, franches et cordiales; elle les voulait serviables, toujours prêtes à consoler et à secourir autrui avec promptitude et bonne grâce.

En 1644, les troupes du Parlement, commandées par Sir Thomas Fairfax, mirent le siège devant York, et Mary se réfugia avec les siens à l'intérieur de la ville. Sa maladie traversait une crise aiguë, mais c'était encore elle qui encourageait et calmait son entourage. Dès la fin du siège, elle revint à Hewarth et s'installa, au mois de juillet, dans sa maison, que les soldats du Parlement avait pillée et à moitié détruite; elle rentra cependant avec un grand contentement dans cette pauvre demeure qu'elle ne devait plus quitter que pour le ciel. Ses souffrances et sa faiblesse augmentaient de jour en jour, sans que sa paix en fût troublée : « Il m'en coûte bien », disait-elle parfois, « de ne pas « demander au Seigneur de me prendre » (2).

La seule inquiétude qui venait parfois jeter une ombre sur son âme était causée par la pensée de ses sœurs de Rome, de Bavière et de Londres, dont elle n'avait pas reçu de nouvelles depuis le commencement de la guerre.

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 485.

(2) *Ibid.*, p. 491.

Ce fut alors que Winefrid Wigmore, désireuse de tranquilliser celle qu'elle aimait plus que tout au monde, résolut d'aller à Londres à pied, accompagnée d'une sœur converse, pour y chercher des nouvelles. L'entreprise était périlleuse, car la guerre civile avait interrompu toutes les communications, et les compagnes de Winefrid la virent partir avec terreur. « Ne craignez rien », leur dit Mary, « elle reviendra saine et sauve; elle sera ici « pour vous aider à m'enterrer » (1) : paroles qui se vérifièrent à la lettre.

Vers la fête de la Toussaint, l'état de Mary devint plus alarmant; c'était l'heure où, par suite du triomphe du Parlement, la persécution religieuse redoublait de violence. Les maisons des catholiques étaient soumises à une surveillance plus rigoureuse que jamais et exposées à d'incessantes visites domiciliaires; la petite colonie de Hewarth n'avait pas d'aumônier à demeure, et les compagnes de Mary se demandaient avec angoisse si celle, à qui tant d'âmes avaient dû les secours suprêmes, n'en serait pas privée elle-même au moment de quitter la terre?

Vers Noël, à la joie de tous, arriva un de ces missionnaires qui, à l'époque des grandes fêtes, visitaient, au péril de leur vie, les centres catholiques pour y administrer les sacrements. Se sentant près de sa fin, Mary lui demanda l'Extrême-Onction; mais le prêtre refusa, ne la jugeant pas

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 493.

en péril de mort, et elle se soumit sans murmure, se contentant de dire : « Patience ! je n'aurai donc
« pas ce bonheur, car je sais bien que plus tard
» ce ne sera plus possible » (1).

Après un séjour d'une semaine, le missionnaire dû partir. Mary, privée de sa communion quotidienne, se résigna même à ce sacrifice avec sa douceur accoutumée ; elle avait fait une confession générale, qu'elle savait être la dernière de sa vie et, toute abandonnée à la volonté de Dieu, elle attendait.

Le 13 janvier, Winefrid revint ; elle apportait à son amie des nouvelles des compagnes qui étaient restées à Londres et dont le sort la préoccupait : ce fut un dernier rayon de joie.

Le 19, la malade demanda à ses sœurs de faire venir un prêtre, si la chose était possible ; puis, voyant leur douleur, elle se mit à leur parler avec gaieté : « Comment donc, vous êtes tristes ?
« Chantons plutôt pour remercier Dieu de son
« infinie et tendre bonté » (2). Elle entonna alors de sa voix mourante un cantique d'action de grâces, et cette voix, toujours si belle, prit, nous dit-on, à cette heure suprême, des accents angéliques.

Les heures s'écoulaient, douloureuses, mais calmes ; le prêtre tant désiré n'arrivait pas, les compagnes de Mary pleuraient à la fois sur la mort prochaine de leur mère et sur l'abandon

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 495.

(2) *Ibid.*, p. 496.

spirituel, qui était sa dernière croix; quant à elle, contente de cet abandon, puisque le Maître le voulait ainsi, elle reprenait, par intervalles, son doux cantique d'actions de grâces. Puis, le silence se fit, et le 20 janvier 1645, sans déchirement et sans secousse, Mary Ward rendit son âme à Dieu.

Ainsi s'éteignit, dans un coin obscur de sa province natale, celle qui s'était dépensée sans mesure pour Dieu et pour les âmes sur les grands chemins de l'Europe, qui avait porté dans les cours et les couvents de Flandre, d'Italie et d'Allemagne, le parfum de sa sainteté et le charme vainqueur de sa généreuse nature.

Dans une lettre adressée à Barbara Babthorpe, choisie par Mary Ward pour la remplacer dans le gouvernement des Sœurs, Mary Poyntz raconte l'agonie de celle que toutes les deux avaient si tendrement aimée. Comme la plupart des catholiques qui écrivaient dans ces temps troublés, elle voile les vrais noms et les faits sous des expressions symboliques. La mort de Mary est racontée comme celle d'un père; « Will » représente la fidèle Winefrid; « la Dame bleue », la Sainte Vierge; « une épingle d'argent, chose si « rare », est un prêtre. A travers ce langage énigmatique éclate une douleur poignante (1); l'écrivain parle de « cet amour que toutes les « plumes du monde ne sauraient décrire », de ce

(1) *Life of Mary Ward*. vol. II, p. 496. Cette lettre est dans les archives de l'Ordre, à Nymphenbourg, en Bavière.

regard « doux, serein, moitié sérieux, moitié « riant », où nous retrouvons si bien Mary Ward. Il nous cite les adieux de l'agonisante : « Dieu « vous assistera et vous aidera et, quand Il « m'aura donné une place, je vous servirai ». Il nous apprend que « l'épingle d'argent » — « the « silver pin », arriva trop tard pour assister la mourante, mais à temps pour bénir sa dépouille, dont la beauté surhumaine ravissait les assistants.

De cette dépouille précieuse, il nous reste à dire un mot. Persécutés depuis leur berceau jusqu'à leur tombe, les catholiques anglais de cette terrible époque en étaient réduits à trembler même pour leurs morts. Ils ne possédaient pas de cimetières à eux et devaient éviter, à tout prix, de rappeler sur la tombe d'un défunt qu'il professait un culte proscrit, de peur que, dans un moment d'effervescence populaire, sa sépulture ne fut profanée et ses cendres jetées au vent. Les compagnes de Mary Ward pensèrent que le meilleur moyen de mettre à l'abri de toute profanation les restes chéris de leur mère, serait de les confier à un obscur cimetière de campagne. Elles les firent donc porter au village d'Osbaldwick, près de Hewarth, et déposer contre le mur extérieur de l'Eglise paroissiale. Le ministre protestant du lieu se prêta volontiers à ces dispositions, car Mary était généralement aimée et vénérée dans le pays, même par ceux qui ne partageaient pas sa foi.

On pût le constater un demi-siècle après sa

mort, quand un riche négociant protestant d'York, appelé Straker, demanda à ses enfants de faire porter son corps à Osbaldwick, pour y être déposé « aussi près que possible de cette sainte dame, « Mary Ward », désir qui fut exactement accompli. Mary avait, nous disent ses compagnes, une sainteté « si humaine » en même temps que si élevée, qu'on ne pouvait l'approcher sans l'aimer (1); et c'est précisément ce mélange rare et séduisant de perfection surnaturelle et de charme naturel qui explique sa popularité.

On plaça sur la tombe de la servante de Dieu une inscription qui s'y voit encore, où toute allusion à sa foi est soigneusement omise. OEuvre d'une main inhabile, elle date évidemment du temps où les catholiques cherchaient avant tout à passer inaperçus, même après la mort. On y lit cette simple phrase : « Aimer les pauvres, persévérer dans la même ligne de conduite, mourir et ressusciter avec eux, tel fut le but de Mary Ward, qui, ayant vécu 60 ans et 8 jours, mourut le 20 janvier 1645 » (2).

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 505.

(2)
 To love the poore
 persever in the same
 live, dye and rise with
 them was all the ayme
 of
 Mary Ward who
 having lived 60 years
 and 8 days dyed the
 20 of jan. 1645.

Cette inscription recouvre-t-elle encore les précieux restes de Mary? Une ancienne tradition, trop vague cependant pour qu'on y attache une foi absolue, raconte que les Sœurs de l'Institut, établies à York, auraient, au commencement du siècle dernier, fait ouvrir la tombe de leur fondatrice et l'auraient trouvée vide (1). Les premières compagnes de notre héroïne, obligées de quitter Hewarth peu de temps après sa mort, auraient-elles donc emporté sa chère dépouille? Dans ce cas, cet enlèvement se serait accompli avec le mystère dont les catholiques anglais étaient obligés de s'envelopper pendant ces temps dangereux et les restes de Mary Ward, comme ceux de sa glorieuse concitoyenne Margaret Clitherow, reposeraient aujourd'hui en un lieu dont Dieu et les anges savent seuls le secret.

(1) L'origine de cette tradition est une lettre, conservée dans les archives de l'Institut à Nymphenbourg et datant des premières années du dix-huitième siècle. Cette lettre est écrite par les Sœurs d'York à Mary Cramlington, religieuse de l'Institut, qui se donna la mission de recueillir les faits et les traditions se rapportant à Mary Ward et à ses premières compagnes.

CHAPITRE X.

L'OEUVRE DE MARY WARD, 1645-1893.

- I. Les compagnes de Mary Ward continuent son œuvre d'abord à Hewarth, puis à Paris, enfin à York. — Mary Poyntz appelée à Rome pour prendre en main le gouvernement de l'Institut, à la mort de Barbara Babthorpe. — Mary Poyntz à Augsbourg, soutenue par l'évêque von Freiberg. — Frances Bedingfield fonde les maisons d'York et de Hammersmith. — Son caractère. — Dangers que court la maison d'York. — Alerte de 1696. — Protection de saint Michel sur le couvent. — Influence du couvent sur les catholiques du Nord.
- II. Catherine Dawson, supérieure générale, sollicite l'approbation solennelle de l'Institut. — Elle échoue. — Anna Barbara Babthorpe l'obtient en 1703 du pape Clément XI, après de longues difficultés. — Attitude prudente des sœurs. — Elles sont appuyées par des princes et des évêques. — Pie IX confirme et approuve l'Institut en 1877. — Développement magnifique de l'Institut. — Son état à l'heure actuelle. — Jugement sur Mary Ward.

I.

Ceux qui ont suivi Mary Ward à travers les vicissitudes de son existence, ont peut-être, en vivant de sa vie, compris et senti ce charme dont ses contemporains ne se lassent pas de nous entretenir.

S'il en est ainsi, ils aimeront à la suivre dans le développement de son œuvre, à constater comment son Institut, dont ils ont vu la naissance, les progrès, la suppression et bientôt après la résurrection partielle, continua à vivre et obtint enfin la solennelle approbation du Saint-Siège.

Pendant plusieurs années après la mort de leur mère, les compagnes de Mary demeurèrent à Hewarth, luttant bravement contre les mille difficultés qu'entraînaient pour elles la guerre civile et la persécution religieuse; mais le nombre de leurs élèves augmentait et elles sentaient la nécessité de fonder pour celles-ci un asile en pays catholique : l'œuvre de leur éducation devenant trop difficile au milieu des alertes et des perquisitions continuelles. Un héritage inespéré que fit Mary Poyntz en 1649 leur donna les moyens de transporter à Paris leur petite communauté. Elles s'y établirent, et un de leurs premiers soins fut d'écrire la vie de leur mère; Mary Poyntz et Winefrid Wigmore s'y consacrèrent toutes les deux et en firent exécuter un grand nombre de copies (1).

Peu d'années après, en 1653, Mary Poyntz fut appelée à Rome par Barbara Babthorpe, à qui Mary Ward avait confié la direction générale de

(1) Il existe encore, dans les archives de l'Institut, un certain nombre de copies de cette vie, en français et en anglais.

ses Sœurs et qui, se sentant près de mourir, voulait remettre en d'autres mains les rênes du gouvernement. Winefrid demeura à Paris, où elle mourut en 1657; elle fut enterrée chez les religieuses Bernardines.

A Rome, Mary Poyntz retrouva un petit groupe de ses compagnes, qui, sans porter ni le nom, ni le costume de religieuses, avaient continué à y habiter, sous la protection du Pape, depuis le départ de Mary Ward. Elles étaient, ainsi que les sœurs, demeurées à Munich, gouvernées avec prudence par Barbara Babthorpe; celle-ci, comme nous le savons, était la parente et l'amie d'enfance de la fondatrice qui l'avait jugée capable, étant encore très jeune, de remplir des postes de confiance. Intelligente et énergique, dure à elle-même et douce aux autres, Barbara déposa entre les mains de Mary Poyntz le fardeau du gouvernement, qu'elle avait si vaillamment porté; puis elle ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Dans une sorte de testament spirituel, elle parle avec une profonde tendresse de « sa très chère « et heureuse mère, Mary Ward », dont elle se dit « la plus pauvre enfant », et dont elle sollicite les prières. Elle mourut en 1653 et fut, comme autrefois son homonyme et sa cousine Barbara Ward, enterrée dans l'église du collège anglais. L'inscription sur sa tombe porte qu'elle « avait gouverné son Institut de Vierges avec douceur et sagesse », preuve nouvelle que l'exis-

tence de l'Institut était dès lors tacitement reconnu à Rome (1).

Mary Poyntz, qui lui succéda, dirigea avec la même prudence les Sœurs dispersées en Angleterre, à Rome, à Paris et en Bavière; toutes avaient à cœur l'espérance de voir naître un jour leur congrégation et, en attendant, elles s'occupaient de l'éducation des jeunes filles et recevaient les encouragements des princes de l'Église. La nouvelle supérieure générale tenta même une fondation à Augsbourg et réussit au delà de toute espérance. Elle trouva un ami dévoué dans l'évêque Jean Christophe von Freiberg, qui prit les sœurs sous sa protection, déclara qu'il les considérait comme de véritables religieuses, leur assura une rente annuelle et s'intéressa chaudement à leur œuvre d'éducation. Les « Vierges d'Angleterre » reconnaissantes, crurent reconnaître en lui le personnage revêtu du costume épiscopal, qui était jadis apparu à Mary Ward et qu'une révélation lui avait désigné comme le futur protecteur de son Institut (2). Et, par le fait, l'estime qu'un prélat aussi considéré témoignait ouvertement aux Dames Anglaises contribua, dans une grande mesure, à détruire les préjugés qui pouvaient encore exister contre elles, et prépara indirectement le rétablissement de l'Institut.

Mary Poyntz mourut en 1667, à Augsbourg, où

(1) *Life of Mary Ward*, vol II. p. 519.

(2) Pendant son dernier séjour à Saint-Omer, en 1639.

elle fut, par une faveur exceptionnelle, enterrée dans la cathédrale. Avec elle, disparut la dernière survivante des premières compagnes de la fondatrice.

Il restait cependant encore, en Bavière et en Angleterre, un grand nombre de sœurs qui l'avaient connue et dont l'esprit généreux rappelait celui de leur mère. Une de celles-ci, Frances Bedingfield (1), issue d'une très noble et très ancienne famille fidèle à la foi, s'était attachée dès l'âge de 16 ans aux Dames Anglaises et avait vécu à Rome et à Londres avec Mary Ward. Puis elle était venue à la maison de Paris, d'où elle fut rappelée en Angleterre pour y établir à la prière et aux frais d'un pieux catholique, Sir Thomas Gascoigne, deux maisons d'éducation pour les jeunes filles de bonne famille. Une de ces maisons, fondée à Hammersmith, près de Londres, fut protégée par les Reines Catherine de Bragance (2) et Marie Béatrice de Modène (3), mais finit par s'éteindre; l'autre établie à York, en 1686, est encore florissante et a la gloire d'être le plus ancien couvent de femmes, fondé en Angleterre depuis la Réforme.

(1) Elle appartenait à la famille encore existante des Bedingfield d'Oxburgh, aussi remarquable par son attachement à la cause catholique que par son illustre origine. Les 10 sœurs de Frances Bedingfield se firent toutes religieuses.

(2) Catherine de Bragance, infante de Portugal, fille de Jean IV, mariée, en 1662, à Charles II.

(3) Marie Béatrice d'Este, fille d'Alphonse, duc de Modène, mariée, en 1673, au duc d'York qui, en 1685, monta sur le trône sous le nom de Jacques II.

Par son courage et son intelligence, comme aussi par son extérieur imposant et son abord gracieux, Frances Bedingfield rappelait Mary Ward : « Ce que l'on a dit de l'une « peut s'appliquer à l'autre, » écrit son biographe ; « elle l'imitait exactement en tout » (1). Ce ne fut pas sans peine qu'elle établit et gouverna sa communauté. Les lois pénales étaient toujours en vigueur et, bien que les sœurs fussent vêtues en femmes du monde et se présentassent au public comme un groupe d'amies vivant ensemble pour élever des jeunes filles, leur religion n'était un secret pour personne. Maintes fois, pendant un siècle, la maison, soumise à des perquisitions minutieuses, est menacée de destruction ; mais toujours une protection providentielle éloigne le danger.

Une de ces alertes mérite une mention spéciale. Vers 1696, les meneurs protestants de la ville disent que cette fois il faut en finir avec ce repaire de papistes et, à leur instigation, une foule fanatique doit marcher contre le couvent. Avertie du péril, Frances prend ses mesures ; elle renvoie ses élèves à leurs parents, confie à des amis sûrs ses reliques et ses archives, fait partir son aumônier ; puis, elle ferme avec soin les entrées de sa maison et attache à l'intérieur de la porte principale, une image de saint Michel, auquel elle en confie la défense.

(1) La vie de Frances Bedingfield, écrite par sa nièce, religieuse comme elle, est conservée dans les archives de l'Institut. — *St Mary's Convent.*, York, édité par le R. P. Coleridge, S. J., p. 59.

Bientôt cependant, le bruit de la foule qui s'assemble dans la rue, arrive jusqu'à elle; des centaines d'hommes armés, proférant des menaces de mort, entourent la maison. Alors, la courageuse femme se rend à la chapelle et, usant d'une permission qui lui avait été donnée en vue d'un péril urgent, elle prend le saint ciboire, le cache sur sa poitrine et va s'agenouiller derrière la grande porte du couvent. Dans la rue, la foule grossit toujours, ses cris redoublent; mais Frances, entourée de ses filles prosternées, ne cesse de répéter : « Grand Dieu, sauve toi toi-même, car « nous ne pouvons pas te sauver! »

Et voici que, tout à coup, les cris cessent; les sœurs, toujours agenouillées derrière leur clôture, entendent la foule qui se disperse; tout rentre dans le calme. Les religieuses comprennent qu'elles sont sauvées, mais par qui et comment? On leur assura plus tard que par une impulsion mystérieuse et subite, les agresseurs s'étaient sentis contraints de se retirer de cette demeure qu'ils avaient juré de détruire. Une tradition, qui subsiste encore dans la ville d'York, rapporte qu'un personnage monté sur un cheval blanc, une épée nue à la main, était apparu dans les airs, et que son aspect avait terrifié les ennemis du couvent (1).

Quoi qu'il en soit, les religieuses n'ont pas oublié l'archange auquel elles attribuent le salut de leur

(1) *St Mary's Convent.*, York, p. 84.

communauté. Tous les ans, depuis bientôt deux siècles, le 28 septembre, veille de la fête de Saint-Michel, l'image, devant laquelle pria jadis Frances Bedingfield, est portée en procession à travers le couvent, au milieu des chants d'action de grâces des sœurs et de leurs élèves.

Pendant quelque temps encore, les religieuses d'York eurent à lutter contre des dangers de tout genre; puis, peu à peu, la paix se fit, et à la persécution violente succédèrent de longues années d'obscurité et d'isolement. Durant cette période qui s'est prolongée presque jusqu'à nos jours, le couvent d'York fut, pour les catholiques du nord, un foyer de vie pieuse, un lieu de réunion et de rendez-vous. Les jeunes filles y recevaient une éducation forte et chrétienne; leurs parents aimaient à s'y retrouver aux jours de fête et à respirer une atmosphère franchement catholique. « On eut dit », écrit l'historiographe de la maison, « que le couvent appartenait en particulier à chacun des catholiques; il était leur orgueil, leur joie, leur rendez-vous à tous..... et la supérieure était regardée comme leur mère » (1).

II.

Des rapports affectueux continuaient d'ailleurs à exister entre la maison d'York et celles de Ba-

(1) *St Mary's Convent*; York, p. 174.

vière, où résidait la supérieure générale de l'Institut. En 1693, ce poste était occupé par Catherine Dawson, formée à la vie religieuse par Mary Ward elle-même. Encouragée par la protection dont les évêques allemands couvraient l'Institut, elle crut pouvoir solliciter du Pape Innocent XII (1), l'approbation solennelle ; mais la réponse fut que l'absence de clôture et la Bulle de suppression d'Urbain VIII s'opposaient à la réalisation de son désir.

Après elle, Anna Barbara Babthorpe, prit en main les rênes du gouvernement. Elle était nièce de cette Barbara Babthorpe que nous avons vue si mêlée à la vie et aux œuvres de Mary Ward, et elle unissait une grande sainteté au courage héréditaire de sa famille. Malgré l'échec de Catherine Dawson, elle voulut tenter un nouvel effort pour faire donner à ses filles une place officielle et reconnue parmi les congrégations religieuses. Dans ce but, elle organisa avec un soin minutieux les différentes maisons de l'Institut, fit classer les papiers et les archives, pour qu'ils pussent, au besoin, être soumis à toute investigation, et intéressa à sa cause à la fois les saints du ciel et les princes de l'Église, dont elle réclama les bons offices. Le clergé anglais, parmi lequel Mary Ward avait jadis rencontré une opposition si vive, était cette fois rallié de cœur à l'Institut, et, en 1699, le

(1) Innocent XII, Pignatelli, né en 1615, Pape de 1691 à 1700, mit fin au népotisme ; termina en 1693 le désaccord entre Louis XIV et le Saint-Siège.

vicaire apostolique de Londres (1) écrivit au Pape Innocent XII, louant le mérite des Sœurs et sollicitant pour elles l'approbation du Saint-Siège.

Tant de prières et tant de démarches furent enfin couronnées de succès et sous le pontificat de Clément XI (2), les Dames Anglaises, fortement appuyées par l'Électeur de Bavière, Max Emmanuel (3), eurent gain de cause et virent leur Institut sanctionné par l'Église.

Ce succès final ne fut pas remporté sans peine. Il est vrai que les ordres de femmes non cloîtrées se multipliaient dans l'Église et que les anciennes craintes tombaient forcément devant les besoins nouveaux. De plus, l'attitude édifiante des « Vierges Anglaises » pendant les longues années où elles n'étaient que tolérées, avait éclairé les supérieurs ecclésiastiques sur leur véritable esprit. Cependant, on souleva encore l'objection qui avait jadis impressionné Urbain VIII : que l'ordre était gouverné par

(1) John Leyburn, évêque in partibus d'Adrumetum, vicaire apostolique du district de Londres, de 1688 à 1702. L'on sait qu'avant le rétablissement de la hiérarchie, l'Église catholique en Angleterre était gouvernée par des vicaires apostoliques.

(2) Clément XI, Albani, né en 1649, pape en 1700, mort en 1721; appuya Louis XIV dans la guerre de la succession d'Espagne; publia la Bulle *Unigenitus* contre le Jansénisme.

(3) Maximilien II Emmanuel, né en 1662, succéda en 1679 à son père comme Électeur de Bavière, mourut en 1726. Prit part aux guerres de l'Autriche contre les Turcs, et ensuite à la guerre de la succession d'Espagne, où il s'allia avec la France. Il était petit-fils de ce Maximilien I^{er}, qui avait donné le Paradeiser Haus aux Dames Anglaises.

une supérieure générale; Clément XI se contenta de répondre : « Lasciate governare le donne « dalle donne » : Laissez gouverner les femmes par les femmes (1).

Une autre difficulté plus réelle fut mise en avant : le Pape se trouverait appelé à approuver un Institut qu'un de ses prédécesseurs avait supprimé et que, par conséquent, l'acte de Clément XI pourrait être considéré comme infligeant un blâme indirect à Urbain VIII. Les défenseurs des Dames Anglaises, entre autres le cardinal Colloredo, qui soutenaient leur cause à Rome, répondirent que la Bulle d'Urbain pouvait être considérée comme ayant été tacitement abrogée, puisque, depuis sa publication, l'Institut avait continué à exister; toléré et même indirectement protégé par le Pape et par certains évêques; ils prouvèrent, de plus, que les principales accusations renfermées dans la Bulle étaient sans fondement sérieux et, que, dans tous les cas, ces accusations ne pouvaient s'appliquer à l'Institut tel qu'il existait alors, la vie édifiante et utile de ses membres étant attestée par le témoignage d'un grand nombre d'évêques.

Par prudence, les Dames Anglaises, tout en conservant au fond du cœur un filial amour pour leur première mère, se gardèrent d'insister sur la parenté spirituelle qui existait entre l'Institut pour le-

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II, p. 541.

quel elles sollicitaient l'approbation de Clément XI et celui dont Urbain VIII avait signé l'arrêt de mort, afin précisément d'éviter au Souverain Pontife la nécessité de blâmer tacitement un de ses prédécesseurs. Cette attitude prudente, qui n'entachait en rien leur loyauté envers celle à qui elles devaient l'existence, fut également adoptée par leurs amis, entre autres par l'Électeur de Bavière qui, en appuyant leur pétition auprès du Saint-Siège, ne parle pas des débuts de l'ancien Institut, dont son grand-père avait été le généreux bienfaiteur. Ce n'était là au fond qu'une question de forme : « Nous ne pouvons pas supposer », dit le Père Coleridge, « que lorsque le Pape Clément XI « approuva la règle des Vierges Anglaises, il ignorât quelle était l'origine spirituelle de ce pieux « et fécond Institut » (1) ; mais il fallait éviter de paraître mettre le Saint-Siège en désaccord avec lui-même (2).

Enfin, la longue patience des « Vierges d'Angleterre », comme on les appelait souvent, fut récompensée : le 13 juin 1703, le Pape Clément XI promulgua une Bulle qui approuvait les règles de « l'Institut de Marie » et nommait l'Électeur Maximilien Emmanuel son protecteur attitré. Dès lors, les Sœurs continuèrent à étendre leur œuvre,

(1) *Life of Mary Ward*, vol. II. — Préface xli.

(2) L'on sait que la Compagnie de Jésus, supprimée, elle aussi, par un Pape, Clément XIV, en 1773, fut rétablie par un autre Pape, Pie VII, en 1814.

surtout en Bavière, où elles jouissaient d'une grande popularité.

Cependant malgré la Bulle de Clément XI, qui avait approuvé les règles de l'Institut et qui, dès lors, reconnaissait officiellement son existence, les Sœurs désiraient vivement obtenir une confirmation d'ensemble telle qu'au dix-huitième siècle, on n'en accordait jamais aux simples congrégations. De nos jours, cet article de discipline ecclésiastique a subi des modifications; de nombreuses congrégations, semblables à celle des Dames Anglaises, ont reçu l'approbation officielle jadis réservée aux grands ordres seulement. Cette approbation, dernière formalité qui place définitivement la famille de Mary Ward au nombre des congrégations approuvées et confirmées par le Saint-Siège, lui fut donnée par le Pape Pie IX, le 15 février 1877, jour de grande joie au sein de cet Institut, jadis exposé à de si dures épreuves (1).

A l'heure actuelle, la congrégation des « Vierges Anglaises » est répandue dans le monde entier; elle possède soixante-quatre couvents en Bavière, vingt-six dans le reste de l'Allemagne, neuf en

(1) Ajoutons que, dans ces dernières années, quelques-unes des Sœurs anglaises de l'Institut de Marie, se sont donné la mission de reconstituer la véritable histoire de leur Ordre, à l'aide des archives conservées à Nymphenbourg et dont la plus grande partie n'avaient jamais été dépouillées. Appuyées par des évêques et des prêtres, elles espèrent un jour obtenir de la Cour de Rome le droit de proclamer hautement Mary Ward comme leur véritable fondatrice.

Italie, trois en Valachie, quatre en Espagne, cinq en Angleterre, vingt et un en Irlande, onze aux Indes, huit au Canada, six en Australie, trois aux États-Unis, trois en Afrique.

N'est-il pas permis de voir dans ce magnifique développement d'une œuvre, née dans l'humiliation et dans les larmes, la récompense de l'héroïque soumission de sa première fondatrice? Et ceux qui ont suivi l'Institut de Marie, à travers les vicissitudes de son existence, depuis son humble berceau au dix-septième siècle jusqu'à son superbe épanouissement au dix-neuvième, ne ratifieront-ils pas le jugement porté sur Mary Ward par l'auteur dont l'ouvrage nous a quelquefois servi de guide :
« Mary était de ces grandes âmes, saintement
« héroïques, que Dieu suscite de temps à autre,
« pour l'exécution de quelque tâche extraordinaire,
« utile à sa plus grande gloire. Tous ceux qui ont
« étudié la conduite de Dieu envers ses amis sa-
« vent que cette gloire est un but qui ne sau-
« rait être atteint qu'à travers de nombreuses
« tribulations. Aux yeux de la foi, l'épreuve est
« la pierre de touche de toute œuvre ayant une
« origine divine » (1).

Ce principe de la vie spirituelle s'applique d'une façon frappante à l'œuvre de Mary Ward, œuvre dont elle vit sur la terre l'anéantissement presque complet et dont elle protégea, du sein de l'éternité,

(1) *Saint Mary's Convent*. York, p. 4.

la merveilleuse résurrection. D'autres paroles, plus significatives encore, s'imposent à notre pensée en terminant cette histoire, paroles prononcées il y a dix-huit siècles, par le Maître divin, et qui peuvent, dans une certaine mesure, s'appliquer à celle dont nous venons de raconter la vie : « En vérité, je vous le dis, si le grain de « froment tombé en terre ne vient pas à mourir, « il demeure seul; mais quand il est mort, il produit beaucoup de fruits » (1).

(1) Saint Jean, chap. XII, v. 24.

CHAPITRE XI.

ÉPILOGUE.

- I. Différentes phases de la persécution en Angleterre. — Pacification momentanée sous Jacques II. — Réveil du catholicisme. — La Révolution de 1688 a un caractère anti-catholique. — La persécution change de forme : le temps des supplices est passé, mais on cherche à réduire les catholiques par la pauvreté et les vexations. — Le nombre des catholiques diminue. — Règnes de Guillaume III, d'Anne et de Georges I^{er}. — Apostasie de 10 pairs du royaume. — Époque pénible et obscure.
- II. La guerre d'Amérique est la cause indirecte d'un mouvement de retour en faveur des catholiques. — Le gouvernement alarmé cherche à concilier les catholiques d'Irlande. — Ceux d'Angleterre en bénéficient. — Le bill de 1780 leur rend quelques-uns de leurs droits. — Lord George Gordon soulève, à cette occasion, le fanatisme du peuple. — Émeute à Londres. — Le mouvement en faveur des catholiques se poursuit cependant dans les esprits. — Tentatives pour les affranchir. — Influence des prêtres français émigrés. — Ils reçoivent un généreux accueil. — Plusieurs d'entre eux fondent des missions en Angleterre. — Leurs vertus font tomber bien des préjugés. — Nouvelles tentatives en faveur des catholiques. — Opposition de Georges III et du duc d'York. — Avènement de Georges IV. — En 1829 le « bill », qui affranchit les catholiques est présenté au Parlement. — Il reçoit la sanction du Roi. — Il rend aux catholiques leurs droits de citoyens. — En 1850, Pie IX rétablit la hiérarchie catholique. — Explosion de fanatisme protestant. — Lettre de la Reine. — L'apaisement se fait.
- III. Pour mesurer le changement opéré dans l'esprit public, il suffit de comparer la manifestation de 1850 avec celle qui s'est produite en 1892, à la mort du cardinal Manning. — Hommages universels. — Sympathie de la famille royale. — Progrès de la vérité en Angleterre. — Épreuves des convertis. — Liberté dont jouissent les prêtres. — Leur nombre. — Statistiques. — Paroles du cardinal Newman. — Les établissements religieux fondés jadis sur le con-

taient sont rétablis en Angleterre. — Aperçu de ces fondations en Flandre, en France, en Espagne, à Rome. — Dévotion des catholiques envers les martyrs, pèlerinages en leur honneur. — Rôle de nos quatre femmes. — Espérance pour l'avenir.

I.

Plus de trois siècles se sont écoulés depuis qu'Élisabeth Tudor, complétant l'œuvre néfaste d'Henri VIII, sépara définitivement son royaume de la communion de l'Église catholique; mais, grâce à Dieu, l'Angleterre d'aujourd'hui n'est plus celle dont nous venons de retracer les drames sanglants.

La persécution religieuse y a traversé des phases très différentes. Sous Élisabeth et les trois premiers Stuarts, elle fut si violente et si cruelle, que l'on se demande comment la foi catholique put survivre à un système de lois aussi tyranniques, faites dans le but de l'exterminer.

Sous Jacques II, catholique sincère, mais souverain imprudent et inhabile, il y eut non seulement une pacification momentanée, mais même un réveil, hélas! trop court, du culte catholique. Les prêtres sortirent de leurs cachettes, de nombreux missionnaires se répandirent dans les provinces, un collège s'ouvrit à Londres sous la direction des Jésuites et compta, dès son début, 250 élèves, dont un certain nombre de protestants. Le Roi, lié par le serment qu'il avait prêté à son couronnement

de respecter l'Église établie, dût laisser aux ministres et aux évêques protestants la paisible possession de leurs églises. Il savait aussi qu'il serait impossible d'obtenir du Parlement la révocation des lois pénales; il se contenta donc, en vertu d'une prérogative royale, admise par la Constitution, de suspendre les effets de ces lois iniques, se réservant de les faire abroger dans des temps meilleurs. Ces temps ne vinrent pas : Jacques II ne régna que trois ans, et la Révolution, qui, en 1688, le renversa du trône, eut un caractère essentiellement anti-catholique.

Sous Guillaume III d'Orange, la haine religieuse se réveilla plus vivace que jamais, et la cause catholique, identifiée à celle du Roi déchu, fut en butte aux mêmes rigueurs.

Cependant, à cette époque, la persécution changea de caractère dans une certaine mesure : l'ère des supplices était passée et l'on n'exécutait plus la loi pénale qui condamnait à mort les prêtres et ceux qui leur donnaient asile; on se contentait d'emprisonner les missionnaires, souvent à perpétuité. Ainsi le Père Atkinson, Franciscain, mourut en prison en 1729, après trente ans de captivité (1). Quant aux fidèles, ils étaient écrasés d'impôts et exposés à des vexations de tout genre. Non seulement, les carrières publiques leur étaient fermées, mais encore ils étaient sou-

(1) Challoner, *Memoirs of missionary priests*, vol. II, p. 240.

mis à une foule de prescriptions humiliantes; ils ne pouvaient garder d'armes chez eux, il leur était interdit de posséder un cheval valant plus de cinq livres, et les lois qui leur défendaient de faire élever leurs enfants hors du royaume étaient maintenues dans toute leur rigueur. L'effet de cette politique habilement cruelle se fit peu à peu sentir : à l'avènement de Guillaume III les catholiques d'Angleterre étaient au nombre de 28.000, et à la mort de la reine Anne, en 1714, vingt-six ans plus tard, ils n'étaient plus que 13.000 (1).

Anne elle-même, quoique d'un caractère humain, laissa ajouter de nouvelles mesures vexatoires au code, si complet déjà, des lois pénales; par exemple, l'on accordait aux magistrats le droit de loger des soldats chez les « papistes » pendant un temps indéterminé; les propriétaires catholiques payaient pour leurs terres un impôt qui était le double de celui imposé aux protestants.

Le règne du premier prince de la nouvelle dynastie de Hanovre n'apporta guère d'adoucissements au sort des fidèles. A la suite d'un complot, en faveur des Stuarts, découvert en 1722 et dont le chef était l'évêque anglican Atterbury, le ministre Walpole fit appliquer les lois pénales avec une nouvelle rigueur, surtout celles rédigées sous Guillaume III et la Reine Anne, qui avaient pour

(1) *History of England*, by Augusta Drane, pp. 595-646.

objectif de réduire les catholiques par la pauvreté et la déchéance sociale. L'on remarqua que les conversions, très nombreuses sous le régime de la persécution sanglante, devinrent plus rares sous ce système d'étouffement, que les apostasies, au contraire, se multiplièrent; ainsi à la fin du siècle dernier, 10 pairs catholiques renoncèrent à la foi que leurs aïeux avaient confessée dans les tourments et, pour prix de leur défection, vinrent siéger à la Chambre des Lords (1).

Ce fut sous le règne de Georges III qu'un premier rayon d'espoir brilla aux yeux des opprimés. Leur nombre était devenu insignifiant; ils célébraient les saints mystères dans le plus profond secret, et avaient pris l'habitude de cacher tous les symboles extérieurs de la foi. « Un livre catholique était une rareté, un crucifix, encore plus rare, un chapelet était un objet à peu près inconnu » (2). Des personnes âgées, qui vivaient encore il y a un demi-siècle, se souvenaient de la fin de cette période pénible et obscure, pendant laquelle, en face de ces « pa-pistes », appauvris et diminués, la haine de leurs adversaires semble s'être changée en mépris.

(1) *History of England, by Augusta Drane*, p. 717.

(2) *Ibid.*, p. 706.

II.

Une cause bien éloignée en apparence, fut cependant l'origine d'un mouvement de retour en faveur des catholiques, si longtemps opprimés. En 1775, comme on le sait, les colonies anglaises d'Amérique se révoltèrent contre la mère patrie et, après huit ans d'une lutte acharnée, firent reconnaître leur indépendance par le traité de Versailles, signé le 3 septembre 1783. Ces huit années de guerre, pendant lesquelles les colonies étaient soutenues par la France, furent pour l'Angleterre des années d'anxiété extrême, de danger réel et le gouvernement alarmé sentit le besoin de se concilier l'appui de tous.

Si les catholiques anglais étaient trop peu nombreux pour qu'on eut besoin d'eux, il n'en était pas de même de ceux d'Irlande; le gouvernement s'effraya à la pensée qu'ils pourraient peut-être, profitant de ce moment de crise, prendre les armes comme l'avaient fait les colons d'Amérique; et, pour se les concilier, il promulgua en 1780, un « bill » qui rendait aux catholiques quelques-uns de leurs droits et qui abrogeait une partie des peines portées contre les évêques et les prêtres. Les catholiques anglais profitèrent de ces adoucissements, accordés à ceux d'Irlande, mais ils ne tardèrent pas à se rendre compte que le vieil esprit de haine religieuse était assoupi, non

éteint, au cœur du peuple. Lord George Gordon, fanatique dangereux, réussit à soulever la population de Londres et à lui persuader d'exiger du Parlement la révocation du « bill » récemment promulgué en faveur des papistes.

Le Parlement, ayant refusé de modifier en quoi que ce soit les mesures qu'il avait prises, une véritable émeute éclata à Londres, et les meneurs, confondant, comme il arrive souvent, la cause religieuse avec celle de l'autorité civile, brûlèrent non seulement les pauvres chapelles catholiques, mais encore six prisons de l'État. Grâce à l'intervention directe du Roi, l'ordre fut enfin rétabli, et vingt-et-un des principaux meneurs furent exécutés.

Malgré ces résultats tragiques, le « bill » de 1780 eut une immense importance pour la cause catholique; car, si, d'une part, il avait réveillé la haine aveugle de la populace, de l'autre, il avait attiré sur les griefs des catholiques l'attention d'un grand nombre d'esprits sincères et libéraux. L'injustice de ces lois qui excluaient de toutes les charges et de tous les emplois, des hommes distingués par leur naissance et par leur caractère, avait enfin frappé quelques protestants, dégagés des absurdes préjugés qui avaient cours dans le peuple. Le grand ministre Pitt, entre autres, désirait ardemment le rappel des lois pénales et le sollicita plus d'une fois; mais son désir se heurta contre l'opposition personnelle du roi Georges III. Cependant, à partir de 1780, nous pouvons signa-

ler plusieurs mouvements de sympathie en faveur des catholiques. Près de quarante ans devaient encore s'écouler avant qu'ils ne recouvraient la plénitude de leurs droits de citoyens; toutefois, la question était posée et, à plusieurs reprises, des projets de lois tendant à les affranchir furent présentés au Parlement.

Ce mouvement réparateur coïncida précisément avec une série d'événements, qui vinrent encore l'accentuer.

La Révolution de 1789, si féconde en ruines pour la France, eut en Angleterre, au point de vue catholique, une heureuse influence. Les prêtres émigrés furent accueillis avec bienveillance; l'Angleterre leur fut hospitalière, le gouvernement vint à leur secours; les familles protestantes elles-mêmes, les évêques et les ministres de l'Église établie leur témoignèrent de la sympathie et pourvurent généreusement à leurs besoins. L'on comptait alors, répandus dans le royaume, environ huit mille prêtres français; mille d'entre eux furent logés aux frais du Roi dans son château de Winchester.

Au contact de ces exilés dont le malheur excitait la pitié et dont l'attitude édifiante commandait le respect, bien des préjugés tombèrent; des protestants, qui eussent regardé avec suspicion un prêtre catholique de leur nation, accueillirent sans défiance des étrangers, dont la nationalité justifiait en quelque sorte la religion. Un certain nombre de prêtres émigrés s'attachèrent profon-

dément au pays qui leur avait donné asile; ils ne profitèrent pas de la liberté qui leur fut donnée de rentrer en France après la Révolution et se consacrèrent au service de l'Église catholique en Angleterre. On pourrait citer plusieurs paroisses fondées, en Angleterre, au siècle dernier, par des prêtres français; ainsi celle de Somers Town, à Londres, par le célèbre abbé Carron; celle de Newport, dans l'île de Wight, par un prêtre normand, Richard de Grenthe, qui y mourut dans un âge avancé. Le duc de Kent, père de la reine Victoria, très sympathique aux émigrés français, honorait l'abbé de Grenthe d'une bienveillance particulière. Enfin, la paroisse de Saint Peter's Port, dans l'île de Guernesey, où nous avons entendu recommander aux prières des fidèles, au jour anniversaire de sa mort, le vénérable Étienne Massier, du diocèse de Bayeux, qui fut, avec l'abbé Navet, du diocèse du Mans, le fondateur de la mission.

Dans les desseins de la Providence, l'orage révolutionnaire, qui couvrait la France de ruines, était donc destiné à porter en Angleterre des semences de salut, d'autant plus que l'arrivée des prêtres émigrés français eut lieu au moment où, comme nous venons de le voir, il s'opérait, dans les hautes classes surtout, un certain revirement en faveur des catholiques. Ce revirement, faible et lent au début, fut, sans nul doute, hâté par l'influence heureuse qu'exercèrent autour d'eux les prêtres exilés.

L'on comprend avec quelle anxiété les catholiques suivaient les fluctuations de l'esprit public et les discussions fréquentes suscitées à leur sujet. Fatigués de l'ostracisme dont ils étaient les victimes depuis tant d'années, ils avaient le désir très légitime d'entrer dans la vie publique de leur pays, et appelaient de tous leurs vœux l'heure de l'émancipation.

En 1807, on proposa au Parlement d'abroger en grande partie les lois pénales, portées jadis contre eux; malheureusement la bonne volonté du premier ministre Lord Grenville échoua contre l'opposition de Georges III, prince honnête et sincère, mais rempli de préjugés contre les « papistes ». Il était persuadé qu'en consentant à leur affranchissement, il violait le serment qu'il avait prêté, le jour de son couronnement, de soutenir l'Église anglicane. Aux représentations de ses ministres, il répondait : « Si c'était pour le bien de
« mon peuple, je consentirais à descendre du
« trône et à me retirer dans une chaumière, je
« porterais même ma tête sur le billot; mais je ne
« puis et ne veux manquer au serment que j'ai
« prêté le jour de mon couronnement ».

En 1824, Georges III mourut et son fils aîné qui, depuis 1811, exerçait les fonctions de régent du royaume (1), monta sur le trône sous le nom de Georges IV. L'année même de son avènement, la

(1) Par suite de l'infirmité du Roi, atteint d'aliénation mentale.

question de l'émancipation des catholiques fut de nouveau discutée au sein du Parlement; le « bill » qui leur rendait leurs droits de citoyens fut accepté par la Chambre des Communes et repoussé par celle des Lords, où le duc d'York (1), frère du Roi, devenu par la mort de sa nièce, héritier présomptif de la couronne, s'y opposa de toutes ses forces. On l'entendit même s'écrier qu'il jurait, s'il montait sur le trône, de ne jamais sanctionner l'émancipation des catholiques!

Le duc mourut en 1827; l'année suivante, l'avènement d'un ministère, dont on connaissait les tendances conciliatrices, releva les espérances du parti catholique. Cette fois enfin, ces espérances ne furent pas trompées! Le duc de Wellington était premier ministre et ce fut un de ses collègues les plus éminents, Sir Robert Peel, qui, en 1829, présenta à la Chambre des Communes le « Catholic relief bill », mesure essentiellement réparatrice, dont la promulgation devait rendre aux catholiques leurs droits et leurs libertés. Accepté par les Communes, puis par les Lords, le « bill » reçut la sanction royale le 13 avril, 1829. Il donnait aux catholiques le droit de siéger au Parlement, d'entrer dans la marine et dans l'armée comme officiers, d'aspirer aux emplois et aux charges publi-

(1) Le duc d'York, second fils de Georges III, était devenu héritier du trône par suite de la mort de la princesse Charlotte, fille unique de Georges IV, mariée au prince Léopold de Saxe-Cobourg, et morte en 1817.

ques. On maintint, il est vrai, la loi promulguée sous Guillaume III, qui stipulait que le mariage du chef de l'État avec un membre de l'Église romaine entraînait la perte du trône; mais il faut reconnaître que le « bill » faisait tomber les entraves dont une législation inique avait chargé les fidèles enfants de l'Église, et, qu'à partir de ce jour mémorable, ils rentraient dans la pleine possession de leurs droits de citoyens.

Faut-il en conclure que les préjugés populaires contre les « papistes » se soient tout à coup dissipés? Non, sans doute. Dans la masse de la nation, ces préjugés étaient profondément enracinés, et c'est ce qui explique les craintes excessives que suscita dans certains milieux la promulgation de l'acte d'émancipation. L'on cite la parole de Lord Eldon, qui, sous un ministère précédent, avait rempli les fonctions de chancelier d'Angleterre, et qui déclarait que le jour où cet acte serait signé par le Roi, la gloire de l'Angleterre aurait disparu à jamais!

Ces préjugés, dont des hommes éclairés n'étaient pas exempts, se manifestèrent encore, avec une vivacité extraordinaire, vingt et un ans plus tard quand, en 1850, le Pape Pie IX rétablit la hiérarchie catholique en Angleterre.

Depuis la mort du dernier évêque de l'ancienne hiérarchie, Thomas Goldwell, évêque de Saint-Asaph, décédé à Rome en 1585, l'Angleterre, par suite des malheurs des temps, avait été administrée

comme un pays de missions. Il était impossible, en effet, sous le régime des lois pénales, de lui donner des évêques avec des diocèses régulièrement constitués ; jusqu'en 1623, les fidèles avaient donc été gouvernés par des archiprêtres ; à cette époque, Grégoire XV nomma un vicaire apostolique pour tout le royaume. En 1688, Innocent XI jugeant le fardeau trop lourd pour les épaules d'un seul, institua quatre vicaires apostoliques et en 1840, leur nombre fut doublé par Grégoire XVI, en raison des nouvelles conquêtes faites par l'Église.

Dix ans plus tard, l'accroissement des fidèles et la liberté qui leur était accordée par le gouvernement britannique, déterminèrent Pie IX à rétablir l'ordre régulier de la hiérarchie, telle qu'elle est constituée dans les pays catholiques. Le 30 septembre 1850, il instituait Nicolas Wiseman, archevêque de Westminster, et lui donnait douze évêques pour suffragants. Afin de ménager les préjugés populaires et aussi pour prévenir toute confusion, on évita de donner aux nouveaux évêques les titres des anciens sièges épiscopaux, titres usurpés depuis la Réforme par les évêques anglicans.

Cette précaution n'empêcha pas que l'acte du Pape ne soulevât au sein du parti protestant une vive émotion, mais elle fut de courte durée. En voyant l'Église catholique reconstituée en Angleterre, selon les lois canoniques, le vieil esprit de fanatisme se réveilla. Lord John Russel, alors

premier ministre, dans une lettre écrite à l'évêque protestant de Durham, attisa habilement le feu; on cria à l'« agression papale ». — C'était le terme consacré et les masses ignorantes, se méprenant sur le véritable sens de l'acte du Saint-Siège, crurent sincèrement que la patrie était en danger.

La Reine Victoria, qui, depuis 1837 occupait le trône, reçut de nombreuses députations qui toutes la conjuraient de résister aux prétentions de la Cour de Rome. En face de l'effervescence populaire, la souveraine montra cette modération et ce bon sens qui l'ont caractérisée pendant son règne. Elle révèle sa pensée personnelle dans une lettre qu'elle écrivit à sa tante, la duchesse de Gloucester (1), à l'époque même où l'opinion publique se montrait le plus émue : « Je n'aurais « jamais consenti », écrit-elle, « à prononcer « un mot qui pût témoigner le moindre esprit « d'intolérance. Protestante sincère, comme je « l'ai toujours été et le serai toujours... je regrette « infiniment l'esprit antichrétien et intolérant « manifesté par un si grand nombre de mes sujets « dans les réunions publiques qui viennent d'avoir « lieu. Je ne puis souffrir d'entendre proférer « contre la religion catholique des injures qui « doivent être si pénibles et si cruelles pour

(1) Mary, fille de Georges III, mariée à son cousin le duc de Gloucester, petit-fils de Georges II.

« tant d'excellents et innocents catholiques ro-
« mains » (1).

L'opposition fut vive, mais elle dura peu; le calme revint bientôt dans les esprits et les évêques purent prendre possession de leurs sièges sans nouvelles difficultés.

III.

Pour apprécier l'apaisement qui depuis lors s'est fait dans l'opinion publique, ne suffit-il pas de rapprocher les protestations hostiles de 1850 des témoignages universels de respectueuse sympathie que provoqua vingt-deux ans plus tard la mort du chef illustre de cette hiérarchie, dont le rétablissement avait soulevé jadis de si vives alarmes?

Le 14 janvier 1892, Henry Edward, cardinal Manning, archevêque de Westminster, rendait son âme à Dieu; presque à la même heure mourait l'héritier de la couronne, le jeune duc de Clarence, et le deuil de la famille royale parut se confondre avec celui de l'Église catholique, veuve de son premier pasteur. Sur son lit de mort, le vénérable cardinal, oubliant son propre danger, ne pensait qu'à celui du prince, l'espoir du royaume; une de ses dernières paroles fut pour demander de ses nouvelles. De son côté, la Reine,

(1) Le prince Albert de Saxe-Cobourg, par Augustus Craven, vol. I, p. 385.

faisant trêve à sa douleur personnelle, se hâta d'exprimer au chapitre de Westminster la part qu'elle prenait à sa perte; ses enfants joignirent leurs condoléances aux siennes. La lettre du prince de Galles, en particulier, mérite d'être citée : « J'avais le bonheur », écrit le futur Roi d'Angleterre, « de connaître intimement le cardinal Manning, et j'ai toujours trouvé en lui un « fidèle et loyal ami, un soutien de la famille « royale. Je regrette vivement la perte de Son « Éminence, et suis profondément touché des « bonnes paroles qu'il a prononcées au sujet de « mon cher fils ».

Trois jours plus tard, les obsèques du cardinal furent célébrées dans l'église des Oratoriens de Londres, avec une pompe inconnue dans les annales de l'Église catholique depuis la Réforme. Autour du cercueil, étaient les représentants de la famille royale, les ambassadeurs des puissances étrangères, des hommes célèbres dans la magistrature, la littérature et la politique; puis, en grand nombre, les petits et les pauvres que le prélat défunt avait constamment aimés et servis. Nul plus que lui n'était préoccupé de cette question sociale, problème redoutable de notre époque, et l'ami du prince de Galles n'était pas moins celui des déshérités de ce monde.

L'Angleterre serait-elle donc à la veille de rentrer toute entière dans le giron de l'Église romaine? Sans chercher témérairement à résoudre

ce problème, on peut dire que la foi catholique y poursuit régulièrement, mais lentement, ses pacifiques conquêtes. A certaines époques mémorables, ce mouvement s'est accentué, et des conversions plus éclatantes et plus nombreuses sont venues réjouir le cœur maternel de l'Église ; il en fut ainsi quand le futur cardinal Newman, une des lumières de l'Église anglicane, se convertit et entraîna à sa suite une foule d'esprits d'élite. Mais, en général, il n'y a pas de retours en masse, et, il faut ajouter que, malgré le grand et heureux apaisement qui s'est fait dans l'esprit public, chaque conversion est payée par un sacrifice. Des hommes, charitables et bienveillants dans l'habitude de la vie, croient faire preuve de vertu en se montrant d'une intransigeance féroce vis-à-vis d'une épouse, d'un fils, d'une fille, convertis au catholicisme. Combien en avons-nous connu, de ces généreux néophytes, dignes héritiers des martyrs, chassés du foyer de la famille, réduits à la pauvreté, traités en parias, et achetant par tous ces sacrifices la grâce insigne d'appartenir à la seule Église véritable, si bien nommée par l'un d'eux : « l'Église mère ! Patrie de mon âme si longtemps cherchée et enfin trouvée... (1) ! »

Cependant, malgré les luttes et les déchirements qui accompagnent presque toujours toute conversion, le courant qui entraîne les âmes vers

(1) Lady Georgiana Fullerton.

la vérité ne s'arrête pas ; il est plus marqué, dit-on, dans les classes élevées et parmi les pauvres, tandis que la classe intermédiaire serait peut-être celle où les préjugés anticatholiques trouveraient le plus d'écho.

La liberté dont jouissent aujourd'hui en Angleterre les prêtres catholiques facilite singulièrement leur apostolat, et le spectacle de cette liberté est consolant entre tous, surtout si on le compare à l'état du clergé catholique il y a un siècle. Admis comme citoyens, à participer à la vie publique du pays, les prêtres étendent par là-même le champ ouvert à leur zèle. Ils font souvent partie des « Local boards » (1), des différentes sociétés et comités, et l'on pourrait nommer plus d'une petite ville où le prêtre catholique est l'homme le plus influent du lieu, élu par ses concitoyens pour s'occuper de leurs intérêts locaux. Il va sans dire que la population catholique étant toujours en minorité, la grande majorité des électeurs est protestante ; l'hommage rendu au prêtre n'en est que plus remarquable.

La loi interdisant aux ministres du culte catholique de porter publiquement leur costume ecclésiastique, existe toujours, et le prêtre la respecte scrupuleusement. Peu lui importe de porter ostensiblement son costume, puisque la liberté de parler, d'écrire et d'agir pour le bien de son pays

(1) Les « Local Boards » équivalent aux conseils municipaux.

et dans l'intérêt de sa foi, lui est accordé sans mesure !

Pour conclure, nous citerons quelques chiffres : témoignage indiscutable des progrès du catholicisme en Angleterre .

En 1829, l'année de l'émancipation des catholiques, il y avait en Angleterre 348 prêtres dont 44 seulement à Londres; il y a aujourd'hui 2.979 prêtres en Grande-Bretagne; ils sont ainsi répartis : 2.613 en Angleterre et dans le pays de Galles, 366 en Écosse. L'Angleterre et le pays de Galles réunis possèdent 1404 chapelles ou églises, l'Écosse en a 340. Le seul diocèse de Westminster, qui ne comprend qu'une partie de la ville de Londres, compte à l'heure actuelle 19 communautés d'hommes, 46 communautés de femmes, 4 collèges, environ une quinzaine d'institutions charitables pour les pauvres, les malades et les vieillards, 15 écoles religieuses pour filles ou garçons; 12 orphelinats. Ce même diocèse possède 364 prêtres séculiers, 100 religieux et 133 chapelles ou églises (1).

Les catholiques, admis depuis 1829 à prendre part aux affaires du royaume, sont représentés, à la Chambre des Lords, par 34 pairs héréditaires : les uns, comme Lord Dormer, chef actuel de la famille paternelle de la duchesse de Fera, représentent ces vieilles races, que nous avons vu subir

(1) Ces chiffres sont tirés du « Catholic Directory, pour 1894, publié par Burns and Oates.

la persécution sans défaillir; les autres, comme le marquis de Bute, les convertis, récemment admis dans le sein de l'Église. Six membres catholiques font partie du Conseil privé de la Reine et six de la Chambre des Communes (1). Dans ces dernières années, les catholiques ont donné un Vice-roi aux Indes en la personne du marquis de Ripon; un Lord maire à Londres : Sir Stuart Knill.

En constatant la place qu'a conquise cette religion jadis proscrire, et qui, depuis soixante-cinq ans seulement, possède le droit de se développer librement, n'est-il pas permis d'attribuer, en grande partie, cet heureux changement aux prières et aux souffrances des persécutés d'autrefois ?

Un illustre converti de notre époque, celui dont M. Gladstone disait que : « sa conversion « était la plus grande victoire que l'Église ca-
« tholique eût remportée depuis la Réforme », le vénérable cardinal Newman, a ainsi exprimé cette pensée, qui, du reste, se retrouve souvent sur les lèvres et sous la plume des écrivains et des orateurs catholiques de notre temps : « Pouvons-
« nous supposer », dit-il, « que le sang de nos
« martyrs répandu il y a trois siècles, ne recevra
« jamais sa récompense ? Ces prêtres, séculiers et
« réguliers, ont-ils souffert sans résultat?... La

(1) Il s'agit ici des membres anglais et écossais seulement; les membres irlandais sont au nombre de 66.

« longue captivité, les cachots fétides, l'attente
« inquiète, le procès tyrannique, la sentence
« barbare, l'exécution cruelle, le chevalet, le
« gibet, le coutelas, les tortures innombrables de
« ces saintes victimes resteront-elles, ô mon Dieu,
« sans récompense?... Tes martyrs auront-ils sa-
« crifié leur vie sans obtenir en échange la vie
« éternelle pour les fils de ceux qui les ont per-
« sécutés?... Et, en ce jour de désolation pour
« l'Angleterre, quand ton corps mystique fut cru-
« cifié et tant de cœurs transpercés comme jadis
« celui de Marie, les larmes répandues alors, le
« sang versé, n'ont-ils pas été comme les semences
« de la moisson de l'avenir, moisson que ceux qui
« ont semé dans la douleur récolteront dans l'al-
« légresse (1). »

Avant de terminer, jetons un rapide coup d'œil sur les établissements religieux fondés sur le continent par les catholiques anglais, établissements auxquels nous avons si souvent fait allusion dans le cours de ces récits. Une plume plus compétente pourra peut-être un jour donner une histoire complète de ces fondations faites sur la terre d'exil au milieu de difficultés de tout genre, et qui, foyers de zèle et pépinières de martyrs, ont contribué, pour une large part, à sauver le dépôt sacré de la foi.

Le premier et le plus célèbre peut-être de ces

(1) *Sermons on various occasions*, Newman, 3^e édition, p. 178.

établissements est le séminaire anglais fondé à Douai, en 1568, par le cardinal Allen, avec le généreux concours de la duchesse de Feria et d'autres bienfaiteurs, parmi lesquels le Pape Grégoire XIII a droit à une place d'honneur. Transporté à Reims en 1575, par suite de l'hostilité du peuple de Douai, qui regardait les réfugiés anglais comme inféodés à l'Espagne, alors en guerre avec la France, il fut ramené, en 1593, à Douai son premier berceau. Les annales de ce séminaire ont été publiées, il y a une quinzaine d'années, par les Pères de l'Oratoire de Londres, d'après les documents originaux conservés dans les archives de l'archevêché de Westminster. Ils fournissent d'importants éléments à l'histoire de la persécution, surtout à ses débuts, et éclairent d'une vive lumière la grande figure du cardinal Allen (1).

Le séminaire anglais de Douai exista jusqu'à la Révolution française. Quelques-uns des professeurs furent, pendant la Terreur, emprisonnés dans la citadelle de Doullens avec les prêtres séculiers anglais, qui, après l'expulsion des Jésuites, avaient dirigé le collège de Saint-Omer. Ils rentrèrent ensuite dans leur patrie où ils fondèrent Saint-Edmund's college et ensuite le collège d'Ushaw.

Un collège pour les Écossais fut fondé à Paris, en 1578, par John Leslie, évêque de Ross; il sub-

(1) *Records of the English Catholics, Douai diaries*, 2 vol. David Nutt, 270 Strand. London, 1878.

sista également jusqu'à la Révolution (1). Le collège irlandais, fondé aussi à Paris, y fut d'abord établi rue des Carmes; il existe encore rue des Irlandais, près de la rue Lhomond.

Les séminaires anglais à l'étranger n'ont plus, on le comprend, la même raison d'être, puisque chaque évêque peut maintenant présider lui-même à la formation des aspirants au sacerdoce. Cependant le séminaire anglais de Rome, si riche en souvenirs cinq fois séculaires, existe toujours (2), avec sa chapelle où les compagnes de Mary Ward, Barbara Babthorpe et Barbara Ward, dorment de leur dernier sommeil; ses traditions, ses archives et ses anciennes peintures, d'un effrayant réalisme, représentant les supplices des martyrs anglais. Il en est de même de Valladolid, où le collège anglais de Saint-Alban, fondé avec le concours de la duchesse de Feria et sanctifié par la présence de Luisa de Carvajal, continue aujourd'hui, comme autrefois, à abriter les étudiants ecclésiastiques, qui y sont envoyés par les évêques anglais.

A Valladolid comme à Rome, le visiteur se trouve face à face avec les souvenirs toujours vivants d'un passé héroïque; les portraits des martyrs, jadis formés dans ses murs à la vie apostolique, s'y rencontrent à chaque pas; dans le

(1) L'Institution Chevallier en occupe aujourd'hui les bâtiments, situés rue du Cardinal-Lemoine.

(2) Le collège anglais de Rome remonte au quatorzième siècle.

réfectoire du collège, un ancien portrait de Luisa de Carvajal (1) rappelle la mémoire de celle dont l'étrange vocation se fortifia dans la société des futurs confesseurs.

Le collège de Valladolid n'était pas, au temps des persécutions, la seule maison ecclésiastique établie en Espagne par les Anglais exilés, mais c'est la seule qui soit demeurée debout, jusqu'à nos jours. On comptait, en plus, le collège anglais de Saint-Herménégilde, fondé en 1592, à Séville, par le Père Parsons, dirigé par les Jésuites, et dont le personnel fut, en 1767, réuni à celui de Valladolid; la résidence de Saint-Georges, à San Lucar, fondée également par le Père Parsons dans un port très fréquenté par les navires anglais, mais qui ne dura que peu d'années; enfin le collège de Saint-Georges, à Madrid, pour lequel la duchesse de Féria aimait à broder des ornements. Cette maison, peu nombreuse, eut une existence courte et toujours précaire.

Le plus célèbre parmi les collèges anglais établis sur le continent pour l'éducation des enfants, fut, sans contredit, celui de Saint-Omer, où toutes les anciennes familles catholiques s'honorent d'avoir eu des ancêtres. Nous avons vu, dans l'histoire de Mary Ward, que ce fameux collège, établi d'abord à Eu par le Père Parsons, fut, après la mort du duc de Guise, son principal bienfaiteur,

(1) Ce portrait évidemment fort ancien, ne porte pas de date.

(Communication de Mgr Allen, recteur du collège).

transféré à Saint-Omer, en 1593. Les Jésuites le dirigèrent jusqu'en 1762, époque de l'expulsion de la Compagnie par le Parlement de Paris; il passa alors entre les mains de prêtres séculiers qui le gardèrent jusqu'en 1792. C'est aujourd'hui un hôpital militaire.

Les Jésuites anglais chassés, eux aussi, de France par le Parlement, en 1762, fondèrent à Bruges un collège qui dura jusqu'en 1773, époque de la suppression de la Compagnie, par le Saint-Siège. Ils possédaient, du reste, dans les Pays-Bas et en Flandre, plusieurs maisons : l'une à Gand, fondée, en 1621, par Anne Dacre, la sainte veuve du martyr Philip Arundel, qui exista jusqu'en 1773; une autre, qui fut le premier noviciat des Jésuites anglais, fondée, en 1604, à Louvain, avec la somme de 12.000 ducats que leur donna Luisa de Carvajal. Ce noviciat fut transféré en 1614 à Liège, puis à Watten près de Saint-Omer, où il subsista jusqu'à l'expulsion des Pères.

Ils possédaient en outre à Liège une maison d'études, qui, au moment de la suppression de la Compagnie, en 1773, devint un collège. Le prince-évêque en confia la direction à un groupe d'anciens Jésuites qui y réunirent leurs jeunes compatriotes; en 1794, l'invasion de la Belgique par les troupes républicaines les chassèrent; ils rentrèrent en Angleterre où ils s'établirent à Stonyhurst. Quelques années plus tard, ils purent y reprendre le nom et les règles de leur ancienne Compagnie.

La plupart des communautés religieuses, jadis établies sur le continent, rentrèrent en Angleterre comme les Jésuites de Liège, dès la fin du siècle dernier ; leur patrie leur offrait alors un abri plus sûr que les contrées où, jadis, elles avaient trouvé un refuge, mais que le flot révolutionnaire avait envahies et bouleversées.

Les Bénédictins anglais de Douai sont aujourd'hui au collège de Saint-Edmond, à Downside, et les Bénédictins anglais de Paris les ont remplacés à Douai. Les Brigittines, que nous avons vu fuir l'Angleterre sous l'égide du duc de Feria, sont revenues de Lisbonne, où elles avaient fondé un couvent, pour s'établir à Spetisbury. Les Chanoinesses du Saint-Sépulcre, fondées à Liège en 1616, sont aujourd'hui à New-Hall.

Les cinq communautés de Bénédictines anglaises établies jadis à Bruxelles, à Cambrai, à Gand, à Paris et à Dunkerque, sont toutes rentrées en Angleterre et sont établies à East Bergholt, à Stanbrook, à Oulton, à Colwich et à Teignmouth ; les Dominicaines, fondées à Vilvorde, en 1661, sont aujourd'hui à Carisbrook ; les Franciscaines, fondées à Bruxelles, en 1621, sont à Taunton, et les Clarisses, fondées en 1609 à Gravelines par Mary Ward, sont réunies à Darlington avec leurs sœurs venues d'Aire et de Rouen. Des trois communautés d'Augustines anglaises, une seule est rentrée en Angleterre, celle de Louvain, où Anne Clitherow prit le voile après le martyre de sa mère :

elle est maintenant à Abbotsleigh ; les Augustines anglaises de Bruges, fondées en 1629, et celles de Paris, fondées en 1633, sont restées à Bruges et à Paris (1). Quant aux deux monastères de Carmélites anglaises, fondées à Anvers en 1619 et à Lierre en 1648, elles sont aujourd'hui l'une à Lanherne, l'autre à Darlington.

A cette rapide énumération, qui est loin d'être complète, ajoutons le couvent de Saint-Mary, fondé à York en 1686, par les filles de Mary Ward et qui a la gloire d'avoir été pendant plus d'un siècle l'unique foyer de vie conventuelle en Angleterre.

N'est-ce pas un puissant motif d'espérance que la vue de ces communautés repeuplant de nouveau l'ancienne île des Saints et dont les voix suppliantes ne retentissent plus sur la terre d'exil, mais s'élèvent du sein même de leur patrie apaisée, implorant pour elle lumière et conversion ?

La béatification d'un groupe nombreux de confesseurs, en 1886, a donné un nouvel élan à la dévotion des catholiques d'Angleterre envers ceux dont les combats leur ont conservé la foi ; et, grâce à l'esprit de tolérance qui a remplacé le fanatisme d'autrefois, ils peuvent accomplir en paix des actes publics de dévotion envers leurs chers martyrs.

Dans la ville d'York, jadis sanctifiée par le supplice de Margaret Clitherow, huit cents catholiques se sont rassemblés au mois de juin 1892, sur le

(1) Voir, pour les Augustines de Paris, le livre de M. l'abbé Cédoz : *Un couvent de religieuses anglaises à Paris* ; Lecoffre, 1891.

plateau de Knavesmire, lieu habituel des exécutions au seizième et au dix-septième siècle. Ils s'y rendirent en procession, bannières en tête. C'était la première fois depuis la Réforme que la vieille cité voyait un pareil spectacle. On se souvient que c'est à Knavesmire, lieu jadis solitaire et sauvage, que Margaret Clitherow allait la nuit pour prier ; peut-être est-ce dans ces veillées solitaires que cette faible jeune femme puisa la force de soutenir d'aussi rudes combats. Aujourd'hui, ceux qui professent la foi pour laquelle elle s'immola, s'y rendent solennellement, librement, la tête haute. Un des ecclésiastiques qui conduisait la procession, rappela en quelques mots le souvenir des cinquante confesseurs de la foi immolés jadis à Knavesmire et récita l'admirable prière composée par l'un d'eux, le vénérable John Lockwood exécuté en 1642, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Courbé sous le poids des années, le vieux prêtre monta, dit-on, avec peine les degrés de l'échelle ; se tournant avec un bon sourire vers le magistrat qui présidait à l'exécution : « Prenez patience, lui dit-il, c'est une rude
« tâche pour un pauvre vieux comme moi de mon-
« ter à l'échelle ; mais je ferai de mon mieux, car le
« ciel est au bout (1). »

Après avoir quitté Knavesmire, la procession s'arrêta au couvent de Saint-Mary, pour y vénérer la main de Margaret Clitherow, conservée depuis

(1) Challoner, *Memoirs of missionary priests*, vol. II, p. 106.

deux siècles dans ce couvent dont nous avons vu les débuts difficiles et l'existence longtemps menacée.

D'autres pèlerinages du même genre ont eu lieu l'année dernière; ainsi, le 22 août 1893, les catholiques du Herefordshire visitèrent Welsh Newton où fut inhumé le martyr John Kemble; l'évêque de Newport célébra la messe et se servit d'un calice et d'un missel qui avaient appartenu au martyr. Quelques jours plus tard, le 10 septembre, trois mille pèlerins du Lancashire, musique en tête et bannières déployées, se rendirent sous la conduite d'un archevêque, à Barlow Hall, le berceau du martyr Ambrose Barlow exécuté en 1641.

Ces manifestations donnent la mesure de l'heureux changement qui s'est opéré dans l'esprit public. L'attitude des protestants, au milieu desquels les catholiques accomplissent leurs actes publics de dévotion envers les martyrs, est respectueuse et correcte; ces hommes qui assistent avec curiosité et sans malveillance au long défilé des pèlerins sont cependant les fils de ceux qui, il y a deux siècles, poursuivaient comme des bêtes fauves, ces mêmes martyrs qu'aujourd'hui ils laissent honorer librement.

Dans cette armée du sacrifice qui, par son courage militant, prépara les futures conquêtes du catholicisme et dont la mémoire bénie est aujourd'hui en si grand honneur, les quatre femmes, dont

nous avons retracé la vie, méritent, ce semble, d'avoir une place ; chacune, en effet, dans sa sphère et selon sa vocation, a fidèlement servi l'Église aux plus mauvais jours. Jane Dormer, par ses largesses aux séminaires et par la protection dont elle couvrit ses compatriotes proscrits pour la foi ; Margaret Clitherow, par l'hospitalité donnée aux prêtres et par le martyre qui en fut le prix ; Luisa de Carvajal, par l'exemple de sa vie pénitente, par son apostolat et par ses aumônes ; Mary Ward, enfin, par la fondation d'un Institut destiné à donner aux jeunes filles catholiques la formation solidement pieuse, que réclamaient les tentations auxquelles elles étaient exposées.

Les œuvres de ces quatre femmes ont changé de physionomie et de milieux selon les besoins des temps nouveaux, mais leurs sacrifices ont porté des fruits en abondance ; Dieu et les anges savent seuls la part qui leur revient dans le consolant développement de l'Église catholique en Angleterre.

Lorsque, l'année dernière, le Pape Léon XIII conféra la pourpre romaine au prélat qui occupe aujourd'hui le siège de Westminster (1), il voulut le nommer cardinal-prêtre du titre de Saint-Grégoire sur le mont Cœlius ; il savait que ce nom a, pour les cœurs des catholiques anglais, un sens profond. C'est, en effet, sur le mont Cœlius

(1) Son Éminence Herbert, cardinal Vaughan, évêque de Salford, en 1872, archevêque de Westminster, en 1892, cardinal du titre de Saint-Grégoire, en 1893.

qu'est située l'église dédiée à ce saint Grégoire qui aima tant les Angles ; c'est aussi de ce coin de terre béni que partit le moine Augustin , envoyé par ce même saint Grégoire à la conquête pacifique de l'île lointaine. Puisse ce nom, qui symbolise dans le passé de si chers souvenirs, être, pour l'avenir, l'heureux présage de l'épanouissement complet de la vérité dans notre patrie, l'ancienne île des Saints !

FIN.

547

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE EN ANGLETERRE.

	Pages.
I. Abrégé des lois pénales promulguées contre les catholiques par Elisabeth et ses successeurs.....	2
II. Difficultés qu'éprouvent les catholiques à faire élever religieusement leurs enfants. — Collèges anglais à l'étranger. — Histoire des quatre enfants Worthington.....	5
III. Séminaires fondés sur le continent pour les étudiants ecclésiastiques. — Saint Philippe de Néri et les jeunes Anglais du collège de Rome. — Sympathies qu'ils excitent.....	8
IV. Épreuves des missionnaires à leur arrivée en Angleterre. — Les espions du gouvernement. — Georges Gilbert et ses compagnons.....	10
V. Trois genres de vie parmi les missionnaires, leurs déguisements. — Comment les catholiques s'avertissaient entre eux de la présence d'un prêtre.....	12
VI. Les « poursuivants » ou chercheurs de prêtres. — Cachettes pratiquées dans les maisons catholiques. — Plowden Hall, Sutton Hall. — Le Frère Nicolas Owen construit un grand nombre de cachettes.....	16
VII. L'hospitalité exercée envers un prêtre est punie de mort. — Exemples. — Anne Line et Margaret Ward.....	19
VIII. Les missionnaires sont souvent trahis par de faux frères. — Les prisons de Londres : La Tour, Newgate, le Clink, etc. — Horreurs de ces prisons. — Sherwood dans un cachot infesté de rats. Exemples. — Wisbeach Castle.....	21
IX. Différentes tortures : les chaînes, la suspension, la fille du Scavenger, le chevalet; le Père Southwell et Topcliffe.....	26
X. La voie douloureuse. — Comment les martyrs sont traînés au supplice. — Exemples. — Duckett et Bullock. — Sous les derniers Stuarts, les catholiques étrangers accompagnent les martyrs.....	32

XI. Les exécutions. — Celle de la Bienheureuse Margaret Pole. — Supplices sous Élisabeth. — Comment on appliquait la peine. — Agonie épouvantable de plusieurs martyrs. — Leurs restes sont exposés sur les portes et ponts de la ville.....	36
XII. Loyalisme des catholiques anglais, sous Élisabeth. — Pendant la guerre civile. — Défense de Wardour Castle. — Dévouement des catholiques à Charles II. — Les martyrs prient pour leur souverain au moment de mourir et attestent leur loyalisme. — Circulaire du vicaire apostolique Talbot au dix-huitième siècle.....	43
XIII. Simplicité et gaieté des martyrs. — Exemples. — Thomas Strange, John Kemble, Swithin Wells. — Leur mansuétude, leur joie de mourir; cette joie est la même chez les prêtres et chez les laïques. — Exemples. — Une espérance et une prière.....	49

CHAPITRE II.

JANE DORMER, DUCHESSE DE FERIA, 1538-1571.

I. Origines de la famille Dormer, Jane Newdigate, descendante d'Édouard III, épouse de Sir Robert Dormer. — Caractère de Lady Dormer. — Henri VIII rompt avec l'Église de Rome, le royaume est plongé dans le schisme. — Attitude du peuple, de la noblesse, du clergé. — En 1535, commence la série des martyrs. — Sebastian Newdigate, frère de Lady Dormer. — Sa carrière mondaine. — Inquiétudes de sa sœur. — Vocation de Sebastian. — Sa captivité à Newgate, son martyre (1535), joie surnaturelle de Lady Dormer.....	59
II. Naissance de Jane Dormer, ses parents; elle est confiée à sa grand'mère. — Éducation religieuse et grave. — Maturité précoce de l'enfant. — Elle partage les jeux du futur roi Édouard VI. — Détails sur ce prince. — Mort de Sir Robert Dormer. — Avènement de Marie Tudor. — Sir William Dormer la soutient. — La Reine obtient que Jane soit attachée à sa personne. — Leur intimité. — Prières et bonnes œuvres accomplies en commun. — Caractère de Marie. — Ses embarras politiques. — Ses conseillers. — Le cardinal Pole, esprit conciliant. — Mariage de Marie avec Philippe II. — L'Angleterre rentre dans le giron de l'Église, 30 novembre 1554. — Le mariage de la reine amène celui de Jane. — Parmi ses prétendants, celle-ci distingue le duc de Feria. — Caractère et position de Feria. — Ses fiançailles avec Jane Dormer. — Position difficile de la Reine. — Ses rigueurs à l'égard des protestants. — Sa défense. — Ses tristesses intimes. — Sa dernière maladie. — Absence de Philippe II, inquiétudes de Marie sur l'avenir religieux du royaume. — Sa mort, 17 novembre 1558; mort du cardinal Pole le même jour.....	64

III. Mariage de Jane Dormer avec le duc de Feria. — Portrait de la jeune duchesse. — Difficultés politiques de Feria au début du nouveau règne. — Elisabeth se révèle l'ennemie du catholicisme. — Philippe II rappelle Feria qui part, accompagné d'un grand nombre de religieux. — Elisabeth publie les premières lois hostiles à la religion catholique, juin 1559. — Départ de la duchesse de Feria, juillet 1559. — Sa grand'mère et un groupe de catholiques l'accompagnent. — Émotions de ce départ. — Arrivée des voyageurs à Calais. — A Bruges, la duchesse retrouve son époux. — Ils se fixent à Malines auprès de la duchesse de Parme. — Les Pays-Bas et leurs gouvernantes. — Naissance du fils aîné de Jane. — Fête de son baptême. — Départ du duc et de la duchesse pour l'Espagne. — Lady Dormer demeure en Flandre. — Voyage du duc et de la duchesse. — Séjours à Paris, à Amboise. — Marie Stuart, son amitié pour la duchesse de Feria	83
IV. Arrivée des voyageurs en Espagne. — La duchesse reçue par la jeune reine d'Espagne. — Visite du roi de Portugal. — Injustice de la mère du duc de Feria. — Jane la désarme par sa douceur. — Le duc et la duchesse se retirent dans leurs terres de Zafra. — Aspect de l'Estramadure. — Épanouissement de la vie religieuse en Espagne à cette époque. — Fondations du duc et de la duchesse à Zafra ; charité et probité du duc de Feria. — Sa sympathie pour les catholiques anglais. — Les exilés anglais des Pays-Bas désirent sa présence parmi eux. — Naissance du second fils de Jane. — Mort de Lady Dormer. — Ses dernières années. — Ses œuvres. — Philippe II songe à envoyer le duc de Feria dans les Pays-Bas. — Il l'appelle à l'Escorial. — Maladie du duc. — Sa résignation. — Ses dernières volontés. — Sa mort, 8 septembre 1571. — Hommages rendus à sa mémoire. .	98

CHAPITRE III.

VEUVAGE DE LA DUCHESSE DE FERIA, 1571-1612.

I. Portrait de la duchesse de Feria à l'époque de son veuvage. — Genre de vie des veuves espagnoles. — William Allen. — Son caractère. — Sa mission. — Il fonde les séminaires anglais de Douai et de Rome. — Son influence. — Son estime pour la duchesse de Feria. — Il s'appuie sur elle pour l'aider dans ses œuvres. — Il désire sa présence dans les Pays-Bas. — Correspondance à ce sujet. — Intervention de Marie Stuart. — Exécution de celle-ci. — Son secrétaire Curle se réfugie en Espagne.....	112
II. Le jeune duc de Feria. — Son éducation forte et douce. — Administration prudente de la duchesse. — Elle est aimée de ses vassaux. — Leur confiance en elle. — Le duc de Feria	

envoyé aux États Généraux à Paris 1593. — Sa mission. — Elle échoue. — Mort de sa femme. — Hommage public rendu à sa mère. — Intérêt affectueux que porte Feria aux catholiques anglais. — Son amitié pour les Pères Parsons et Fitzherbert. — Il remplit des postes diplomatiques importants. — Sa mort à Naples en 1607. — La duchesse élève son petit-fils orphelin. — Paroles qu'elle lui adresse.....	120
III. Vie austère de la duchesse depuis son veuvage, son costume. — Son règlement de vie. — Ses prières. — Son activité. — Sa charité. — Son amour fidèle pour sa patrie anglaise. — Elle souffre des épreuves de l'Eglise catholique. — Sa sœur, Lady Hungerford. — Son histoire. — Sir Francis Englefield, ami de la duchesse. — La duchesse contribue à la fondation des séminaires anglais en Espagne. — Séminaire de Valladolid. — Exemples d'héroïsme donnés par les étudiants. — Dévouement de la duchesse à ses compatriotes. — Ambassade envoyée en Espagne par Jacques I ^{er} . — La duchesse de Feria écrit au roi. — Ambassade de Lord Nottingham. — Relations de la duchesse avec sa famille paternelle. — La duchesse se casse le bras en 1609. — Affaiblissement de ses forces. — Sa résignation. — Le Père Ribadeneira lui donne rendez-vous au paradis. — Mort de la reine d'Espagne. — La duchesse règle ses affaires, reçoit le saint Viatique, fait ses adieux. — Son amour pour l'Angleterre se manifeste une dernière fois. — Visites de Sir Robert Chamberlain et de Lady Digby. — Dernières paroles. — Sa mort. — Beauté de son visage. — Son corps est transporté à Zafra. — Ses funérailles. — Son testament.....	128

CHAPITRE IV.

MARGARET CLITHEROW ET LA PERSÉCUTION DANS LE NORD, 1555-1586.

I. Naissance de Margaret. — Débuts du règne d'Élisabeth Tudor. — État des catholiques. — Les parents de Margaret. — Son mariage avec John Clitherow, bourgeois de York. — Sa conversion. — Tolérance de son mari. — Il la froisse cependant quelquefois. — Vie austère et laborieuse de Margaret. — Ses prières et ses pénitences. — Ses qualités aimables. — Sa popularité.....	151
II. Fidélité des catholiques du nord. — Le gouvernement d'Élisabeth envoie Lord Huntingdon pour les châtier. — Il force les autorités municipales d'York à sévir. — La persécution commence. — Les prisons d'York. — Héroïsme des catholiques. — Exemples. — Margaret appelée devant le Conseil du nord. — Elle est jetée en prison. — Sa joie de souffrir. — Rendue à la liberté, elle se dévoue aux prisonniers. — Son hospitalité envers les prêtres. — Elle fait construire des cachettes. — On lui re-	

proche sa témérité. — Sa ferveur augmente avec le danger. — Exécution de plusieurs prêtres. — Le Père Taylor et Marmaduke Bowes. — Pèlerinages de Margaret au lieu des exécutions....	159
III. John Clitherow comparaît devant le Conseil. — Pressentiments de Margaret. — Sa maison est envahie et fouillée. — Ses cachettes découvertes. — Elle-même est arrêtée. — Sa joie. — Anne Tesh partage sa prison. — Margaret comparaît devant le tribunal. — Son interrogatoire. — Elle refuse de laisser constituer un jury. — Ses motifs. — Sarcasmes des juges. — Fermeté joyeuse de l'accusée. — Nouvel interrogatoire. — Margaret persiste dans son refus de plaider. — Protestation d'un ministre. — Sa sentence est prononcée. — Attitude de la victime. — Ses derniers jours. — John Clitherow obligé de quitter York. — Hésitations du juge Clinch. — Margaret visitée par ses juges et par ses parents. — Son calme et son courage. — Dernière préparation. — Le matin de l'exécution, 25 mars 1586. — Prière de Margaret. — Son supplice. — Son corps est enseveli en secret. — Une ancienne tradition raconte comment il fut enlevé. — La main de Margaret conservée au couvent d'York. — Ce que devinrent son mari et ses enfants. — Anne Clitherow et le monastère de Louvain. — Margaret Giggs et les Chartreux de Londres. — Sa fille entre au couvent de Louvain.....	171

CHAPITRE V.

LUISA DE CARVAJAL Y MENDOZA, 1568-1605.

I. Luisa oubliée en Angleterre. — Causes de cet oubli. — Sa vocation toute exceptionnelle. — Sa naissance. — Ses parents. — Sa charité précoce pour les pauvres. — Sa fierté native. — Mort de sa mère suivie de celle de son père. — Isabel Aillon : son influence. — Elle conduit Luisa à Madrid auprès de sa tante. — L'enfant passe quatre ans au palais royal. — Ses vertus remarquables. — Mort de sa tante : Doña Maria Chacon. — Luisa est confiée à son oncle, le marquis d'Almaçan. — Figure originale de ce dernier. — Son rôle auprès de sa nièce. — Ses enfants. — Difficultés entre la marquise d'Almaçan et Isabel Aillon. — Luisa à Pampelune. — Souvenir de saint Ignace. — Mort d'Isabel Aillon. — Le marquis s'occupe plus exclusivement de sa nièce. — Il lui donne un règlement sévère. — Pénitences de Luisa. — Apparitions mystérieuses. — Son obéissance. — Sa délicatesse sur le « point d'honneur ». — Épreuve cruelle à laquelle elle est soumise. — Prudence, réserve et simplicité de Luisa. — Sa charité. — Privations qu'elle s'impose et que ses cousins imitent.....	198
II. Retour de Luisa à Almaçan. — Ses préoccupations au sujet de son avenir. — Elle n'est portée ni vers le mariage ni vers	

	Pages.
le cloître. — Ses hésitations, ses prières. — Elle est enfin convaincue qu'elle doit pratiquer la pauvreté dans le monde. — Opposition de son oncle. — Pour lui plaire, elle s'entraîne vers la vie monastique. — Sa conviction reste la même. — Mort du marquis, suivie de la mort de sa femme. — Luisa refuse d'habiter chez ses parents. — Exemple dans l'histoire du genre de vie qu'elle adopte. — Il est cependant contraire aux idées de son temps. — Elle loue une maison à Madrid; ses compagnes. — Tyrannie de la supérieure. — Règlement austère. — Luisa recherche les humiliations. — Sa charité. — Faveurs surnaturelles dont elle est comblée. — Vœu de perfection. — On finit par lui rendre justice. — Entrevue avec la Reine. — Les amis de Luisa. — On la demande en mariage....	213
III. La vraie vocation de Luisa ne s'est pas encore révélée. — Tout enfant, elle désirait le martyre. — Son attrait vers les catholiques anglais. — Elle se nourrit des récits de leurs souffrances — Désir ardent d'aller en Angleterre. — Cet attrait se fortifie tous les jours. — Hésitations de ses confesseurs. — A Valladolid, elle voit des missionnaires anglais. — A Madrid, elle connaît peut-être la duchesse de Feria. — Ses confesseurs consentent enfin à son départ pour l'Angleterre. — Il se trouve favorisé par les circonstances. — Elle laisse sa fortune aux Jésuites anglais pour fonder un noviciat. — Ses dernières dispositions. — Départ le 25 janvier 1605. — Ses compagnons de route. — Séjour à Paris. — Les Carmélites espagnoles. — Luisa passe un mois à Saint-Omer. — Nouvelles difficultés. — Elle débarque enfin à Douvres, en mai 1605. — Elle est conduite dans une maison amie.....	225

CHAPITRE VI.

LUISA DE CARVAJAL EN ANGLETERRE, 1605-1614.

I. État des catholiques sous Jacques 1 ^{er} . — Leurs espérances à son avènement et ensuite leurs déceptions. — La conspiration des Poudres. — Ses principaux auteurs. — Rôle des Jésuites. — Découverte du complot. — Exécution des coupables. — Leur repentir. — Procès du Père Garnett. — Ses tortures. — Sa fermeté. — La persécution redouble de sévérité. — Luisa, forcée de quitter son premier asile, vient à Londres. — Dans l'affolement général, elle se trouve sans abri. — Don Pedro de Zuniga l'oblige de loger à l'ambassade. — Elle commence à visiter les prisonniers. — Les scènes atroces dont elle est témoin la bouleversent. — Elle a des doutes sur sa vocation. — L'ambassadeur la pousse à partir. — Elle consulte des hommes éminents. — On calme ses inquiétudes et elle se décide à demeurer à Londres.....	236
--	-----

- II. Luisa s'établit dans une petite maison, en dehors de l'ambassade. — Elle possède des dons qui la rendent capable d'exercer une utile influence. — Par son exemple, sa connaissance de la religion et son éloquence naturelle, elle éclaire un grand nombre d'âmes. — Exemple du Père Drury, martyr. — Luisa obtient que le Saint Sacrement soit réservé dans les chapelles des ambassades. — Son aventure dans Cheapside. — Elle est arrêtée. — L'ambassadeur la fait délivrer. — On l'exhorte à la prudence. — Elle fait instruire les catholiques et visite les prisonniers. — Fête organisée par elle en l'honneur de deux futurs martyrs. — Repas dans la prison. — Elle fait rechercher leurs reliques et celles d'autres martyrs. — Sa dévotion envers les martyrs. — Les convertis de Luisa. — Elle s'occupe de l'éducation de quelques jeunes filles, elle rencontre Mary Ward. — Souffrances intimes de Luisa. — Ses lettres à ses amis d'Espagne. — Visite de son frère à Londres. — Les lettres de Luisa rendent service à la cause catholique. — Sa pauvreté est quelquefois peu comprise. — Départ de Don Pedro de Zuniga..... 247
- III. Le zèle de Luisa irrite l'archevêque de Canterbury. — Il l'accuse auprès du roi. — Liste des accusations. — Maladie de Luisa. — Elle se retire dans le faubourg de Spitalfields. — L'archevêque continue à la surveiller. — Il obtient du Roi l'autorisation de fouiller sa maison. — Visite domiciliaire. — Luisa emmenée en prison. — L'ambassadrice espagnole l'y rejoint. — L'ambassadeur obtient sa délivrance. — On exige son départ, négociations à ce sujet avec la cour d'Espagne. — Luisa tombe malade. — Elle est soignée à l'ambassade. — Son agonie. — Sa mort, 2 janvier 1614. — Hommages rendus à sa dépouille. — Son corps ramené en Espagne. — Sa canonisation est sollicitée à Rome. — Le silence se fait sur sa mémoire..... 270

CHAPITRE VII.

MARY WARD, 1585-1609.

- I. Aperçu de la vie de Mary Ward. — Sa mission et ses difficultés. — Naissance de Mary. — Origines et position de sa famille. — État des catholiques du Yorkshire. — Ursula Wright, grand-mère de Mary. — Première éducation de l'enfant. — Ses frères et sœurs. — Dons remarquables de Mary. — Recrudescence de persécution. — Le père de Mary, obligé de s'éloigner, confie sa fille à ses parents. — M^{rs} Ardington. — Les Babthorpe. — Un intérieur catholique sous les lois pénales. — Qualités attachantes de Mary. — Ses aspirations vers la vie religieuse. — Le Père John Mush. — Mary entrevoit la vie à laquelle Dieu la destine. — Son père veut la marier à Edmund Neville. — Espérances

de ce dernier. — Mary persévère dans son désir de vie religieuse. — Son père l'emmène à Londres consulter le Père Holtby. — La décision de ce religieux. — Ce que devint Edmund Neville. — Mary se prépare à quitter l'Angleterre. — Son départ, elle arrive à Saint-Omer.....	282
II. Aspect de Saint-Omer à cette époque. — Mary y est annoncée. — Son premier confesseur l'envoie aux Collettines. — Elle y mène la vie des sœurs tourières. — Elle les quitte, d'après l'avis du supérieur de l'Ordre. — Elle conçoit le désir de fonder un couvent de Clarisses pour les jeunes Anglaises. — Raisons qui rendaient cette fondation utile. — Mary va à Bruxelles solliciter l'autorisation des archiducs. — Sympathie que lui témoigne l'infante Isabelle. — Mary fonde le couvent des Clarisses anglaises de Gravelines. — Avenir de cette fondation. — Mary n'y entre pas elle-même ; elle soulève par là des étonnements et des critiques, mais elle se sent appelée à une autre œuvre. — Ses pénitences. — Elle décide de retourner en Angleterre..	300
III. Dessesins mystérieux de Dieu sur Mary Ward. — Elle se rend à Londres. — Il existe peu de détails sur la vie qu'elle y mène. — Ses œuvres apostoliques. — L'influence qu'elle exerce autour d'elle. — Attentions d'un grand seigneur. — Utilité de l'expérience qu'acquiert Mary Ward. — Elle rencontre ses premières compagnes, Mary Poyntz, Winefrid Wigmore, Susanna Rookwood, Barbara Babthorpe, Barbara Ward, Joanna Browne et Catherine Smith. — Mary leur développe ses projets. — Elles l'accompagnent à Saint-Omer pour y commencer leur œuvre..	309

CHAPITRE VIII.

MARY WARD FONDE L'INSTITUT DE LA SAINTE-VIERGE, 1609-1626.

I. Popularité des « Dames Anglaises » à St-Omer. — Elles ouvrent des classes gratuites. — L'évêque Blaise et l'infante Isabelle les protègent. — Vie austère des Sœurs. — On presse Mary d'adopter la règle d'un Ordre déjà existant. — Elle ne veut pas de la clôture. — Ses motifs. — Elle se sent inspirée à adopter la règle de Saint Ignace telle que les femmes peuvent l'observer. — Réserve des Jésuites à son égard. — Encouragements de l'évêque de Saint-Omer. — Sa lettre pastorale défend les Dames Anglaises des accusations portées contre elles. — Mary rédige un plan de son Institut et l'envoie à Rome. — Paul V le remet à une congrégation de cardinaux, chargée de l'étudier, et adresse à l'évêque de Saint-Omer une lettre encourageante pour la congrégation naissante. — Fondation d'une maison à Liège.....	320
II. Mary Ward retourne en Angleterre. — Nouvelles lois contre les femmes catholiques. — Influence de Mary et de ses Sœurs.	

— Elle rencontre Luisa de Carvajal. — Ses différentes demeures à Londres. — Spitalfields, le Strand, Knightsbridge. — Déguisement des Sœurs. — Leurs œuvres à Londres. — Histoire de Singleton. — Héroïsme de Susanna Rookwood. — Courage et gaieté de Mary. — Elle fait une visite à son ennemi, l'archevêque Abbott. — Elle visite les prisonniers catholiques à Wisbeach. — Arrestation de Mary. — Elle est jetée en prison. — Vision de l'Ange. — Mary est remise en liberté. — Absence de détails.....	330
III. Retour de Mary Ward à Saint-Omer. — Révolte de Praxède. — Désintéressement de Mary. — Mort de Praxède. — Mary résolut d'aller à Rome. — Difficultés que rencontre son projet de fondation, à cause de l'absence de clôture. — Elle rencontre Fra Domenico di Gesù Maria. — Son histoire. — Ses relations avec Mary. — Bienveillance de l'Infante Isabelle envers les Sœurs. — Départ de Mary pour Rome. — Ses compagnons de voyage. — Son itinéraire. — Mary et sa sœur Barbara soutiennent leurs compagnes. — Arrivée à Rome le 24 décembre 1621. — Commencement d'une époque pénible d'inquiétude et d'attente. — Lenteur de la Cour de Rome. — Courage et générosité de Mary. — On s'efforce de lui faire accepter la clôture. — Opposition qu'elle rencontre en Angleterre. — Causes de cette opposition. — Misères intimes de l'Église d'Angleterre. — Joies de Mary à Rome. — Faveurs qu'elle y reçoit. — Amis qu'elle y trouve. — Le cardinal Federico Borromeo et son estime pour Mary. — Le Père John Gerard. — Maladie de Barbara Ward. — Sa mort, 1623	340

CHAPITRE IX.

SUPPRESSION PARTIELLE DE L'INSTITUT : MORT DE MARY WARD,
1626-1643.

I. Vie de Mary à Rome. — Ses nouvelles fondations. — Leur utilité. — Fondation de la maison de Munich. — Relations de Mary avec l'électeur Maximilien. — Elle revoit à Vienne le Père Domenico di Gesù Maria. — Conseils du Père. — Sa mort. — Résignation de Mary. — Sa supplique au Pape. — L'empereur Ferdinand II la protège. — Elle retourne à Munich par des motifs de délicatesse. — Publication de la Bulle qui supprime l'Institut, 1631. — Mary condamnée à la prison. — Il faut distinguer l'acte pontifical des mesures sévères dirigées contre la personne de Mary.....	359
II. Mary s'est assurée de l'obéissance de ses filles. — Le couvent de l'Anger. — Vénération qu'inspire Mary aux religieuses. — Dispersion des Dames Anglaises. — Un petit nombre d'elles, demeurées à Munich, adressent un mémoire au Pape. — Ur	

bain VIII fait remettre Mary en liberté. — Il l'autorise à venir à Rome. — Elle y obtient une audience. — Paroles consolantes du Pape. — Urbain lui permet de réunir à Rome quelques-unes de ses Sœurs. — Bienveillance du Pape pour Mary. — Marques de considération. — Douceur de Mary envers ses ennemis. — Son généreux pardon. — Son acceptation de l'épreuve envoyée par Dieu. — Son naturel et sa gaieté. — Charme qu'elle exerce autour d'elle. — Sa cruelle maladie. — Elle décide de retourner en Angleterre. — Paroles du Pape à son sujet. — Voyage de Rome à Paris. — Séjour à Spa. — Retour à Saint-Omer. — Souvenirs doux et tristes que rappelle cette ville. — Vision consolante. — Arrivée à Londres.....	368
III. Charles 1 ^{er} occupe le trône. — Mary est recommandée à la reine. — Elle est soutenue par le nonce apostolique. — Entourée par les catholiques. — Ses œuvres de zèle. — Commencement de la guerre civile. — Mary quitte Londres pour le Yorkshire. — Séjour à Hutton Rudby, puis à Hewarth. — Ses conseils à ses Sœurs. — Le siège d'York l'oblige à rentrer dans la ville. — Retour à Hewarth. — Voyage de Winefrid à Londres. — La maladie de Mary s'aggrave; elle reçoit la visite d'un prêtre. — Retour de Winefrid. — Dernières paroles de Mary. — Sa douceur sereine. — Dernière épreuve. — Sa mort. — Lettre de Mary Poyntz à Barbara Babthorpe. — Mary est enterrée à Osbalwick — Incertitude sur le lieu où repose actuellement sa dépouille.....	387

CHAPITRE X.

L'ŒUVRE DE MARY WARD, 1645-1893.

I. Les compagnes de Mary Ward continuent son œuvre d'abord à Hewarth, puis à Paris, enfin à York. — Mary Poyntz appelée à Rome pour prendre en main le gouvernement de l'Institut, à la mort de Barbara Babthorpe. — Mary Poyntz à Augsbourg, soutenue par l'évêque von Freiberg. — Frances Bedingsfield fonde les maisons d'York et de Hammersmith. — Son caractère. — Dangers que court la maison d'York. — Alerte de 1696. — Protection de saint Michel sur le couvent. — Influence du couvent sur les catholiques du Nord.....	399
II. Catherine Dawson, supérieure générale, sollicite l'approbation solennelle de l'Institut. — Elle échoue. — Anna Barbara Babthorpe l'obtient en 1703 du pape Clément XI, après de longues difficultés. — Attitude prudente des sœurs. — Elles sont appuyées par des princes et des évêques. — Pie IX confirme et approuve l'Institut en 1877. — Développement magnifique de l'Institut. — Son état à l'heure actuelle. — Jugement sur Mary Ward.....	406

CHAPITRE XI.

ÉPILOGUE.

	Pages.
I. Différentes phases de la persécution en Angleterre. — Pacification momentanée sous Jacques II. — Réveil du catholicisme. — La Révolution de 1688 a un caractère anticatholique. — La persécution change de forme : le temps des supplices est passé, mais on cherche à réduire les catholiques par la pauvreté et les vexations. — Le nombre des catholiques diminue. — Règnes de Guillaume III, d'Anne et de Georges I ^{er} . — Apostasie de 40 pairs du royaume. — Époque pénible et obscure.	415
II. La guerre d'Amérique est la cause indirecte d'un mouvement de retour en faveur des catholiques. — Le gouvernement alarmé cherche à concilier les catholiques d'Irlande. — Ceux d'Angleterre en bénéficient. — Le bill de 1780 leur rend quelques-uns de leurs droits. — Lord Georges Gordon soulève, à cette occasion, le fanatisme du peuple. — Émeute à Londres. — Le mouvement en faveur des catholiques se poursuit cependant dans les esprits. — Tentatives pour les affranchir. — Influence des prêtres français émigrés. — Ils reçoivent un généreux accueil. — Plusieurs d'entre eux fondent des missions en Angleterre. — Leurs vertus font tomber bien des préjugés. — Nouvelles tentatives en faveur des catholiques. — Opposition de Georges III et du duc d'York. — Avènement de Georges IV. — En 1829 le « bill », qui affranchit les catholiques est présenté au Parlement. — Il reçoit la sanction du Roi. — Il rend aux catholiques leurs droits de citoyens. — En 1850, Pie IX rétablit la hiérarchie catholique. — Explosion de fanatisme protestant. — Lettre de la Reine. — L'apaisement se fait.....	419
III. Pour mesurer le changement opéré dans l'esprit public, il suffit de comparer la manifestation de 1850 avec celle qui s'est produite en 1892, à la mort du cardinal Manning. — Hommages universels. — Sympathie de la famille royale. — Progrès de la vérité en Angleterre. — Épreuves des convertis. — Liberté dont jouissent les prêtres. — Leur nombre. — Statistiques. — Paroles du cardinal Newman. — Les établissements religieux fondés jadis sur le continent sont rétablis en Angleterre. — Aperçu de ces fondations en Flandre, en France, en Espagne, à Rome. — Dévotion des catholiques envers les martyrs, pèlerinages en leur honneur. — Rôle de nos quatre femmes. — Espérance pour l'avenir.....	428



BIBLIOTEKA KÓRNICKA

120263

547